





CONFESSIONS

DE

MARION DELORME

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

précédées

D'UN COUP D'ŒIL SUR LE RÈGNE DE LOUIS XIII

PAR MÉRY

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Ce, ÉDITEURS

1860





CONFESSIONS

DE

MARION DELORME

Paris — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

CONFESSIONS

DE

MARION DELORME

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

précédées

D'UN COUP D'ŒIL SUR LE RÈGNE DE LOUIS XIII

PAR MÉRY

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cᵉ, ÉDITEURS

1860



AMOURS HISTORIQUES.

MARION DELORME.

QUATRIÈME PARTIE

(SUITE.)

II

Les éloges anticipés de Marguerite nous inspiraient de la défiance, et chacun de nous contemplait avec un air de doute ce génie inconnu tombant, sans dire gare, de la province.

Il commença sa lecture. Le jeune auteur avait une prononciation qui manquait de netteté. Cela ne prévint pas d'abord en faveur de l'œuvre; mais bientôt, à mesure que se nouait l'intrigue, le débit du poëte acquit plus de force et de précision. Ses vers avaient une lucidité sans égale et se trouvaient dépouillés de l'emphase grotesque où tombaient alors les écrivains

de théâtre. C'était simple et beau, comme tout ce qui ne s'écarte pas du vrai, comme tout ce qui n'est point en dehors de la nature.

A la fin du premier acte, on se regardait avec surprise; après le second, des murmures flatteurs se firent entendre, et bientôt d'unanimes applaudissements éclatèrent dans l'assemblée.

Pierre Corneille acheva sa pièce au milieu d'un véritable enthousiasme.

Nous avions là plusieurs hommes de lettres, entre autres Boisrobert, dont le regard contraint et la mine jalouse en disaient beaucoup plus que tous nos applaudissements.

Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne s'empressaient aux côtés du poëte et le comblaient de félicitations.

Ils lui demandèrent sur-le-champ le manuscrit, promettant de jouer sa pièce avant un mois.

On entourait ce petit provincial, sur lequel on avait jeté d'abord un regard dédaigneux. Il nous semblait, en ce moment, grandi de cent coudées. Chacun enchérissait sur les louanges des comédiens, et l'on s'accordait à trouver au front de Corneille un incroyable cachet de génie.

Personne n'avait fait cette découverte avant la lecture.

Les femmes chuchotaient entre elles, trouvaient le jeune homme charmant et n'étaient pas fort éloignées d'en tomber amoureuses.

Corneille avait une figure agréable, le nez aquilin, la bouche vermeille et les yeux pleins de feu, quand la timidité ne lui faisait pas baisser la paupière. Il était âgé de vingt-trois ans, et la pièce à laquelle nous accordions tant d'éloges avait pour titre *Mélite*.

Qu'on juge de l'effet du *Cid*, à dix années de là.

Marguerite et Ninon se montraient fiers d'avoir sa-

lué les premiers cette aurore éblouissante qui se levait à l'horizon des Lettres. Ma voisine se jeta tout émue au cou du poëte. Il osa lui rendre son baiser avec beaucoup de chaleur.

Rien ne donne de l'assurance comme le succès.

Mademoiselle de Lenclos prit ensuite le bras de Corneille et le conduisit à Boisrobert. Ce dernier se livrait à d'inutiles efforts pour se mettre au niveau de l'admiration générale.

— L'abbé, dit Ninon, vous tenez sans doute à rester mon ami?

— Comment donc, s'écria le bouffon de Richelieu, puissiez-vous sur-le-champ m'en demander une preuve! Exprimez un désir, une volonté, un ordre : vous me voyez en disposition de tout accomplir.

— En ce cas, Monsieur, je souhaite, je veux, j'ordonne que vous recommandiez au cardinal mon jeune protégé.

Boisrobert déclara qu'ayant été nommé chanoine de Rouen, c'était un devoir pour lui de pousser un jeune homme de cette ville.

Le traître fit à Corneille d'hypocrites protestations. Mais la haine, témoignée depuis par le cardinal au poëte, prouve suffisamment que le digne chanoine s'appliqua de son mieux à desservir Corneille et non à lui être utile.

Mademoiselle de Lenclos ne soupçonna pas cette perfidie.

Elle avait pour Boisrobert des admirations et des faiblesses difficiles à comprendre. Faux, sournois, hâbleur, Boisrobert fit constamment métier de dérider son maître. Richelieu lui payait ses turlupinades en prébendes, en bénéfices de toutes sortes, et Boisrobert les perdait au jeu.

A ces belles qualités, M. l'abbé de Boisrobert joignait le libertinage et l'irréligion.

Un jour, il paria de chanter vêpres avec une chape faite tout entière d'une jupe de mademoiselle de Lenclos, et M. l'abbé de Boisrobert gagna son pari.

N'avait-il pas l'outrecuidance d'appeler Ninon *sa divine maîtresse*, et de crier par dessus les toits les faveurs qu'elle lui accordait!

Cet homme m'inspirait une antipathie profonde. Il avait cependant beaucoup d'admirateurs. Aussi, pour ne pas être accusée d'injustice vis-à-vis de Boisrobert, je prendrai le parti de garder dorénavant le silence à son égard.

Peu de jours après ces divertissements, qui habituèrent bien vite la plus brillante et la plus spirituelle société de Paris à reprendre le chemin de la rue des Tournelles, je vis entrer chez moi le père André, notre ancienne connaissance.

Alléché par la promesse que je lui avais faite jadis d'une somme assez ronde, le célèbre prédicateur était venu très-souvent me demander à l'hôtel, lors de mon exil dans la mansarde du quartier Saint-Antoine. Il revint à six mois de là, me trouva partie pour la Touraine, ne se découragea pas, revint encore, et eut définitivement lieu de s'applaudir de sa persistance.

— Eh! eh! s'écria-t-il, je vous rencontre enfin, Mademoiselle la coureuse!

— Voilà, dis-je, une expression peu convenable, mon révérend.

— Ma foi, j'ai l'habitude, vous le savez bien, d'appeler les choses par leur nom.

— C'est une impertinence de plus.

— Bah! vous ferez comme les autres, vous supporterez ma franchise. Quelle conduite avez-vous tenue, depuis deux grandes années que je n'ai eu l'avantage de vous voir? A combien de coupables intrigues et de péchés inouïs n'avez-vous pas dû

vous livrer? Malheureuse enfant! ne craignez-vous point la grillade et la fourche de Lucifer?

— Oh! Dieu est bon, lui répondis-je, il aura de l'indulgence pour nos faiblesses.

— Ne vous y fiez pas!

— Que voulez-vous, mon révérend! je suis d'un naturel bizarre, qui m'emporte sans cesse vers les extrêmes... Folie complète ou sagesse absolue.

— Vous avez tort, il faut sanctifier ses péchés mêmes.

— La chose me paraît difficile.

— Beaucoup moins que vous ne croyez. Ainsi, par exemple, en ce moment, deux godelureaux vous font la cour...

— Qui cela?

— Chavagnac et Châtillon.

— D'où avez-vous pu savoir...

— Les moines ont des affiliations partout.

— Jusque dans mon boudoir?... C'est trop fort!

— Eh! non, c'est tout simple! les pécheurs ne viennent pas à nous, il faut aller à eux. Voyons... Chavagnac et l'autre sont convenus de vous courtiser ensemble?

— Vous êtes parfaitement instruit, lui dis-je, un peu piquée.

— Sans doute, j'ai des informations précises... Or, vous êtes capable d'écouter leurs sornettes?

— Très-capable, mon révérend.

— Morbleu! sanctifiez donc alors cette double intrigue, puisque vous n'avez pas le courage de la repousser.

— Quoi! je pourrais...

— Sans doute!... je vous indiquerai le moyen de faire un accommodement avec le ciel. Vos deux chenapans sont huguenots?

— Huguenots à brûler, oui, mon père.

— Eh bien! imposez-leur des conditions, exigez qu'ils abjurent.

— Le mode de conversion est neuf.

— Tout à fait neuf... Est-ce dit?

— Soit, ne fût-ce que pour la singularité de la chose.

— A merveille!... s'écria le prédicateur... Là! là! ma pauvre pécheresse, nous finirons, je l'espère, par nous tirer du bourbier!... A propos, Théophile est mort.

— Que me dites-vous, mon révérend?

— La vérité. C'est une bénédiction! Le misérable avait fini par obtenir sa grâce. MM. de Montmorency, de La Roche-Guyon et de Liancourt se sont avisés de prendre intérêt à lui, et même ils ont eu le pouvoir de faire exiler le père Voisin, le jésuite le plus acharné contre le *Parnasse satirique :* n'est-ce pas honteux? Enfin le ciel a réparé la sottise des hommes et vous a bel et bien étranglé mon Théophile par une fièvre quartaine. Il est mort sans confession. Croiriez-vous que le curé de Saint-Nicolas a été forcé de l'enterrer dans son église? Jamais on ne vit pareil scandale... C'est-à-dire, je me trompe : Rabelais a reçu la sépulture dans la nef de Saint-Paul, et, franchement, Rabelais était un maroufle du genre de Théophile.

— Dieu nous défend, mon père, de nous réjouir de la mort du prochain; néanmoins, ce que vous m'apprenez là me rend un peu l'espoir...

— Bon! je vous arrête!... Votre Desbarreaux n'en vaut pas mieux. Il est à présent le camarade intime d'un nommé Souscarrière, joueur éhonté, filou du premier calibre, que le vieux Bellegarde a reconnu sans vergogne pour son fils.

— M. de Bellegarde, le grand écuyer?

— Oui, pardieu, lui-même!

Et le père André se mit à raconter une histoire assez scabreuse, avec l'intempérance de la langue et la crudité d'expression ordinaires à ses harangues, ce qui me force à modifier ladite histoire au point de vue de la délicatesse de ceux qui me liront un jour.

Le fameux pâtissier de la rue du Coq, celui-là même dont mes convives s'étaient plu tout récemment à vanter le mérite, avait une fort jolie femme, sur laquelle le soin minutieux indispensable à la fabrication de ses petits pâtés l'empêchait d'exercer une active surveillance. Il en résulta que bon nombre de seigneurs, tout en dégustant les produits de l'époux, s'affriandèrent de l'épouse, et deux ou trois de ces messieurs voulurent bien concourir à l'accroissement de la famille du pauvre homme.

Bellegarde fut un des plus empressés autour de la jolie marchande.

Lorsque celle-ci mourut, une vingtaine d'années après, elle avoua que son fils, éternel pilier de brelans et vaurien fini, appartenait en bonne conscience au grand écuyer. Or, la nature parlait médiocrement au cœur de Bellegarde. Il trouva cette paternité fort douteuse, eu égard au nombre de ses anciens rivaux, et se moqua des révélations suprêmes de la pâtissière.

Mais, en trichant au jeu, le jeune escroc avait amassé des sommes considérables. D'autre part, le grand écuyer n'était pas en fonds, et pour reconnaître son fils, ce père dénaturé demanda trois cent mille livres.

Je regrette de n'avoir pu reproduire les phrases grotesques dont mon original de prédicateur orna cette courte anecdote.

— Une fois la somme versée à M. de Bellegarde, poursuivit le moine, il ne restait plus une obole à monsieur son fils. Pour acheter l'adoption, le gaillard avait vendu jusqu'à son domaine de Souscarrière,

gagné dans les tripots, et dont il avait pris le nom. Mais, reconnu pour le fils du grand écuyer, il devait jouir de ses entrées partout; son escroquerie pouvait prendre ses franches allures, et ce fut alors qu'il rencontra Desbarreaux. Celui-ci conservait sept à huit mille livres de la somme que vous lui aviez rendue : Théophile n'avait pas eu le temps de tout absorber. Cet argent servit à de nouveaux enjeux. Souscarrière gagne des montagnes d'or, et Desbarreaux les dissipe en débauches... Voilà, ma belle, le joli métier de votre ancien amoureux! Gardez-vous, croyez-moi, de lui rendre visite; la dernière vous a coûté bon, d'autant plus que, pour vous avoir donné l'adresse d'Amyot, vous m'avez promis, à moi, trois mille livres..... Vous le rappelez-vous?

— En effet, mon révérend, vous avez une excellente mémoire.

J'ouvris mon secrétaire et je lui comptai la somme. Il l'empocha.

— Noubliez pas nos huguenots, me dit-il, je prêche le carême à Saint-Gervais et je confesse tous les jours après le sermon... Envoyez-moi ces gredins-là le plus tôt possible.

— C'est convenu, mon révérend.

Nos amoureux calvinistes furent obligés, en effet, d'en passer par le confessionnal.

L'abjuration se fit le surlendemain à la chapelle des Filles-du-Calvaire située à deux pas de chez moi, et la cérémonie terminée, Chavagnac et Châtillon vinrent me rendre des hommages entièrement catholiques.

Cependant, malgré toute la confiance due aux maximes théologiques du saint homme, qui m'employait ainsi à faire rentrer au bercail des brebis égarées, cette conversion-là, j'en ai peur, me comptera médiocrement pour le Ciel.

III

Deux mois après l'aventure de Chavagnac et de Châtillon, une circonstance imprévue acheva de me rendre à mon ancien caractère, effaçant ce qui restait encore de mes pénibles souvenirs.

Mon gros maréchal revint de Naples, après quatre ans d'absence.

Je donnai congé à tout ce qui pouvait lui porter ombrage, me souciant fort peu d'apprendre que Chavagnac romprait en visière au père André et que Châtillon se referait huguenot.

Bassompierre, d'ailleurs, avait besoin de consolations.

Sa femme, cette adorable petite marquise dont j'admirais, à l'auberge d'Évreux, la jolie main rose et mignonne, s'était laissé mourir en Italie. Le maréchal l'avait beaucoup regrettée, car ses excursions galantes hors du toit conjugal ne l'empêchaient pas de témoigner à la marquise un véritable et sincère attachement.

Eu égard à sa position de veuf, il ne jugea pas utile d'apporter dans nos relations le mystère d'autrefois.

On s'aperçut bientôt qu'il était maître de la place. Comme on le savait assez mauvaise tête, les autres assaillants renoncèrent à leurs prétentions, et personne ne s'avisa plus de former le siége de mon cœur.

Nous reprîmes au coin du feu nos longues et douces causeries.

Bassompierre avait gardé son esprit caustique et sa malignité charmante. Je le mis au courant des nou-

velles et des petits scandales; je lui racontai les bons tours joués à l'Éminence, et il me récompensa de mon adresse par des baisers sans nombre.

C'était son ancien droit, je ne pouvais le lui contester sans déni de justice.

— Marion, me dit-il, savez-vous ce qui a décidé le cardinal à me gratifier d'une ambassade? Savez-vous pourquoi il a prolongé quatre ans mon exil?

— Non, pourquoi?

— Eh bien, ma chère, il avait eu vent de mes projets, le traître! mais l'absence n'a fait que les rendre plus inébranlables; les obstacles ne m'arrêteront pas... Je veux exclure de notre langue le mot *impossible*. Pour tout dire, en un mot, j'ai fait le serment solennel d'obliger Louis XIII à donner un dauphin à la France.

— Quoi! mon ami, vous songez sérieusement à renouveler cette vieille tentative?

— Oui, Marion... oui, j'y songe! Cette fois, je l'espère, il n'y aura plus ni dame Chevreuse, ni clignemusette pour déranger mes plans et casser le nez à mes espérances. Soyez tranquille, j'aurai l'œil à tout: le cardinal n'y verra que du feu.

— Mais quelles ressources mettrez-vous en œuvre? Le roi n'a pas changé de nature; il se comporte toujours assez bien dans les combats, et donne sa valeur à la guerre pour mieux en déshériter l'amour.

— Fort bien, Marion, fort bien! Parfois un rayon de soleil fond la neige des Alpes et, je vous le dis tout bas, j'ai par devers moi un gentil soleil radieux, qui fondra nécessairement les glaçons de la royauté.

— En êtes-vous bien sûr, maréchal?

— Oui, ma belle, écoutez ma combinaison. J'ai une petite filleule très-agaçante : minois enchanteur, œil langoureux, taille divine et quinze ans tout au plus. Cela forme une assez jolie collection de trésors,

et le roi, dans une promenade au parc de Versailles, s'est montré juste appréciateur des charmes naissants et des grâces enfantines de mademoiselle de La Fayette. Ainsi se nomme ma filleule. On m'a donné ces détails à mon retour, et je me suis empressé de faire admettre la jeune personne au nombre des filles d'honneur de la reine.

— Voilà qui est imprudent, maréchal.

— Non, certes !... ne vous l'ai-je pas dit, j'aurai l'œil à tout. Le roi distingue ma petite Louise; il lui a déjà parlé plusieurs fois, et la douce enfant me rapporte ses discours avec une angélique candeur. C'est un modèle de sagesse, elle est innocente et pieuse comme un chrérubin. Je lui ai fait une peinture alarmante des calamités qui menacent le royaume, si le roi meurt sans héritier, et j'ai eu le talent de la convaincre, avec toutes les circonlocutions qu'exigent son âge et ses vertus, des inappréciables avantages qui peuvent résulter de l'affection du monarque pour elle. Louise m'a compris. Chère enfant! elle m'a juré de faire tout au monde pour engager Louis XIII à mieux se conduire avec la reine. Que dites-vous de cela, Marion? Il est impossible que Sa très-chaste Majesté ne s'allume pas le cœur aux beaux yeux de ma filleule; le reine profitera de l'heureuse influence que des charmes étrangers auront produite sur son époux, et la cour entière sera dans le ravissement... excepté ce damné ministre. Je déjouerai toutes ses intrigues, oui, morbleu! j'en prends l'engagement d'honneur.

— Bravo, maréchal! battez-le sans miséricorde!

— Il est évident, s'écria Bassompierre, qu'il fomente des brouilles entre Louis XIII et Anne d'Autriche pour empêcher la naissance de mon dauphin.

— C'est positif, mon ami.

— N'est-ce pas? Le misérable, Dieu me pardonne, veut être roi! Il spécule honteusement sur la santé

chancelante de son maître. Si le trône manque d'héritier direct, Gaston n'offrira qu'un faible obstacle à des vues ambitieuses et n'empêchera certes point Richelieu de s'y asseoir. Donc, il nous faut un dauphin, ma chère, il nous le faut, quoi qu'il en coûte! Mes manœuvres réussiront, ou je consens à ne plus vous embrasser de ma vie.

— Par exemple!... j'ai beaucoup de confiance en votre habileté, maréchal, oui sans doute; mais un malheur peut arriver, et je suis résolue, je vous le déclare, à ne pas en supporter les conséquences.

— Toujours la même, s'écria-t-il, toujours spirituelle et délicieuse!

Il fut obligé de suspendre ses louanges et de modérer ses transports. On venait nous dire que plusieurs personnes attendaient au salon.

Depuis le retour de Bassompierre, il y avait plus de retenue dans mon cercle. Je reprenais mes soirées littéraires, auxquelles assistaient bon nombre de nouveaux et illustres personnages.

Malherbe était mort. Racan, son élève, recueillait la meilleure part de son héritage poétique, et *les Bergeries* obtenaient alors un succès de vogue incroyable. Je priai l'auteur d'en faire jouer une chez moi. Il y consentit, et m'apporta *la Fille à marier*.

Je fis construire un petit théâtre dans la pièce la plus vaste de mon hôtel.

Tout fut prêt en moins de huit jours.

La représentation de *la Bergerie* devait avoir lieu le soir même.

Pour faciliter la distribution des rôles, je dus inviter quelques femmes, et je songeai tout d'abord à madame des Loges. Elle m'amena la présidente Perrot et la présidente des Étangs.

Si l'on est surpris de voir des personnes jalouses de leur considération fréquenter ainsi ma demeure,

je dirai qu'on refusait assez généralement de croire aux aventures dont certaines langues malveillantes propageaient le bruit. Rien ne m'obligeait à faire ma confession, comme je la fais à cette heure. Ma franchise eût été par trop niaise. Je ne convenais de rien pour ne pas convenir de tout. Les articles de Théophraste étaient taxés par bien des gens de calomnies infâmes.

Et puis, sauf un court instant de délire, causé par le ministre et ses manœuvres, je n'avais jamais affiché le scandale.

Tous mes amants gardaient pour moi de l'estime et faisaient la part de l'entraînement de ma nature. On me regardait comme une excellente fille, un peu légère, mais observant assez la décence à l'extérieur. L'hôtel Rambouillet, seul, se permettait de jeter le blâme sur ma conduite, et je m'en inquiétais fort peu.

L'hôtel Rambouillet tenait la férule : c'était un pédagogue.

Ninon, qui abusa bien plus que moi de l'intrigue, eut pour amies plus tard, et à une époque où elle ne s'était pas amendée le moins du monde, mesdames de La Ferté, de La Sablière et de La Fayette : par conséquent, je pouvais bien recevoir des présidentes.

Cette représentation de *la Fille à marier* valut à l'élève de Malherbe une foule de compliments et d'éloges.

On connaît le sujet de la pièce; elle a été représentée, depuis, dans tous les boudoirs. Mademoiselle de Lenclos joua le rôle de la *Fille*.

La présidente Perrot, très-agréable encore et très-éveillée, bien qu'elle eût abusé de la progéniture et gratifié son époux de dix-huit garçons, fit la *Servante*. Châtillon ayant enfin compris que ses menaces étaient superflues, se chargea de l'*Écolier impertinent*, et Chavagnac, resté catholique sans condition, accepta

celui du *Premier amoureux*. Marguerite, Villarceaux et ce bavard d'avocat Patru étaient les autres soupirants de la demoiselle.

Quant au rôle du *Père*, il fut rempli par mon gros maréchal avec infiniment d'entrain, de comique et de verve.

Gautier Garguille n'eût pas mieux réussi.

Je n'avais point accepté de rôle, afin d'être tout entière à mes devoirs de maîtresse de maison. Comme je l'ai dit plus haut, j'avais à cette soirée de fort illustres personnages.

En première ligne, je citerai ce fameux roi d'Éthiopie, que la cour et la ville se disputaient alors, et sur lequel pleuvaient les invitations. Il s'appelait Zaga-Christ, avait un fort beau teint bronzé et portait le costume oriental avec une grande noblesse.

On a prétendu que c'était un intrigant de bas étage, qui avait découvert ce moyen d'être reçu partout et de vivre largement aux dépens de tous. Plusieurs individus, assez dignes de foi, disaient que la noire majesté se laissait, de temps à autre, surprendre dans le mystère de sa garderobe.

A les en croire, elle se fabriquait tous les matins un visage.

Quoi qu'il en fût, Zaga-Christ faisait des conquêtes à désespérer la race blanche. Madame de Saulnier, dans le nombre, pouvait éclairer bien des doutes et dire s'il était bon teint.

Ce respectable potentat des régions africaines mourut à Ruel, où on l'enterra pompeusement avec cette épitaphe :

Ci-gît le roi d'Éthiopie,
L'original ou la copie.
Le fut-il? ne le fut-il pas?
La mort a fini ces débats.

Il y avait eu, ce même soir, un grand dîner chez madame des Loges.

Elle devait m'amener ses convives.

Ma surprise fut grande, en voyant tomber à mon hôtel Gaston, le frère du roi, accompagné du prince de Condé, de Henri de Montmorency et de monseigneur Hercule de Rohan-Montbazon, père de madame de Chevreuse.

Le premier prince du sang, le jeune duc et le vieux comte avaient débouché de nombreux flacons à la table de madame des Loges : on s'en apercevait à leur gaieté folle.

Monsieur avait payé les splendeurs du festin.

Il cherchait à droite et à gauche des consolations à son veuvage ; car sa femme était morte, après neuf mois d'hyménée, en lui laissant une fille. Le cercueil se refermait à peine sur la défunte qu'il voulut épouser en secondes noces Marie de Gonzague, héritière du duché de Mantoue; mais le cardinal avait des motifs pour empêcher ce mariage.

Gaston se vit forcé de renoncer à la jeune princesse.

Je devais connaître un jour Marie de Gonzague au milieu d'événements bien déplorables.

On appelait Monsieur la *linotte* de madame des Loges, parce qu'il allait constamment lui faire toutes les plaintes possibles du roi, du cardinal et, ce qui est plus curieux, de ses autres maîtresses. Le frère de Louis XIII ne jugeait pas convenable d'imiter la vertueuse décence du monarque. C'était un vert galant du premier ordre; il ressemblait beaucoup à Henri IV, mais seulement sous ce rapport. Outre madame des Loges qui le gardait par amour-propre, il affichait la Ribaudon du quartier Saint-Paul, et une autre créature appelée mademoiselle Louison de Tours.

La Ribaudon, petite femme frêle et délicate, mou-

rut pour avoir oublié de régler sur ses forces son goût pour le plaisir.

Quant à la demoiselle Louison de Tours, c'était une jeune personne fort laide, fort commune et dépourvue de toute sorte d'esprit, ce qui ne l'avait pas empêchée de persuader à Monsieur qu'elle en possédait beaucoup, le prince n'étant pas difficile à convaincre à cet égard.

Monseigneur de Condé se montrait le digne compagnon de débauche de Gaston, tout en jouant l'homme grave à l'hôtel Rambouillet. Ces Messieurs, à partir du jour où ils furent amenés chez moi, daignèrent me rendre d'assez fréquentes visites. Je ne leur reconnus ni à l'un ni à l'autre de qualités bien supérieures.

Gaston était grossier, fanfaron, vantard, inconséquent. Pour le prince, il n'eut de sa vie d'autre mérite que celui d'avoir été le père d'un héros.

Henri de Montmorency avait droit, en revanche, à tous les éloges. C'était des seigneurs de la cour le plus aimable et le plus aimé. Son beau caractère, sa valeur sans égale et l'éclat et de son nom le rendaient l'idole de Paris et de la province. J'ai rarement vu de tournure plus noble, de front plus majestueux et plus sublime. Déjà Montmorency était couvert de gloire.

A l'âge de dix-huit ans, il se distingua dans les guerres du Languedoc et battit les armées calvinistes. Nommé plus tard grand-amiral, il reprit l'île de Rhé, envahie par les huguenots, et laissa pour quatre-vingt mille écus de munitions, sa propriété légitime après la victoire, avec cette belle réponse :

« — Je ne suis pas venu pour augmenter ma fortune, mais pour acquérir de l'honneur ! »

Certes, j'étais mille fois plus heureuse et plus fière de recevoir ce jeune homme que tous les Gaston possibles.

Montmorency me fit un peu la cour; mais lui aussi était attiré par ma ressemblance avec la reine. Il l'aimait, on ne l'ignorait pas, de toutes les forces de son âme.

En présence d'un cavalier si séduisant, Anne d'Autriche elle-même n'était pas bien sûre de son cœur. Elle pria le duc de quitter momentanément la France, lui laissant entendre que Louis XIII avait conçu des soupçons.

Le jeune héros alla battre en Piémont les Espagnols, commandés par le prince Doria, et conquit le bâton de maréchal.

Ce fut au retour de cette campagne brillante que sa haine contre le cardinal prit naissance.

Montmorency, comme tous les grands cœurs, comme tous les esprits généreux, détestait l'injustice. Richelieu venait de lui voler impudemment son titre d'amiral; il avait tué son cousin Boutteville, après s'être montré sourd aux supplications les plus humbles.

Henri savait, en outre, que ce prêtre osait jeter les yeux sur la reine... sur la reine qu'il aimait, lui, d'un amour si pur et si respectueux!

Cette pensée le mettait au désespoir.

Il parlait du ministre avec un accent de colère et une violence de langage dont il ne pouvait se défendre.

J'essayais de modérer sa fougue, d'autant plus que le maréchal, se fiant trop aux grilles adaptées à mes cheminées, faisait chorus avec lui.

Réunis sur ce point, ils furent bientôt divisés sur un autre.

Voyant Montmorency me témoigner une assiduité constante, Bassompierre, pour la première fois, se montra jaloux, soit que l'approche de la vieillesse lui fit comprendre la nécessité de s'attacher à notre amour,

soit que son rival me courtisât trop ouvertement en sa présence.

Henri, de son côté, devina bientôt où en était le maréchal avec moi.

Cette découverte le piqua.

Ils se refroidirent l'un pour l'autre, et je les entendais, par intervalles, échanger des paroles d'aigreur.

Un soir où il y eut ballet dans mes salons, le duc se moqua des airs de sylphe de Bassompierre et se permit sur la danse du maréchal une foule de plaisanteries mordantes.

Celui-ci fatigué de l'entendre s'écria :

« — Oui, pardieu! vous avez plus d'esprit que moi aux pieds,,, mais aux pieds seulement, Monseigneur! »

Impétueux et fier, Henri regarda ces paroles comme une insulte, et toisant le maréchal avec menace :

« — Si je n'ai pas aussi bon bec, Monsieur, répondit-il, j'ai aussi bonne lame!

« — Oui-dà! vous avez l'épée du grand Anne de Montmorency! »

La querelle devenait sérieuse.

Je suppliais Henri du regard, je fermais la bouche au maréchal; mais je ne pus rien obtenir. Malgré mes supplications, ils voulaient descendre au jardin pour se battre.

Heureusement Ninon vint à mon secours.

Elle tourna leur fureur en ridicule, déclarant que les deux plus aimables cavaliers du bal ne pouvaient ainsi troubler la fête et la gaieté commune.

— Vous égorger, Messieurs! s'écria-t-elle, mais ce serait d'une impolitesse flagrante!

A ces mots, elle se jeta au cou de Montmorency et colla ses jolies lèvres aux joues encore pâles du hé-

res; puis se retournant vers le maréchal, elle lui donna la même accolade, et dit ensuite :

— C'est fini, la paix est conclue! vous vous êtes embrassés par mon intermédiaire.

Le moyen de résister à cela?

Nos deux antagonistes ne voulurent pas garder le baiser de Ninon, et le lui rendirent aussitôt.

Ils se prirent ensuite la main en riant, et tout fut dit.

Monseigneur Hercule, qui d'abord s'était joint à moi pour apaiser les adversaires, se montra très-humilié de voir une caresse de mademoiselle de Lenclos l'emporter sur la voix de l'expérience. Ninon l'embrassa pour lui prouver qu'un baiser d'elle valait mieux que toute la morale possible, et monseigneur Hercule finit par être de cet avis.

C'était une fort belle tête de vieillard.

Il portait la bonté peinte sur sa figure; mais cette bonté-là même dépassait les bornes, et allait surtout beaucoup trop loin vis-à-vis de madame de Montbazon, sa noble moitié. On disait hautement de cette dernière qu'elle avait rivalisé d'ardeur avec les cotillons les moins prudes de la cour de Henri IV.

A l'époque où elle jouissait de tout l'éclat de sa beauté, madame de Montbazon disait qu'une femme de trente ans était bonne à jeter à la rivière. Elle modifia son opinion en atteignant ce terme fatal, et en comptant la multitude d'adorateurs qui lui restaient encore.

Avec les gens de cour, je recevais aussi des gens d'église.

L'auteur des *Bergeries* m'avait présenté l'ancien intendant de Richelieu, Henri d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux. Ce prélat aimable nous arrivait en habit de laïque très-simple, et savait causer galanterie sans franchir les limites de la décence.

Un autre dignitaire ecclésiastique, ayant su que je donnais de fort bons dîners, se présenta tout seul.

Il s'appelait Éléonor d'Étampes et passait pour le plus éhonté gourmand du royaume. Bien que ce fût le moindre de ses vices, il était aimé du cardinal et en avait obtenu tout récemment l'archevêché de Reims.

Le protégé valait le protecteur.

Monsieur de Reims dévorait quatre fois son dîner avant de le manger : la première en l'ordonnant pour le lendemain, la seconde en y rêvant la nuit, la troisième en y ajoutant à son reveil de nouveaux services, et la quatrième en allant humer à la cuisine le fumet des casseroles.

Ses revenus d'archevêque ne suffisant pas aux besoins de sa gourmandise, il trouvait moyen d'arranger les choses en se livrant à l'escroquerie.

Comme il n'avait pas payé son loyer depuis quatre ans dans une maison de M. de Bistrade, conseiller au grand Châtelet, l'honnête prélat choisit une nuit sombre et déménagea par la fenêtre.

Un dimanche, après avoir chanté la messe à Bourgueil, il confessa le sacristain de l'endroit. Le brave homme lui confia qu'il avait douze mille livres cachées dans un trou de la muraille et le pria de lui garder cet argent, destiné à marier une de ses filles, et dont il avait peur que sa femme ne s'emparât. Éléonor reçut la somme. Huit mois après, quand le sacristain vint la lui réclamer, le digne archevêque nia le dépôt, le traita d'imposteur et l'envoya paître.

Je connus ces honorables détails un peu trop tard et après avoir été volée moi-même : l'archevêque fit emporter par ses gens une très-belle tapisserie de Florence, dont je voulais me défaire, et jamais il ne parla de la payer.

L'occasion était favorable pour me débarrasser de lui.

Bulmann fut chargé de lui interdire ma porte et de lui remettre ce billet :

« Je vous fais cadeau de ma tapisserie, pour ne pas trop surcharger votre conscience ; mais il n'y a plus rien à *vendre* chez moi : daignez, je vous prie, *acheter* autre part. »

La leçon était dure.

Il en reçut plus d'une de la même force et resta néanmoins incorrigible. Richelieu avait beau lui donner de l'argent pour qu'il ne volât plus, l'archevêque n'était pas d'humeur à perdre d'aussi bonnes habitudes. Il les garda jusqu'à sa mort et réussit à escroquer sa confession au père La Vallée, qui l'assistait à ce moment suprême.

Celui-ci connaissait tout au long la scandaleuse existence d'Éléonor. Indigné de n'entendre que des balivernes, il s'écria :

« — Eh! Monseigneur, ce sont là des fautes vénielles, et vous avez les sept péchés capitaux sur la conscience ! »

Alors, il lui raconta sa vie d'un bout à l'autre.

L'archevêque ne pouvait nier ; il approuva du geste chaque paragraphe de l'édifiante histoire, et rendit le dernier soupir avec le projet bien formel d'aller escamoter à saint Pierre son trousseau de clés, seul moyen qui lui restât d'aller en paradis.

Le magnifique service de ma table m'avait encore amené Guillaume de Beautru, gourmand aussi incorrigible que l'autre, et plus ivrogne ; mais du moins était-ce un honnête homme.

Émmery le tenait en grande estime comme financier.

Beautru ne montrait point l'esprit lourd et la niaiserie de ses confrères. Quand il ne s'oubliait pas jusqu'à l'ivresse, il était fin, joyeux, satirique, et si mordant qu'il impatientait parfois les plus pacifiques.

Un jour, le vieux Hercule s'irrita de ses plaisanteries et menaça de lui donner un coup de pied.

— Ah! Monseigneur, dit Beautru, pourquoi pas un coup de corne?

Enfin, pour terminer la liste de mes hôtes, j'écrirai le nom de M. de Termes, frère du duc de Bellegarde. Il logeait vis-à-vis du couvent des Filles-Dieu, dans la rue des Tournelles même, et le récit de ses étranges aventures m'avait inspiré le désir de faire sa connaissance.

Surpris au Louvre, dans l'appartement d'une fille de la reine-mère, de Termes sauta du premier étage dans la cour, par un froid très-vif et sous un vêtement plus que léger. Les gardes crurent avoir affaire à un fantôme. Il les culbuta pour fuir.

On trouva très-chevaleresque cette manière de sauver la réputation d'une fille d'*honneur*.

J'ai dit que la maison de ce héros de galanterie se trouvait en face du monastère des Filles-Dieu.

Quelques cellules de religieuses donnaient sur la rue, et, dans une de ces cellules, de Termes fit la découverte d'un jeune et frais minois, que ne déparaient pas trop la guimpe et le voile.

La rue était étroite. Par une nuit sombre, l'audacieux jeta du quatrième étage un échelle, dont l'autre bout alla reposer sur l'une des fenêtres du couvent; puis il traversa ce pont aérien pour aller saluer et complimenter la religieuse.

Elle s'imagina, dit la chronique, recevoir la visite du plus bel ange des cieux.

Raisonnablement fat, de Termes entretint la nonne dans son erreur; et, comme la manœuvre de l'échelle se renouvela souvent, il dut laisser à la pauvre fille une singulière opinion sur la moralité des êtres célestes.

La représentation de *la Bergerie* venait de finir.

Racan et ses interprètes obtenaient des compliments unanimes, lorsque nous entendîmes tout à coup un grand bruit dans la cour.

On se mit à la fenêtre, et on aperçut plusieurs gentilshommes de la maison de Gaston, venus à cheval et accompagnés d'une multitude de valets portant des torches. Tous ces gens, ayant d'abord été chez madame des Loges, avaient su, là, que le prince assistait à ma soirée.

— Monseigneur, crièrent-ils en le reconnaissant à la fenêtre, La Rochelle est prise!... M. le maréchal de Marillac vous en apporte la nouvelle de la part du roi!

Effectivement, Marillac fut bientôt au milieu de nous.

Il nous confirma le triomphe de Richelieu.

— Par la mort-Dieu! s'écria Gaston regardant le messager de travers, vous pouviez vous dispenser de troubler la fête, en nous apprenant pareille chose!

Tout mon cercle était de l'avis de Monsieur.

Je regardai Ninon.

La même pensée nous accabla. Seules, nous pouvions dire à quel prix l'Éminence avait remporté cette victoire.

Marillac n'aimait pas le ministre. Il trouva tout simple que l'objet de sa mission n'excitât pas en nous un vif enthousiasme. C'était un vieux soldat, tout couvert de glorieuses blessures, franc, loyal, un naturel à la Bassompierre. Chargé des travaux de la digue, il s'était fait remarquer par son zèle, et le roi venait de le nommer commandant de l'armée de Champagne.

Le brave maréchal s'excusa de son mieux d'avoir dérangé nos plaisirs.

— Monseigneur, dit-il, je suis forcé de remplir ma mission. Tout ce qui reste de la cour à Paris a l'ordre

de se mettre en route à l'instant même, pour aller à la rencontre de Richelieu... Oui, Monseigneur... Il revient en conquérant!

Gaston pesta, jura, tempêta contre le cardinal, et cria tout haut ce que chacun pensait tout bas.

Mais il ne pouvait désobéir.

Ses gentilshommes lui amenaient son carrosse. La reine avait déjà pris les devants; elle et Monsieur durent, à près de minuit, courir sur la route du Poitou.

Il eût été fort imprudent à Condé, à Montmorency et à Bassompierre de ne pas suivre Gaston, afin d'aller aussi courtiser le despote, dont le fatal pouvoir s'augmentait encore de la prise d'une ville aussi importante que La Rochelle.

Tous partirent.

Commencée joyeusement, notre soirée finit presque par des larmes.

Deux jours après, le cardinal arriva.

Jamais empereur romain n'entendit plus d'applaudissements autour de son char, et ce fut une honte de voir les ovations pompeuses que lui décerna le peuple parisien. Ce prêtre tranchait de l'Alexandre et se couronnait de lauriers.

Messieurs les poëtes abusèrent de la permission que prend trop souvent leur muse d'exagérer le mérite et de flagorner la puissance.

Il y eut un véritable déluge d'odes et d'épîtres, une avalanche de sonnets.

Le cardinal, croyant ces messieurs sur parole, se proclamait tout simplement le premier héros de l'univers. Il humait les parfums de la poésie, respirait les fleurs de la rhétorique, se nourrissait de bouts-rimés, s'enivrait de harangues et absorbait la gloire à pleins poumons.

Décidément, il ne peut s'arrêter en si beau che-

min! Voici le cas, ou jamais, d'essayer la conquête du monde!

Ce fier généralissime de toutes les armées du royaume, se repose une semaine, reprend la cuirasse, va soutenir en personne la guerre du Piémont, et jure de terrasser l'orgueil de la maison d'Autriche.

Le voilà parti!

Dans cette campagne, Louis XIII joua le rôle de soldat de Richelieu.

Afin d'avoir à ses hauts faits d'armes le plus grand nombre de témoins possible, le cardinal emmena, cette fois, toute la cour. Paris se métamorphosa subitement en un vrai désert. Il ne nous resta que messieurs les poëtes, fort déconsidérés dans notre estime, et dont rien ne pouvait excuser les indignes flatteries.

Un seul n'avait pas suivi leur exemple.

C'était Saint-Évremond, devenu par nos confidences l'irréconciliable ennemi du cardinal.

Il tenait beaucoup trop à l'amour de mademoiselle de Lenclos et à mon amitié pour aller prostituer de la sorte les caresses de sa muse. Villarceaux et lui furent, pendant six mois, notre unique société.

Marguerite se montrait fort aimable.

Je m'habituais à voir en lui un ami franc et loyal. Son affection n'était pas douteuse, et il m'en donna la marque la plus évidente, en faisant tout son possible pour me réconcilier avec la comtesse sa mère.

Attaquée d'une maladie dangereuse, la noble dame se sentait chaque jour dépérir.

Touchant au terme fatal, où les rancunes s'apaisent et où la haine s'éteint, peut-être songea-t-elle que mes fautes eussent été moins graves, si elle ne m'avait pas aussi cruellement punie d'abord.

Elle se laissa fléchir; Marguerite me conduisit à son lit de souffrance.

Je ne pouvais passer le seuil de cette maison sans éprouver un douloureux saisissement. Là s'étaient autrefois annoncées les première phases de mon incompréhensible destin. Je me rappelais la bonté de ma marraine, sa douce bienveillance; mais je me rappelais aussi la dureté qui avait suivi ses bienfaits, la façon cruelle et méprisante dont elle avait accueilli mon repentir. Je trouvais deux femmes en elle : l'une méritant toute ma gratitude, tout mon amour, et l'autre, coupable de mes plus cuisantes tortures.

Mais lorsque je vis la malade tourner vers moi sa prunelle éteinte et me tendre sa main décharnée, je n'eus plus la force de conserver le moindre ressentiment. Je m'emparai de cette main qu'elle me présentait, j'y collai mes lèvres et je l'arrosai de mes pleurs.

— Ah! Madame, lui dis-je au milieu de mes sanglots, vous daignez enfin m'accorder le pardon... Soyez bénie sur la terre et dans le ciel!

— Hélas! répondit la comtesse en se soulevant à demi et en attirant à elle ma tête éplorée, tu m'as vue bien impitoyable pour toi, ma pauvre enfant!

— Ma marraine! ma chère marraine!... j'ai tout oublié!

— Oui, Marguerite me le disait, tu as bon cœur. Sur le point de paraître devant Dieu, je sens qu'il est défendu à la créature de manquer de miséricorde et d'indulgence. En face du juge suprême, nul d'entre nous ne peut se flatter de paraître moins condamnable que ses frères. C'était à moi d'excuser tes fautes et de guider ta jeunesse; je devais remplacer ta mère absente. Au lieu de cela, je t'ai découragée par le reproche... Pardonne-moi!... je le reconnais trop tard, la logique du monde n'est pas la logique du ciel.

Longtemps, elle me tint pressée contre son sein.

Pauvre femme! elle me disait de lui pardonner, elle s'humiliait devant moi!... devant moi, dont la coupable conduite n'avait que trop justifié ses rigueurs.

Dans mon émotion, je ne proférais pas une parole, et la vue de mes larmes pouvait seule lui prouver combien je regrettais mes torts.

Saint-Évremond pria sa mère de me laisser demeurer à l'hôtel et d'accepter mes soins jusqu'à son rétablissement.

La comtesse y consentit avec bonheur, et dès ce moment je ne quittai plus son chevet.

Mais, hélas! le ciel ne voulait pas la conserver à notre amour! Le mal fit des progrès rapides. Je ne retrouvai l'affection de ma marraine que pour être inconsolable de sa perte.

Elle rendit le dernier soupir entre mes bras.

Je pleurais encore sur sa tombe, quand mon frère Eustache, arrivant de Châlons, où il était en congé depuis trois mois, m'apporta tout à coup un autre sujet de désespoir.

Notre mère n'était plus.

Notre mère, sainte et digne gardienne de mon enfance! notre mère dont j'ai si fatalement oublié les leçons et les conseils, et qui, peut-être, à son lit de mort, a continué de me maudire!

Eustache me jura qu'elle m'avait pardonné comme ma marraine.

Il s'efforça par ses douces caresses d'effacer la triste impression de son accueil d'autrefois.

Portée sur le testament de la comtesse pour un legs de deux cent mille livres, je voulais refuser cette touchante et dernière preuve de bonté. Marguerite s'y opposa vivement : la malade avait dicté cette clause à sa prière.

Je quittai la rue Saint-Thomas-du-Louvre et je re-

gagnai la rue des Tournelles, où je fis prendre le deuil à toute ma maison.

Eustache m'annonça que mon père désirait me voir. Je le suppliai de retourner en Champagne et de le ramener avec lui. Ma triste destinée avait eu surtout du retentissement dans ma ville natale, et je n'osais y reparaître.

Pour surcroît d'obstacles, mes sœurs, mariées d'une façon très-convenable, ne menaient pourtant pas une conduite exemplaire. Jacqueline surtout, devenue la femme d'un hobereau de province, mécontentait gravement M. de La Montagne, son mari. Chaque jour il la menaçait de l'enfermer dans un couvent.

Il exécuta bientôt cette menace, et le hasard voulut que Jacqueline fût emprisonnée à deux pas de chez moi.

Ce scandale donné par mes sœurs n'avait pas peu contribué à me ramener ma famille et la comtesse.

Gabriel Delorme arriva; Joseph Camusard l'accompagnait.

Depuis la mort de ma mère, ils vivaient ensemble.

Mais il était écrit que le malheureux huissier à verge ne ferait pas un voyage dans la capitale, sans y essuyer toutes sortes d'infortunes et de déboires.

Comme il se promenait au Cours, il rencontra Lisette, sa méprisable moitié, qui l'accabla d'injures et eut l'audace de le suivre jusqu'à la maison, où elle continua la scène entamée sur la promenade. Elle déclara que, la place d'une femme étant auprès de son mari, elle venait s'installer chez moi.

Je traitai du haut en bas cette malheureuse, et je la fis jeter dehors par mes laquais.

Écoutant aussitôt mes conseils, Joseph adressa au parlement une demande en divorce. Il obtint justice, à charge par lui de fournir annuellement à Lisette

une pension alimentaire de six cents livres, ou de lui verser mille écus, une fois payés.

Il reçut de moi cette somme, et j'obligeai mon père à prendre cinquante mille livres sur le legs de ma marraine. J'eus ainsi la satisfaction de débarrasser ce pauvre Joseph de son indigne femme, et d'assurer à Gabriel Delorme une honorable et douce existence pour ses vieux jours.

Ce bon père me fit ses adieux en pleurant.

Eustache partit pour l'armée; je me retrouvai seule, après avoir goûté les saintes joies de la famille, dont je m'étais crue déshéritée à jamais.

Toute la cour nous revint au commencement de novembre.

Son Éminence n'avait pas, à beaucoup près, des allures aussi triomphantes qu'à son retour de La Rochelle. Louis XIII était tombé dangereusement malade à Lyon. Toutes les personnes qui l'entouraient dans cette maladie lui ayant fait une peinture alarmante des empiétements de son ministre et des malheurs prêts à en résulter pour la France, le prince effrayé jura d'ôter le pouvoir au cardinal et de le disgrâcier aussitôt qu'on serait rentré au Louvre.

Cette nouvelle se propagea rapidement.

Les ennemis du ministre ne déguisaient pas leur impatience et hâtaient de tous leurs vœux le moment où l'orage éclaterait sur sa tête.

Richelieu marchait avec incertitude et défiance au milieu d'un dédale d'intrigues, ignorant encore à quel fil de salut il rattacherait sa fortune.

Mais il ne perdait pas l'espoir de déjouer cette trame dangereuse.

Il prit en attendant une attitude froide et solennelle, qui déconcerta bien un peu les conjurés, et fit croire à certaines personnes qu'il était sûr de reconquérir son despotisme sur l'esprit du roi.

—

Je partageais ce dernier avis et je croyais agir avec prudence en bridant chez moi les discours séditieux, jusqu'à plus ample certitude du succès de la conjuration, lorsque je reçus un billet signé de Richelieu lui-même.

Il m'invitait à me rendre à son palais, qui n'était pas encore entièrement achevé, mais dont l'aile droite suffisait pour l'heure.

Je voulus me donner le mérite d'une prompte obéissance.

Grassin n'était pas à l'hôtel. Il avait été forcé de se rendre à je ne sais qu'elle mystérieuse invitation de la police.

Sans attendre le retour de mon cocher, je fis venir une chaise, pour me conduire au Palais-Cardinal, ne devinant pas de quelle nature allait être mon entretien avec le ministre.

IV

Ce palais, bâti par Richelieu, l'emportait de beaucoup sur le Louvre en magnificence; les décorations en étaient d'un luxe inouï, et le puissant prélat avait jeté des millions dans ce monument fastueux de son orgueil.

Je traversai les galeries encombrées de gardes.

L'écrit que j'avais à la main me tenait lieu de laisser-passer, et j'atteignis une antichambre immense, dont les lambris chargés de dorures, portaient les inscriptions les plus suspectes et les devises les plus téméraires.

Au dessus d'un sphinx accroupi sur une cheminée de marbre de Paros, le ministre avait fait peindre un

chapeau de cardinal, qui entourait de ses cordons flottants une tiare et une couronne.

On lisait au bas ces mots latins :

Devinctus devinciet ambas.

Il était impossible à Richelieu de dévoiler plus ouvertement le but auquel tendaient ses manœuvres politiques : il voulait réunir sur sa tête la puissance temporelle et la puissance spirituelle, se déclarer tout ensemble pape et roi.

L'antichambre regorgeait de plats valets de cour, attendant que le cardinal voulût bien leur donner audience.

Ces messieurs se permirent de singuliers clignements de paupières. On avait tiré jadis de ridicules conclusions de mes fréquentes visites à Richelieu, et cela me déplut de voir tous ces hommes chuchoter entre eux.

Je devinais leur propos malveillants; la rougeur me montait au front, et j'allais éclater.

Mais, tout à coup, je me sentis prendre par la robe.

En me retournant, j'aperçus une très-jeune fille, dont les yeux, gonflés de pleurs, se levaient suppliants vers moi.

— Par grâce, Madame, au nom du ciel, souffrez que je pénètre avec vous chez Son Éminence ! murmura la pauvre enfant d'une voix qui tremblait d'émotion.

— Qui êtes-vous, ma chère petite?

— Je m'appelle Socratine Pascal. On a condamné mon père à l'exil, et personne, jusqu'ici, n'a voulu s'intéresser à son malheur... J'ai un discours tout prêt, ne me refusez pas!

En ce moment, deux huissiers parurent au seuil du cabinet.

On prononça mon nom.

Je dis aux gardes que Socratine était avec moi. Cela me donnait une contenance, et je passai fièrement sous les yeux des railleurs.

Nous fûmes bientôt en présence du cardinal.

Il était au lit, un peu souffrant encore des fatigues du voyage, et surtout des tracasseries qu'on lui avait suscitées.

— D'où vient cette enfant? pourquoi me l'amenez-vous? me demanda-t-il d'une voix sèche et rude.

— Monseigneur, lui dis-je, elle va vous répondre elle-même.

Aussitôt la petite Socratine, se jetant à genoux et joignant les mains, se mit à déclamer avec beaucoup d'âme et en versant des larmes abondantes, une tirade de vers où elle faisait l'éloge du ministre et manifestait des sentiments de piété filiale remplis d'innocence et de candeur.

Il était difficile de ne pas se laisser émouvoir.

Richelieu semblait irrésolu.

J'osai venir à l'appui de la requête, et je dis avec un accent de supplication :

— Pardonnez au père de cette pauvre enfant, Monseigneur... vous m'avez bien pardonné.

— Comment donc, j'aurais mauvaise grâce à vous refuser, Mademoiselle! vous m'avez rendu un service important : que ceci vous serve de récompense.

Il tendit la main à Socratine, la fit relever et lui demanda qui avait composé le morceau de poésie.

— C'est moi, répondit-elle.

— On a soigné votre éducation, reprit le cardinal avec assez de bonté. Mais vous n'êtes pas, dit-on, le seul prodige de votre famille? Vous avez un frère, un jeune géomètre... Pourquoi n'est-il pas venu?

— Oh! c'est un enfant! dit Socratine.

— Quel âge a-t-il donc? demanda Richelieu.

— Sept ans, Monseigneur.

— Et vous?

— Oh! moi, j'en ai dix!

— Peste! dit le cardinal en riant, la différence est énorme!... Et l'on assure que votre frère est déjà très-fort en géométrie?

— C'est vrai, dit la jeune fille : je dirige ses études depuis le départ de mon père. Nous sommes venus à Paris avec notre vieille nourrice, et je vous demande permission d'aller leur apprendre vos bontés, Monseigneur.

— Allez, petite, allez! vous avez ma parole : je rappelle le président Pascal et je dégage du séquestre ses propriétés de Clermont.

Socratine lui baisa les mains, et se tournant vers moi:

— Votre nom, Madame, que je le garde dans mon cœur!

— Je m'appelle Marie, chère enfant.

Et comme Richelieu m'adressait un singulier regard :

— Je n'aurai jamais, lui dis-je, d'autre nom pour l'innocence.

— Veuillez me permettre, Madame, continua Socratine, d'aller vous voir avec mon frère, il voudra vous remercier aussi.

— Non, mon enfant : indique-moi plutôt ta demeure, et j'irai te rendre une visite très-prochaine.

Elle m'apprit alors qu'elle habitait au cinquième étage d'une maison faisant l'angle de la rue Saint-Honoré et de la rue Froid-Manteau. Je lui promis de monter à ce logement, au sortir du palais, et ma protégée s'en alla toute joyeuse.

Quand Socratine fut dehors, le cardinal retrouva le ton brusque et l'air d'ironie qu'il avait en m'accueillant.

— Ne me sachez pas trop de reconnaissance, me dit-il, et n'attribuez point à votre recommandation le résultat obtenu par cette jeune fille : le rappel du président Pascal était décidé.

Son visage avait une expression perfide.

Je ne sais pourquoi la peur me prit, je tremblai que son pardon de La Rochelle ne fût pas sincère.

Revenant à mon ancien système, j'essayai de l'amadouer avec de douces paroles et des semblants affectueux.

— C'est fort aimable à vous, Monseigneur, lui dis-je, d'avoir laissé cette pauvre petite dans l'idée que je lui avais rendu service. Vous êtes bon, vous connaissez la clémence. Pourquoi faut-il qu'une inflexible politique vous oblige à déployer des rigueurs dont chacun s'épouvante?

— De quelles rigueurs parlez-vous, Mademoiselle? Vos paroles ont-elles trait à la fin malheureuse de l'amant de votre duchesse?... Le grand maître de la garderobe était coupable, il avait mérité la mort! Boutteville lui-même, ayant violé les lois, devait périr sur l'échafaud. La Justice est armée d'un glaive, elle frappe, rien de plus simple. Je vous l'ai déjà dit, ce me semble, il est certains cas où la clémence deviendrait faiblesse et le pardon lâcheté. Mais, au fait, je devine, ajouta-t-il avec un étrange sourire, vous m'accusez de la mort de Buckingham... Ne le niez pas! vous me soupçonnez d'avoir commandé le meutre?... Détrompez-vous, je n'y suis pour rien. Ce fanatique irlandais est venu m'offrir ses services, oui; mais je les ai refusés.

Il me fut impossible de le voir de sang-froid soutenir son audacieux mensonge.

— Alors, Monseigneur, lui dis-je, cet Irlandais est doublement infâme! car il s'est vanté d'avoir exécuté vos ordres.

— Qu'entends-je!... il a eu l'impudence... Au bout du compte, cela se conçoit : le misérable a voulu donner du relief à son action, et faire d'un crime isolé tout un événement politique. J'ose l'espérer, Mademoiselle, ma parole aura sur vous plus d'empire que les assertions d'un vil assassin.

Je voyais, sous son calme apparent, le feu de la colère lui brûler le visage.

— Où sont les preuves de complicité? cria-t-il : le procès de Felton n'a rien révélé contre moi. Qu'on vienne me montrer une lettre, qu'on me cite un seul témoin de mes entrevues avec le meurtrier.

— Ah! Monseigneur, je vous crois, murmurai-je en me donnant un air de conviction profonde.

— C'est fort heureux, répliqua-t-il, et je suis médiocrement flatté, je vous le jure, d'être ainsi en butte à vos ridicules soupçons. Du reste, j'ai toutes sortes de remerciments à vous faire, Mademoiselle : vous avez été d'une habileté rare. Je ne serais pas excusable d'avoir employé la violence pour m'opposer aux desseins de Buckingham, lorsque vous vous appliquiez à m'en défaire par un procédé plus humain et plus doux.

— Mon Dieu, je me vois obligée de repousser vos éloges, Monseigneur : mademoiselle de Lenclos a bien voulu se charger des plus grandes difficultés de l'entreprise.

— Vraiment?... alors je lui dois la reconnaissance. Mais à propos, Marion, cette demoiselle m'a paru fort bien... Il faut la prier de venir me voir.

— Elle ne viendra pas, Monseigneur.

— Pourquoi cela?

— Ou, si elle vient, se sera sûrement en ma compagnie.

— Voilà du curieux! s'écria-t-il.

— Je dois l'avouer à Votre Éminence, Ninon et

moi nous nous sommes juré de respecter mutuellement nos conquêtes.

— Eh bien?

— Eh bien, mon amie connaît jusqu'aux plus simples détails de mes relations avec vous, et ce sera pour elle un motif suffisant de ne point se rendre à votre désir.

Richelieu parut émerveillé du ton badin que je donnais à ce discours.

Il me regarda d'un air indécis, et s'écria :

— Voyons, auriez-vous encore des lettres à me prendre, ma chère?

— Ah! Monseigneur, de la rancune? c'est mal.

— Vous trouvez?... En effet, j'ai tort, j'ai grand tort! Vous m'avez joué d'une façon si ravissante, cela commande vraiment l'admiration! Toutefois, veuillez vous le rappeler, je n'avais jamais dépassé les bornes avant cette aimable affaire des lettres. Vous avez cru indispensable à vos plans de lutiner ma fragile nature et d'exciter en moi des tentations, que vos beaux yeux rendaient extrêmement périlleuses. J'ai succombé, juste au moment où vous m'avez laissé croire que vous m'aimiez d'amour. N'importe, ce misérable Campanelle a bien fait de s'enfuir, il aurait payé pour vous deux!

— Enfin, Monseigneur, j'étais attachée à madame de Chevreuse; je la voyais au désespoir... M'auriez-vous livré les lettres, si je vous eusse dit franchement le nom de la personne à qui je voulais les rendre?

— Non, certes!

— Donc, il fallait ruser à toute force; et cela, du reste, vous a donné la mesure de mes talents diplomatiques. Ma visite aux vaisseaux de Buckingham a été, convenez-en, le résultat de cette aventure?

— Oui, je l'avoue, fit-il avec un soupir.

Il me regarda d'un air presque tendre.

— Tu as, ma chère, une finesse admirable! tu combines tes ruses d'une façon tout à la fois spirituelle et neuve. J'aime les gens de cette trempe. Ah! si tu l'eusses voulu, que de belles choses nous aurions exécutées ensemble!... Mais je n'ai plus le courage de t'employer; tu me chagrines sans cesse, tu portes sur moi des jugements... Enfin tu ne veux comprendre ni mon effection, ni ma politique, ni mon caractère, et tu t'obstines à ne point envisager les sublimes destins auxquels je marche. Il y avait un moyen d'être parfaitement d'accord, et ce moyen te répugne, Marion : n'en parlons plus!

Il soupira pour la seconde fois.

— Je ne vous ai point fait venir, Mademoiselle, reprit-il en quittant tout à coup le ton de la familiarité, dans le but de renouveler mes instances et de vous donner encore la gloire d'un refus. C'est un parti pris chez vous de vous réhabiliter à vos propres yeux par un grand acte de courage. Résister à l'homme le plus puissant du royaume et le braver impunément, voilà, sur mon âme, de quoi compenser bien des faiblesses!

— Monseigneur...

— Oh! loin de moi l'intention de vous offenser, ma belle! Seulement, je ne vois pas pourquoi vous avez l'air d'être jalouse.

— Le cœur de la femme est si bizarre! lui dis-je en minaudant.

— Ainsi vous refusez de prêter les mains à cette entrevue avec mademoiselle de Lenclos?

— Je refuse.

— Pourtant, je réussirais peut-être à m'en faire une amie, une sincère amie, comme je désirais que vous fussiez, Marion.

— Eh ! Monseigneur je suis toujours là !

— Hum ! fit-il en hochant la tête, je pardonne, mais je n'oublie guère... Et puis, il faut le dire, vous m'avez fortement échauffé le cœur ; il me serait par trop difficile de me vaincre... Qui sait ? je succomberais peut-être à de nouvelles tentations ?

— Oh ! soyez tranquille, je n'y succomberai pas, moi !

Je lui jetai cette phrase assez étourdiment. Son œil étincela de nouveau.

— Finissons ! cria-t-il. Votre serment ne peut avoir une extension ridicule, et vous m'amènerez mademoiselle de Lenclos.

— Non, Monseigneur, non... Permettez-moi de vous le dire, il est peu convenable d'insister, quand je me prononce aussi nettement.

— C'est inouï ! criat-t-il en frappant des mains ; je l'ai fait appeler à l'improviste, elle ne pouvait se douter de l'entretien que nous aurions ensemble : où serait, pour le moment, son intérêt à me tromper ?... Je m'y perds... Est-ce de la jalousie est-ce de la haine ? veut-elle m'enchaîner plus fortement par ses caprices ?... Parbleu ! Marion, tu peux te flatter d'avoir une nature indéchiffrable !

— Mais je ne vois pas cela, Monseigneur : l'explication de ma conduite est toute simple. Une fois pour toutes, retenez-le, je ne m'habituerai jamais à vous entendre parler d'amour, ni à moi, ni à d'autres. Vous êtes prêtre, cette pensée me revient sans cesse ; là réside tout le mystère de ma conduite. Je consens à être pour vous une amie comme par le passé ; mais à la moindre tentative pour m'entraîner sur une autre route, vous me trouverez constamment rétive... Je suis franche ! si vous n'acceptez par les conséquences de ma résolution, séparons-nous et oubliez-moi.

Il avança la main et m'attira vers son lit.

— Mauvaise!... Allons, il faut obéir quand tu ordonnes. J'ai le tort de vouloir toujours ruser avec toi... Vraiment, je ne suis pas de force.

— Ah! Votre Éminence se calomnie!

— Non, sur l'honneur, je reconnais ta supériorité, Marion. Ce discours au sujet de mademoiselle de Lenclos était une plaisanterie, tu l'as vu tout de suite et, tu le comprends mieux encore, je reste soumis à ton influence. Malgré le tour scandaleux de la cassette, ou peut-être à cause de cela, je t'aime!... C'est une folie, c'est une sottise, n'importe... On ne résiste pas à son destin. J'en passerai par ce que tu voudras. Comme tu dois rire de ma faiblesse, espiègle! comme tu es glorieuse de triompher ainsi du cardinal de Richelieu!... Tu mènes les lions à ta fantaisie, au bout d'un ruban rose.

— C'est vrai, Monseigneur, j'en suis toute surprise.

— Vois-tu, Marion, le mieux est d'effacer entièrement le passé. J'ai des chagrins, ma pauvre enfant!... Tout le monde me hait au Louvre, c'est étrange! et ton affection me sera véritablement précieuse. Il faut reprendre le cours ordinaire de tes visites. Voici la clef d'un petit cabinet qui s'ouvre sur la terrasse. Pour y arriver, tu passeras sous le péristyle et la galerie de droite. Au bout, tu trouveras une porte et tu sonneras... Des Bournais viendra m'avertir. Je conserve toujours une clef de ton jardin; ne va pas t'aviser de faire changer la serrure! Dans mes heures de découragement, je puis avoir besoin d'aller chercher des consolations près de toi, et tu n'y mettras point obstacle, j'aime à le croire?

— Oh! Dieu m'en garde! c'est un honneur que je sais apprécier.

— Tu es vraiment trop bonne... A bientôt, ma chère, à bientôt.

Il me baisa les mains le plus respectueusement du monde, et me congédia par un sourire.

Or, pendant ce dialogue, assez tortueux et surtout insignifiant, le cardinal laissa percer plus d'une fois, sous l'air de bonhomie qu'il s'efforçait de prendre, un accent épigrammatique et railleur.

Cela me donna beaucoup à réfléchir.

Sa modération même dans ses reproches excita au plus haut point ma défiance. Il m'avait parlé de Ninon par manière d'acquit, par forme de transition; le projet de déshériter des Bournais de ses fonctions honorables, pour m'en revêtir, n'avait pu sérieusement germer dans son esprit. Selon toute évidence, il ruminait quelque piége, quelque manœuvre perfide dont les ressorts m'échappaient et dont je ne devinais pas le premier mot.

Je devais connaître, le soir même, une partie du secret de l'énigme, pour l'interpréter tout de travers et m'abuser complétement sur les véritables desseins de l'Éminence.

A la porte de l'antichambre, je trouvai Socratine Pascal.

Craignant que je n'oubliasse ma parole, elle était revenue m'attendre, après avoir porté l'heureuse nouvelle à sa nourrice et à son jeune frère.

J'admirais la gentillesse de cette petite.

Socratine n'était pas son nom véritable; on la surnommait de la sorte à cause de son air sérieux et de sa sagesse. Elle me mena rue Froid-Manteau, dans un modeste garni, où j'aperçus un enfant de sept ans, qui, pour accourir se jeter dans mes bras, se leva d'une table chargée de livres, de globes et d'instruments géométriques de toutes sortes.

Blaise Pascal, appelé depuis *l'Aigle de la science* n'était encore qu'un aiglon. Je reçus ses remercîments; je lui rendis ses caresses et je descendis de son aire.

Bientôt je fus rentrée chez moi.

Thérèse m'attendait avec impatience. Elle me conduisit mystérieusement dans sa chambre, et me dit, en ouvrant une armoire :

— Madame, cachez-vous là !

— Comment donc ? es-tu folle ?

— Non, Dieu merci, dit-elle, et bien m'en prend ! Il s'agit d'un chose fort sérieuse. Quand je vous ai vue de retour, j'ai fait signe à Grassin d'aller vite chercher le personnage... Ils vont reparaître ensemble, tout exprès pour me parler, ici, dans cette chambre. Comme je ne me chargerais pas de vous rapporter au juste les discours de l'homme, il faut écouter vous-même.

Avant de me claquemurer dans l'armoire, elle m'informa de ce qui avait eu lieu pendant mon absence.

Grassin, je l'ai dit, ayant reçu de la police une injonction mystérieuse, était sorti de l'hôtel afin d'apprendre ce qu'on lui voulait. Il se trouva bientôt en présence du chef même de la police secrète, et il le reconnut pour avoir été jadis interrogé par lui, lors de l'aventure de madame de Chevreuse.

Cet homme s'appelait Laffemas.

Richelieu l'estimait comme le plus féroce et le plus acharné de ses sbires. Il devait le récompenser un jour en le nommant procureur général.

Surpris, trois années auparavant, à ramener le carrosse qui venait d'emporter la duchesse hors des murs de la capitale, le mari de Thérèse se laissa le mieux du monde arrêter d'abord, et répondit le lendemain seulement aux questions de Laffemas.

Il déclara toute la vérité pour s'épargner une plus longue détention, sachant que je devais être en lieu sûr, que madame de Chevreuse approchait de Blois, et que, d'ailleurs, elle avait anéanti les lettres.

Laffemas, néanmoins, regarda cet aveu tardif comme une trahison et s'imagina pouvoir compter, dès lors, sur l'espionnage de mon domestique.

Comme il avait reçu des ordres du cardinal, il glissa doucement à l'oreille de Grassin une petite insinuation fort honnête et fort accommodante, et lui offrit une bourse contenant un millier de louis, s'il voulait le cacher, lui Laffemas, et quelquefois monseigneur lui-même, dans un lieu de mon appartement, d'où l'on pourrait entendre les discours qui se tenaient chez moi.

Très-embarrassé de cette ouverture, Grassin répondit que sa femme, seule, était en position de rendre ce service; mais que, fort attachée à ma personne, elle ne manquerait pas d'accueillir par un refus toute proposition de ce genre.

Cependant, dit-il à Laffemas, si vous tenez beaucoup à la chose, je viendrai vous prendre, en l'absence de madame, et nous ferons en sorte de décider Thérèse.

Laffemas accepta l'arrangement.

Bien qu'il se crût à peu près sûr de Grassin, il lui fit, par surcroît de précaution, les menaces les plus terribles. Mais, en dépit de tout, mon brave cocher se hâta de venir raconter à sa femme les plus honorables propositions de la police secrète.

Après avoir reçu tous ces détails, j'approuvai l'idée de Thérèse, et j'essayai de me blottir dans l'armoire; mais la cage se trouvant très-étroite, je ne pus me défendre d'un certaine inquiétude

— Juste ciel! j'étoufferai là dedans, m'écriai-je.

— Soyez tranquille, tout est prévu, répondit ma soubrette, me faisant voir une planche enlevée par le dessus pour donner de l'air.

On montait l'escalier.

Grassin nous amenait déjà Laffemas, qui demeurait

dans le quartier même, aux abords du quai Saint-Paul.

— Vite, Madame, entrez ! dit Thérèse.

Elle me poussa, donna double tour à la serrure et mit le clef dans sa poche.

Le chef de la police pénétrait dans la chambre. Il salua madame Grassin par une phrase fort galante, débitée sur le ton mielleux et insinuant qu'exigeaient sa démarche et la délicatesse de la circonstance.

— De quel pays êtes-vous? demanda-t-il à ma soubrette, après les premières formules de politesse échangées.

— Mon père est de Schelestadt, Monsieur; mais je suis Parisienne.

— Ah ! fort bien... Vous avez sans doute amassé quelques économies, depuis que vous êtes au service ? Grassin prit la parole.

— Oui, dit-il, nous sommes à la tête d'environ vingt-cinq mille livres, qui ne doivent rien à personne.

— C'est exact, dit Thérèse.

— Et si l'on doublait cette petite fortune, resteriez-vous domestiques ?

Le mari et la femme répondirent négativement.

— Je la double ! dit Laffemas; mais vous allez me promettre de vous rendre utiles à monseigneur.

— Au cardinal!... que pouvons-nous faire pour lui?

— Bien des choses. Il sait que M. de Bassompierre est l'amant de votre maîtresse.

— Ah ! fit la soubrette : Son Éminence est mieux instruite que nous, Monsieur, je vous l'affirme.

— Prenez garde, ne jouons pas au plus fin ! Votre mari consent à me servir. Quant à vous, je le déclare, vous êtes libre de me refuser; mais alors, chère en-

fant, vous courez risque d'être enfermée à Saint-Lazare ou au Châtelet.

— Bon! dit Thérèse, voilà qui devient clair... Parlez, je vous écoute.

— A la bonne heure!... nous finirons par nous entendre. Il serait ridicule de vieillir au service de mademoiselle Delorme, quand vous pourrez, grâce aux bontés du ministre, avoir une existence aisée, commode et bourgeoise.

— Voyons, au fait, Monsieur, que demandez-vous?

— Peste? quelle vivacité!... Les mille louis vous tentent, ma belle, et vous avez raison. Déjà nous avons une clef de la porte du boulevard; mais il nous faut nos entrées libres dans l'hôtel, jour et nuit. Nous conviendrons d'un signal pour vous avertir de mon approche ou de celle de Son Éminence, et vous allez prendre l'engagement de nous cacher, soit le cardinal, soit moi, de façon que nous puissions voir et entendre ce qui se passera céans et ce qui s'y dira.

— Mais si je refuse? objecta Thérèse.

— Si vous refusez, ce sera le Châtelet ou Saint-Lazare.

— Enfin, c'est une trahison que vous nous demandez, Monsieur!

— Moi? par exemple! Il n'y a rien dans tout cela de contraire aux intérêts de votre maîtresse. Monseigneur estime beaucoup mademoiselle Delorme et lui veut du bien, je vous le certifie.

— Oh! dit Thérèse, c'est différent alors! je commence à n'avoir plus de scrupules.

— Ainsi, vous acceptez?

— Un instant! je voudrais consulter quelque sage directeur de conscience. Par malheur, depuis dix ou douze ans, j'ai eu le tort de ne point aller à confesse.

— Bien, fiez-vous à moi. Je vous donnerai pour

guide spirituel le père Joseph, un digne capucin de ma connaissance.

— Vous serez fort aimable. S'il me dit que je puis aller en avant sans péché, comptez sur moi.

— Il vous le dira, le saint homme!... il vous le dira, soyez-en sûre!... Au revoir, et pas un mot à votre maîtresse, ou le cachot.

Grassin reconduisit le chef des espions.

Lorsqu'ils furent descendus, Thérèse m'ouvrit la porte de l'armoire.

— Ah! cardinal d'enfer! m'écriai-je, voilà donc où tu en voulais venir?... Jour et nuit!... C'est trop de moitié, Monseigneur!... Quelle fougue et quelle violence de passion! Ceci n'est plus de bonne guerre, je vais y mettre ordre. Le siége de La Rochelle vous a gâté, monsieur le cardinal, et vous donne, sur ma foi, des idées trop militantes... Ah! vous voulez emporter mon cœur d'assaut?... Voyez-vous cela! Je me le disais aussi, vous avez été bien obscur et bien entortillé dans vos phrases de tout à l'heure... Enfin, j'ai des domestiques fidèles, et vous pouvez venir quand il vous plaira... Une femme avertie n'est jamais en péril.

Thérèse reçut aussitôt pleine licence de se confesser au père Joseph et d'accepter les propositions de Laffemas avec le millier de louis.

Cela devait former une gratification très-convenable à joindre aux gages de mes deux braves époux, et j'étais enchantée de la faire payer à la cassette de Richelieu. Je triomphais.

Pourtant, jamais ma pénétration n'avait été plus en défaut, et je m'abusais de la manière la plus lourde sur les desseins cachés du cardinal. J'aurais dû songer qu'il n'était pas homme, surtout dans les circonstances présentes, à sacrifier la politique à l'amour.

Toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions se dirigeaient alors vers un même but : découvrir le complot tramé contre lui. C'était le cas ou jamais de déployer sa fourbe et de mettre ses espions en campagne.

Il ne savait rien de la conspiration, mais il en devinait les principaux instigateurs.

Bassompierre était du nombre.

Depuis son retour de Naples, le maréchal avait repris ses droits exclusifs à mon affection. Mais il eut le tort très-grave de me cacher tous les détails de cette trame contre Richelieu, ne voulant pas troubler ma joie par la prévision d'un péril, ou me croyant trop frivole pour m'occuper de choses aussi graves.

Peut-être aussi n'était-il pas bien convaincu de l'innocence de mes relations avec le cardinal. Il m'avait témoigné parfois certains doutes fort humiliants à cet égard.

On pensait, avec assez d'apparence de vérité, qu'une maîtresse seule avait pu jouer au rancuneux prélat un tour aussi fort que celui des lettres et en obtenir le pardon.

La conséquence n'était pas rigoureuse.

En châtiant une femme avec trop de rigueur, le cardinal eût encouru le blâme universel ; il préféra dissimuler sa rancune et profiter de mes services, en attendant l'heure d'une revanche éclatante.

Il était trop habile pour ne pas la prendre.

Déjà, comme on peut le voir, il m'entraînait dans ses embûches et me déroutait entièrement sur ses desseins véritables.

En faisant espionner chez moi Bassompierre, en surprenant nos entretiens intimes et nos secrètes confidences, il espérait tout naturellement découvrir les fils les plus mystérieux de la machination, connaître les véritables sentiments de Louis XIII, le concours

probable qu'il apportait aux conjurés, et enfin l'heure précise où ceux-ci pensaient mettre leur plan à exécution.

Par ses mesures adroites, il perdait un de ses adversaires et se donnait, en outre, la jouissance de se venger de mes mépris amoureux.

Il faut dire enfin quel était ce complot, déjoué d'une manière si imprévue, que le jour même fixé pour la ruine de l'Éminence augmenta son pouvoir et fut appelé *Journée des dupes.*

S'efforçant par tous les moyens possibles d'étayer l'édifice de ses insolentes espérances, Richelieu voulait unir à un prince du sang sa nièce, Marie-Madeleine de Vignerots, veuve d'Antoine du Roure de Combalet. Au cas où la France mettrait trop vivement obstacle à son usurpation, il pourrait se contenter de la tiare et mettre la couronne sur la tête de son neveu et de sa nièce.

Il arrêta ses regards sur le comte de Soissons et lui envoya un gentilhomme chargé de lui parler de ce mariage.

Or, le comte, indigné, souffleta le gentilhomme et s'écria :

« — Moi ! j'épouserais les restes de ce galeux de Combalet?... Va dire au cardinal de marier sa nièce au diable ou de l'épouser lui-même... Ce sera la même chose. »

La réponse était nette et passablement triviale.

Richelieu fut humilié, mais il ne se découragea pas.

Se décidant à voir lui-même Soissons, il essaya de l'ébranler par une foule d'arguments péremptoires, et voulut surtout le convaincre que sa nièce était restée intacte dans le mariage.

— Comment le savez-vous ? s'écria le comte, émerveillé de la chose.

Le cardinal prit gravement une plume, écrivit le

nom de sa nièce, *Marie de Vignerots*, décomposa les syllables et fit voir à son interlocuteur que l'anagramme de ce nom donnait : *Vierge de son mari.*

Certes, la preuve était des plus satisfaisantes.

Soissons partit d'un éclat de rire au nez du ministre, puis il alla tout conter aux deux reines et à Gaston. Cet audacieux espoir du cardinal les irrita profondément. Marie de Médicis chassa sur l'heure la Combalet de sa présence. On entoura Louis XIII, on lui fit toucher au doigt l'ambition déréglée de son ministre et l'on stimula ses craintes.

Bassompierre et les deux Marillac se mirent de la partie.

Toute la cour leur vint en aide. La duchesse d'Elbeuf, la comtesse d'Ornano et la comtesse de Conti saisirent avec joie cette occasion de manifester leur haine contre le cardinal. Madame du Fargis, dame d'honneur de la reine-mère, engagea tous ses amants dans le complot, et grâce à elle, le nombre des conjurés fut bientôt incalculable.

Cela s'organisait au retour de l'expédition du Piémont, et pendant la maladie dont le roi se sauva comme par miracle.

Le faible prince, on le sait, avait promis à sa mère de congédier Richelieu, aussitôt qu'on serait de retour au Louvre. Marie de Médicis l'adjura solennellement de tenir parole. C'était le dix novembre.

Au moment d'agir, Louis retombe dans ses hésitations habituelles. Il tremble, il cherche des subterfuges et finit par déclarer qu'il ne peut se priver des services de son ministre.

Marie de Médicis ne veut rien entendre.

Le roi vient tout exprès de Versailles pour la fléchir. Il descend à l'hôtel des Ambassadeurs afin d'être plus à même d'entamer des conférences avec sa mère, qui loge au Luxembourg

Tout à coup, au milieu d'un entretien fort animé entre cette princesse et son fils, arrive l'Éminence, suivie de la Combalet.

Richelieu ne pouvait tomber plus mal. Sa vue doubla l'exaspération de la reine-mère. Elle traita l'oncle et la nièce du haut en bas et fit à la veuve d'Antoine du Roure les reproches d'hypocrisie les plus sanglants et les mieux mérités.

La dame, effectivement, après le décès de son époux, avait manifesté l'intention positive de se retirer aux Carmélites.

Elle ne portait plus ni diamants ni dentelles, s'habillait de noir et s'enveloppait la gorge avec une réserve scrupuleuse, avec une pudeur édifiante. Mais, quand son oncle vint à parler d'hymen avec un prince du sang, la commère modifia tout aussitôt ses allures dévotes et redevint mondaine au possible, se livrant à des mines traîtresses, manœuvrant de la prunelle, se couvrant de pierreries, faisant damner les modistes de la capitale et se montrant au Cours sur une haquenée blanche, avec une capeline de plumes et un habit doublé d'hermine.

Quand la nièce eut reçu son compte, ce fut au tour du cardinal.

Dans sa colère, Marie de Médicis ne chercha pas à couvrir sa pensée de formules délicates, et crut devoir bannir entièrement avec son ennemi les bienséances du langage. Elle appela Richelieu fourbe, ingrat, monstre, perturbateur du repos de l'Europe, toutes épithètes s'appliquant au mieux à l'Éminence, et n'oublia pas de répéter, pour la centième fois, que le cardinal voulait dépouiller son maître de la couronne et la transporter sur la tête de Soissons, quand le prince aurait épousé la Combalet.

Louis XIII assista, pâle et frémissant, à cette querelle violente.

Il ne prononça pas une parole et sortit.

Pendant tout le jour, il lutta contre lui-même, en butte à une irrésolution terrible, et le soir il alla de nouveau visiter sa mère.

Apprenant que le roi et Marie de Médicis sont encore ensemble, Richelieu vole au Luxembourg et trouve la porte interdite. Mais il connaît les êtres, tourne les appartements et se glisse chez la reine par une petite chapelle, dont on a oublié de fermer l'issue.

— Miséricorde! c'est lui! — murmura Louis XIII, frappé d'épouvante en voyant entrer son ministre.

Il venait de renouveler la promesse faite à Lyon.

— Vous parliez de moi, Madame? demanda Richelieu, qui s'approcha hardiment de la reine-mère.

— Non, vous vous trompez, dit-elle, fort émue elle-même de cette apparition subite.

— Je ne me trompe jamais! repartit le cardinal.

— Eh! que vous importe, après tout?

— Madame, il importe beaucoup au roi qu'on le sépare ou non du plus fidèle et du plus dévoué de ses serviteurs. Sire, continua-t-il en s'adressant à Louis XIII, je vous donne un dernier avertissement : ne vous laissez par entraîner à de fatales influences, repoussez les perfides conseils de mes ennemis; songez à votre salut, à celui du royaume... Si je quitte le ministère, la France est perdue!

A ces mots, débités sur un ton solennel et prophétique, le cardinal tourna les talons et quitta la chambre.

— Traître impudent! lui cria la reine-mère. Ne le croyez pas, Sire! il se flatte, il cherche à vous imposer par le mensonge... C'est lui, le misérable, c'est lui qui perd la France! Chassez-le, vous verrez si nous ne sommes pas les fermes soutiens du trône!

Mais elle ne réussit point à calmer la frayeur du

roi. Le soir même, il reprit tristement le chemin de Versailles.

N'importe, on se croyait sûr du triomphe.

Le ministre lui-même ne doutait plus de sa disgrâce. Il annonça qu'il allait partir pour Le Havre et fit emballer une centaine de sacs de pistoles d'Espagne, complétant environ la somme de quatre millions de livres.

On sut bientôt la nouvelle de ce prochain départ, et la foule des courtisans se pressa chez la reine-mère.

Cette effroyable tempête éclata tout à coup sur Richelieu, le lendemain du jour où il avait inventé de si honnêtes mesures pour organiser chez moi l'espionnage. Au sein d'un tel bouleversement, ni lui ni Laffemas n'avaient eu le loisir de profiter du bon vouloir de mes domestiques.

Je n'avais également pas reçu depuis deux jours la visite de Bassompierre, lorsque, le 11 novembre, à trois heures de l'après-midi, je le vis entrer tout radieux.

Il venait m'apprendre les détails de la conjuration, quand tout Paris les savait.

— Victoire, Marion, victoire! s'écria-t-il. Le cardinal est au diable, ma chère!... Il a pris, ce matin même, à huit heures, le chemin de Pontoise. Ses bagages le devancent, escortés d'une compagnie de gardes, sage précaution, dans le cas où le peuple aurait la fantaisie de piller les ducats d'Espagne. Mais, que Richelieu emporte son or et ne revienne plus... Tout est fini! le vieux reître est en pleine déroute, grâce à la reine-mère, grâce aux Marillac, grâce à tout le monde!

— Êtes-vous bien sûr de ces nouvelles, maréchal?

— Si j'en suis sûr, Marion?... parbleu!... Personne n'a dormi de la nuit, et je suis resté sur pied comme les autres. On a connu les préparatifs de la

fuite; le roi s'est sauvé de Versailles pour échapper aux adieux... Ah! si tu voyais comme toutes les ambitions s'éveillent!.. il y a de quoi rire, oui, sur l'honneur!... La cour entière est aux genoux de Marie de Médicis. Michel de Marillac a, dit-on, la promesse du maître : c'est lui qui succède au premier ministre, et déjà le gaillard a député son secrétaire en Italie pour y porter cette annonce. Les ambassadeurs étrangers, à son exemple, ont fait partir des courriers ventre à terre. Avant trois jours, l'Europe saura l'éclatante révolution qui vient de s'opérer ici. Toutes ces manœuvres me divertissent, et, Dieu me confonde, si j'ai la bassesse de mendier comme eux la récompense de mon dévouement! non certes, j'ai trop de fierté pour cela, ma chère. La bataille finie et l'Éminence rossée, j'ai tourné casaque aussitôt pour aller à mon hôtel me reposer des fatigues de la lutte. J'ai dormi sept heures, avec le calme d'une conscience pure, sans faire le moindre rêve ambitieux... et me voici, frais, dispos et content!

— Jésus! mon ami, je vous écoute et j'en crois à peine mes oreilles... Le cardinal parti!.. si vite!

— Comment! si vite!... est-ce un mot de regret?... Pardieu! tu serais la seule à pleurer l'Éminence!... Allons, n'en parlons plus... Je viens passer avec toi la soirée, mon amour. Qu'ils s'arrangent et se partagent les dépouilles; j'ai agi par conviction, je ne veux rien. Foin de cardinal! il ne reparaîtra plus, c'est tout ce que je demande. Il doit être, à cette heure, au delà de Pontoise, et demain soir il sera prêt à s'embarquer au Havre-de-Grâce... Ah! ah!... je voudrais voir sa mine piteuse, à l'homme rouge!

Bassompierre achevait ces mots, quand soudain Thérèse entra.

Je levai les yeux sur elle, et je devins d'une pâleur extrême.

— Le cardinal n'est pas au Havre... Il est ici, malheureux, chez moi!... Il nous écoute! dis-je à voix basse à Bassompierre.

Il voulut me répondre.

Je lui fermai la bouche avec un tel mouvement d'effroi, qu'il devint pâle lui-même et sentit un frisson lui courir par tout le corps.

Il faut expliquer d'où provenait ma subite épouvante.

Après les discours entendus par moi du fond de l'armoire, Thérèse, on s'en souvient, avait reçu l'ordre d'accepter les propositions de Laffemas. Seulement, comme je devais être avertie de la présence du chef de police ou de Richelieu, afin de déjouer leurs tentatives. et de me tenir en garde contre une surprise, nous étions convenues, ma soubrette et moi, d'un moyen de m'avertir autrement que par des paroles.

Je fis confectionner à Thérèse deux bonnets à volettes

Si le cardinal venait en personne, elle devait entrer avec des volettes rouges, et, si c'était Laffemas, avec des volettes jaunes.

Quelle ne fut donc pas ma stupeur, lorsqu'au milieu de mon entretien avec Bassompierre, je la vis paraître, coiffée du bonnet à volettes rouges.

Elle me désigna la porte du cabinet de toilette.

C'était là qu'elle avait introduit Richelieu.

Je tenais ma main tremblante sur la bouche du maréchal. Faisant appel à tout le courage que me laissait l'imminence du péril, je tournai nos siéges, pour empêcher Richelieu d'apercevoir, au travers de la serrure, nos physionomies bouleversées.

— Vous m'apprenez là, mon ami, balbutiai-je, des nouvelles bien étranges... Le roi, dites-vous, a renvoyé son ministre? Ose-t-il bien se débarrasser de la sorte d'un serviteur aussi utile que lui était M. le

cardinal?... C'est un grand malheur pour la France!... La reine-mère sacrifie à la rancune l'intérêt de tous... Oui, Monsieur! Je regarde cela comme un crime de lèse nation. Mais vous n'avez pas trempé dans ce complot, maréchal, ou je vous le reprocherais?... Voyons, répondez avec franchise : êtes-vous coupable?

Je lui faisais signe de répondre négativement.

Il perdait la tête et ne s'expliquait pas ma terreur. Néanmoins, il la partageait.

— Non, repris-je, non, c'est impossible... Autrement vous auriez bien changé d'avis, Monsieur, et votre crainte de me déplaire ne serait plus la même. Le cardinal est un grand ministre; je l'ai servi, je le servirai toujours... Oh! le roi le rappellera, soyez-en sûr!... on ne le laissera pas aller jusqu'au Havre...

Au même instant, je vis s'ouvrir la porte de mon cabinet de toilette.

Richelieu était devant nous.

— Vous pouvez vous flatter, ma chère, s'écria-t-il, d'être une femme de sens et de haute prévision! Me voici, grâce à Dieu, beaucoup plus en faveur que par le passé.

Bassompierre se trouvait dans un complet anéantissement. Il ne put se lever de son siége.

Je courus au cardinal.

— Vous, Monseigneur!... est-ce possible?... Je vous en supplie, daignez excuser mon trouble... Vous entrez si à l'improviste, et M. de Bassompierre m'annonçait...

— Oui! oui! ma chute du ministère! Cela te causait beaucoup de chagrin, n'est-il pas vrai, mon enfant? Aussi me suis-je empressé de venir te voir; je tiens à rassurer mes amis. D'abord, figure-toi, je n'ai trouvé aucun de tes gens et je me suis perdu au mi-

lieu du labyrinthe de ta demeure. Cependant, après mille détours, j'ai pu atteindre ce cabinet noir, où ta voix a frappé mon oreille. Eh bien, il faut vous rétracter, maréchal! Vous le voyez, mon départ n'était rien moins que certain... Je reste, mon pauvre maréchal, je reste! ajouta-t-il en riant et sur un ton de bonhomie qui rassura presque Bassompierre.

—Mais, balbutia-t-il, en effet, Monseigneur... vous me trouvez surpris... très-agréablement surpris, et je ne m'explique pas...

— C'est pourtant fort simple! s'écria Richelieu. J'étais aussi par trop ridicule de douter de mon étoile! Ce matin, vous aviez raison, je me disposais à m'éloigner, quand par bonheur entra chez moi le cardinal de La Valette. Le cher homme est un peu fou; mais il lui reste assez de moments lucides pour donner de bons conseils. « Vous avez tort, me dit-il, de quitter la partie. Une fortune poussée aussi loin que la vôtre est trop solide pour être renversée par la main d'une femme. Allez trouver Louis XIII; il est seul à Versailles, pendant que sa mère s'enivre d'hommages au Luxembourg. Vos services ne sont pas oubliés, soyez-en sûr. » Ma foi, je l'avoue, le raisonnement me parut judicieux! Dans l'intervalle arrivent le conseiller d'État Châteauneuf et le président Le Jay; ils me donnent le même avis, cela me décide. Au lieu de prendre le chemin de Pontoise; je vais à Versailles et je tombe aux genoux du roi. Il me relève avec une affectueuse bienveillance en s'écriant: « Merci, monsieur le cardinal, merci d'être revenu! Vous n'aviez pas tort de l'affirmer hier, vous êtes le plus fidèle et le plus dévoué de mes serviteurs. Comptez dorénavant sur ma protection, je saurai dissiper les cabales de vos ennemis; la reine, ma mère, se laisse aisément prévenir, et l'on abuse de sa crédulité. Soyez sans crainte, je vous maintiendrai envers

et contre tous. » Voilà, je vous le certifie, les propres paroles du roi... Mais vous n'avez pas l'air satisfait, maréchal?

— Pardonnez-moi, je suis... ravi...

— Ah! vous êtes ravi!... tant mieux! J'arrivais donc à Versailles au coup de neuf heures; à dix heures, je reprenais la route de Paris avec l'ordre, signé du roi, d'arrêter les deux Marillac... et... plusieurs autres.

Il appuya sur ces derniers mots, en regardant Bassompierre avec une ironie cruelle.

Je frissonnais de tous mes membres.

— Déjà, poursuivit Richelieu, le garde des sceaux est en mon pouvoir. Nous avons laissé son frère là-bas, en Piémont; mais je viens de prendre mes mesures, il n'échappera point à son sort... Il faut qu'on tremble, il le faut!... Ces lâches courtisans qui, hier, se pavanaient au Luxembourg, étaient tout à l'heure au Palais-Cardinal, à mes pieds..... Estimez les hommes après cela! Voyons, maréchal, si vous eussiez été contre moi, oseriez-vous mentir à votre conscience et m'adresser des protestations de dévouement?

Son ironie devenait de plus en plus incisive, sa figure cauteleuse trahissait enfin sa haine.

Révolté de cette situation, Bassompierre la changea brusquement et ne voulut plus jouer un rôle indigne de sa loyauté.

— Monseigneur, dit-il en se levant avec noblesse, vous savez tout... Ne prenez pas la peine de dissimuler davantage. Usez, comme bon vous semblera, de votre victoire; mais, je dois le déclarer, j'étais au nombre de vos adversaires. J'ai fait tout mon possible pour amener le triomphe de Marie de Médicis.

— En vérité!... dois-je vous croire?... vous me causez la plus étrange surprise, maréchal.

— Il ment! je vous le jure... il ment! N'aioutez aucune foi à ses paroles, Monseigneur!

— Marion, me dit gravement Bassompierre, je vous supplie de vouloir bien en cette occasion garder le silence. Il s'agit de mon honneur, et je ne le flétrirai jamais par une lâcheté. Je le répète à monsieur le cardinal, je suis son ennemi.

— Voyez un peu! s'écria le ministre en joignant les mains d'un air hypocrite, je ne me doutais pas de cela!

— C'est pourquoi, dit Bassompierre, je suis glorieux de vous l'apprendre. Je vais trouver le roi, Monseigneur, et savoir de sa bouche si de prétendus torts vis-à-vis de vous sont capables de lui faire oublier mes anciens services.

— Allez! allez! dit Richelieu, je vous souhaite beaucoup de chance!

Bassompierre prit son chapeau, se couvrit fièrement et s'éloigna. Le cardinal, après son départ, me serra la main avec force.

— Je te soupçonnais d'être le complice de ce traître, murmura-t-il. Heureusement pour toi, certains discours de tout à l'heure m'ont détrompé. Mais lui!... je le tiens!...

— Oh! Monseigneur, grâce!... Vos adversaires ont le dessous, et vous n'avez plus rien à redouter de leurs piéges. Pardonnez! pardonnez!

— Moi? tu plaisantes!

Il me conduisit à la fenêtre.

— Regarde, me dit-il, regarde!

Mon pauvre maréchal traversait la cour.

Au moment où il approchait de la porte cochère, toute grande ouverte, des soldats se mirent à l'entourer brusquement et lui arrachèrent son épée.

— Grand Dieu!... Monseigneur!... Oh! c'est de la perfidie!... c'est infâme!

— Eh! non, ma belle. Je savais qu'il était chez toi... J'ai voulu m'assurer moi-même de sa personne, rien de plus simple. La Bastille est à deux pas : il lui reste fort peu de chemin pour gagner son gîte... Bonsoir, mon enfant, bonsoir!

V

Confondue de saisissement et de douleur, je ne songeai pas à retenir le cardinal. Il avait osé joindre la raillerie à l'acte plein de lâcheté qu'il venait de commettre.

Thérèse rentra tout éperdue.

— Bonté divine! cria-t-elle, on emmène M. de Bassompierre à la Bastille!

Sa voix me rendit au sentiment de la réalité. Je courus hors de la chambre, mais Richelieu était déjà loin. Il avait prévu le réveil de ma stupeur et mettait une sorte de précipitation à s'enfuir. Avant que j'eusse pu l'atteindre, il traversa le jardin et j'entendis le bruit de son carrosse qui s'éloignait par le boulevard.

Arrêter Bassompierre, là, chez moi, sous mes yeux! Je suffoquais de rage et d'impuissance.

Mille résolutions diverses, mille pensées contradictoires se heurtaient dans mon esprit. J'allais me décider à prendre le chemin du Palais-Cardinal, pour essayer de revoir et de fléchir l'odieux ministre; mais plusieurs de mes amis survinrent. On me donna les détails de ce qui s'était passé dans ce jour de confusion pour tous et de désappointement universel. Chacun me dissuada d'aller trouver Richelieu.

Il refuserait impitoyablement, me disait-on, de lâ-

cher sa victime, après s'être donné le soin cruel de venir la saisir dans ma propre demeure.

Je sentis, en effet, qu'il était prudent de laisser passer chez le cardinal l'enivrement du triomphe. Il me semblait impossible, d'ailleurs, que Louis XIII ne se hâtât pas de soustraire à la rancune de son ministre des hommes coupables seulement d'avoir agi pour la gloire du trône, et dont il avait, en quelque sorte, appuyé les projets de son assentiment royal.

Hélas! je ne connaissais pas encore la faiblesse inouïe de ce prince et le peu d'espoir à fonder sur ce caractère sans énergie, sur cette pauvre âme de roi que se partageaient les démons de la mollesse et de la peur!

Son amitié pour Bassompierre ne put le décider à prendre sa défense.

Toute la famille de celui-ci tomba vainement aux genoux de Louis XIII. Le maréchal de Saint-Luc et le comte d'Estelan, beau-frère et neveu du captif, m'apprirent qu'ils avaient reçu du roi cette indigne et méprisable réponse :

— « Tant pis pour ceux qui ont perdu la bataille. »

Le maréchal Timoléon d'Espinay de Saint-Luc était à peu près de l'âge de Bassompierre. Il avait eu comme lui beaucoup de succès à la cour; mais il devait à ces succès-là même d'avoir dévoré presque en entier son patrimoine. Son beau-frère s'était chargé de l'éducation du jeune comte. Le fatal emprisonnement qui survint arrêta tout à coup ce jeune homme sur la route de la fortune. Il vécut par la suite d'un simple bénéfice, obéré de taxes, et se trouva plus d'une fois dans un état voisin de la misère.

On avait frappé de séquestre les biens de son oncle.

Je voulus, à différentes reprises, mettre ma bourse à la disposition de M. de Saint-Luc et de son fils;

mais leur fierté les empêcha d'accepter mes offres.

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'arrestation. Je crus qu'il ne fallait pas tarder davantage à voir le ministre, et j'essayai de pénétrer chez lui par l'escalier dérobé.

Or, depuis cette déplorable *Journée des Dupes,* on demandait un mot de passe à toutes les issues du palais. Ce mot, je ne pouvais le connaître. L'accès du cardinal me fut interdit.

Je courus chez Saint-Sorlin.

Mais le secrétaire venait de partir pour l'Allemagne avec le père Joseph; on les avait chargés l'un et l'autre d'une mission importante auprès de la Diète germanique.

Faisant alors abnégation de ma haine, j'écrivis au ministre plusieurs lettres suppliantes. Il ne daigna pas me répondre, et je vis tomber mon dernier espoir de rendre le maréchal à la liberté. Les gardiens de la prison étaient incorruptibles : entièrement à la merci du despotisme, ils déjouaient toutes mes tentatives et refusaient de me donner des nouvelles du malheureux captif.

Richelieu avait senti de trop près la disgrâce pour ne pas s'opposer par les moyens les plus extrêmes au retour de quelque machination dangereuse.

Nous allons assister, dans la vie de cet homme, à ce que l'on peut appeler l'ère sanglante; nous verrons un ministre du Christ se faire bourreau et rayer de l'Évangile le mot *pardon.*

Dès ce jour, il travaille à faire exiler Marie de Médicis.

Le garde des sceaux Marillac est saisi le 11 novembre. Il essuie les traitements les plus barbares et meurt dans son cachot.

Son frère, le maréchal, celui-là même qui avait annoncé chez moi la prise de La Rochelle, se voit ar-

rêté au château de Fouys en Piémont, au moment où il dîne avec ses collègues, Schomberg et La Force. On l'accuse d'avoir offert à Marie de Médicis de tuer Richelieu de sa propre main. Comme il n'existe pas la moindre preuve d'un tel propos, on se rejette sur une accusation de péculat, et l'on crie hautement que le maréchal a détourné à son profit les fonds de l'armée.

Dans ce procès, Richelieu se montre fidèle à sa tactique monstrueuse.

Il compose la commission d'individus entièrement à sa merci. Laffemas est nommé commissaire, et le cardinal fait instruire le procès à Rueil, dans sa maison même.

Sur vingt-trois juges, dix votent pour l'acquittement, treize pour la mort. Les amis du vieillard demandent miséricorde, Richelieu leur dit d'aller trouver Louis XIII; on court au monarque et celui-ci renvoie les suppliants au cardinal.

Ils osèrent jouer cette indigne parade au pied de l'échafaud du plus vieux et plus fidèle serviteur de la Couronne.

Les gardes de Marillac sanglotaient en le conduisant au supplice; mais le noble guerrier conserva toute son énergie à cette heure suprême.

« — Assurez le roi, dit-il, que je meurs son serviteur. »

Comme le bourreau frappait, Richelieu revint de sa maison de plaisance de Rueil, et traversa Paris avec deux cents chevaux et des trompettes sonnant des fanfares. Le sang d'un ennemi coulait, il ne dissimulait pas sa joie.

J'avais à dîner, ce jour-là, mademoiselle de Lenclos, Marguerite et le duc de Montmorency, dont l'intimité m'était devenue précieuse.

Henri éprouvait un chagrin mortel : Marillac avait

été son maître dans l'art de la guerre. Nous nous efforcions de lui rendre quelque espoir. Il nous semblait impossible que le roi ne fît pas grâce.

Mais, à l'instant même, on nous apporta la nouvelle de l'exécution.

Je vois encore Montmorency quitter son siége. Ses yeux étaient humides, la pâleur couvrait son beau visage. Il leva les mains au ciel et dit :

— A présent, c'est mon tour!

L'impression que nous causèrent ces paroles est impossible à rendre.

— Oh! Monseigneur! m'écriai-je, que voulez-vous dire?... Chassez de votre esprit un pressentiment funeste!

— Non, murmura-t-il, non... Richelieu me tuera comme il a tué Marillac. Si je ne lui en offre pas le moyen, il saura le trouver. Donc, autant vaut me placer vis-à-vis de ce monstre, en révolte ouverte. Si je réussis, je sauverai la reine qu'il persécute, je sauverai le roi malgré lui, je sauverai la France!

— Juste ciel!... mais pourquoi vous précipiter de la sorte au devant du péril?

— Richelieu, je vous le répète, trouvera moyen de me tuer, quand même. Je le méprise, il ne l'ignore pas, et il a juré de me perdre. D'ailleurs, et n'importe de quelle manière, je dois mourir sous peu... J'en ai reçu l'avis d'en haut.

Nous nous regardions avec terreur.

Montmorency parlait sérieusement.

— Écoutez, nous dit-il, et vous allez voir que je ne dois plus espérer de prolonger mes jours. Il y a six mois, au siége de Privas, j'ai perdu le meilleur ami de mon enfance, le jeune marquis de Portes. Nous étions inséparables et nous mettions en commun l'étude et le plaisir. Un jour, il me conduisit à la Sorbonne pour entendre le philosophe Pitard disserter

sur la séparation de l'âme d'avec le corps. Les arguments du philosophe nous émurent. « Henri, jurons-le, me dit de Portes, celui de nous qui mourra le premier viendra dire adieu à l'autre. » Il avait quinze ans et j'en avais seize. Depuis cette époque, nous nous sommes rarement séparés ; il combattit avec moi les Huguenots, et nous fîmes ensemble la guerre du Piémont. Or, c'était le 8 septembre dernier : nous devions livrer assaut le lendemain ; et j'avais cédé au sommeil dans ma tente. Tout à coup je fus réveillé par une voix lamentable qui me disait : « Adieu ! » Je crus être le jouet d'un songe et j'essayai de me rendormir ; mais la même voix se fit entendre de nouveau. Me levant alors avec précipitation, j'aperçus, comme je vous aperçois à cette heure, de Portes, couvert d'un linceul et le visage livide. Il me regarda tristement, essuya une larme et répéta : « Adieu, Henri !... à bientôt ! »

Cet étrange récit nous donna le frisson.

Le duc avait la plus éclatante renommée de courage, il nous semblait difficile de croire qu'il eût subi l'influence de la peur.

— Aussitôt, continua-t-il, je réveillai mes domestiques et leur ordonnai de courir au quartier du marquis, assez éloigné du mien. Bientôt ils revinrent m'apprendre que de Portes, s'étant levé avant le jour pour aller reconnaître la brèche, venait de recevoir à la tête un coup d'arquebuse, dont il était mort sur place. L'heure se rapportait exactement à celle de mon réveil. J'avais quitté mon ami bien portant après notre repas du soir, je ne savais rien de son projet d'aller reconnaître la brèche ; comment aurais-je pu seulement concevoir l'idée de ce malheur ? Tout s'est passé, je vous le jure, ainsi que je le raconte... Il m'a dit : « A bientôt ! » Ce sera bientôt.

Je le suppliai en vain de ne pas exposer ses jours

sur une circonstance inouïe, à la vérité, mais, qui pouvait être une erreur de l'imagination ou des sens.

— Non, non! s'écria-t-il, je ne puis douter de l'avertissement céleste, et je veux terminer glorieusement ma carrière en arrachant le royaume à la tyrannie de Richelieu. Dès ce soir, je retourne à mon gouvernement du Languedoc; j'y appelle la reine-mère et Gaston, je force Louis XIII à renvoyer son ministre-bourreau... C'est la révolte, mais la révolte sainte, la révolte honorable... Adieu!

Hélas! je ne pus le retenir, et il partit en effet pour son gouvernement.

Son absence me chagrina beaucoup.

Ninon voulut plaisanter de ma tristesse. Elle soutint que le départ de Henri dérangeait mes plans et brisait une des plus douces espérances de mon cœur. Cette insinuation me blessa, ce qui prouvait peut-être en faveur de la pénétration d'esprit de mademoiselle de Lenclos.

Elle était alors dans tout le feu de ses sucès.

Outre Villarceaux, elle avait le maréchal d'Estrées. Mais ces deux soupirants ne suffisaient pas encore à ses besoins de conquête. La Châtre était bien accueilli, et Saint-Évremond lui-même avait l'air parfaitement heureux.

Ma trentième année venait de s'accomplir.

On me trouvait fort bien encore; mais je me sentais beaucoup de maturité. Les discours légers de Ninon commençaient à me déplaire.

Sans me brouiller positivement, je me refroidis avec elle. Et puis, il faut le dire, je n'était plus maîtresse de mes impressions jalouses, en voyant mademoiselle de Lenclos aspirer au sceptre de beauté qui s'échappait de mes mains.

A en croire mes courtisans, j'étais toujours la plus

jolie; mais ils manquaient de franchise et j'en acquis bientôt la certitude. Dès que je fus moins intime avec elle, aucun d'eux ne me la sacrifia.

Cette découverte me mit sérieusement en colère.

Je vendis ma maison de la rue des Tournelles, et j'allai demeurer rue Culture-Sainte-Catherine, sous prétexte que j'avais là des jardins plus vastes; mais en réalité, parce que je ne voulais point avoir sous les yeux les triomphes de ma rivale.

Toutes mes tentatives pour arriver jusqu'à Bassompierre étaient restées sans résultat.

Le ministre s'obstinait dans son silence, et, d'ailleurs, il venait de quitter Paris pour aller porter la guerre en Lorraine. Il ravageait cette belle province qui m'avait laissé de si bons et de si purs souvenirs.

Petit à petit, je l'avoue, je songeai moins au malheureux captif.

Vers ce temps-là, je fis la connaissance d'Arnault-Corbeville, un des poëtes du salon de madame de Rambouillet.

Sa maison, touchant à la mienne, je lui permis de venir me voir.

C'était un fort mesquin personnage, très-fat et surtout très-distrait. Il dut évidemment ses succès auprès de moi à l'ennui que me causa ma solitude volontaire. Sous prétexte de me récréer, ce galant homme m'amena toute sa famille. Je reçus Arnault le médecin, Arnault l'avocat, Arnault le docteur en théologie; il m'en vint encore un quatrième, Arnault d'Andilly, débauché de premier ordre.

Je disais en riant, qu'avec tous ces Arnault, ma maison ressemblait à la boîte de Pandore.

Mon adorateur avait beaucoup d'amour-propre; je l'appelais Arnault-l'Orgueil. Quant aux autres, je les distinguais par un titre approprié à leur état ou à

leur caractère, et j'avais ainsi ; Arnault-le-Fanatisme, Arnault-la-Chicane, Arnault-la-Luxure et Arnault-la-Mort. La boîte entière y était.

Bientôt je me fatiguai de ces personnages, et surtout de celui dont j'autorisais, en quelque sorte, la fatuité. Je ne sais comment j'avais accueilli un pareil homme : il fallait qu'il m'eût terriblement habituée aux distractions.

Mes anciennes connaissances me négligeaient beaucoup, et Marguerite lui-même ne me rendait plus visite qu'à de rares intervalles.

Pour échapper aux Arnault, j'allais prendre quelque parti extrême, déménager une seconde fois, m'enfuir en province ou voyager à l'étranger, lorsque mon suisse m'apporta un billet ainsi conçu :

« Une amie de mademoiselle Delorme (elle ne se nomme pas, afin de lui laisser le plaisir de la surprise) désire la voir à la minute. Elle attend en bas dans son carrosse. »

Je pensai que c'était Ninon.

Ennuyée comme je l'étais moi-même de notre refroidissement, peut-être venait-elle me proposer de reprendre nos anciennes habitudes? Je descendis au plus vite.

Mais, en ouvrant la portière, je me trouvai face à face avec madame de Chevreuse.

La duchesse m'attira dans ses bras et me fit mille amitiés. Il y avait cinq ans au moins que nous ne nous étions vues.

— Monte à côté de moi, dit-elle, je t'emmène au Louvre !

— Au Louvre !... avec ce négligé, dans ce costume? répondis-je en lui montrant ma toilette en désordre.

J'étais en robe de chambre, et les boucles éparses de mes cheveux s'échappaient d'une cornette de point de Flandre.

— Eh! sera-ce la première fois que je te prêterai mes parures? tu avais une de mes robes pour ce bal de la cour, à la fin duquel Bassompierre t'a si joliment mariée.

— Ah! madame la duchesse, il y a bien longtemps de cela!

— Trop longtemps, ma chère; mais, Dieu merci, nous ne sommes point encore de vieilles femmes. Hélas! ma chère Marion, il s'est passé de tristes choses depuis notre dernière entrevue! Cet affreux cardinal... Enfin ne nous arrêtons pas à de cruels souvenirs; je les éloigne autant que possible de mon esprit. Notre existence est si courte!... Le plus sage est de laisser reposer en paix ceux qui ne sont plus.

O vanité des affections humaines! pensai-je, en voyant la duchesse traiter aussi légèrement la mémoire d'un infortuné mort pour elle.

— Le croirais-tu? reprit madame de Chevreuse, l'impudent ministre, que j'ai sollicité forcément, afin de revenir à Paris, a eu de nouveau l'audace de me parler d'amour! Écoute, ma chère, ni la violence, ni la ruse, ne peuvent abattre cet homme. Tous les efforts ont été tentés, à l'exception d'un seul. Chez nous, en France, le ridicule est mortel : eh bien, je veux travailler, dès ce jour, à rendre le cardinal ridicule! Il prête le flanc de la belle manière. La reine et moi, nous sommes disposées à lui jouer les tours les plus indignes... Tu verras, Marion, tu verras!

Son carrosse nous menait au Louvre. Chemin faisant, elle me raconta ses aventures.

Ayant quitté Blois pour aller en Flandre consoler Marie de Médicis dans son exil, elle s'ennuya bientôt des éternelles doléances de la reine-mère et vint trouver le cardinal, en Lorraine, où elle l'agaça tellement par ses mines et ses sourires, qu'elle en reçut la per-

mission d'assister au burlesque mariage de madame la comtesse des Vertus.

C'était l'aïeule de la duchesse.

On fait des folies à tout âge, et la respectable dame, en dépit des représentations de sa famille entière, voulut, à soixante-treize ans, s'unir à un tout jeune homme, le chevalier de la Borde. Elle donnait, pour motiver son entêtement, une raison assez spécieuse.

— « Je ne puis pas, disait-elle, laisser périr d'amour ce pauvre garçon, qui, dans l'ordre habituel des choses, a encore longtemps à vivre. »

M. de la Borde, comme on le devine peut-être, se mariait uniquement pour payer ses dettes. Or, il se trouva que la vieille comtesse était interdite.

Le malheureux avait fait un marché détestable.

Il voulut plaider et obtenir le divorce; mais il perdit en instance et en appel, et se vit obligé de conserver son épouse septuagénaire.

Madame des Vertus raffolait de son jeune mari.

L'ancienne connétable me donnait plaisamment tous ces détails, et je riais avec elle à gorge déployée. Nous arrivâmes au Louvre où elle avait repris, sur l'invitation d'Anne d'Autriche, son domicile d'autrefois.

Je réparai bien vite le désordre de ma toilette.

— La reine désire te voir, Marion, dit madame de Chevreuse. C'est un grand honneur pour toi, ma chère, et j'ai fait ta cause bonne, comme il y a six ou sept ans, à l'hôtel de Rambouillet. Je t'ai donné tout au plus le tiers des intrigues dont la chronique te gratifie, encore est-ce fort raisonnable! Anne d'Autriche a su ton histoire de Buckingham, elle veut juger par elle-même si tu as réellement avec sa royale personne autant de ressemblance qu'on le dit.

J'étais flattée au dernier point.

Madame de Chevreuse me présenta le soir même

à Sa Majesté, qui me reçut avec une affabilité touchante.

Il me semble l'avoir déjà dit, la reine passait pour l'une des plus belles femmes de son siècle. Elle avait une figure imposante, une taille divine; ses yeux doux, graves et parfaitement beaux, nageaient dans une molle langueur, et sa gorge offrait les plus délicieux contours. Un pied d'une petitesse exquise et des mains fines, aux ongles roses, achevaient de faire d'Anne d'Autriche un modèle accompli de beauté.

Son glacial époux était en Lorraine avec le ministre.

M. de Chevreuse les avait suivis pour essayer le rôle de conciliateur, car sa maison était alliée à celle de Guise.

Le Louvre ressemblait à un pensionnat d'écoliers, prenant leurs ébats en l'absence des maîtres et ne songeant plus à la férule. On riait, on chantait, on jouait à toutes sortes de petits jeux enfantins; les beaux jours de la cligne-musette étaient revenus. La reine habitait, pour ainsi dire, chez madame de Chevreuse, et nous passions des heures charmantes.

Je fis savoir à mon hôtel que je ne rentrerais pas de quelque temps.

Anne d'Autriche m'obligea plus de vingt fois à lui répéter l'anecdote de Buckingham. Elle avait toujours été trop vertueuse pour songer à oublier ses devoirs; mais son amour-propre s'arrangeait assez d'une aventure que je considérais jadis comme un affront.

Du reste, la passion du noble lord avait très-peu touché la reine. Elle aimait depuis longtemps Montmorency et ne le cachait pas à ses intimes, tant elle se croyait sûre de son courage.

Pauvre femme! si belle et si délaissée! c'était bien le moins que son cœur s'égarât un peu.

Un soir, Anne d'Autriche nous fit préparer deux

costumes absolument pareils. Si j'eusse été blonde, la ressemblance aurait été parfaite. Voulant compléter l'illusion, je me teignis les cheveux et les sourcils, puis je pris un livre et j'allai m'asseoir sur une terrasse.

Les filles d'honneur m'adressaient de profondes révérences.

Tout à coup Anne d'Autriche survint, et ce fut un cri général de surprise. On voyait deux reines!

Mais l'arrivée de Louis XIII et de Richelieu ne tarda pas à interrompre nos innocents plaisirs. Ils étaient entrés en vainqueurs à Nancy, et ce fut alors que Jacques Callot refusa de consacrer par son burin la honte de sa ville natale.

Le Louvre reprit sa tristesse.

Je voulais partir, car j'avais peur du ministre; mais la duchesse tenait à mettre en pratique sous mes yeux le nouveau système inventé pour la perte de l'ennemi commun.

Ce plan me semblait dangereux, je craignais de le voir tourner contre madame de Chevreuse.

Elle ne crut pas à mes pressentiments et commença l'attaque avec toute l'habileté d'une coquette émérite. Ayant agacé déjà le cardinal en Lorraine, elle n'eut qu'à poursuivre ses œillades. Sa prunelle obtint tout le succès qu'elle avait le droit d'attendre, et Richelieu, malgré sa finesse, n'éventa pas le piége.

L'amour et l'espérance couvraient ses yeux d'un double bandeau.

Il envoya de riches présents à la duchesse; puis, la rencontrant un jour dans une galerie du palais, il osa lui demander un rendez-vous.

— Volontiers, répondit-elle, si toutefois votre Éminence daigne choisir un costume moins bizarre que par le passé. Je ne veux plus du pourpoint gris de souris, il m'a fait trop rire.

Le cardinal jura de s'habiller à la dernière mode, et la duchesse radieuse, regagna ses appartements.

Elle nous fit cacher, la reine, toutes les filles d'honneur et moi, dans une garde-robe, dont la porte vitrée n'avait qu'un léger rideau de gaze, au travers duquel nous pouvions tout voir.

Richelieu fut très-exact. Il s'imaginait sérieusement que l'heure du berger sonnait pour lui.

Cette fois, il vint en cavalier, avec de larges bottes à l'écuyère et un baudrier tout brodé d'or soutenant une riche épée garnie de pierres précieuses. Il avait la jarretière bouffante, un haut-de-chausses violet très-réjouissant au coup d'œil, un col en pointe, orné de malines, et un feutre surmonté de plumes écarlates.

Il est impossible de s'imaginer combien il se trouvait mal à l'aise avec ces habits, qui, n'ayant pas l'ampleur de sa soutane rouge, lui donnaient l'allure la plus grotesque du monde.

— Comment donc, Monseigneur! s'écria la duchesse, vous êtes fort agréablement vêtu, je vous jure, et vous avez bon air! Il vous manque seulement un peu d'habitude. Les gestes son guindés et la contenance trahit quelque embarras. Voyons, de la hardiesse dans votre démarche! la tête relevée... plus fièrement, Monseigneur!... A merveille!... Marchez un peu, je vous prie.

Le cardinal fit plusieurs tours dans la chambre.

— Suis-je mieux de la sorte? demanda-t-il à la duchesse.

— Il y a du progrès... Cambrez-vous sur la hanche... Fort bien!... Appuyez hardiment sur la garde de votre épée!

Richelieu prit une pose de matamore.

— Oh! oh! vous avez des dispositions admirables!... Saluez maintenant, et n'oubliez pas de porter la main droite jusqu'à terre.

L'échine du ministre était peu flexible. En opérant cette dernière manœuvre, il perdit l'équilibre et se heurta la tête assez rudement contre le parquet.

— Ce n'est rien ! ce n'est rien ! dit madame de Chevreuse, le relevant avec un sérieux imperturbable : cinq ou six chutes encore, et personne au Louvre ne fera comme vous la révérence.

— Mais à quoi bon tout cela? demanda le cardinal un peu confus de sa gaucherie.

— Ah! j'exige, Monseigneur, que vous ayez une teinture des belles manières! Une femme est toujours flattée par les dehors gracieux; on n'a jamais auprès de nous trop de séductions... Savez-vous danser?

— Non vraiment, dit Richelieu.

— Eh bien, il faut apprendre!

— Y songez-vous, duchesse?... et le scandale?

— C'est juste, répondit-elle. Mais, au fait, j'y songe : on m'a toujours dit que je dansais passablement... Si je vous montrais les pas et les figures?... qu'en dites-vous? Cela donnerait quelque chose de vif et de sautillant à nos tête-à-tête.

— D'honneur, vous êtes charmante! s'écria Richelieu transporté.

Il entoura la taille de sa jolie maîtresse de danse, et se pencha vers l'épaule pour embrasser certain point noir connu de nos lecteurs.

— Non pas! non pas! dit la duchesse, je réserve ceci pour encouragement, lorsque vous aurez fait quelques pirouettes convenables, ou quelque entrechat distingué. Courage, Monseigneur! En avant le pied gauche, et glissez légèrement sur le pied droit..... Relevez la jambe, ayez soin de l'arrondir avec grâce... Mais non, ce n'est pas cela!... Recommencez! Vous avez trop de raideur... Bonté divine! c'est beaucoup plus mal encore... Votre en avant deux est détestable, et vous dansez comme un épagneul savant!

Anne d'Autriche n'y tint plus dans notre cachette.

Elle partit d'un éclat de rire; toutes les filles d'honneur l'imitèrent, et je contribuai à l'explosion générale.

Richelieu suspendit sa pirouette, devint pâle, et jeta des yeux hagards sur la porte vitrée.

Tout était perdu.

Je prévoyais une esclandre; et, comme le cardinal avait ignoré jusque-là ma présence au Louvre, je me cachai bien vite sous les robes de la duchesse, accrochées au fond de la garde-robe.

— Il y a quelqu'un là! dit Richelieu d'une voix irritée.

— Mais non, je ne puis le croire... ou du moins je n'en savais rien, murmura madame de Chevreuse, balbutiant et perdant contenance.

— Ouvrez cette porte!... ouvrez-la, vous dis-je! cria-t-il avec fureur.

La reine se montra.

— Vous!... vous, Madame! dit le ministre confondu.

— Mais oui, votre Éminence. Nous sommes enchantées, mes filles et moi, de vous avoir vu déployer les agréments de votre personne... Eh! Monsieur, pourquoi cette mine altière? Ne venez-vous pas d'apprendre à saluer avec grâce? Voici le cas, ce me semble, de mettre la leçon en pratique et de vous incliner devant la reine.

Déjà Richelieu recouvrait son sang-froid.

Rarement il perdait la tête, même au milieu des circonstances les plus imprévues.

— Que Votre Majesté me pardonne... je répare mon oubli, dit-il, en faisant à la reine un salut ironique.

Puis, se retournant vers madame de Chevreuse:

— Vous avez cru me tendre une embûche? ajouta-t-il avec le plus grand flegme. En vérité, Madame, c'était de votre part une présomption singulière. Je savais parfaitement des témoins cachés là. Oui, duchesse, je me prêtais à la plaisanterie, afin de voir jusqu'où vous porteriez l'audace.

Après cet adroit mensonge, il se coiffa de son feutre, et reprit sa pose de matamore.

— Eh! eh! belle dame, poursuivit-il, la lutte n'était pas égale... Vous êtes battue!... mille baise-main! vous recevrez tout à l'heure de nos nouvelles.

Cela dit, il fit la retraite la plus impertinente du monde.

Nous étions loin de nous attendre à cet aplomb merveilleux, et la peur s'empara de nous. Anne d'Autriche regretta vivement de n'avoir pas été plus maîtresse d'elle-même. Sans ce maudit éclat de rire, elle aurait pu se donner chaque jour une comédie fort plaisante.

Un quart-d'heure après l'essai désastreux du système de la duchesse, Louis XIII la manda chez lui.

— Madame, dit-il, vous revenez au Louvre pour y apporter la dissipation et le désordre. M. le cardinal voulait examiner par lui-même à quel degré vous pousseriez l'irrévérence dans mon palais. Nous n'aimons pas la nature de vos amusements, Madame, et vous nous ferez le plaisir de reprendre le chemin de l'exil.

La duchesse eut beau vouloir dépersuader le roi, Sa Majesté haussa très-impoliment les épaules et lui tourna le dos.

Elle vint tout émue nous raconter son malheur.

Puis, se révoltant bientôt et frappant du pied :

— Ah! le cardinal et le roi se figurent que je vais quitter Paris?... Eh bien, non!... j'y resterai, quoi qu'ils en aient, malgré leurs dents.

Son mari était encore en Lorraine; mais sa présence n'eût rien changé à la résolution prise.

Les conseils de M. de Chevreuse auraient eu le sort des nôtres.

Tout aussitôt et sans perdre une minute, la duchesse répand le bruit qu'elle va retourner à Bruxelles, prépare ses malles, met une de ses robes à sa femme de chambre, lui ordonne de monter en voiture, à la nuit tombante, le visage caché sous un voile, et l'expédie en Flandre.

Cela fait, elle passe un costume d'homme, coupe ses cheveux à la Ninon (celle-ci venait d'inventer son originale coiffure), attache de petites moustaches blondes au dessus de ses lèvres, et m'offre galamment le bras pour sortir du Louvre.

Nous gagnons ainsi la rue Culture-Sainte-Catherine.

Ce costume la déguisait à merveille, et mes gens curent l'impertinence de croire que je ramenais un amoureux. Arnault-Corbeville jeta les hauts cris. Il voulut entamer une scène; mais je le priai poliment de me débarrasser de sa personne et de toute la boîte de Pandore.

Je passai huit jours avec mon joli cavalier.

L'étourdi m'affichait sans honte. Il me conduisit au Cours-le-Prince, à la Place Royale, partout. Cela menaçait d'aller fort loin, lorsqu'en rentrant, un soir, nous vîmes une des femmes de la reine.

Elle apportait un billet de sa maîtresse.

Anne d'Autriche était dans la désolation. La révolte de Montmorency éclatait dans le Languedoc. Richelieu venait d'en recevoir la nouvelle positive, et la perte du rebelle avait été décidée dans le cabinet du roi.

Depuis longtemps déjà, grâce aux perfides insinuations de son ministre, Louis XIII soupçonnait une

intrigue d'amour entre la reine et Montmorency.

La pauvre femme nous suppliait de nous rendre dans le jardin, du côté de l'Oratoire où, la nuit venue, son valet de chambre devait nous introduire.

Au moment fixé, nous étions près d'elle.

— Oh! j'ai dû vous appeler à mon secours, nous dit la reine, en sanglotant avec amertume. Le malheureux va se perdre. Ignore-t-il donc à quel danger terrible il s'expose? Courez à Toulouse, je vous en conjure!... qu'il parte, qu'il s'éloigne de France!... Richelieu, ce monstre sanguinaire, le tuera, comme il a tué Chalais, comme il vient de tuer Marillac... Dites à Henri que sa mort serait la mienne; dites-lui que je l'aime, que je lui ordonne de fuir! Le roi veut accompagner le cardinal pour étouffer la révolte. Ils m'emmènent avec eux; ils me le montreraient sur l'échafaud... Vite, au nom du ciel, prenez l'avance et sauvez-le!

Madame de Chevreuse jura de partir la nuit même.

Je promis de l'accompagner dans ce voyage. Anne d'Autriche nous pressa vivement contre son cœur et nous assura de sa reconnaissance éternelle.

Nous sortîmes du jardin de l'Oratoire.

Une heure après, on amenait à ma porte une berline et des chevaux. Je pris un costume de cavalier pareil à celui de la duchesse, et nous courûmes à grandes guides sur la route du Languedoc.

Nous voyagions nuit et jour.

Quarante-huit heures après notre départ, nous étions auprès des montagnes d'Auvergne.

Mais, en ce pays, les routes devinrent horribles, et notre chaise se brisa contre les rochers au milieu d'un défilé dangereux. On nous conseilla de la laisser et de continuer le voyage à cheval, d'autant plus que les chemins du roi, si pitoyables en Auvergne, se trou-

vaient plus mal entretenus encore dans le Limousin et dans la Guyenne.

L'avis nous sembla prudent.

Madame de Chevreuse était bonne écuyère; j'avais pris en Lorraine quelques leçons d'équitation.

Nous voilà chevauchant, trottant, galopant et faisant vingt lieues par jour. L'espoir de sauver Montmorency nous donnait du courage.

Sûrement, nous arriverions assez tôt pour le prévenir du péril; car le ministre et le roi traînaient des troupes à leur suite; nous étions certaines d'avoir sur eux au moins huit jours d'avance. Montmorency franchirait les Pyrénées et passerait avec nous à la cour d'Espagne. La certitude du succès nous rendait heureuses.

Mon étourneau de compagnon lutinait les jeunes paysannes sur la route.

Il mettait pied à terre, il courait après elles, il les embrassait et les fourrageait sans miséricorde. Les pauvres filles avaient vraiment beaucoup de peine à se défendre contre les attaques de ce séducteur intrépide.

Dans un petit village entre Montauban et Toulouse, il nous fut impossible de trouver une auberge. Depuis que nous allions à franc étrier, nous n'osions plus voyager de nuit.

Le curé seul, au dire des habitants de l'endroit, pouvait nous donner un gîte.

Nous allâmes frapper à sa porte.

C'était un excellent homme, de mœurs très-hospitalières. Il nous offrit un souper convenable et l'assaisonna d'une conversation pleine de bonhomie et de franchise.

— Où dormirons-nous, monsieur le curé? lui demandai-je avec un sentiment assez marqué d'inquiétude.

En examinant les êtres de la maison, j'avais conçu

un grave sujet d'alarmes. Le cher homme n'avait pour tout logement que la cuisine où couchait la servante, et la chambre où nous soupions alors.

— Ma foi, Messieurs, répondit-il, vous partagerez mon lit!... Je n'en ai pas d'autre : il est très-large et nous y serons à l'aise.

Je fis la grimace.

La duchesse me jetait de petits regards en dessous et avec un air si confus que je partis d'un brillant éclat de rire.

— Ah! riez tant qu'il vous plaira, dit le curé, je ne suis pas d'humeur à passer la nuit sur un fauteuil. Voyons, déshabillez-vous... A la guerre comme à la guerre!

Il se leva de table et se mit à genoux pour dire ses oraisons du soir.

Madame de Chevreuse prit son parti la première, se déshabilla rapidement et se glissa dans les draps.

Je suivis son exemple.

Un instant après, le bonhomme vint se coucher à son tour. Il fut à peine en place que nous l'entendîmes ronfler comme un bienheureux. Ceci devenait rassurant, et le sommeil nous gagna bientôt nous-mêmes.

A notre réveil, il faisait grand jour.

Nous ne vîmes plus notre digne hôte. Il était allé dire sa messe, et n'avait pas oublié de donner des ordres, avant de partir, pour qu'on préparât un déjeuner succulent. Il vint, sa messe finie, nous en faire les honneurs.

— Après le repas, il voulut nous accompagner jusqu'à la porte où attendaient nos chevaux.

Lorsque nous fûmes en selle, mon compagnon ôta poliment son feutre et dit :

— Nous ne devons pas, monsieur le curé, vous laisser plus longtemps dans l'erreur, et nous avons à

vous féliciter de votre aimable conduite. Vous avez dormi, cette nuit, avec la duchesse de Chevreuse et la célèbre Marion Delorme, qui vous remercient l'une et l'autre de votre délicate hospitalité.

Le pauvre homme nous regarda d'un air d'épouvante. Il fit coup sur coup plusieurs signes de croix, et la folle duchesse prit le galop.

Je me hâtai de la suivre.

Elle ne m'avait pas prévenue de ce dénouement effronté. Aux portes de Toulouse, elle en riait encore.

VI

Mais les nouvelles qui nous attendaient dans la capitale du Languedoc dissipèrent bien vite nos joyeuses impressions.

Les courriers avaient été plus vite que nous. On venait d'expédier une ordonnance furibonde, déclarant Montmorency coupable de lèse-majesté, le privant de ses charges, grades et honneurs, éteignant son duché pour le réunir à la couronne, et confisquant tous ses biens.

Toulouse était dans la consternation et l'effroi.

On y aimait le duc, mais on n'osait prendre ouvertement sa défense.

Les dépêches annonçaient que Louis XIII serait au Capitole avant trois jours; le factum du cardinal était daté de Cosne.

Richelieu avait fait une diligence inouïe.

Un corps d'armée, sous les ordres de M. de Schomberg, devait, jusqu'à l'arrivée des troupes royales, tenir en échec les soldats de Montmorency et ceux

de Gaston, car Monsieur se joignait à la révolte, ainsi que sa mère.

Ils en étaient les drapeaux.

Le duc se trouvait encore à Toulouse le matin même.

Apprenant l'ordonnance rendue contre sa personne, il quitta la ville presque sans escorte. On ne songeait point à lui fermer la retraite, et il se dirigea vers Castelnaudary où étaient ses troupes.

Nous l'avions manqué d'une heure.

Je fus d'avis de nous jeter aussitôt sur ses traces; mais, une fois hors de Toulouse, il avait pris sa course, avec une rapidité sans égale. Il nous devenait impossible de le rejoindre.

Bientôt les plaines de Castelnaudary se déroulèrent devant nous.

Il y avait là trois corps d'armée, à un kilomètre de distance l'un de l'autre. Celui de Gaston occupait l'extrémité sud de la plaine. Au milieu, tout en face de la ville, s'élevaient les tentes de Montmorency. Enfin, sur un coteau dominant les alentours se tenaient en observation les troupes de Schomberg.

Depuis deux mois déjà ce dernier avait reçu ordre de quitter le Piémont et de cantonner en Provence, afin d'être prêt à marcher sur le Languedoc au premier signal.

Richelieu savait éventer les projets de révolte. Cette manœuvre prouve qu'il soupçonna le duc, à partir du jour où celui-ci regagna son gouvernement.

Schomberg, pour accepter la bataille, devait attendre l'armée du roi.

Avant de quitter Toulouse, nous avions pris des renseignements exacts sur la position de ces différents corps de troupes. D'ailleurs, il nous fut aisé de reconnaître les armes de Montmorency sur une bannière flottant au-dessus de la tente ducale.

Nous nous dirigions donc au centre de la plaine, lorsque la duchesse s'écria :

— Regarde, Marion!... c'est lui, ou je me trompe fort! Il monte son cheval gris pommelé du siége de Privas, que chacun distinguait à cet ornement de plumes incarnat, bleu et isabelle... N'est-il pas vrai, ce sont les mêmes couleurs?

J'aperçus, en effet, le duc au milieu d'un groupe de soixante cavaliers.

Il quittait les tentes et se dirigeait vers le monticule dont Schomberg était le maître.

Nos montures piquées au flanc, partirent avec la rapidité d'une flèche, et nous atteignîmes bientôt les cavaliers, qui nous examinèrent avec surprise. Ils nous prenaient pour deux gentilshommes empressés de se joindre à eux.

Henri ne nous reconnut pas sous nos déguisements.

Je m'approchai de son oreille et je lui déclinai le nom de la duchesse et le mien.

— Monseigneur, ajoutai-je à haute voix, nous avons à vous faire sans retard, et à vous seul, une communication de la plus haute importance.

Il était pâle de saisissement.

Puis, nous regardant, ma compagne et moi :

— Vous ici, madame la duchesse!... vous ici, Marion!... que venez-vous y chercher, grand Dieu!

— Nous venons vous sauver! m'écriai-je.

— En effet, monsieur le duc, ajouta madame de Chevreuse en souriant. N'allez pas, de grâce, me prendre pour une ennemie. Je ne vous en veux nullement de certain démêlé de Monceaux et d'un petit commencement de duel avec mon cher époux. Les rancunes de M. de Chevreuse ne sont pas, Dieu merci, mes rancunes! Nous venons l'une et l'autre de la part de la reine; cela doit suffire pour nous donner créance auprès de vous?

— La reine ! c'est elle qui vous envoie?

— Oui, Monseigneur, lui dis-je. Anne d'Autriche vous conjure d'abandonner la révolte et de passer en Espagne, jusqu'à ce que votre grâce soit obtenue.

Montmorency nous regarda douloureusement.

— Hélas! murmura-t-il, peut-elle me demander une perfidie?... J'ai des engagements avec Marie de Médicis et le prince.

— Nous n'avons pas mission de discuter, Monseigneur. Elle nous a dit : « Courez! apprenez-lui que je l'aime et que je lui défends de se perdre. »

— O mon Dieu! s'écria le duc en se voilant le visage de ses deux mains.

— Réfléchissez, dit madame de Chevreuse. La circonstance est grave et le succès impossible; vous connaissez les ordres violents transmis au parlement de Toulouse. Si vous tombez au pouvoir du cardinal, la reine en mourra de chagrin... Nous vous rapportons ses propres paroles.

— Mon Dieu! mon Dieu! répéta le duc.

Il pleurait et se tordait les bras avec angoisse.

Tout à coup plusieurs détonations d'armes à feu nous firent tressaillir. C'étaient les enfants perdus de l'armée de Schomberg qui envoyaient des balles aux cavaliers de Montmorency pour les empêcher d'approcher du monticule.

Le regard de Henri brilla tout aussitôt d'un éclat extraordinaire.

— Oui, cria-t-il, oui, la reine a raison!... Ce n'est pas sur l'échafaud qu'un Montmorency doit mourir. Mais encore, doit-elle le savoir, un Montmorency ne trahit jamais! Il ne recourt point à la fuite, comme un larron pris au pillage. Allez dire à la reine que je meurs, digne de son amour, sur le champ de bataille. Mon dernier soupir, ma dernière parole, le dernier battement de mon cœur sont pour elle!

A ces mots, il s'élança de toute la vitesse de son ardent coursier, qui allait au feu par habitude.

Nos chevaux, effrayés du bruit des mousquets, refusèrent d'avancer d'un pas, lorsque nous voulûmes nous mettre à la poursuite de Montmorency et nous opposer à sa résolution fatale.

Le duc atteignit ses cavaliers et cria de toutes ses forces :

— Messieurs, on nous provoque... En avant !

Et ils s'élancèrent tous ensemble.

La mousquetade augmentait à chaque seconde. Nous restions en place, ne sachant que devenir. Soudain, nous fûmes enveloppées par une nouvelle troupe, accourant des tentes au secours de la première.

— Fuyez-vous donc? nous crièrent les cavaliers : l'épée à la main, vite! et qu'on charge !

En même temps, nous nous vîmes entraînées par l'escadron.

Comme s'ils eussent été enhardis par l'exemple, nos chevaux partirent avec impétuosité vers le lieu du combat.

— Soit! me dit la duchesse, le ciel le veut!... J'accepte les conséquences de mon déguisement... On ne me prendra pas pour un lâche !

A ces mots, elle tira son épée du fourreau. Ses yeux brillaient, sa figure avait une animation singulière.

Je ne sais quel enthousiasme vint me transporter à mon tour.

Ce mouvement, ce bruit, ces clameurs, le galop des chevaux, la détonation des mousquets, l'odeur du salpêtre, tout contribuait à me donner une sorte d'ivresse. J'imitai madame de Chevreuse, je mis intrépidement mon épée à l'air, et je crois, Dieu me pardonne, que je piquai des deux pour forcer ma monture à courir plus vite encore.

VII

Mais tous les cavaliers qui nous précédaient s'arrêtèrent brusquement.

Henri et sa troupe étaient arrivés au bord d'un large fossé creusé aux avant-postes de Schomberg.

— Lançons nos chevaux et franchissons l'obstacle! cria le duc.

Il retourna pour prendre du champ.

Nous nous trouvions alors à deux pas de lui et il fut effrayé de notre audace. Les balles sifflaient à nos oreilles, nous ne donnions pas le moindre signe d'effroi.

— Ce sont deux femmes! qu'on les emmène! dit Montmorency, en nous désignant à l'un des seigneurs qui se trouvaient là.

Je reconnus Antoine de Bourbon, comte de Moret, fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Beuil; je l'avais vu jadis en compagnie de Bassompierre.

— Sauve-les, Antoine! ajouta le duc.

Sans attendre la réponse, il s'élança plus rapide que l'éclair et franchit le fossé.

Antoine de Bourbon vint à nous. Il saisit les brides de nos chevaux et nous fit opérer volte-face, sans égard pour nos dispositions héroïques.

— Ferme, cria-t-il, ferme sur vos étriers!

Bien nous prit d'être bonnes écuyères, car il nous emporta, comme sur les ailes de la tempête, jusqu'à la lisière d'un bois d'oliviers.

— Cachez-vous, nous dit-il, ne vous montrez pas.

Après la bataille, je viendrai vous chercher moi-même, ou j'enverrai vous prendre.

Il s'en retourna plus vite que nous n'étions venus.

Notre belle ardeur s'était éclipsée, l'épouvante lui succéda. Nous assistions à une bataille impossible et folle de deux ou trois cents hommes contre cinq mille. A chaque instant, nous espérions voir les troupes de Monsieur courir au secours de Henri, mais il n'en fut rien. Gaston venait d'être informé de l'approche de son frère et du cardinal. Il perdait complétement la tête. Ses soldats, voyant sa frayeur, se débandaient déjà.

Malgré cette honteuse désertion, nous eûmes un moment d'espoir.

Au sein de la mêlée, nous distinguions Montmorency à son panache flottant.

Il frappait des coups terribles, écrasait les ennemis en face et se retournait, comme un lion, pour se précipiter sur ceux qui l'attaquaient par derrière. Mais sa formidable épée entassait en vain les victimes. Couvert de blessures, épuisé par la perte de son sang, Henri chancelait. Bourbon voulant le secourir, fut lui-même accablé par le nombre.

Le héros tomba; son ami perdit les arçons, et les chevau-légers de Schomberg firent entendre des cris de triomphe.

Nous étions à genoux, les mains levées au ciel pleurant, gémissant et ne pouvant néanmoins détourner les yeux de ce spectacle de désolation.

Ce fut une déroute affreuse.

On poursuivit les vaincus. Toute l'armée de Schomberg descendait le monticule et balayait la plaine.

La nuit vint, le bruit cessa. Quelques coups de mousquet isolés retentissaient par intervalles. C'é-

taient les chevau-légers, traquant au loin les fuyards et les déserteurs de l'armée de Gaston.

Quant au champ de bataille, il était abandonné et silencieux.

Nous courûmes à l'endroit où nous avions vu tomber le malheureux chef. La lune éclairait nos recherches; mais, hélas! elles devaient être inutiles! les vainqueurs avaient emporté le duc à Castelnaudary sur une litière.

Comme nous allions quitter cette scène sanglante, où chacun de nos pas heurtait un cadavre, des gémissements frappèrent notre oreille.

L'humanité chez nous était plus forte que la peur.

Approchant aussitôt du lieu d'où partaient ces plaintes, nous vîmes un blessé presque enfoui sous les morts, et je reconnus la première Antoine de Bourbon, frappé de deux balles à la poitrine.

Il nous avait sauvées d'une mort presque certaine, Dieu nous permettait de le sauver à notre tour.

Après avoir étanché le sang qui coulait de ses blessures, il nous fallut déployer une force au dessus de notre sexe pour le transporter sur un de nos chevaux. Il avait perdu connaissance, et nous le soutînmes, en marchant l'une et l'autre à ses côtés, jusqu'à l'un des faubourgs de Castelnaudary.

Tout à l'entrée de la ville et sur le seuil de l'une des premières maisons, quelques bonnes gens s'entretenaient des affaires du jour. Leur présentant aussitôt ma bourse, je les suppliai d'abriter un blessé pour la nuit.

— S'il est de Schomberg, me répondirent-ils, passez votre chemin!

— Non, leur dis-je, il est de Montmorency.

Le comte fut aussitôt descendu de cheval et porté dans le meilleur lit de la maison. Un chirurgien du

voisinage, appelé sur-le-champ, ne reconnut aucun danger dans ses blessures.

On nous annonça que Montmorency n'était pas mort.

Il avait reçu six coups d'épée et onze coups de mousquet. Le cardinal envoya les meilleurs médecins de Toulouse, avec ordre de guérir ses plaies au plus vite : il tenait à le garder pour sa vengeance.

Au bout de huit jours, le duc fut en état de supporter le transport.

Comment l'arracher à son destin? quelle ressource mettre en œuvre pour amener le salut? Nous formions mille projets, nous étions décidées à réussir ou à nous perdre.

Il fut convenu que nous partirions pour Toulouse, en laissant provisoirement de côté nos habits d'hommes, rendus par les circonstances beaucoup plus dangereux que le costume de femme. On nous prêta des vêtements de paysannes languedociennes, et notre hôte, nommé Pierre Lafarge, bon vieillard âgé de soixante-dix ans et très-actif encore, se chargea de nous mener en carriole à Toulouse. Il devait pendant la route nous faire passer pour ses deux filles.

Le comte de Moret nous dit adieu, en pleurant sur le sort de Montmorency.

Lui-même se trouvait exposé à la haine terrible du ministre, et les ordonnances le désignaient comme criminel de lèse-majesté. C'était une condamnation à mort certaine, si on parvenait à le découvrir.

Mais on le croyait tué au combat, ce fut son salut.

Il nous fit jurer, avant notre depart, de garder inviolablement le secret de son existence. Je ne devais le revoir qu'à douze années de là et dans une position bien différente.

Notre carriole rencontra sur le chemin de Toulouse le bataillon de chevau-légers qui escortait Montmo-

rency. Le duc était dans une litière close dont nous ne pouvions essayer d'approcher sans exciter les soupçons.

La prudence nous conseilla de dépasser le cortége.

Une fois de retour dans la capitale du Languedoc, après avoir trompé la vigilance des troupes échelonnées par les chemins pour arrêter tous les partisans de la cause vaincue, nous reprîmes nos vêtements d'homme, qui nous déguisaient beaucoup plus sûrement.

Toute la cour était arrivée; nous avions l'air d'appartenir à la suite de quelque seigneur.

Pierre Lafarge, en présence duquel nous exprimions le désir ardent d'arracher le captif à la mort, nous dit tout à coup sur un ton de mystère :

— Qu'on l'enferme seulement dans les cachots de l'Hôtel-de-Ville!... Mon cousin est geôlier.

C'était un coup du ciel.

Le brave et digne homme reçut nos remercîments les plus sincères et nos caresses les plus vives.

On conduisit effectivement Montmorency dans les prisons du Capitole.

Quelle joie pour nous! quelle espérance radieuse! Il s'agissait d'épargner une desolation éternelle à cette pauvre reine. On l'avait amenée à Toulouse par un raffinement barbare, afin de la rendre témoin du supplice d'un homme à qui le ministre et le roi la soupçonnaient de porter une affection secrète.

Elle logeait avec toute a cour dans les appartements de l'Hôtel-de-Ville même, au dessus des cachots où gémissait la victime.

Nos tentatives pour aborder Anne d'Autriche furent inutiles. Constamment elle restait enfermée dans son oratoire. D'un autre côté, l'instant n'était pas venu de pénétrer jusqu'au duc; ses inquisiteurs

ne lui laissaient aucun repos et ne le quittaient pas d'une seconde.

Cependant Pierre Lafarge nous avait déjà mises en rapport avec son cousin. Celui-ci partageait pour le prisonnier la compassion de la ville entière. Quand nous allions le voir avec notre hôte de Castelnaudary, nous reprenions nos costumes de villageoises, et bientôt nous parvînmes à obtenir une promesse positive d'évasion.

Le geôlier, pour nous introduire au cachot de Henri, attendait que les interrogatoires fussent terminés.

Nous avions réussi à nous faire reconnaître du valet de chambre de la reine. Laporte vint nous rendre visite dans une maison louée par nous auprès du Capitole.

Il nous annonça une chose terrible.

On avait trouvé sur Montmorency le portrait d'Anne d'Autriche en bracelet. Louis XIII était dans l'exaspération. Richelieu s'appliquait à l'irriter plus encore, en lui répétant sans cesse qu'il y allait de son honneur d'époux et de roi de ne pas laisser vivre un tel impudent.

La position de la reine devenait affreuse.

On la gardait à vue, on espionnait ses moindres démarches. En trahissant sa douleur, elle n'eût fait que hâter la perte du pauvre duc.

Son valet de chambre nous remit un billet d'elle, deux lignes éplorées, où se trouvait toute son âme :

« Vous avez l'espérance d'arracher le coupable à l'échafaud... Continuez vos efforts, ma vie tout entière est à vous ! »

Cependant le procès achève de s'instruire, et les juges rendent la sentence en versant des larmes.

La douleur publique éclate. On fait des processions pour fléchir la sévérité du roi ; toute la cour se jette à ses pieds. — « La seule grâce que je lui accorde, ré-

pond Louis XIII, c'est que le bourreau ne le touchera point, ne lui liera pas les membres et ne fera que lui couper le cou. »

Et l'homme qui tenait cet horrible langage fut appelé Louis le Juste!

Nous n'avions pas une heure à perdre.

On pouvait d'un instant à l'autre exécuter l'arrêt de mort; le cardinal était pressé d'en finir. Il fut arrêté entre nous que Montmorency s'habillerait en porte-clefs et sortirait du Capitole à la faveur de ce déguisement. Nous devions ensuite gagner l'Espagne tous ensemble avec le geôlier.

Minuit sonne, tout dort dans la prison.

Lafarge a fait boire les sentinelles veillant aux guichets. Point d'obstacles dans la descente, les verrous sont tirés sans bruit.

On nous ouvre le cachot le plus profond du Capitole.

Henri est étendu tout habillé sur un matelas. Il souffre de ses blessures et n'a pas même le soulagement du repos et du sommeil. L'infortuné se prépare à mourir. A notre approche, il ne tourne pas la tête. Rien ne peut l'arracher à la contemplation d'un crucifix qu'il soulève entre ses mains jointes.

Nous arrivons près de son grabat. Il tressaille, se dresse sur son séant, et nous dit avec une émotion profonde :

— Est-ce encore elle qui vous envoie!

Je lui présentai le billet de la reine.

Il en prit lecture... Une larme jaillit de sa paupière, et longtemps il tint le papier collé contre ses lèvres.

— Hâtons-nous, Monseigneur!... les portes sont ouvertes, voici des vêtements... Demain, nous franchirons les Pyrénées ensemble. C'est le salut, ne le refusez pas.

Ses yeux eurent un éclair de joie.

La vie! nous lui apportions la vie!

Mais presque aussitôt il secoua tristement la tête et regarda le Christ, qu'il tenait toujours.

— Non, murmura-t-il, non!... mieux vaut mourir.

— Y songez-vous?... le temps presse... Monseigneur... Henri! les gardiens sont pour nous.

— Mieux vaut mourir, dit-il encore. Le salut que vous m'offrez, c'est l'exil; c'est une vie honteuse, loin de la France, loin d'elle, que je ne reverrais plus... Tout mon bonheur est brisé... Peut-elle me suivre? Non, car elle est reine... Son devoir est de rester auprès de son époux et de ne pas déshonorer le trône. A tout jamais nous serions séparés sur la terre, je vais l'attendre au ciel.

— Fatalité!... c'est impossible! vous ne refuserez pas... On dresse l'échafaud!

— Je suis coupable, j'accepte l'expiation.

La duchesse et moi nous tombâmes à genoux auprès de son lit, éplorées, gémissantes, le conjurant de nous suivre. Hélas! nos larmes, nos prières, nos sanglots, rien ne put changer cette résolution désespérante.

— Adieu, nous dit-il, je vous sais gré de votre dévouement; mais je ne traînerai point une existence d'opprobre et de douleur. Laissez-moi mourir en chrétien... Dites-lui de me garder une place dans sa mémoire et de prier pour mon âme.

Il nous supplia de nous retirer et de lui envoyer le père Arnoux, choisi pour lui donner les consolations suprêmes.

Tremblant que les sentinelles ne s'éveillassent, le gardien nous entraîna.

Nous fûmes obligées, pour ne plus le compromettre inutilement, de nous cacher chez lui tout le reste de la nuit.

Au point du jour, on nous affirma que le peuple menaçait de se soulever et de mettre obstacle au supplice. Mais cette espérance ne tarda pas à s'évanouir. Le cardinal eut recours à de promptes et énergiques mesures. Il garda sa victime.

On dressa l'échafaud dans la cour même du Capitole; on ferma les portes et on choisit seulement pour assister à l'exécution le grand prévôt, ses archers, le greffier du parlement, les capitouls et les officiers du corps de la ville.

Tous ces hommes, en habits de cérémonie, prirent place autour de l'instrument du supplice.

Les fenêtres de la chambre où nous avait enfermées le geôlier nous laissaient voir les préparatifs de ce spectacle d'horreur. Nous étions à genoux, la duchesse et moi, sanglotant, et priant pour celui qui allait mourir.

Montmorency parut, vêtu de noir.

Il tenait à la main ce même crucifix qui le consolait déjà dans son cachot, et prêtait une oreille attentive aux discours du père Arnoux, son confesseur.

On avait dressé l'échafaud dans le voisinage de la statue de Henri IV, dont le duc était le filleul.

Il se découvrit et s'arrêta longtemps à regarder une image qui lui rappelait ses plus doux souvenirs d'enfance. Autrefois il avait reçu les caresses du père, et le fils l'envoyait à la mort. S'arrachant, l'œil humide, à cette contemplation douloureuse, il traversa les rangs des archers, atteignit l'échafaud, et monta les marches d'un pas ferme.

Comme il était défendu à l'exécuteur de toucher à la personne du condamné, on appela le chirurgien de Montmorency pour couper les cheveux à son maître.

Cet homme s'approcha tout en larmes; ses mains étaient tremblantes, il n'eut pas la force de rendre au duc ce dernier devoir.

« — Mon pauvre Lucante, dit Henri, vous êtes plus affligé que moi. Retournez vers la duchesse et protestez-lui que je meurs avec le repentir de mes torts envers elle... Allons, mon ami, courage!... venez recevoir mon dernier adieu, tandis que j'ai les mains libres. »

Il dit au bourreau de lui nouer des cordes autour des bras, bien que le roi lui eût fait grâce de cette ignominie.

« — J'aurai plus de ressemblance avec Jésus, mon sauveur, dit-il au père Arnoux. »

Cependant il le supplia de faire en sorte que sa tête ne tombât point à terre, et ajouta d'une voix douce et résignée :

« — C'est une dernière faiblesse, ayez-y égard. »

Ensuite il se mit à genoux devant le billot ; mais il eut de la peine à y appuyer sa tête, à cause d'une blessure à la gorge qui n'était pas encore fermée. Néanmoins il y réussit après beaucoup d'efforts.

— « Frappez hardiment ! » cria-t-il au bourreau.

Puis il reprit :

— « Seigneur Jésus, recevez mon âme ! »

A l'instant le coup de hache résonna, et l'on vit s'agiter un rideau à l'une des hautes fenêtres du Capitole. De cette fenêtre, un homme venait d'assister à l'exécution.

C'était Richelieu.

. . . .

Le bourreau releva la tête sanglante ; le grand-prévôt commanda d'ouvrir les portes de l'Hôtel-de-Ville, et l'on fit voir au peuple ce trophée de mort.

Telle fut la fin de Henri de Montmorency, le plus noble et le plus illustre seigneur du royaume.

Nous eûmes le regret éternel de ne l'avoir pu sauver.

VIII

De Toulouse, madame de Chevreuse se décida à passer en Espagne. Elle renonçait à lutter contre le nouvel ordre d'exil qui la frappait. Je témoignai le désir de la suivre; mais elle me supplia de regagner Paris et de faire en sorte, quand la cour y serait revenue, de pénétrer jusqu'à la malheureuse reine et d'apporter quelque consolation à son désespoir.

Longtemps il me fut impossible d'oublier l'épouvantable spectacle auquel j'avais assisté.

Je me demandais où s'arrêterait le ministre dans cette route infâme. L'abîme appelle l'abîme, le sang appelle le sang : Richelieu frappait sans merci, et le royaume tout entier se trouvait sous l'impression de la terreur.

Ninon vint me rendre visite et me reprocha mon refroidissement à son égard.

Ses gentilles et franches caresses me touchèrent. J'eus honte de ma jalousie ridicule. Comme elle, et plus qu'elle, n'avais-je pas eu mes jours de triomphe! Il me restait encore assez de charmes pour ne pas envier les siens. Et puis l'amour commençait à me paraître un sentiment dangereux, amenant presque toujours les larmes et jamais la joie.

L'influence des années agissait sur ma nature frivole.

Peut-être aussi l'ambition contribuait-elle à ce revirement de mon caractère. Madame de Chevreuse m'avait fait connaître la reine. Sa Majesté s'était montrée pour moi bonne et presque amicale. Je venais de lui donner de grandes preuves de dévoue-

ment, et sans doute je la reverrais bientôt. Il ne fallait pas que de nouvelles intrigues me rendissent indigne de sa haute bienveillance.

Je m'arrangeai donc un intérieur paisible.

Les circonstances variées et presque fabuleuses de ma vie, les événements auxquels j'avais pris part, tout cela m'inspira le projet de rassembler mes souvenirs et de prendre des notes, qui me serviraient un jour à écrire ce que je comptais, dès lors, appeler *ma confession*.

Ce travail fut bientôt une véritable jouissance.

Je me réfugiais dans un petit pavillon, situé tout à l'extrémité de mon jardin. Là, j'avais fait construire une bibliothèque, dont les rayons étaient garnis de livres de choix, et la plus grande partie de mes heures s'écoulaient dans cette retraite. Quand je ne lisais pas, j'écrivais. Bientôt j'en fus à l'époque actuelle de ma vie.

Dès lors, je n'eus plus qu'à inscrire chaque événement, à mesure, et à tenir au courant cette espèce de journal.

Les anciennes leçons de Desbarreaux et mes rapports plus récents avec les gens de lettres avaient cultivé mon intelligence. Je me dis qu'il dépendait de moi de faire oublier le passé, et de paraître encore aux yeux du monde une femme recommandable.

Mademoiselle de Lenclos se moquait de ma sagesse et ne cachait pas son peu d'envie de suivre mon exemple. Si je n'avais plus d'amoureux, la folle en comptait alors une série effrayante. Rarement elle leur permettait de se fatiguer de leur bonheur. Elle écrivit à Rambouillet, frère de Julie d'Angennes :

« Je t'aimerai trois mois, c'est l'infini. »

En allant à l'hôtel de Chevreuse pour voir le duc qui arrivait de Lorraine, je rencontrai le valet de chambre d'Anne d'Autriche.

Laporte se récria sur l'à-propos de cette rencontre, remerciant le hasard de lui épargner une course rue Culture-Sainte-Catherine.

Il allait chez moi.

Toute la cour était revenue du Languedoc. Anne d'Autriche désirait me voir, le jeudi de chaque semaine, au monastère du Val-de-Grâce, où on lui permettait, comme délassement, d'aller s'entretenir avec les religieuses. Laporte me recommanda d'être exacte et de prendre le nom de *baronne de Melleval.*

Le surlendemain était un jeudi, je courus au Val-de-Grâce.

Pauvre reine! dans quel état d'abattement je la trouvai, mon Dieu! Le fatal souvenir de Toulouse la poursuivait sans cesse, et la douleur imprimait sur son beau visage des traces profondes.

Elle me dit, au milieu de ses larmes, qu'elle voulait quitter le Louvre et la France. La conduite de Louis XIII à son égard lui semblait odieuse. Ils étaient mariés depuis seize ans et vivaient étrangers l'un à l'autre.

La femme la plus résignée devait se mettre en révolte contre une semblable existence.

Anne d'Autriche ne croyait pas à la nature incomplète de Louis le Chaste. Elle se plaignit en ma présence de la passion du roi pour mademoiselle de La Fayette, une des filles d'honneur. J'essayai de calmer ses craintes, en lui expliquant avec toute la délicatesse que j'y pus mettre, le projet mystérieux dont m'avait parlé Bassompierre avant son emprisonnement à la Bastille.

Cette confidence parut la toucher médiocrement.

Son âme était trop froissée pour embrasser l'espoir d'un destin meilleur, et sa résolution de retourner en Espagne semblait inébranlable.

— Mais hélas! me dit-elle, voilà que les deux pays

se déclarent la guerre. Comment avertir ma famille, madame de Chevreuse et mes amis? Il faut m'aider, ma bonne Marion, à leur envoyer ma correspondance par des voies secrètes.

— Votre Majesté peut compter sur mon dévouement jusqu'à la mort.

— Oui, tu m'en as déjà donné des preuves. Ne va pas me croire capable de trahir la France; Dieu me préserve d'une action contraire à l'honneur! mais je ne puis rester davantage avec le roi... Non, j'en mourrais!... C'est une éternelle humiliation qu'il me fait subir. Mes parents me soutiendront et provoqueront le divorce.

Elle m'expliqua son plan.

Tous les jeudis, elle viendrait rédiger sa correspondance au Val-de-Grâce. Les lettres d'Espagne lui arriveraient sous mon couvert, c'est-à-dire, à l'adresse de *madame la baronne de Melleval,* et à un autre domicile que le mien. J'avais mission de les lui apporter et de prendre ensuite celles qu'elle aurait écrites, pour les remettre à M. Auguste de Thou, conseiller au parlement, qui se chargeait de les faire tenir à leur destination.

La reine me donna l'adresse de ce jeune homme.

A mon retour du Val-de-Grâce, j'envoyai prier M. Auguste de Thou de vouloir bien passer chez moi.

Fils d'un président aux enquêtes, il était à peine âgé de vingt-quatre ans; mais, à son air sérieux et réfléchi, on lui croyait plus que cet âge. La reine avait accepté son intermédiaire par les conseils de madame de Chevreuse. Celle-ci estimait beaucoup le jeune magistrat et répondait de sa discrétion. M. de Thou parlait peu, mais avec une pureté exquise et une profondeur révélant un grand mérite.

Il me plut tout d'abord.

D'ailleurs, il avait la confiance d'Anne d'Autriche

et de la duchesse : c'était un devoir pour moi de le bien accueillir.

Telle fut l'origine de cette affaire des lettres qui intrigua vivement la cour, et pour laquelle le cardinal jeta de si effrayantes clameurs. A l'entendre, la reine s'était rendue coupable de haute trahison. Peu s'en fallut que le fourbe ne réussît à en convaincre Louis XIII et toute la France.

En ce moment, on pouvait dire du cardinal qu'il était roi.

La foule des courtisans tremblait devant lui; son dernier coup de hache avait glacé tous les cœurs. Il dirigeait les affaires à son gré, décidait, sans prendre avis de personne, les questions les plus importantes, et parlait en maître à l'Europe entière, tandis que le véritable monarque, déshérité de la toute-puissance et renonçant volontairement à ses droits, prenait des oisillons avec ses favoris, ou chassait au loup dans les bois de Saint-Germain.

Seuls, quelques hardis libellistes élevèrent la voix au milieu de ce silence de la crainte.

Paris fut tout à coup inondé de pamphlets dont il était impossible de connaître les auteurs. Ils s'élevaient en un jour à dix mille exemplaires. Le cardinal s'agitait, bouleversait tout sans rien saisir, et ressemblait à un lion harcelé par la piqûre d'un insecte invisible.

En vain sa police fouillait les domiciles et se livrait aux recherches les plus rigoureuses, les perquisitions n'amenaient aucune découverte.

On frémissait de songer au sort terrible réservé par le cardinal au premier pamphlétaire qui tomberait sous sa main. Chacun tremblait d'être compromis; le plus léger soupçon pouvait devenir fatal. On était obligé d'avoir des ménagements incroyables pour les êtres les plus ignobles et les plus dégradés.

Le ministre les employait afin d'arriver à son but, et ces hommes n'eussent pas reculé devant un mensonge, s'ils avaient eu à se plaindre de quelque manifestation méprisante.

Ce fut ainsi que mademoiselle de Lenclos n'osa pas refuser sa porte à un garçon de manières détestables, fils du procureur général Jacques-Martin de Laubardemont, le satellite le plus atroce et le plus éhonté du ministre, après Laffemas.

Comme son père, le fils se nommait Jacques.

Il était aussi laid que Théophile, mais sans avoir heureusement la finesse de l'ami de Desbarreaux, ce qui le rendait beaucoup moins dangereux.

Le misérable appartenait à la police secrète de l'Éminence. Il en profitait, disait-on, pour commettre impunément dans Paris toutes sortes de vols avec d'autres vauriens de sa trempe. Le digne auteur de ses jours garnissant très-peu sa bourse, Laubardemont fils avait inventé ce moyen délicat de la remplir.

Il osait être amoureux de Ninon et affichait hautement d'impertinentes espérances.

Un soir, cette espèce de bandit vint nous proposer de nous emmener à Loudun, où s'entamait alors une procédure dont tout Paris prévoyait l'issue.

On accusait de crime de magie Urbain Grandier, chanoine de Sainte-Croix et curé de la paroisse de Saint-Pierre de Loudun. Les ennemis du pauvre prêtre déclaraient qu'il avait ensorcelé tout un couvent de béguines; mais le motif secret des poursuites était une satire violente contre le cardinal. Ce dernier soupçonnait Urbain d'en être l'auteur.

Richelieu avait découvert un libelliste!

Les ongles du tigre s'apprêtaient à déchirer une nouvelle proie, et M. de Laubardemont père se chargeait de la fournir.

Dès lors la proposition du fils était toute simple. Il

se réjouissait de nous faire assister à ce curieux spectacle.

Ninon le remercia, disant que nous avions accepté déjà l'offre de plusieurs de nos amis, empressés de nous conduire à Loudun, ce qui était exact.

En effet, les bruits les plus étranges répandus sur les religieuses possédées engageaient nombre de personnes à faire le voyage du Poitou, pour voir comment les accusateurs d'Urbain Grandier arriveraient à le convaincre de sortilége.

Ayant été, le matin même, au Val-de-Grâce, je pouvais disposer d'une semaine. J'avais donc accepté, ainsi que Ninon, l'invitation de nos amis, lorsque Jacques vint à son tour nous faire les mêmes offres.

— Eh parbleu ! s'écria-t-il sans se déconcerter de la réponse de mademoiselle de Lenclos, nous voyagerons ensemble ! Je vous promets en arrivant les meilleures places !

La crainte nous ferma la bouche.

Il fut des nôtres.

En revanche, pour nous dédommager d'une si mauvaise compagnie, nous avions avec nous Marguerite, Villarceaux, et un seigneur fort aimable, qui visait à entrer dans les bonnes grâces de Ninon. Il s'appelait le comte de Lude. Pendant la route, il s'amusa beaucoup de voir M. de Laubardemont fils se défrayer sans gêne à nos dépens.

C'était, en vérité, une hideuse nature que celle de Jacques.

Il comptait parmi ses nombreux défauts la sottise, la débauche, le vol et la superstition. Comme il croyait fermement aux diables de Loudun, nous lui lancions une infinité de sarcasmes.

— Enfin, monsieur de Laubardemont, disait le comte, où prenez-vous que ces religieuses soient démoniaques?

— Pardieu! s'écria-t-il, mon père me l'a juré sur l'honneur.

— Oh! dit Marguerite, en ce cas, c'est bien différent! L'Évangile et la parole de monsieur votre père, voilà deux choses infaillibles.

— Mais, continua Villarceaux, beaucoup de personnes prétendent que ceci est une vengeance de Mignon, directeur des Ursulines, contre le curé de Saint-Pierre de Loudun. N'aurait-on pas, en outre, le projet de remplir la caisse du couvent? Il n'est pas riche... Voilà dix-huit mois et plus que Satan tourmente les religieuses, et la chapelle des Ursulines est remplie de troncs, au dessus desquels on voit écrit : *Donnez aux pauvres possédées*. Tout cela, Monsieur, laisse bien quelques doutes. Il y a dans ce couvent, je le gage, des hommes qui font l'office du diable.

— Alors, s'écria Jacques, pourquoi cinq ou six fillettes de la ville sont-elles possédées également?

— Parce qu'on aura promis des maris à ces commères, dit le comte, afin de les décider à bien jouer leur rôle.

— Oh !... oh !... fit Jacques scandalisé, les diables habitent réellement le corps de ces femmes : ils se nomment eux-mêmes en toutes lettres.

— Bah! lui dis-je. Pourriez-vous, Monsieur, nous décliner les noms de ces êtres infernaux?

— Sans doute, s'écria Marguerite, voire leurs noms de baptême!

Un éclat de rire accueillit ce trait railleur.

— Oui, riez! riez! s'écria Laubardemont. Toujours est-il que l'abbesse, Jeanne de Belfiel, est possédée par Léviathan, qui a six autres diables avec lui.

— Ah! très-bien! ses gardes du corps?

— Non, ses ministres...

— Tout son conseil!

— Enfin, c'est le chef de la bande, morbleu! dit Jacques avec humeur. Les autres religieuses, au nombre de sept, sont habitées par Astaroth, Sabolon, Asmodée, Balaam, Isaacarum, Élémi et Béhémot. Une servante de Loudun loge Belzébuth; le diable Grésil a la nièce d'un maçon, et Georgette Miraut est tourmentée par Ferragus.

— Mais, demanda Ninon, comment savez-vous cela, puisque votre père est parti en Poitou?

— Ah! voici : mon père est venu prendre les instructions du cardinal. Vers le mois d'avril dernier, M. de Richelieu lui avait donné l'ordre d'aller surveiller le démolissement du château de Loudun. Ce fut alors que l'abbé Mignon fit savoir que les Ursulines se tordaient dans leur cloître au milieu de convulsions diaboliques. Bon nombre d'habitants de la ville rendirent témoignage que ce malheur provenait d'un chanoine de Sainte-Croix, interdit par l'évêque et chassé de sa cure pour avoir débauché une jeune fille...

— Oui, une jeune fille charmante, interrompit le comte, et dont l'évêque avait fait choix pour sa cuisinière.

— Je ne dis pas non; mais Urbain Grandier n'en est pas moins coupable de magie, et de magie très-noire! Il a composé un livre intitulé : *La Cordonnière de Loudun*, où il révèle des choses que le diable seul peut lui avoir apprises... Voilà du moins les propres paroles de monseigneur le cardinal à mon père.

— Certes, m'écriai-je, l'avis de Son Éminence apporte du jour dans la question et la simplifie beaucoup! Le procès devient de plus en plus facile à comprendre. Mais quels secrets mystérieux renfermait donc ce livre?

— Mon père a gardé là-dessus le silence.

— Alors, Monsieur, dit Marguerite, nous sommes

enchantés de pouvoir, à notre tour, vous donner quelques détails. *La Cordonnière de Loudun* raconte les anciennes amours de l'ex-évêque de Luçon avec la reine-mère. Toutefois, détrompez-vous, ce n'est pas le diable qui a si bien instruit Urbain Grandier, c'est une fille nommée Hammon. Cette fille, à l'époque des guerres de l'Angoumois, avait entendu et vu pas mal de choses, en se mêlant aux bas officiers de la cour.

— Vous croyez?... Après tout, qu'importe? Urbain n'en est pas moins un sorcier maudit.

— Sans doute. Le cardinal ne peut intenter ce procès par vengeance; il en est certainement incapable, et la délicatesse connue de monsieur votre père offre un garant de plus de la vérité de l'accusation. C'est un bonheur que le tribunal soit dirigé par un homme aussi recommandable sous tous les rapports.

— Vous allez le voir à l'œuvre! s'écria Jacques : c'est étonnant comme il conduit ces choses-là! Nous assisterons aux exorcismes, à la torture... Ce sera magnifique! Je vous l'ai dit, vous aurez les meilleures places.

Et chacun de nous de s'incliner devant M. de Laubardemont fils, en le remerciant de vouloir bien nous faire une seconde fois cette aimable promesse.

IX

Nous voyageons toute la nuit du jeudi et nous arrivons à Loudun le vendredi soir.

Déjà les exorcismes durent depuis trois jours, mais on doit les continuer le lendemain. Les séances du tribunal ont lieu dans la chapelle des Ursulines.

Jacques tient parole et l'on nous donne, tout près du chœur, des siéges réservés.

Il y a là M. de la Rocheposay, évêque de Poitiers, l'abbé Mignon, principal instigateur de l'affaire, l'abbé Barré, son adjoint, le jésuite Lactance, ennemi déclaré d'Urbain et chargé pour cela même de la direction des exorcismes, huit chanoines de Sainte-Croix, trois religieux franciscains, quatre curés tant de la ville que des environs, le père Joseph envoyé par le ministre pour examiner la tournure que prendront les choses, et enfin l'archevêque de Sourdis, une ancienne connaissance de mon cercle.

Les juges sont au nombre de quinze; ils se composent des chanoines, des franciscains et des curés.

Jacques-Martin de Laubardemont préside ce tribunal.

C'est un homme d'une stature gigantesque et d'un cachet de physionomie féroce et sanguinaire. Il siége sur une vaste estrade dressée devant l'autel, et dominant l'enceinte où se trouvent tous les personnages que je viens de citer.

Derrière lui se tiennent debout deux chirurgiens prêts à exécuter ses ordres.

Ils ont été choisis et envoyés par le cardinal.

Une forte balustrade en bois de chêne s'élève entre les juges et la foule des spectateurs. Le nombre des curieux est immense; toutes les tribunes, même celle de l'orgue, sont envahies. Des hommes du peuple grimpent aux piliers de la nef et se juchent, pour mieux voir, sur le fût des colonnes et les saillies des chapitaux.

On doit commencer par l'interrogatoire des religieuses; mais elles ne sont pas encore là.

N'osant attirer moi-même l'attention de monseigneur de Sourdis, je prie le comte de Lude de lui offrir mes civilités. L'archevêque se lève aussitôt et

daigne s'approcher de la balustrade près de laquelle je suis assise.

Les premiers compliments échangés entre nous, je lui dis :

— Voilà, Monseigneur, un singulier procès!... Faut-il croire à tout ce qu'on raconte?

— Gardez-vous-en bien, me répondit-il à voix basse; il n'y a ni possession, ni possédées. Vous ne verrez ici que des imposteurs et des dupes.

Alors ce pauvre prêtre est innocent.

— Du crime de magie, oui, sans doute. Le malheureux, il est vrai, n'avait pas des mœurs très-pures. Malgré mes conseils, il a persisté à vouloir accuser le directeur des Ursulines des mêmes faiblesses que lui. Tout vient de là. Mignon est d'accord avec la prieure et les religieuses pour jouer cette indigne comédie. J'en ai la preuve. Urbain, l'an dernier, porta plainte devant moi contre ses calomniateurs. Je fis venir des exorcistes dont j'étais sûr. Les démons divaguèrent et finirent par garder le silence. Aujourd'hui, le cardinal tient à se venger d'un libelle, et l'on ranime une accusation déclarée fausse. J'assiste aux interrogatoires uniquement pour protester; je voudrais sauver l'innocent et dévoiler à tous les supercheries de Mignon et de Lactance; mais je crains de ne pas réussir.

Comme il achève ces mots, les religieuses paraissent.

Il me quitte et va se rasseoir.

Jeanne de Belfiel, autrement appelée sœur Jeanne des Anges, s'avance la première, vêtue de son costume d'abbesse. Les autres nonnes démoniaques marchent à sa suite, ainsi que les fillettes de Loudun dont la triste position réclame l'exorcisme. Elles sont au nombre de onze en tout, pour vingt-cinq diables, eu égard à celles de ces dames qui en logent plusieurs.

Le père Lactance. tenant un crucifix d'une main

et un goupillon de l'autre, s'approche des possédées et les asperge brusquement d'eau bénite.

Aussitôt elles tressaillent et poussent des cris affreux.

Il leur présente le crucifix : les hurlements redoublent; elles se lancent en arrière, se tordent les bras, se roulent sur le pavé de la chapelle et se livrent à des évolutions dont le résultat devient fort peu décent.

— Eh mais, parbleu! dit le comte de Lude, cette abbesse a la peau fort blanche!

Du reste, aucune manifestation dans la foule. Des moines échelonnés de distance en distance, ont ordre de jeter dehors ceux qui feraient la moindre remarque ou se permettraient de rire des gestes des religieuses.

Sur un signe de Lactance, deux enfants de chœur s'approchent.

L'un reçoit le crucifix et le goupillon des mains du jésuite, l'autre lui offre le rituel ouvert à l'endroit de l'exorcisme.

A mesure que l'ennemi de Grandier récite les versets en langue latine, Saint-Évremont a l'obligeance de me les traduire.

« — Esprits malins, s'écrie Lactance, je vous somme de répondre!... Parle le premier, serpent tortueux, Léviathan maudit, qui possèdes la sœur Jeanne des Anges!... Crois-tu que Dieu existe? crois-tu faire partie des créatures placées sous sa toute-puissance? crois-tu être sorti de ses mains avec de nobles et immenses attributs, dont tu as été dépouillé par ton fol orgueil? »

Le jésuite s'arrête, mais il n'obtient de Léviathan aucune réponse.

« — Ange apostat et rebelle, te crois-tu chassé des trônes célestes et déshérité à tout jamais de ta splen-

deur première? Crois-tu que moi, Lactance, ministre de Jésus et de son Église, j'aie le pouvoir de t'expulser du corps de cette religieuse? »

Même silence du diable.

Ou il ne comprend pas le latin du rituel, ou il met à la chose beaucoup d'entêtement et de mauvaise grâce.

Le jésuite ferme le livre, ressaisit le goupillon et asperge de nouveau les nonnes.

Elles recommencent leurs culbutes avec une frénésie tout à fait consciencieuse, et il faut tenir à quatre la sœur des Anges. Laubardemont fils est au nombre des hommes appelés pour comprimer ses transports.

Jacques a ses entrées dans l'enceinte, il le mérite à tous égards.

Après mille convulsions effroyables, les religieuses se décident à prendre la parole; elles nomment leurs diables, ou plutôt leurs diables se nomment, disant qu'Urbain les a envoyés où ils sont.

Parlant ensuite au nom de tous, Léviathan déclare qu'il ne s'en ira, lui et sa troupe, que sur l'ordre du curé.

L'esprit du mal, en répondant de la sorte, fait écumer la bouche des nonnes, et cela commence à me paraître extraordinaire, lorsque tout à coup l'une d'elles a la maladresse de laisser échapper de ses lèvres le morceau de savon, cause du prodige.

Cette circonstance n'est pas remarquée du plus grand nombre des spectateurs, mais nous sommes beaucoup trop près pour qu'elle nous échappe.

Enfin, toutes ces grimaces terminées, on introduit Urbain par une autre issue.

Laubardemont commence l'interrogatoire, et l'accusé lui répond en protestant de son innocence, en déclarant qu'il est victime des machinations de ses ennemis.

C'est un homme d'un noble et beau visage, dont les yeux brillent d'un éclat très-vif.

Il parle avec la dignité la plus imposante.

— Puisque le coupable, dit le président d'une voix sombre, ne veut pas avouer son crime, nous allons en venir aux épreuves et démontrer qu'il y a dans tout ceci pacte avec le démon.

— Oui! s'écria Lactance, lorsqu'une créature a fait avec les esprits ténébreux un pacte de ce genre, certaines parties de son corps deviennent insensibles à la douleur : ainsi, les lèvres, parce qu'elles ont prononcé un serment impie; les yeux, parce qu'ils ont vu le roi du mal, et tout le côté gauche, parce que le cœur de cette créature appartient à l'enfer!

Sur un nouveau signe du jésuite, les quatre personnages qui ont déjà tenu la prieure se rapprochent.

On leur ordonne de dépouiller l'accusé jusqu'à la ceinture; puis Laubardemont fait descendre un des chirurgiens.

Voyant cet homme armé d'une sonde aiguë, Grandier dit aux juges :

— Messieurs, je vous en supplie, au nom de l'humanité et de la religion! si ma mort est nécessaire, ordonnez qu'on me mène au bûcher; mais ne me faites pas souffrir! n'essayez pas d'arracher un mensonge à la douleur!

— Persistez-vous à nier?

— Je n'avouerai pas un crime dont je suis innocent.

— Faites votre devoir, dit le procureur général au chirurgien.

Ce dernier s'avance et perce de sa sonde le bras de l'accusé.

Le malheureux prêtre pousse des cris lamentables.

— Vous voyez, dit le jésuite, la douleur est bien

réelle? Enfoncez-lui maintenant cette lame dans le cœur, il ne criera plus.

Aussitôt les quatre hommes saisissent Urbain et le couchent sur une table.

— Grâce! au nom du ciel, épargnez-moi! s'écrie le malheureux avec angoisse. N'avez-vous point de honte?... Faites-moi plutôt mourir!

La terreur domine l'auditoire, les fronts sont pâles et les poitrines n'ont plus de souffle. Le chirurgien s'approche de la table, se place de manière à ne rien dissimuler à l'assistance et appuie sur le sein nu de Grandier sa lame, qu'il enfonce graduellement.

Chacun de nous peut la voir pénétrer dans les chairs.

Urbain ne pousse pas un cri.

On va jusqu'au manche; il ne fait pas entendre un gémissement.

— Eh bien! dit l'exorciste au tribunal, trouvez-vous la preuve évidente? un seul de vous doute-t-il encore?

On frémit, on ne sait plus ce qu'il faut croire.

Monseigneur Sourdis lui-même paraît ébranlé, lorsque tout à coup il se lève, marche droit au chirurgien et lui prend la sonde avec l'autorité que lui donne son caractère.

Il regarde l'instrument, le manie en tous sens, et finit par trouver un ressort, caché dans le manche, au moyen duquel on fait rentrer la lame à volonté, de sorte qu'il suffit de presser un bouton pour qu'elle semble percer la chair; mais elle remonte dans l'intérieur du manche et n'effleure pas même la peau.

Le prélat indigné se tourne vers Laubardemont.

— Monsieur, lui dit-il, tout ceci est une iniquité monstrueuse! Je me retire, en vous priant de ne pas donner suite à cette infamie; ou sinon, que le sang versé retombe sur votre tête et sur celle des juges!

A ces mots, il quitte la chapelle.

De violents murmures éclatent dans l'auditoire, et Laubardemont lui-même semble atterré de cette découverte de la fraude.

Mais tout à coup Lactance s'écrie :

— Nous devions, Messieurs, nous attendre aux ruses de Satan ! Par son infernale puissance, il vient de substituer un instrument à un autre, et le digne prélat a pu concevoir des doutes. L'esprit mauvais trouve moyen de le rendre son complice. Or, il est un objet, Messieurs, que l'enfer ne changera pas et contre lequel échouera son pouvoir : c'est le crucifix ! je veux à l'instant vous en convaincre !

Il disparaît derrière l'autel, et revient, au bout de quelques secondes, avec un crucifix qu'il montre aux spectateurs. Courant ensuite à Urbain, il lui pose ce crucifix sur les lèvres.

Le curé jette des cris horribles et bondit sous les efforts de ceux qui le retiennent.

— Maintenant, croyez-vous que cet homme ait en horreur le signe de la Rédemption ? demande Lactance.

— C'est prouvé, dit le procureur général ; qu'on l'emmène !

Et l'on s'empresse de conduire Urbain à la sacristie, dont la porte se referme vivement.

L'odieux jésuite ne veut pas qu'on découvre une nouvelle et épouvantable chose : le Christ, qu'il tient encore, est un Christ de bronze, chauffé presque rouge derrière l'autel, tout exprès pour l'appliquer sur la bouche d'Urbain.

On termine la séance par l'audition des témoins.

Beaucoup d'entre eux, effrayés de la découverte de l'archevêque, et n'ayant jamais cru voir pousser les choses à ce degré d'horreur, veulent rétracter leurs premières dispositions. Mais le procureur général fait

aussitôt jeter dans un cachot les plus ardents à se démentir.

Il agit ainsi pour épouvanter les autres.

Le succès couronne cette manœuvre. Tous ont peur et chargent le curé.

Depuis le commencement de la séance, j'entendais parler de Satan. Je n'ai jamais vu le prince des ténèbres et je ne désire pas le voir; mais Laubardemont devait être sa plus fidèle image. Ce valet judiciaire du cardinal me parut hideux de résolution lugubre et de haine sinistre.

Du reste, il y eut un homme qui ne proféra pas un mot et ne donna pas un signe d'approbation ni d'improbation. Ce fut le père Joseph.

Il ressemblait au Destin contemplant d'un œil impassible toutes ces horreurs.

Son œil, de temps à autre, se dirigeait vers moi. Cependant je ne pouvais croire qu'il me reconnût : dix ans s'étaient écoulés depuis sa conduite machiavélique dans les couloirs du Louvre, et à partir de cette époque, je n'avais pas eu l'honneur de le rencontrer une seule fois.

La nuit tombait; on rémit au jour suivant la fin de la procédure.

Nous revînmes à notre auberge, profondément indignés, et ne croyant pas à la suite de ce drame monstrueux sans une révolte de la ville de Loudun tout entière.

Si Jacques se fût présenté ce soir-là, nous lui eussions dit, je crois, toute notre pensée sur son abominable père et sur lui-même, ce qui eût été de notre part une grave imprudence. Mais l'honnête garçon ne vint pas. Il passa la nuit à s'enivrer avec le bourreau et à l'aider à préparer les instruments de la torture.

Le comte de Lude nous souhaita le bonsoir et s'écria :

— J'ai résolu de confondre demain ces misérables... Vous verrez! vous verrez!

Il nous fut impossible de lui arracher d'autres explications.

Le spectacle que j'avais eu sous les yeux me poursuivit jusque dans mes rêves.

Une foule de démons et de religieuses se livraient autour de mon lit à une ronde infernale. Ils écrasaient, en dansant, le cadavre d'Urbain et tourbillonnaient au milieu d'une arène sanglante. Laubardemont tenait l'archet; le cardinal, vêtu de sa robe rouge, regardait ce bal affreux et donnait des signes d'allégresse.

M'éveillant, éperdue et glacée d'effroi, je pris le parti de ne plus me rendormir, pour échapper à la vision maudite.

Comme nous étions, le lendemain, à notre toilette, mademoiselle de Lenclos et moi, nous vîmes paraître Jacques, dont la démarche trahissait les libations nocturnes.

Il nous demanda ce que nous pensions du spectacle de la veille.

Mon regard croisa celui de mon amie : je lui recommandais la prudence.

— En vérité, Monsieur, c'est magnifique! dit Ninon. Votre père est un homme extrêmement remarquable... il n'y en a pas beaucoup de son espèce... et vous-même, je dois le dire, vous jouez un rôle fort distingué,

— N'est-ce pas? je me rends utile, afin d'obtenir... oui! oui! Le cardinal accorde pour ce procès des gratifications, et j'en veux ma part, afin d'offrir un présent à une personne que j'adore.

— A moi, peut-être?

— Juste, dit Jacques.

Il eut l'effronterie de s'approcher et de lui prendre

la taille. Ninon se laissa faire. Une idée bizarre lui traversait l'esprit.

— Il faudra que le présent soit fort beau, Monsieur... car vous l'êtes médiocrement, vous le savez? Ce n'est point une injure.

— Bon! je vous le donnerai... quand je devrais voler mon père!

— Il est riche, votre père? Je ne conçois pas comment il peut laisser un garçon comme vous dans la détresse... n'est-il pas vrai, Marion? L'héritier d'un procureur général, d'un conseiller intime de Son Éminence doit tenir un rang dans le monde. Je ne vous engage pas à dévaliser l'auteur de vos jours... non... Toutefois, à votre place, je le forcerais bien à délier sa bourse.

— Comment cela? demanda Jacques.

Ses yeux étincelaient.

— Voyez-vous, reprit Ninon, en lui frappant sur l'épaule, Urbain n'est pas coupable, c'est positif.

— Bah! vous croyez? dit l'imbécile.

— Certainement... on le punit pour *la Cordonnière de Loudun*... Le pauvre homme n'est pas plus sorcier que vous, mon cher... et vous n'avez, pas, j'imagine, la prétention de l'être?

— Non ma foi!

— Alors, je ferais comprendre au procureur général que je soupçonne tout. Cela ne manquera pas de lui donner une haute opinion de votre perspicacité... c'est quelque chose! et vous lui laisserez ensuite très-délicatement pressentir que, s'il ne se montre pas généreux, vous serez forcé de divulguer le secret. Or, comme ce secret est celui de l'Éminence, il est clair...

— Morbleu! dit Jacques, je vais mettre la chose à exécution sur l'heure... Au revoir ma belle, au revoir!

Lorsqu'il eut quitté la chambre, Ninon battit des mains et s'écria :

— Nous en sommes délivrées, Dieu merci!

— Mais comment donc?

— Eh! mon cœur, vous ne devinez pas? Le procureur général est un homme expéditif. Voyant monsieur son héritier lui chercher noise, il prendra des mesures immédiates pour obtenir son silence... Je gage qu'il le fait emprisonner!

— C'est évident! m'écriai-je. Ah! ma chère, quel trait de génie! Nous n'aurons plus, à notre retour, cet ignoble personnage.

L'heure vint de nous rendre à la chapelle des Ursulines.

En ouvrant la séance, Laubardemont fit une longue harangue pour attester à l'auditoire que les juges et lui cherchaient avant tout le triomphe de la vérité.

Le directeur Mignon prit ensuite la parole sur un ton doucereux et câlin. Il supplia les spectateurs de ne pas douter trop à la légère si, comme la veille, il se présentait quelque apparence trompeuse. Faisant ensuite l'éloge du président, il vanta son calme, son énergie, et annonça que Laubardemont, peu d'instants avant la séance, avait eu la douleur de se voir accuser d'imposture par son propre fils.

— On est obligé, dit-il, de garder ce jeune homme à vue, car évidemment il devient lui-même démoniaque.

Ninon cligna de l'œil d'un air sournois, mais je n'osais point rire.

On introduisit Jeanne de Belfiel et ses compagnes.

Sous l'influence du goupillon du jésuite, elles recommencèrent leurs culbutes, et nous vîmes avec plaisir qu'elles avaient passé des caleçons, mesure pudique et sage que ne leur eût certes pas conseillée Satan.

Certaines d'observer la décence, les nonnes s'en donnèrent à cœur joie. L'eau bénite les faisait rugir;

à l'approche du crucifix, elles se tordaient comme des couleuvres.

Le père Lactance annonça qu'il prendrait tous les moyens possibles pour déjouer les ruses du démon.

— Messieurs, dit-il, je vais interroger les religieuses en latin. Jamais elles n'ont étudié cette langue : donc si elles parlent, cela dénotera d'une manière triomphante la présence de l'esprit des ténèbres.

En effet, il se mit à leur adresser plusieurs questions latines.

On avait dressé les nonnes à répondre par monosyllabes, et le plus grand nombre d'entre elles ne sortirent pas trop mal de cet interrogatoire. Nous eûmes l'agrément d'apprendre qu'Urbain Grandier leur avait envoyé le diable au milieu d'un bouquet de fleurs (1).

Arriva le tour de Jeanne de Belfiel.

On se fiait un peu plus à son intelligence et on lui avait destiné les réponses les plus difficiles et les plus longues.

Le jésuite, après avoir fait quelque temps hurler la démoniaque sous des flots d'eau sainte, lui demanda tout à coup :

— Quomodò vales (2)?

— Pessimè, répondit Léviathan.

— Quæ sit ratio tormentorum tuorum?

— Aqua *benedictus* urit me.

(1) Voici quelques-unes des demandes et des réponses :
D. ***Propter quam causam ingressus es in corpus hujus virginis?*** R. ***Causâ animositatis.*** — D. ***Per quod pactum?*** R. ***Per flores.*** — D. ***Quis misit?*** R. ***Urbanus.*** — D. ***Dic cognomen?*** R. ***Grandier.*** — D. ***Dic qualitatem?*** R. ***Sacerdos.*** — D. ***Cujus ecclesiæ?*** R. ***Santi-Petri.*** — D. ***Quæ persona attulit flores?*** R. ***Diabolica.*** (HISTOIRE DES DIABLES DE LOUDUN.)

(*Note de l'Editeur.*)

(2) Comment te portes-tu? — Très-mal. — Quelle est la cause de tes souffrances? — L'eau bénite me brûle.

— Oh! oh! *benedictus!* dit tout bas le comte de Lude : M. Léviathan nous lâche des solécismes; il a mal retenu sa leçon!

La prieure ajouta :

— Mihi perpetuò Salvatoris offers *imaginam*... Torqueor, torqueor (1)!

— Ah! fort bien! dit Marguerite, *imaginam!* Il tombe dans le barbarisme, à présent!.. ce démon, je le déclare, a fait des classes pitoyables!

Le jésuite, humilié du peu de mémoire de la prieure, ne jugea pas à propos de poursuivre l'interrogatoire latin. Il résolut de parler français à ces diables ignares.

Laubardemont donna l'ordre d'introduire Urbain Grandier pour le confronter avec les nonnes.

— Monsieur, dit-il au pauvre prêtre, vous êtes en face de vos victimes. Réfléchissez et ne persistez plus, je vous y engage, à nier l'évidence. Épargnez-nous des rigueurs que nous emploierions avec chagrin.

— Je te somme de répondre, tortueux serpent! s'écria Lactance en s'adressant au démon de l'abbesse : dis-nous quel est cet homme?

A ces mots il désigna l'accusé.

Léviathan répondit :

— C'est Urbain.

— Est-ce lui qui t'a envoyé dans le corps de cette femme?

— C'est lui.

— Quelle preuve en donneras-tu?

— Celle que tu voudras.

Auras-tu le pouvoir d'écrire le nom de *Jésus* sur la main de la prieure?

— J'aurai ce pouvoir.

(1) Tu m'offres continuellement l'image du Sauveur... Je souffre! je souffre!

Lactance, soulevant la main de Jeanne de Belfiel, montra cette main aux juges et à l'assistance : elle était parfaitement blanche et n'offrait aucune trace d'écriture. Il la laissa retomber.

— Voyons si tu te flattes, dragon maudit? que ce nom de *Jésus* paraisse à l'instant même!

— C'est écrit, dit Satan.

Le jésuite souleva de nouveau la main de la religieuse, le nom sacré parut en caractères très-lisibles.

Nous nous regardions avec épouvante, et je vis pâlir le comte de Lude qui s'était montré jusque-là parfaitement incrédule. Le père Lactance quitta la main de la prieure.

— A présent, dit-il au diable efface-le!

— C'est fait répondit Léviathan.

On releva la main, le nom n'y était plus.

L'accusé semblait anéanti : les spectateurs laissaient entendre, cette fois, un murmure de conviction. Tous les ennemis de Grandier triomphaient. Nous vîmes un sourire sur les lèvres du procureur général, et la figure de Lactance révélait une joie hideuse. Le père Joseph seul, assis à l'écart comme le jour précédent, ne donnait aucun signe qui pût indiquer son opinion sur toutes ces choses.

Il me regardait encore. Décidément, j'étais reconnue et je me tins sur mes gardes.

Tout à coup le comte se leva, priant Laubardemont de lui permettre une épreuve, au moyen de laquelle il rendrait tout à fait évidente la possession des Ursulines.

— Je suis le comte de Lude, dit-il; mon nom est avantageusement connu à la cour, et j'ai là, dans ma poche, une boîte contenant des reliques. Elles me viennent d'un de mes ancêtres, à qui elles furent données par le pape lui-même, lors d'une ambassade en Italie, et notre famille les a religieusement con-

servées depuis cette époque. Or, des Huguenots, seuls, peuvent disconvenir que les reliques authentiques ont droit à la vénération des fidèles... Mais on en débite beaucoup de fausses... Avant d'enchâsser les miennes dans un précieux reliquaire, je voudrais m'assurer de leur valeur. Si on les applique sur le corps de madame, ajouta-t-il en désignant Jeanne de Belfiel, le diable en sentira la vertu et nous démontrera leur authenticité.

A ce discours du comte, les juges répondirent par un signe d'assentiment.

Laubardemont et le jésuite déclarèrent qu'il y avait assez de preuves; mais de Lude insista, et l'on fut obligé d'en passer par ce qu'il voulait.

Je vis Lactance adresser un signe à la prieure.

Il reçut ensuite la boîte des mains du comte, l'appliqua sur la poitrine de Jeanne, et la religieuse de se renverser aussitôt, en se livrant à toute sortes de contorsions effrénées.

Lactance rendit la boîte au comte.

— Il ne vous reste plus, j'aime à le croire, le moindre doute, Monsieur?

— Non, mon père, non, répliqua de Lude avec une voix railleuse, et je demande la permission de montrer aux juges les singulières reliques dont l'influence a tant bouleversé madame.

Il ouvrit la boîte.

Elle était remplie de poil et de plume.

— Profanation! s'écria Lactance. De quel droit, Monsieur, venez-vous ici vous moquer de nous?

— Et de quel droit, mon père, vous moquez-vous de Dieu et des hommes?

— Nouvelle ruse du démon! hurla l'exorciste, en présentant son crucifix à la religieuse. Avoue, monstre infernal, que ce seigneur n'est pas le comte de Lude... Avoue-le, te dis-je!

— C'est lui-même, répondit Léviathan.

— Mais alors il est en butte à quelque maléfice?

— Ote ce crucifix... ôte-le!... je dirai tout.

— Parle!

— L'homme aux reliques est possédé.

— Merci bien! dit le comte, en éclatant de rire.

Le père Lactance lui jeta un regard terrible, et continuant d'approcher son crucifix de la prieure :

— Nomme-nous le démon qui le possède!

— Fornaroth.

— Depuis quand s'est-il emparé de lui?

— Depuis que tu m'as ordonné d'écrire le nom : je ne voulais pas laisser l'assemblée sous l'impression du prodige.

— Misérable! cria Lactance, en collant tout à fait le Christ sur le sein de la nonne.

— Grâce! grâce!

— Rappelle sur-le-champ Fornaroth du corps de ce seigneur!... puis, que le satellite de ton odieux pouvoir vienne écrire le nom de *Marie* sur la main gauche de la possédée... Est-il sorti?

— Le voilà revenu, dit Léviathan... laisse-moi!

— Monsieur le comte, interrompit Laubardemont de sa voix funèbre, remerciez l'exorciste qui vous délivre. J'aurais été forcé de m'assurer de vous jusqu'à nouvel ordre... Veuillez-vous rasseoir.

— Et n'achevez pas la journée sans aller à confesse! ajouta le jésuite avec un sourire d'ironie haineuse.

Montrant alors la main gauche de la prieure :

— Un nouveau prodige ranimera vos convictions ébranlées! s'écria-t-il. Je t'adjure, Satan, de faire écrire le nom de *Marie* par ce Fornaroth, invisible pour nous!

— C'est fait, dit le chef de la bande infernale.

On releva la main de Jeanne de Belfiel, et le nom de *Marie* parut aux yeux de tous.

Il y avait là-dessous évidemment une supercherie abominable, et néanmoins je ne me la suis jamais expliquée, non plus que sept à huit cents personnes qui remplissaient la chapelle (1).

— Avouez-vous enfin votre crime? demanda Laubardemont au curé de Saint-Pierre.

Urbain ressemblait à une statue de marbre et regardait d'un œil éperdu l'infâme comédie jouée par ses bourreaux.

— Tuez-moi! tuez-moi! criait-il avec désespoir; mais je suis innocent! j'en atteste le ciel, je le soutiendrai jusqu'à la mort!

Le procureur général se tourna vers le juges :

— Puisqu'il en est ainsi, Messieurs, dit-il avec une inflexion sinistre, passons à la torture.

— Oh! pitié! s'écria le malheureux prêtre.

Il joignait les mains avec terreur.

— Dépêchons, dit le président.

On emmena les religieuses et on conduisit Grandier derrière l'autel où se trouvait le bourreau avec les instruments de supplice.

Nous voulions quitter la place; mais les rangs serrés de la foule nous interdirent le passage.

Bientôt un horrible cri de douleur nous fit dresser les cheveux. Les machines infernales de la torture venaient de saisir les jambes d'Urbain. On entendit les coups de maillet du bourreau qui enfonçait les coins. A chaque coup, l'accusé jetait un nouveau cri d'angoisse, et Laubardemont disait :

— Avouez que vous êtes coupable de crime de magie!

(1) Le prodige s'opérait au moyen de préparations chimiques. La main droite de l'exorciste était enduite d'une substance qui faisait paraître l'écriture, et sa main gauche d'une autre substance qui l'effaçait.

(*Note de l'Editeur.*)

— Je suis innocent, répondait le prêtre d'une voix mourante.

— Frappez disait Laubardemont.

Et le marteau résonnait. Les cris de la victime n'avaient plus rien d'humain.

— Avouez que vous avez envoyé Satan dans le corps de ces religieuses...

— Non, non !... je n'essaierai pas de m'épargner une torture !... je ne veux point sauver ma vie par un mensonge.

— Frappez toujours !

Les jambes craquèrent et la moelle jaillit des os brisés.

Urbain endura cet épouvantable supplice. Puis, comme on n'obtenait pas d'aveu, on le rapporta saignant sur une litière, et les juges rendirent la sentence, qui le condamnait à être brûlé, le jour même, sur la place publique de Loudun.

Laubardemont donna l'ordre d'ouvrir toutes grandes les portes de la chapelle, et la foule s'écoula glacée d'horreur.

— Allons, dit le comte, il faut voir jusqu'au bout cette monstruosité des passions humaines.

On construisit le bûcher sur la place, non loin de de l'auberge où nous étions descendus. Moins d'une heure après, arriva la fatale litière, entourée des exorcistes, qui tourmentaient encore le patient et le sommaient d'avouer son crime.

Grandier les repoussait doucement ; il les suppliait de le laisser en paix à cette heure suprême.

Lorsqu'on eut atteint le lieu du supplice, l'exécuteur lia les membres du curé au poteau fatal. Puis les exorcistes se rangèrent autour de lui, et Lactance, escaladant le bûcher, dit à Urbain d'une voix furibonde :

— Misérable ! vas-tu mourir dans l'impénitence et en bravant le ciel ?

Urbain se redressa par un dernier effort.

Son pâle et beau visage s'illumina d'un éclair prophétique. Il dit en étendant la main vers ses ennemis acharnés :

— « D'ici à un an, je vous appelle tous au tribunal de Dieu!... Et toi, Lactance, avant la fin de ce mois, nous devons nous revoir. »

— Imposteur! cria le violent exorciste.

En même temps, il lui asséna sur la tempe un coup de son crucifix de bronze. On vit le sang jaillir.

Un cri de réprobation partit de la foule, mais le jésuite brava le peuple.

— Prendrez-vous le parti de l'enfer?... Soldats arrêtez les mutins, et qu'on les mène à M. de Laubardemont!

— Tout le monde se tut.

Le nom du procureur général semblait être synonime de mort.

On ne vit pas ce que fit le jésuite en se baissant, pendant quelques secondes, aux pieds d'Urbain. Descendant presque aussitôt, il ordonna de mettre le feu au bûcher. Les flammes pétillèrent; Grandier leva les yeux au ciel, et l'exécuteur à son tour monta près de lui, car il était d'usage d'étrangler le condamné avant que le feu le gagnât.

Mais Lactance, en se baissant, venait de nouer la corde.

Le bourreau, menacé par les flammes, fut contraint de redescendre, laissant brûler vif le malheureux Urbain, dont les cris s'entendirent à 4 kilomètres de distance.

Un escadron d'arquebusiers mit en joue la multitude, qui s'élançait pour éteindre les flammes, et l'horrible sacrifice fut consommé.

Marguerite courut commander des chevaux.

Nous partîmes le soir même, appelant la vengeance

céleste sur des juges barbares, et maudissant Richelieu du plus profond de nos cœurs.

A 8 kilomètres de la ville, on entrait dans une forêt profonde.

La nuit commençait à descendre, et notre berline roulait doucement sur une route sablée, quand tout à coup nos oreilles distinguèrent le galop d'un cheval, à une cinquantaine de pas derrière nous.

Presque aussitôt une voix cria dans l'ombre :

— Arrêtez, mort diable!... arrêtez donc; je vous en veux d'être partis sans moi!

M. de Laubardemont fils était à la portière.

— Corbleu! je vous rejoins enfin, et ce n'est pas sans peine!... Depuis quand déserte-t-on sans les amis?

— Quoi!... c'est vous! murmura Ninon tremblante ; on nous avait pourtant assuré, Monsieur, que par les ordres de votre père on vous gardait à vue.

— Rien de plus exact ; dans sa chambre... Trois gardes à la porte et de solides barreaux aux fenêtres.

— Mais comment avez-vous pris la fuite?

— Ah! ah! c'est le plus curieux!... Pour moi les barreaux ne sont point un obstacle, et j'ai toujours en poche une scie mignonne, du plus fin acier. Me voyant captif, je me mets aussitôt à l'œuvre. Il ne s'agissait que de patience. J'arrive à mes fins, je descelle chaque tronçon, et je regarde au dessous de moi... Deux étages, une plaisanterie!... Vite au coffre-fort! La serrure cède, je trouve deux mille louis, et je m'en empare.

— Monsieur, dit sévèrement le comte de Lude, vous venez de commettre un vol!

— Un vol?... soit!... cela ne sort pas de famille. Je noue les draps du lit à l'un des barreaux solides, je descends, je monte à cheval et je vous rejoins...

Allons, faites-moi place!... Je laisse ma rosse aux loups de la forêt.

— Un instant, Monsieur! dit le comte de Lude, qui vit notre effroi; nous sommes las de votre personne et de vos sottises. Le fils de M. de Laubardemont ne peut être admis plus longtemps dans une société comme la nôtre.

— Bah! c'est le fils de ce brigand de Laubardemont, qui a fait juger le curé de Saint-Pierre? dit une voix railleuse, sortant tout à coup d'un fourré voisin.

Trois hommes se dessinèrent aussitôt dans le crépuscule.

— Et tu as deux mille louis en poche, mon garçon?... Joli denier!... Descends de cheval et viens souper avec nous.

Un de ces hommes plaçait une arme à feu sur la poitrine de Jacques; le second prit nos chevaux par la bride et le troisième siffla.

Quinze autres individus parurent à ce signal.

Nous fûmes enveloppés complétement, et tout se passa d'une manière si rapide que Marguerite, Villarceaux et le comte n'eurent pas le temps d'ouvrir la portière et de se mettre en défense.

— Rassurez-vous, nous dit avec un salut profond le personnage qui avait sifflé : j'en veux seulement à vos finances. Livrez-les de bonne grâce, il ne vous arrivera pas le moindre mal.

Cette voix, ce ton de politesse et de courtoisie excitèrent en moi un brusque tressaillement.

La nuit n'était pas si épaisse que je ne pusse examiner les traits de cet homme. Je jetai un cri de surprise joyeuse.

— Non, non, point d'imprudence! dis-je à nos compagnons de route, car ils cherchaient avec précipitation leurs armes dans les poches de la berline.

Me tournant ensuite vers le chef des bandits :

— Vous rappelez-vous, Monsieur, le défilé des Alpes, Genève, le lac, la romance et une certaine dame de Ferrusac pour laquelle vous avez eu beaucoup d'égards?

— Quel souvenir!... Est-ce possible!... Des torches! Ses hommes battirent le briquet.

Le bois fut bientôt éclairé comme en plein jour.

— C'est vous! c'est bien vous! s'écria Marc Unterwald, en me regardant avec ivresse. Je vous retrouve, toujours belle... Que dis-je? plus belle!

— Vous me flattez, Monsieur. Je remercie ma bonne étoile de la rencontre. Mais nous sommes pressés, je vous le jure, et vous êtes trop galant pour nous enlever les moyens de continuer notre route.

— Dieu m'en garde!... par exemple!... voulez-vous de l'or?

— Merci, Monsieur; c'est vous montrer trop aimable, et vous n'avez pas changé de caractère. Je regrette de ne pouvoir prolonger cette entrevue.

— J'irai vous rendre visite, s'écria-t-il. Vous devez être curieuse de savoir comment vous me rencontrez ici. Où demeurez-vous?

— A Paris.

— Quelle rue, charmante?

— Rue Culture-Sainte-Catherine. Mais ne demandez pas madame de Ferrusac, demandez Marion Delorme.

— Ah! mon Dieu! je fais un rêve. Marion, la belle des belles... C'était vous?

— Moi-même. A bientôt, mon cher hôte des Alpes. Je promets de vous bien accueillir... Mais deux mots encore.

Je me penchai vers son oreille et je poursuivis à voix basse :

— Gardez, je vous en conjure, ce vilain garçon qui

me persécute. Ne le maltraitez pas; seulement, empêchez-le de nous suivre et de nous retrouver à Paris. Voilà tout ce que nous demandons.

— Enchanté de vous obéir, ma divine!... Au revoir.

Il me baisa les mains de l'air le plus tendre.

Le postillon fouetta ses chevaux, et nous entendîmes les hurlements de rage de M. de Laubardemont fils, que les brigands retenaient.

X

Notre berline courait comme le vent.

A minuit, nous étions à Tours dans une excellente auberge et devant une table garnie d'un souper fort convenable. L'épisode inattendu de la route avait un peu dissipé nos lugubres souvenirs de Loudun. Mes amis réclamèrent l'histoire complète du brigand des Alpes; je ne leur en avais donné, pendant le trajet, que des fragments épars.

Le mercredi, vers le milieu de la soirée, nous rentrions, après sept jours d'absence.

J'eus une nuit tout entière pour me reposer de mes fatigues. A mon réveil, je fis toilette et je me rendis au Val-de-Grâce.

Lors de ces visites au monastère, j'allais toujours à pied, dans la crainte qu'on ne reconnût mon carrosse.

Ce jour-là, je fus très-longtemps sans voir paraître la reine, et je m'ennuyais beaucoup du bavardage de l'abbesse. Elle se croyait obligée de me tenir compagnie, me traitant de baronne à outrance et m'adressant sur la lignée des *Melleval* des questions fort indis-

crètes, eu égard au peu de connaissance que j'avais de mon arbre généalogique. C'était une cousine de Richelieu, et l'on pouvait trouver étrange qu'une telle parenté n'eût pas mis obstacle à la confiance d'Anne d'Autriche; mais l'affection de l'abbesse l'emportait de beaucoup sur la médiocre estime dont elle honorait monsieur son cousin.

Le dévouement de cette religieuse se montra constamment loyal et pur. Elle gardait la correspondance enfouie sous le plancher de sa cellule.

Enfin, la reine entra suivie de deux filles d'honneur.

On l'avait retenue au Louvre, et son visage trahissait une grande inquiétude.

Je m'élançai vivement à sa rencontre.

— O ciel! Madame, qu'avez-vous?

— Nous sommes perdues, répondit Anne d'Autriche. Laporte est arrêté : le cardinal vient de le faire conduire à la Bastille.

– Miséricorde! murmura l'abbesse en joignant les mains.

— Oui, continua précipitamment la reine, à Perpignan, sur un de nos courriers, on a saisi une lettre du marquis de Mirabel, ancien ambassadeur d'Espagne à la cour de France... Laporte en avait une autre sur lui... Vous savez ce qu'elles contiennent, je ne suis pas coupable! Mais Richelieu tirerait de cette correspondance des arguments perfides; il en profiterait pour se venger de mes mépris. D'un moment à l'autre, il faut nous attendre à une perquisition... Vite, ma mère, à votre cellule...

Comme nous allions sortir, une novice arriva tou. effarée.

— Ma mère! ma mère! cria-t-elle à l'abbesse! Monseigneur l'archevêque, accompagné de M. de l'Aubépine, garde des sceaux, demande à vous parler, au

nom du roi. L'archevêque a commencé par donner l'ordre à toutes les religieuses d'aller s'enfermer dans la chapelle et de ne se point parler l'une à l'autre, sous peine d'excommunication... Mais n'importe, je suis accourue vous avertir.

— C'en est fait, dit la reine avec accablement, tout est découvert... La cassette, mon Dieu, la cassette !

— Le cardinal ne l'aura pas, s'écria l'abbesse, non, je le jure !... que Votre Majesté se tranquillise.

Elle parut hésiter une seconde.

— Vous avez une entière confiance en Madame? demanda-t-elle en me désignant à la reine.

— Oui... Sauvez-moi ! sauvez-moi !

— Venez, me dit l'abbesse.

Elle m'entraîna rapidement dans l'oratoire d'Anne d'Autriche, car Sa Majesté avait un appartement complet au Val-de-Grâce. Ouvrant ensuite une porte, elle traversa cinq ou six petits corridors étroits et sombres, en me tenant par la main.

Nous arrivions à sa cellule, avant que l'archevêque et le garde des sceaux, perdus dans le dédale des cloîtres, et désorientés d'ailleurs par les religieuses, qui aimaient beaucoup la reine, eussent pu seulement organiser leurs recherches.

L'abbesse dérangea son lit, souleva une planche, prit la cassette et me dit avec une voix très-émue :

— Je vais vous livrer, madame la baronne, le secret d'un passage, dont je vous prie de ne tirer aucune supposition fâcheuse à ma renommée et à celle de nos sœurs. Le couvent des pères Cordeliers est voisin du nôtre ; ils sont nos guides spirituels, et dans les cas urgents, lorsque l'une de nous, par exemple, est attaquée d'une maladie mortelle, ils apportent de nuit le saint viatique par le caveau que vous allez traverser... Il s'étend sous le faubourg Saint-Jacques... Je confie ce secret à votre honneur.

— Ne craignez rien, Madame, je suis incapable de le trahir.

L'abbesse écrivit rapidement deux lignes qu'elle me donna.

— Vous arriverez, dit-elle, au bout de cinq minutes de marche, devant la cellule du supérieur des Cordeliers. Vous frapperez trois coups. S'il n'y est pas, il faudra l'attendre. Le bon père lira ce papier; je l'engage à vous fournir le moyen de vous échapper de son couvent sans être vue. Vous attendrez ensuite les ordres de la reine.

A ces mots, elle alluma un flambeau, me tendit la cassette et poussa le bouton d'une boiserie, absolument comme chez le cardinal son cousin.

La cloison s'écarta.

— Fuyez, fuyez! dit-elle, me poussant vers l'ouverture du souterrain et refermant aussitôt la boiserie sur moi.

L'archevêque et le garde des sceaux approchaient de la cellule.

Par malheur, dans le mouvement rapide de la religieuse pour fermer le panneau, le courant d'air avait soufflé ma bougie, et je me trouvais dans l'obscurité la plus profonde.

Impossible de frapper pour faire rouvrir la cloison. Le vieux Gondi, l'archevêque, venait d'entrer. J'entendais distinctement sa voix.

— Madame, dit-il à la supérieure, vos religieuses montrent pour vous un dévouement exemplaire, et j'ai eu toutes les peines imaginables à vous découvrir. A la nouvelle de notre présence, vous avez eu hâte de regagner cette cellule, afin sans doute de soustraire à nos regards certains papiers qu'elle renferme.

— Monseigneur, je vous assure...

— Oh! ne recourez point au mensonge! M. le chancelier visite l'appartement de la reine, et nous devons

fouiller tout le monastère. Pour nous épargner, Madame, le désagrément de cette perquisition, vous allez à l'instant même quitter le Val-de-Grâce et vous rendre à La Charité-sur-Loire, abbaye de votre Ordre, où son Éminence le cardinal se propose d'aller bientôt causer avec vous... Oui, Madame! Vous serez accompagnée dans ce voyage d'un de mes chanoines et de quatre de vos religieuses. Le lieutenant du chevalier du guet escortera le carrosse.

— Je connais, Monseigneur, les règles de la sainte obéissance, et je ne résisterai point à vos ordres. Faites les recherches les plus scrupuleuses, elles ne doivent rien amener, je vous le déclare.

— Madame, je vais assembler le chapitre et procéder à l'élection d'une autre abbesse qui, plus obligeante que vous peut-être, daignera nous aider dans ces recherches.

— La volonté de Dieu s'accomplisse, Monseigneur, ainsi que la vôtre!

— Nous avons amené le carrosse; il vous attend, Madame... Apprêtez-vous à être fouillée avant de partir.

— Je n'y mettrai point obstacle, je dois me résigner à tout.

— Suivez-moi donc, dit l'archevêque.

Ils quittèrent ensemble la cellule.

Ma position était épouvantable. Je me trouvais pour ainsi dire enterrée toute vive dans le souterrain, et mon imagination, aidée de la peur, se créait les plus horribles fantômes. Je fis appel à tout mon courage, et j'essayai de reconnaître la largeur du passage secret. Il était fort étroit. J'étendis les bras et je m'avançai à tâtons.

L'abbesse m'avait dit cinq minutes; il me sembla que je marchai plus d'une heure.

Enfin j'atteignis une porte, contre laquelle je me

heurtai la tête assez rudement. Le bruit pouvait me dispenser de frapper les trois coups; cependant je suivis pour la forme la recommandation de la religieuse.

Mais personne ne vint ouvrir.

Le supérieur des Cordeliers était absent.

Un frisson me courut tout le corps. J'allais donc rester indéfiniment dans ce tombeau? Je secouai la porte; mes mains se meurtrirent aux panneaux de chêne; j'appelai, je criai de toutes mes forces. Rien! il fallait me résigner à attendre et à passer là, peut-être, la plus grande partie du jour.

Je me désespérais.

Mais bientôt je réfléchis que je souffrais pour cette bonne reine, et je me fis presque un reproche de manquer de patience.

Il y avait une demi-heure que j'étais assise sur une espèce de bloc humide, quand un bruit étrange attira mon attention. Ce bruit ne partait pas de le cellule du supérieur, il retentissait à ma droite et devenait de plus en plus distinct.

C'était comme un marteau frappant à coups redoublés. Selon toute évidence, on démolissait la muraille.

J'eus une idée terrible.

Si la police du ministre avait découvert le secret du passage? si j'allais tomber avec la cassette au pouvoir de Laffemas et de ses sbires?

Les coups de marteau résonnaient de plus belle.

Tout à coup une pierre roula jusqu'à moi. L'ouverture se pratiquait; j'apercevais le jour, et une voix cria :

— Nous y arriverons! nous y arriverons!

— Quelle imprudence! répondit une autre voix. Vous nous jetez là, père Ambroise, dans une fort vilaine affaire.

— Soyez tranquille... L'abbé n'est pas au couvent.

Il a pris sa voiture, et sans doute il rend visite aux Cordeliers du faubourg du Roule. Nous aurons le temps de nous débarrasser de ces platras, et je roulerai mon lit devant l'ouverture. Ah ! messieurs les supérieurs, vous nous soumettez à la discipline, à l'abstinence, et vous avez des communications avec les Carmélites !... Ah ! ah !

— Taisez-vous donc, père Ambroise. Pourquoi soupçonner le mal avant d'en être sûr?

— Avant d'en être sûr !... Père Boniface ! père Boniface ! vous êtes du nombre de ceux qu'on mène ici par le bout du nez !... Je vous le répète, hier il y avait gala chez le supérieur, et j'y ai reconnu des voix de femmes. Or, vous êtes le portier du monastère : avez-vous introduit des femmes?

— Non, certes, père Ambroise.

— Donc, celles du souper ne pouvaient être que des Carmélites ! donc, elles ont passé par le souterrain des Sacrements... Hein?... douterez-vous encore?

— Mais quand ces dames seraient venues souper, où est le crime?

— Ah ! père Boniface, vous me faites beaucoup de peine ! Le souterrain des Sacrements ! il est joli le souterrain des Sacrements ! Nous allons voir ce que dira l'archevêque, lorsque je lui apprendrai ces édifiants détails ; car je révélerai tout... Oui, par Satan ! je le jure.

— Mais si l'on vous invitait aux galas, père Ambroise !

— Hum !... ceci me donnerait à réfléchir... N'importe, démolissons toujours !

Et le marteau reprenait son office.

Mes inquiétudes, on le comprendra facilement, n'avaient fait que changer de nature, et j'allais me trouver à la merci de ces deux moines, dont l'ardeur pour les découvertes n'était pas rassurante.

Je ne pouvais songer à retourner vers la cellule de l'abbesse. Au moment d'une perquisition, c'eût été livrer la cassette.

Cependant l'ouverture s'élargissait toujours.

— Là, maintenant, nous pouvons passer, père Boniface!...

— Attendez! cria l'autre, ce souterrain n'est peut-être pas celui des Sacrements. On ne se hasarde pas ainsi sans précautions. Il faut d'abord y introduire un flambeau... S'il brûle, nous verrons ensuite.

— Eh bien, père Boniface, allumez votre lampe!

Décidément, la Providence me venait en aide; je m'approchai doucement de l'ouverture, et la lampe se montra presque aussitôt.

Je la soufflai.

— Voyez-vous, père Ambroise, voyez-vous! Entrez là, mon cher, et vous êtes mort!

— Bah! dit l'autre, j'aurai sans doute avancé trop vite... Renouvelons l'expérience.

Il la renouvela dix fois, et dix fois mon souffle éteignit la lumière.

— C'est singulier, père Boniface!

— Eh! non, c'est tout simple! Ni supérieur, ni Carmélites, ni personne au monde ne passe dans le caveau. C'était bon pour autrefois, quand l'Ordre était relaché, père Ambroise; aujourd'hui, soyez-en sûr, on ne porte plus les sacrements par ce passage... Ah! mon Dieu! j'entends la voiture de l'abbé... Vite, Vite!... roulez votre lit devant ce trou!... Miséricorde! si le saint homme pouvait se douter de nos soupçons!... J'en ai le plus vif repentir, père Ambroise... *Mea culpa, mea maxima culpa!*

Je faillis éclater de rire, et, laissant le père Boniface se frapper la poitrine, je me rapprochai de la porte de chêne.

Le supérieur rentrait, je heurtai précipitamment.

Aussitôt une clé tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit et je me trouvai en présence d'un superbe Cordelier à la barbe noire, qui sembla très-confus de cette apparition subite d'une femme du monde.

Je tirai de mon corsage le billet de l'abbesse. Il en prit lecture et me dit :

— Ne soyez pas scandalisée, ma fille : ce passage est en tout bien, tout honneur.

— A qui le dites-vous, mon révérend ? Néanmoins, il est bon de vous en avertir, certains de vos moines sont d'un avis contraire.

Il ouvrit de grands yeux et sa barbe se hérissa de saisissement.

Je n'étais pas fâchée de me venger de l'effroi que m'avaient causé messieurs les démolisseurs. Le danger n'existait plus, j'avais le loisir d'être un peu méchante.

— Oui, oui ! continuai-je : dans l'intérêt de vos petits soupers, je vous engage à explorer au plus vite la cellule du père Ambroise.

Et je racontai brièvement l'histoire du caveau.

Les pommettes de l'abbé devinrent cramoisies.

— Allons, allons, mon révérend, je serai discrète; et j'ai, du reste, trop de charité chrétienne pour me ranger à l'opinion du père Ambroise au sujet du souterrain des Sacrements. Revenons à mes affaires. Il est essentiel pour moi, ne l'oubliez pas, de sortir mystérieusement d'ici. Vous avez une voiture, daignez la mettre à mes ordres.

— Oui, Madame, sur-le-champ... Mais ce caveau, je vous l'affirme...

— Ah ! mon père, mon père ! vous avez la justification bien à cœur !

Le pauvre abbé rougit davantage encore et me pria de le suivre. Sa marche était rapide. Il se hâtait de se débarrasser de moi.

Comme l'abbesse, il me conduisit par des corridors étroits et tortueux, où je n'aperçus pas une âme. Sa voiture était dans une cour solitaire, et les chevaux se trouvaient encore attelés. Je priai le cocher du couvent de me descendre place Royale, ne jugeant pas à propos de lui livrer mon adresse et mon nom.

Somme toute, j'étais émerveillée des mesures discrètes que savaient prendre les religieux et les religieuses.

Rentrée chez moi, je dis à Thérèse de me suivre au jardin.

Par mes ordres, elle alla prendre une bêche dans les serres et creusa un trou au pied d'un arbre. J'y déposai la cassette. Ma femme de chambre la recouvrit soigneusement de terre et de gazon, puis je m'écriai joyeuse :

— A présent, monsieur le cardinal, venez la prendre!

Deux jours se passèrent.

Les nouvelles n'étaient pas inquiétantes, et les recherches au Val-de-Grâce avaient obtenu pour résultat la découverte de quelques papiers insignifiants.

Amené de la Bastille devant Richelieu, Laporte n'avoua rien et en fut quitte pour être exilé à Saumur.

M. Auguste de Thou, notre jeune conseiller, se trouva le plus dangereusement compromis dans cette affaire. On avait intercepté une lettre écrite par lui à madame de Chevreuse, lettre rédigée en termes fort obscurs, où le cardinal vit une foule de complots menaçants et de cabales perfides contre son ministère.

Il donna l'ordre d'arrêter le coupable.

Averti à temps, de Thou courut chez l'Éminence et lui fit toucher au doigt le sens de la lettre dont voici l'explication.

Madame de Chevreuse menait en Espagne un train de princesse. Comme elle avait fait beaucoup de dépenses folles, le duc, son mari, jugea convenable de mettre un peu d'intervalle entre ses envois d'argent.

L'exilée se vit contrainte de porter ses pierreries en gage.

Se trouvant de nouveau dépourvue de fonds, lorsqu'il fallut les dégager, madame de Chevreuse s'adressa à la reine. Mais Richelieu disposait des finances. Il se montrait beaucoup plus avare envers Anne d'Autriche que le duc ne l'était vis-à-vis de sa femme.

Désespérée de ne pouvoir rendre service à son amie, la reine eut recours à de Thou, qui envoya l'argent, avec cette lettre en style énigmatique dont le cardinal s'était montré si ému.

Le conseiller s'épargna le cachot; mais il n'en reçut pas moins une réprimande très-dure, et le ministre refusa de lui accorder la dignité de conseiller d'État qui lui était promise.

Richelieu devenant un obstacle à sa fortune, de Thou jura de le renverser. A partir de ce jour, il y travailla sans relâche.

Le cardinal se rendit au couvent de La Charité-sur-Loire, tout exprès pour interroger sa cousine; mais il revint sans avoir obtenu le moindre aveu capable de confirmer ses doutes.

De son côté la reine, en exil à Chantilly, protestait énergiquement qu'elle n'avait jamais eu d'intelligences avec les ennemis du royaume.

C'était vrai.

Richelieu, malgré tous ses efforts pour compromettre Anne d'Autriche et la perdre aux yeux de tous, n'y réussit pas. Beaucoup de lettres de la cassette, bien qu'elles ne traitassent point en réalité de politique, mais de divorce, auraient favorisé ses plans et donné

prise aux soupçons du roi. Par bonheur, je tenais la correspondance, et l'on fut obligé, faute de preuves, d'en arriver à une espèce de réconciliation, cimentée peu de temps après d'une manière fort bizarre.

Mais, avant d'aborder ces détails, il faut dire quelques mots de cette Louise de La Fayette, qui se trouve mêlée à l'histoire et sans laquelle rien ne s'expliquerait.

On sait déjà pourquoi Bassompierre avait fait entrer Louise chez les filles d'honneur.

Tout surpris que le roi semblât regarder favorablement mademoiselle de La Fayette et se réchauffer le cœur à l'aspect de ses jeunes attraits, le maréchal inventa le plan qu'on se rappelle. Malheureusement le parrain fut mis à la Bastille, et la pauvre filleule, privée de ce guide, ne marcha plus qu'à tâtons sur cette route périlleuse.

Louise eut peur d'elle-même.

Cependant on ne prononçait pas un mot, on ne laissait pas échapper un geste qui pût alarmer son innocence; mais lorsqu'un roi dit : « Je t'aime ! » cela jette nécessairement le trouble dans le cœur d'une jeune fille. On aime toujours un roi, et Louise aima Louis.

La timide enfant s'effraya de cette affection naissante, dont il lui était bien difficile de ne pas se faire l'aveu. Elle s'accusa d'ingratitude envers Anne d'Autriche et repoussa le monarque.

Celui-ci bouda, c'était dans sa nature.

Mais Louise cédait bientôt à son cœur, le royal amant se déridait devant un sourire, et de bouderies en bouderies, de réconciliations en réconciliations, le temps se passait. Mademoiselle de La Fayette avait seize ans quand elle entra chez les filles d'honneur; elle en a vingt-deux à l'époque où nous la retrouvons, et Louis XIII ne lui a pas encore baisé la main.

Néanmoins, quelques étincelles d'une flamme vive pétillent tout à coup dans ce pauvre cœur de roi; la glace commence à se fondre.

Louis XIII y a mis le temps et la réflexion.

Toute la cour étonnée crie au miracle, et la terreur s'empare de nouveau de la filleule de Bassompierre. On la traite en favorite; elle devine le malicieux sourire des courtisans. La vertueuse jeune fille craint de succomber à sa faiblesse, s'échappe du Louvre, et va s'enfermer au couvent des Visitandines, à deux pas de chez moi.

Grand éclat à la cour. Le monarque pleure; Richelieu dit tout haut qu'on aurait dû retenir la jeune fille. On chasse Boizenval, le premier valet de chambre, accusé d'avoir donné à mademoiselle de La Fayette le conseil de s'enfuir au cloître. Bref, le roi est si chagrin que la supérieure des Visitandines consent à le laisser parler à sa chère Louise.

Je ne savais rien de tout cela, lorsqu'un soir, avec madame des Loges, en nous promenant dans mon jardin, dont tout un côté longeait les hautes murailles de celui du couvent, nous vîmes tomber à nos pieds une petite pierre, autour de laquelle on avait fixé un billet.

Rompant aussitôt le fil d'attache et déployant le papier, je lus ces mots tracés au crayon :

« Qui que vous soyez, sauvez une malheureuse femme, retenue prisonnière sous des grilles par un mari barbare. Si vous daignez venir à mon secours, faites-le-moi connaître, et demain, à la même heure, dirigez votre promenade de ce côté : je vous indiquerai un moyen facile d'opérer ma délivrance.

« JACQUELINE DELORME. »

Cette signature m'arracha un cri de surprise.

Faut-il en croire mes yeux? la suppliante est-elle réellement une de mes sœurs? Je ne puis le mettre en doute. Les détails que j'ai reçus de mon père et de Joseph sont encore présents à ma mémoire. C'est bien Jacqueline qui, par ses légèretés, a contraint son mari, M. de la Montagne, à exécuter sa menace et à l'enfermer à Paris, chez les Visitandines.

Ma conduite passée ne me donnait pas le droit d'être sourde à sa prière. D'ailleurs, je sentais crier la voix du sang, j'avais l'âme tout émue. Prenant un crayon, j'écrivis sur le dos du billet :

« Comptez sur moi, ma sœur, et dites ce que je puis faire.

« MARION DELORME. »

Je renvoyai le caillou, et j'entendis, de l'autre côté du mur, un cri de saisissement pareil à celui que j'avais jeté.

C'était bien ma sœur.

Le lendemain, je fus exacte à me trouver au même endroit. Je toussai pour avertir Jacqueline de ma présence, et soudain le caillou reprit sa route aérienne.

Il m'apporta ces mots :

« Ma sœur, ma bonne sœur! quel coup de la Providence! Tu as, au bout de tes berceaux de charmilles, un pavillon, dont le mur est mitoyen avec une petite loge de la dépendance du couvent; j'ai vu cela de ma fenêtre. Il m'est impossible, pendant le jour, de tenter une escalade, et, la nuit, on m'enferme. Mais toi, ma bonne sœur, tu es libre; tu te priveras bien un peu de sommeil pour t'occuper de mon salut. C'est dans le mur mitoyen qu'il faut mettre tout notre espoir. Occupe-toi de m'y ouvrir un passage. La loge est tendue d'une tapisserie de haute-lisse; on ne remarquera pas de ce côté-ci le démolis-

sement, et demain, ma sœur chérie, demain, je serai dans tes bras! »

Le séjour du cloître donnait à Jacqueline des idées analogues à celles du père Ambroise. Elle parlait du pavillon même où j'écrivais mon journal.

Au milieu de la nuit suivante je m'y rendis mystérieusement avec Bulmann et Grassin.

Je les transformai l'un et l'autre en maçons.

Ils n'étaient point experts dans ce genre de travail. Cependant ils réussirent à tirer parti des marteaux de démolisseurs qu'ils s'étaient procurés, et l'ouverture fut prête au point du jour.

Vers midi, Jacqueline soulevait la tapisserie de haute-lisse, et je pressais joyeusement ma sœur contre mon sein.

Dieu sait que je ne l'aurais pas reconnue.

Je la trouvai jolie, bien faite et d'une fraîcheur remarquable... Mais quel genre! Décidément, jè préférais sa correspondance à son langage.

Elle se mit aussitôt à raconter ses aventures, à nommer ses amants et à décrier son mari. Comme je hasardais là-dessus un peu de morale, elle s'écria :

— Mais ce qu'on m'a dit de toi n'était donc pas vrai, Marion?...

— Si j'ai eu des intrigues, ma sœur, j'y ai mis au moins quelque décence.

— Bah! fit-elle, décence ou non, n'est-ce pas toujours la même chose?

Je donnais ordre à mes gens de rétablir le mur.

— Non pas, Marion, me dit Jacqueline, ce serait grand dommage! Mademoiselle de La Fayette est aux Visitandines. Le roi vient la voir dans cette loge, en présence de la mère prieure, et je serais bien aise d'apprendre ce qu'ils peuvent dire.

Je partageai sa curiosité.

Elle m'annonça que le roi se rendait ordinairement tous les dimanches au monastère, après l'heure de vêpres. Nous convînmes d'écouter ensemble le dimanche suivant.

Mais je n'eus pas l'avantage de jouir jusque-là de la compagnie de ma sœur.

Chez Ninon, où je la menai le soir même pour la distraire, elle fit connaissance d'un certain Maugeron, trésorier de l'artillerie, qui logeait à l'Arsenal. Il l'enleva séance tenante.

Je fus très-humiliée de l'esclandre ; je ne croyais pas me repentir aussi vite d'avoir cédé aux conseils de mon cœur.

Six mois après, le mari de madame de la Montagne mourut d'apoplexie sans laisser de dispositions testamentaires. Ma sœur avait un enfant. Par cela même elle eut droit à l'usufruit d'une fortune assez ronde, et Maugeron l'épousa.

Il s'en repentit bientôt.

Je me souvins alors d'un ancien projet d'alliance entre Joseph Camusard et Jacqueline. C'eût été pour le pauvre huissier à verge une acquisition médiocre, et il aurait également subi de ce côté-là un fâcheux destin. S'il avait réussi à l'obtenir pour femme, je n'ose trop répondre de ce qui fût advenu, et Desbarreaux ne lui causa pas grand tort en mettant obstacle à son mariage avec Thérèse. La destinée a quelque chose d'étrange !

Quelque temps après ma fuite avec la cassette, Anne d'Autriche, un soir, s'était échappée du Louvre. J'avais eu l'honneur de la recevoir chez moi.

La bonne reine me prodigua mille caresses et me remercia bien sincèrement de l'avoir sauvée.

Je lui apportai la cassette. Elle brûla toute la correspondance ; puis je sus de sa bouche même la réconciliation plâtrée avec Louis XIII et la rage du

cardinal, qui avait échoué dans ses détestables manœuvres. Anne d'Autriche voulait bien avoir l'initiative et rompre, en provoquant un divorce; mais elle eût été au désespoir d'être renvoyée honteusement en Espagne, comme Richelieu le proposait, lors de cette absurde affaire des lettres.

Elle se résignait à demeurer en France et à supporter patiemment son sort.

Pour la seconde fois elle m'exprima d'amers soupçons sur mademoiselle de La Fayette, affirmant que cette jeune fille s'écartait beaucoup des vues de son parrain. Je ne pouvais rassurer la reine à cet égard. Louise, me disais-je, a peut-être cédé à l'ambition?

La noble enfant ne s'était pas encore réfugiée au cloître.

Anne d'Autriche, en me quittant, eut soin de m'apprendre que le concierge du guichet de l'Oratoire lui était entièrement dévoué.

— Si tu as jamais des communications à me transmettre, me dit-elle, n'oublie pas de choisir cette voie.

Je ne pensais pas alors être servie aussi merveilleusement par le hasard.

L'ouverture pratiquée dans mon pavillon me permit bientôt d'assister aux entretiens de mademoiselle de La Fayette et de Louis XIII. Jacqueline ne m'avait pas trompée; la loge adjacente était le lieu fixé pour les entrevues. Témoin invisible et muet, j'entendis Louise exhorter le monarque à la résignation et lui affirmer qu'elle se trouvait heureuse au monastère. L'abbesse des Visitandines glissait çà et là quelques phrases chrétiennes.

Quant à Louis XIII, il soupirait beaucoup et parlait fort peu.

Comme on se l'imagine, j'allai bien vite au guichet

de l'Oratoire, et je remis au concierge une lettre où je donnais ces détails à la reine.

Anne d'Autriche était chez moi le dimanche suivant.

— Pourras-tu jamais me croire, ma chère Marion, me dit-elle tout d'abord : il arrive de Saint-Germain, et il a traversé Paris, sans même entrer au Louvre, tant il meurt d'impatience de voir sa religieuse! Le sachant près de l'Hôtel-de-Ville, et certaine qu'il ne rebrousserait pas chemin, je suis accourue malgré l'orage qui menace... Viens à ton pavillon!

Je l'y menai sans retard.

Effectivement, le ciel était sombre; de larges gouttes de pluie tombaient sur la feuillée. Nous fûmes bientôt à l'abri dans mon cabinet de travail, et je fis voir à la reine la brèche pratiquée dans le mur. Déjà Louis XIII était avec mademoiselle de La Fayette. Anne d'Autriche s'approcha, palpitante, et prêta l'oreille.

— Non, disait Louise, non, Sire, je ne retournerai jamais au Louvre et j'ai demandé la permission de hâter ma prise de voile. Oh! je vous en conjure, que tout soit fini entre nous !... Dieu nous défend cette affection. Vous vous devez à votre royaume, à la reine, si bonne, si remplie de qualités adorables, et pour laquelle vous êtes si injuste.

Le roi soupira.

— Je vous adresse un dernier vœu, Sire : promettez-moi d'aimer la reine!

Il n'y eut point de réponse. On entendit seulement un nouveau soupir.

— Hélas! reprit Louise, nous ne nous verrons plus et c'est bien le moins que vous exauciez ma prière! aujourd'hui doivent finir nos entrevues; elles me retiennent à une chaîne que je veux rompre.

— Aujourd'hui!... est-ce donc vrai! murmura péniblement Louis XIII.

Tout le chapitre l'exige répondit l'abbesse.

Le monarque répliqua par quelques observations; mais il nous fut impossible de rien comprendre à cause du tonnerre, dont le bruit retentissait alors au dessus de nos têtes.

— Sire, adieu! s'écria la jeune fille, adieu pour toujours en ce monde!

— Louise! encore un instant... Prenez pitié de ma faiblesse...

— Non... La pluie commence à tomber... Vous allez à Saint-Maur, il faut partir avant que l'orage augmente.

— Ah! dit le roi, j'y arriverai trop tôt, Louise! Ne soyez point inflexible, puisque cette visite est la dernière...

— Mais, Sire, objecta l'abbesse, la nuit approche.

— Un quart d'heure, dit Louis XIII d'une voix suppliante, et je pars.

Sa demande lui fut accordée.

Or, presque au même instant, l'orage se mit à éclater avec violence et le ciel parut se fondre eu eau. Dans les intervalles où la foudre cessait de gronder, nous entendions les clameurs plaintives de l'abbesse.

— Mon Dieu, Sire, qu'allons-nous devenir?... Il est pourtant impossible que vous passiez la nuit au monastère!

Un quatrième personnage entrait. La reine reconnut sa voix et murmura:

— C'est Guitaut, capitaine aux gardes.

— Sire, disait ce dernier, je viens prendre vos ordres... Vous ne pouvez contiuuer la route de Saint-Maur; à plus forte raison ne retournerez-vous pas à Saint-Germain... Il faut aller coucher au Louvre.

Anne d'Autriche bondit à ces paroles.

— C'est impossible, dit le roi, mon appartement n'est pas tendu.

— Mais, Sire, hasarda timidement mademoiselle de La Fayette, la reine demeure au Louvre : vous trouverez chez elle un souper et un logement tout prêts.

— Non, jamais, jamais! s'écria Louis XIII.

Un amer sourire parut sur les lèvres d'Anne d'Autriche.

— Sire, au nom du ciel, murmura la jeune fille, ne me refusez pas cette grâce!... Oh! je vous en conjure, ne me laissez plus avec cette pensée désolante, qui troublerait tout mon repos dans ce pieux asile! L'affection dont vous me donnez les marques ne doit pas vous éloigner de la compagne que vous avez acceptée devant Dieu... C'est une faute, c'est un crime!

— Hélas! vous avez peut-être raison, dit Louis XIII, dans l'âme duquel ce discours remua la fibre religieuse; mais la reine soupe et se couche trop tard pour moi.

— Croyez-le, Sire, elle s'empressera de se conformer à vos habitudes... Oh! n'est-ce pas que vous allez chez la reine?

— Eh bien! j'irai, Louise!

La voix du monarque était tremblante.

— Merci, merci!... Vous me rendez heureuse!

J'avais les yeux pleins de larmes en écoutant cette noble jeune fille, aimée du prince, l'aimant elle-même, et le suppliant de reporter tout cet amour sur une autre.

Pendant cette dernière partie de l'entretien, je tenais mon oreille clouée à la tapisserie. Je me retournai pour considérer Anne d'Autriche. Elle n'était plus à côté de moi.

Au mot de son époux : « J'irai, » la reine venait de s'enfuir éperdue, traversant le jardin malgré la pluie qui tombait toujours avec violence.

Je compris le motif de ce brusque départ.

Le cas était grave, et il fallait que Louis XIII la trouvât au Louvre.

En vain j'essayai de la rejoindre pour lui adresser mes adieux. Quand j'arrivai, toute ruisselante, au seuil de mon hôtel, je vis à l'autre bout de la rue son carrosse emporté par deux chevaux rapides.

Ainsi se réalisa le projet de mon pauvre maréchal, du seigneur de France le plus attaché au roi, le plus jaloux de l'honneur du trône, et que l'on payait de ses longs services par une ingratitude odieuse, un oubli sans exemple.

Depuis six ans, il gémissait sous les verrous de la Bastille.

L'impitoyable rancune de Richelieu avait constamment empêché les amis de Bassompierre de lui rendre visite dans sa prison. Je perdais presque jusqu'au souvenir d'un homme dont le caractère méritait tant d'éloges et qui s'était toujours montré généreux, aimant et dévoué pour moi.

Sa Majesté Louis XIII alla coucher au Louvre.

Neuf mois après, Anne d'Autriche mit au monde un fils que la France accueillit par le surnom de *Dieudonné*. Il devait un jour s'appeler Louis XIV.

On sent quel fut le courroux de Richelieu à la nouvelle de cette réconciliation inattendue. Le système du perfide ministre était de semer la discorde entre les époux, afin de s'emparer plus sûrement d'un trône sans héritier. Jamais on ne me dépersuadera qu'il ait eu ce projet; tout dans sa conduite trahissait une folle et stupide ambition.

Ses empiétements approchaient de l'insolence.

La cour n'était plus au Louvre, elle était au Palais-Cardinal, où le roi lui-même allait rendre visite au prélat orgueilleux qui convoitait son sceptre.

Mais le ciel devait châtier tant d'audace.

Déjà Richelieu portait en lui le germe d'un mal

incurable. D'ailleurs, il n'était plus jeune; il avait cinquante ans révolus. La colère et les passions de la haine lui donnaient une âcreté de sang que les médecins ne pouvaient combattre et qui menaçait chaque jour son organisation des accidents les plus graves.

Le ministre dormait à peine. Sans doute les fantômes de ses victimes épouvantaient ses rêves. L'activité seule pouvait le soustraire aux remords, et il passait les nuits à dicter des dépêches.

Richelieu, depuis l'arrestation du maréchal, semblait avoir perdu jusqu'à mon souvenir. Il est vrai que la mort de Marillac, de Montmorency et d'Urbain lui avaient inspiré de lugubres et fatales préoccupations, augmentées encore par la guerre avec l'Autriche et celle avec l'Espagne qui était imminente.

Je regardais, du reste, comme un bonheur pour moi d'être oubliée de cet homme, et je ne revenais pas de mon ancienne audace à le braver. Mais à l'époque où je lui repris les lettres de madame de Chevreuse, il était beaucoup moins effrayant et moins sinistre.

Comme par une permission de la Providence, il sentit les premières atteintes de sa maladie de poumons, le jour même où on lui apporta la nouvelle du supplice de Grandier.

Le procureur général et le père Joseph étaient restés en Poitou; le premier pour essayer de purger la province de brigands qui la désolaient, le second pour atténuer l'impression fâcheuse que l'injustice de la sentence rendue contre le curé de Saint-Pierre avait produite sur les populations.

Ils durent l'un et l'autre éprouver de cruelles épouvantes, car Lactance mourut effectivement à la fin du mois qui suivit le procès d'Urbain, et tous les autres exorcistes périrent dans l'année, justifiant ainsi l'annonce prophétique de la victime.

L'exécration des cœurs honnêtes les suivit au tombeau.

Tous les efforts du capucin ne réussirent pas à démontrer aux habitants de Loudun la justice du procès. Les directeurs du monastère eurent beau continuer les grimaces de la possession : la complicité des nonnes devenait palpable, et l'on vit à quel point d'esclavage et de soumission dégradante le fanatisme pouvait réduire de malheureuses femmes.

Elles durent se résigner à jouer jusqu'au bout leur comédie indigne.

Léviathan sortit du corps de Jeanne de Belfiel, le 5 novembre de l'année suivante, déclarant qu'il s'était fort ennuyé d'avoir fait la religieuse à Loudun, mais qu'il n'avait pu s'en aller comme il était venu.

Isaacarum quitta son poste le jour des Rois, sans doute pour aller célébrer cette fête en enfer.

Quant à Béhémot, il fut le plus têtu, et s'en alla seulement vers le milieu d'octobre 1637. Il était mieux logé que les autres et faisait assez bon ménage avec son ursuline.

En se regardant, le père Joseph et Richelieu ne devaient pas rire, comme les augures de Rome, mais frissonner de la tête aux pieds. Ces deux prêtres inspiraient une horreur profonde. On espérait que la maladie du cardinal prendrait une tournure sérieuse et en débarrasserait le royaume; on reprenait un peu de hardiesse; on parlait hautement de ses crimes, surtout chez moi. Personne ne se gênait. Si j'avais encore assez de prudence pour ne rien dire moi-même je laissais aux autres la plus entière liberté.

Un matin, comme j'étais à ma toilette, je vis paraître un officier des gardes de Richelieu.

— Mademoiselle, me dit-il, Son Éminence désire vous voir, et j'ai l'ordre de vous conduire au Palais-Cardinal.

Je tressaillis de saisissement.

Quelle raison pouvait engager le ministre à m'appeler, après un aussi long oubli? A-t-il su mes relations avec la reine? Lui a-t-on rapporté que je recevais ses ennemis et que je donnais dans mon cercle champ libre à ses détracteurs? Malgré mon effroi, je réussis à faire assez bonne contenance, et je répondis à l'officier :

— C'est bien, Monsieur, vous me voyez prête à vous suivre.

XI

Je trouvai Richelieu sur le balcon de son palais, du côté des jardins. Il était couché au soleil, dans un vaste fauteuil où sa personne disparaissait presque tout entière, et deux angoras dormaient sur sa robe rouge.

Ma fierté s'indignait qu'il pût me juger susceptible de crainte. Je lui fis un salut cérémonieux et fort calme.

En l'examinant, je crus voir un moribond. La vieillesse avait étendu sur lui sa main décharnée. Tous ses cheveux étaient blancs; des rides profondes sillonnaient son visage, et ses yeux ressemblaient à des flambeaux qui vont s'éteindre.

Il toussa fort longtemps, me regarda d'un air triste et me dit avec reproche :

— Ah çà, tu as donc perdu toute espèce d'amitié pour moi, ma chère Marion?

— Hélas! Monseigneur, je n'oserais plus me dire votre amie?

— Explique-toi... tu en rougirais peut-être?.. C'est une chose en vérité par trop désolante! Jamais ces

malheureuses femmes ne voudront comprendre que, dans l'intérêt de l'État, je dois être inflexible. Elles gardent rancune à l'homme des actes du ministre, et refusent de lui tenir compte de la responsabilité sévère à laquelle il est astreint. Voyons, crois-tu que mon cœur n'ait pas gémi de la nécessité où je me trouvais de t'interdire ma présence? Je ne me sentais pas la force de résister à tes larmes, et je voulais que le temps eût calmé ta rancune pour te demander de reprendre nos anciennes et amicales relations... Là! quitte avec moi cet air de froideur!... un peu d'indulgence, et redeviens bonne fille comme par le passé!... Ton souvenir m'était précieux. Je vois avec satisfaction que les années, dont j'ai tant à me plaindre pour ma part, ont respecté tes charmes : tu es toujours fort jolie, mon enfant!

— Je vous sais gré de vous en apercevoir, Monseigneur. Au milieu des soins nombreux qui vous agitent, pouvez-vous avoir encore le loisir de vous occuper d'une pauvre femme et de lui adresser des compliments semblables?

A ces mots prononcés avec froideur, je le fixai d'un œil attentif, essayant de deviner s'il n'y avait point sous ses discours affectueux quelque arrière-pensée perfide.

Sur son front et dans ses regards, comme dans l'inflexion de sa voix, je ne vis rien qui pût justifier mon inquiétude.

Il toussa de nouveau, caressa ses chats et me dit avec une sorte d'hésitation :

— Tu as été à Loudun?... le père Joseph m'a positivement affirmé t'avoir reconnue.

— Votre digne capucin n'a pas menti, Monseigneur.

— Et qui te menait dans cette ville?

— La curiosité.

— Tu assistais aux exorcismes?

— Oui, j'ai vu tous les détails de ce drame abominable, lui répondis-je avec un accent qui le fit tressaillir.

— Tu n'as pas écouté, j'imagine, les propos de la calomnie? Ah! ma pauvre Marion, les puissants de la terre ont autour d'eux une foule de lâches flatteurs, toujours prêts à outrepasser leurs ordres.

— Eh bien! m'écriai-je, ces lâches flatteurs il faut les punir!

— Y songes-tu, ma chère? me répondit Richelieu: des hommes qui agissent dans le but de vous être utiles!... Cependant j'ai désavoué les actes de Laubardemont, je l'affirme, et j'ai voulu causer avec toi de ces choses, afin de te dépersuader, ma chère, dans le cas où tu aurais cru... Du reste, il y dans tout ceci du pour et du contre. Grandier avait commis des crimes, et l'on a prouvé, ce me semble, qu'il était un peu coupable de sortilége et de magie... On a vu des choses plus surprenantes... Le diable est bien fin, ma chère enfant!

— De grâce, Monseigneur, ne parlons plus de cette ignoble affaire, dis-je en voyant l'embarras où le jetait la défense d'une mauvaise cause. Vous avez eu sans doute d'autres motifs de m'appeler près de vous.

— Pourquoi cela?... Eh! non, je voulais tout simplement te voir! J'ai conservé, tu le sais bien, de l'affection pour toi. Ne m'as-tu pas rendu un service réel?... tu m'en rendras d'autres encore.

— S'il est possible de m'en dispenser, lui répondis-je avec amertume, je vous en saurai beaucoup de gratitude. Lorsque je m'emploie pour Votre Éminence, j'ai vraiment du malheur, et si je n'avais pas emmené Buckingham en Angleterre, il existerait peut-être encore.

— Il me semble vous avoir prouvé jadis, Mademoiselle, que j'étais innocent de sa fin tragique.

— Monseigneur...

— Ah ! vous n'êtes plus disposée à me servir ?... Je vous le disais bien, vous ressemblez à beaucoup d'autres ; vous me jugez uniquement d'après la sévérité de mes actes.

— Et comment voulez-vous qu'on vous juge, monsieur le cardinal ?

— En me tenant compte de la dure nécessité dont je subis la loi. Puis-je laisser vivre des traîtres ? Faut-il oublier les intérêts du prince et me montrer clément pour des crimes contre la couronne ?

— Ah ! Monseigneur, ce n'est pas agir dans les intérêts du roi que de toucher ainsi aux plus beaux noms de France !... La postérité doit-elle, à chaque page de votre histoire, rencontrer une tache de sang ? Croyez-moi, c'est une chose mauvaise de faire trembler tout un peuple. Vous êtes à plaindre de lire l'épouvante et la haine dans les regards de ceux qui vous entourent.

— C'est vrai, murmura-t-il d'un air chagrin, tout le monde me déteste, et peu de personnes oseraient prendre avec moi ton langage ; cela m'inspire beaucoup d'admiration pour ton caractère, ou du moins cela fortifie l'idée que j'en avais déjà. Sans doute, il est beau de dire hautement sa pensée... Malheureusement tu penses mal, et tu prends la délicatesse de tes nerfs pour de la logique. Eh ! bon Dieu ! je trouve tout simple qu'une nature de femme se révolte à la vue du sang ! Moi-même je souffre, je déplore de cruelles exigences ; mais si je faiblis avec mes adversaires, demain, sur l'heure, ils obtiendront ma disgrâce. Alors que deviendra le royaume ? je tremble d'y songer ! Le roi ne sait rien de rien ; il ne s'occupe qu'à des espiègleries. Croirais-tu, par exemple, qu'il passe des journées entières à médire de moi avec le jésuite Gaussin, son confesseur ? J'arrive, il fait sem-

blant de réciter l'office... Pauvre tête! pauvre tête! Je suis obligé de me tirer seul d'embarras, personne ne me seconde; je n'ai devant moi que des traîtres... Jusqu'à Puylaurens, mon cousin par alliance! Je l'ai marié à mademoiselle de Pontchâteau, et il s'entend avec Monsieur pour me nuire, c'est affreux! Il a bien fallu l'enfermer à Vincennes. Ce matin, Gassion, une autre de mes créatures, a refusé de me servir contre le comte de Soissons, exilé à Sedan et qui menace d'entrer à main armée dans le royaume; Gassion m'accuse de vouloir le contraindre à l'espionnage... Imbécile! Enfin, que te dirai-je, mon enfant? J'en suis à me défier de tout le monde. Cet absurde père Joseph me sert dans l'espoir d'obtenir le chapeau de cardinal, et franchement, il est impossible de donner une pareille coiffure à ce crâne pelé!

Je ne pus m'empêcher de rire de la boutade.

— N'est-ce pas?... ce serait le comble du ridicule. Vois un peu, Marion, combien tout cela est terrible! Sera-ce la reine-mère qui sauvera le royaume des périls où le jetterait mon abdication? Cette tête de femme est bonne à brouiller les cartes et à fomenter la discorde. Elle veut gouverner le roi; rien ne lui coûtera pour y parvenir, dût-elle mettre le pays à deux doigts de sa ruine. Comptera-t-on maintenant sur Anne d'Autriche, une autre cervelle insensée, prête à vendre la France pieds et poings liés à l'Espagne!

— Oh! Monseigneur!

— Parbleu! j'en suis sûr, et j'en aurais des preuves irréfragables, si j'avais pu mettre la main sur certaine correspondance... Mais je ne renonce pas à la découvrir.

— Oui, cherche! pensai-je, tu la trouveras.

Je repris à haute voix :

— Vous me surprenez étrangement. Entre nous, je crois la reine incapable...

— Puisque je te l'affirme! Elle s'entendait avec son valet de chambre et une satanée baronne de Melleval, qui se cache, on le dirait du moins, dans les entrailles du globe... Ah! si je la prends un jour!

Je commençais à me sentir mal à l'aise.

— Mais peut-être, Monseigneur, sont-ce là de faux rapports?

— Non, non, ma police est bien instruite. Et juge maintenant de la fermeté du roi : malgré de tels soupçons, il s'est réconcilié avec la reine... Oui, sous prétexte d'un orage! C'est un prince nul, sa faiblesse est mon excuse. Tout serait perdu si je n'étais inflexible. Mais, à part quelques actes sévères, il faut me remercier des grandes choses que j'exécute. N'ai-je pas rendu la France glorieuse et puissante? C'est aujourd'hui la première nation du monde. Je soutiens sans cesse des guerres à l'extérieur, et cependant l'intérieur est florissant. Je protége les lettres et les arts; je viens de fonder l'Académie française, pour épurer la langue et former le goût... Voilà, certes, une belle création, ma chère! Ton ami Saint-Sorlin est un des premiers nommés. Il serait aussi par trop injuste de ne m'avoir de tout cela aucune reconnaissance. Que mes ennemis me blâment systématiquement, cela se conçoit; mais ceux auxquels j'ai fait du bien, mes amis, toi, Marion, vous devriez rougir d'imiter un pareil exemple; il est honteux pour vous d'être sourds à ma justification.

— Cependant, je vous écoute, Monseigneur, lui dis-je, presque émue de ce long discours qu'il me débitait pour arriver je ne sais où.

— Oui... mais tu es froide, tu es sérieuse, tu n'es plus la Marion d'autrefois. Pourtant j'ai plus que jamais besoin d'affection. Ils me fuient tous, ils me haïssent, je ne crois à aucun de leurs serments... et je me suis assez bien conduit avec toi pour te prier de

ne pas agir comme eux. Voyons, que me reproches-tu? l'arrestation de Bassompierre! Sans ma crainte de te causer une douleur trop violente, le maréchal n'existerait plus aujourd'hui. Les autres sont morts, lui est prisonnier... Enfin nous en reparlerons...

Malgré l'effroi que je ressentis à ces paroles sinistres, une espérance me fit battre le cœur.

Oh! si je pouvais obtenir la liberté du malheureux captif! Je résolus de ménager le cardinal et de remporter sur lui cette victoire.

— Mais d'abord, Marion, poursuivit-il, dis-moi que tu ne me hais pas. Je t'ai mandée tout exprès pour avoir cette assurance... Ne crains rien, je ne te parlerai plus d'amour! J'aurais mauvaise grâce avec ces cheveux blancs qui me sont venus, avec ce corps épuisé de souffrance, de faire le langoureux à tes genoux. Peut-être vaut-il mieux que tu te sois montrée cruelle; car à présent, du moins, tu peux me donner ton amitié, ta bonne amitié... Ne me la refuse pas, Marion... embrasse-moi!...

Je me levai pour obéir.

Ce ne fut pas toutefois sans un profond sentiment de dégoût et de répugnance.

— Tu me trouves bien changé, n'est-ce pas?

— Un peu, Monseigneur; mais le repos vous rendra des forces.

— Oui, je l'espère... Les médecins me l'affirment... Ah! pourquoi ma destinée m'entraîne-t-elle sur cette route funeste? toutes ces choses me tuent!... Où sont mes beaux jours de jeunesse, mes jours de paix et de tranquillité sans nuages? L'ambition n'avait pas encore germé dans mon âme, je ne me défiais de personne, je m'abandonnais avec naïveté à tout ce qui me semblait joie et bonheur! Lorsque je me rappelle ce temps-là, Marion, ma paupière devient humide... Oui, je pleure, moi, l'inflexible mi-

nistre, moi, l'homme de sang! Tu m'as cru peu-être incapable d'une affection constante? Eh bien! j'en ai une qui dure depuis vingt ans, une franche et douce amitié comme celle que je te demande... J'ai bien envie de te raconter ce souvenir.

— Parlez, Monseigneur, lui dis-je toute surprise de mon émotion.

— Je disais vingt ans... Il y en a dix-huit ou dix-neuf au plus... J'étais allé passer l'automne à un vieux château perdu dans les montagnes d'Auvergne, un site ravissant! Mon évêché de Luçon me devenait insipide; j'avais une santé chancelante, et l'on me conseillait l'air vif et pur des montagnes. Ma famille, originaire de Poitou, connaissait un des capitaines de l'armée qui formait alors le premier siége de La Rochelle, en 1617. Ce capitaine (je ne te le nommerai pas, Marion, je suis discret!) me força presque de le suivre en Auvergne, et me présenta à sa jeune femme, très-jolie personne, aux grands yeux rêveurs. Elle s'ennuyait beaucoup dans ce gothique manoir, dont le lierre couronnait les créneaux et dont les corneilles habitaient les tours.

— Une triste société, Monseigneur!

— N'est-ce pas? d'autant plus que le mari, soldat dans toute la force du terme, ne comprenait rien à la mélancolie de sa femme. Si elle paraissait triste, il lui adressait quelques paroles bourrues et allait chasser dans la montagne... C'était une grave imprudence! il me laissait seul avec la châtelaine, et nous nous promenions ensemble, à l'ombre des grands arbres du parc.

— Ah! Monseigneur, j'achèverais presque l'histoire.

— Ne m'interromps plus... Tu le devines, bientôt j'eus de l'amour pour elle, et j'osai le lui dire. Douce et bonne comme un ange, elle ne se fâcha pas... Et

puis elle était si malheureuse avec le capitaine! Quand celui-ci fut obligé de retourner au siége... ma foi, je me trouvai beaucoup plus malade, et l'air des montagnes m'était de plus en plus nécessaire! Il partit sans soupçon et sans défiance, et je restai en compagnie de ma belle châtelaine... Oh! quelles heures divines! quels charmants souvenirs!... mais notre amour était innocent et chaste : ne fais, je te prie, aucune supposition fâcheuse.

— Le ciel m'en préserve!... je vous connais trop pour oser soupçonner la candeur de cette affection.

— Toujours ironique et maligne! Ne te corrigeras-tu donc pas?... Mais n'importe... Quelque temps après, Marie de Médicis daigna m'honorer de ses bontés. Pourquoi l'a-t-elle regretté depuis, et m'a-t-elle fait un devoir de la rigueur? J'ai constamment profité de l'accroissement de ma puissance pour être utile au mari de ma châtelaine, et j'ai réussi à lui obtenir plusieurs missions importantes.

— Afin d'aller visiter, en son abscence, le vieux manoir d'Auvergne.

— Tu l'as dit, c'était mon seul bonheur! Grâce à moi, le capitaine atteignit bientôt les plus hauts grades. On le nomma maréchal de France après la guerre du Piémont. Malheureusement, il est mort, voici quatre ans, en Lorraine, d'une fièvre inflammatoire, sans quoi je l'aurais poussé jusqu'au bâton de connétable. Aujourd'hui, sa veuve habite la capitale. C'est ma meilleure amie; elle me juge autrement que toi, ma chère, et comprend les nécessités de situation. Son fils... Ah! je ne te l'avais pas dit, elle a un fils, un jeune homme charmant, à l'avenir duquel je m'intéresse... Oui, je m'occupe de le mettre bien en cour.

— En vérité, Monseigneur? Il doit y avoir dans votre affection pour cet enfant quelque chose de... paternel.

— Tais-toi! tais-toi!... Si je me suis montré faible un instant pour tes charmes, est-ce une raison de supposer...

— Que vous avez été faible aussi avec la belle châtelaine? Hélas! Monseigneur, vous êtes un homme comme un autre! lui dis-je, en appuyant sur cette phrase qu'il m'avait plusieurs fois répétée jadis.

— Allons! allons! tu vas me faire repentir de ma confiance!

Il se défendait médiocrement. Je le voyais très-flatté de mes insinuations téméraires.

— Une chose me rassure, dit-il, c'est que je ne t'ai pas nommé les masques.

Au moment où il proférait ces mots, la porte de son cabinet s'ouvrit et Saint-Georges entra.

— Monseigneur, dit-il au ministre, il y a là, dans les antichambres, le jeune marquis de Cinq-Mars. Je l'engageais à revenir; mais il tient à parler à Votre Éminence.

La figure pâle de Richelieu se colora d'une teinte pourprée, que je pris d'abord pour un signe de colère. Je me trompais.

Il se hâta de répondre :

— C'est Henri.., Qu'il entre, mon Dieu! qu'il entre!

Saint-Georges disparut, et le cardinal se retourna vers moi.

— Vraiment, dit-il, c'est bizarre : il me monte parfois comme du feu au visage, et ces éblouissements m'inquiètent... Peut-être suis-je plus malade qu'on ne croit, ma pauvre enfant!

Il s'était senti rougir et me donnait cette explication assez maladroite de son changement de physionomie.

L'instant d'après, entra un fort beau jeune homme, de dix-sept ans à peine et d'un extérieur plein de no-

blesse et de grâce. La nature l'avait doué de tous les agréments possibles. Il portait son riche costume avec une aisance et une distinction parfaites.

S'approchant du fauteuil du cardinal, il s'inclina d'un air très-révérencieux et dit :

— Le roi m'a nommé capitaine des gardes... C'est à Votre Éminence que je dois cette haute faveur, et je suis venu...

— Bien, bien, Henri !... nous causerons de cela plus tard.

— Non, Monseigneur, je tiens à vous exprimer ma gratitude à l'instant même, et j'irai porter ensuite à ma mère cette heureuse nouvelle.

Le jeune homme parlait avec un ton glacé qui me surprit étrangement. On eût dit que remercier le cardinal était une corvée pénible dont il se débarrassait en toute hâte.

Cependant le ministre n'eut pas l'air de remarquer la froideur de sa contenance. Il lui répondit d'une voix affectueuse :

— Vous êtes jeune, monsieur de Cinq-Mars, et vous laissez parler votre cœur ; mais peut-être un jour, serez-vous comme les autres, un ingrat ?

Or, le nouveau capitaine des gardes ne l'écoutait plus. Il venait de remarquer ma présence et ses yeux s'attachaient sur les miens avec une curiosité singulière.

M. le marquis de Cinq-Mars me trouvait de son goût.

Le fait est que ma sagesse actuelle me rendait très-jolie. J'avais trente-cinq ans, mais on ne m'en eût pas donné vingt-cinq, et je pouvais me retrancher hardiment deux lustres sans être soupçonnée de mensonge.

— Eh bien ! Henri, eh bien ! s'écria le cardinal, est-ce qu'on regarde ainsi les dames, Monsieur ?

Surpris en flagrant délit d'admiration, Cinq-Mars devint très-rouge.

Il salua Richelieu et lui dit :

— Maintenant, veuillez me permettre, Monseigneur, d'aller faire partager ma joie à la maréchale.

— Va, mon ami, va !... tu peux l'assurer en même temps que ce n'est pas ma dernière faveur.

En parlant ainsi, il l'attirait vers son fauteuil et l'embrassait sur les deux joues. M. de Cinq-Mars ne parut pas très-flatté de l'accolade. Pour moi, je n'en revenais pas : il me semblait que Richelieu avait du cœur ! D'abord il s'était tenu sur la réserve, puis il avait malgré lui cédé à l'entraînement.

Une fois le jeune homme parti, je m'aperçus que le ministre me regardait avec assez de malaise.

— C'est un enfant auquel je m'intéresse, me dit-il en prenant un ton d'indifférence.

— Oui, Monseigneur, mais il y a une chose bizarre...

— Quoi donc ?

— Votre protégé vous ressemble.

— Il me ressemble !... tu trouves? me dit-il, en se trahissant encore.

— Oui, je vous le jure, c'est fappant !

Il reprit son air grave et murmura :

— Le hasard, c'est possible.

— Oh ! le hasard, Monseigneur ! Ce jeune homme à qui vous témoignez un intérêt si vif, sa mère à laquelle il se montre pressé d'apprendre vos bienfaits ; tout cela, rapproché de la confidence...

— Assez ! cria-t-il d'un ton brusque : ne cherchez pas, Mademoiselle, à deviner au delà de ce que j'ai voulu dire. Vous êtes dans l'erreur !... Ce jeune homme et sa mère seraient les héros de l'histoire, que mon affection pour la châtelaine a été, je le répète, chaste et pure.

Il parlait de manière à couper court à toute plaisanterie.

— Mais, reprit-il, ce n'est pas une raison pour nous fâcher. Saint-Georges ira t'avertir, quand je désirerai te voir, et je ne te retiens plus, car je suis accablé de travail... Que d'affaires, ma pauvre Marion, que d'affaires! Une lutte européenne éclate; l'Autriche n'est pas encore matée, et voici les Espagnols en France... Il faut suffire à tout cela!... Ces imbéciles de Parisiens crient et menacent, parce qu'ils me savent malade, mais aussitôt que je pourrai sortir, je veux aller par les rues sans escorte, et ils me prodigueront les respects et les hommages... Oui, je connais le peuple! ce n'est pas lui que je crains. Une bête de somme peut ruer de temps à autre : on la bride et tout est dit... Au revoir, ma chère, au revoir!

— Mais vous m'aviez promis, Monseigneur, de reparler du malheureux prisonnier?

— C'est juste... En effet, je t'ai préparé une surprise. Va chercher cet écrit... là, sur le guéridon... Très-bien!... Je te permets de l'ouvrir.

Je lus. C'était une permission d'entrer à la Bastille.

— Oh! sa grâce! m'écriai-je en tombant à genoux, sa grâce Monseigneur!

— Impossible, me dit-il froidement, du moins jusqu'à nouvel ordre. Sache-le, je ne cède jamais aux sollicitations, même quand elles me sont adressées par les personnes que j'aime. Tous mes plans, toutes mes manœuvres sont le résultat de calculs faits à l'avance, et je ne donne rien à l'impression du moment. Si l'on veut obtenir de moi quelque chose, le plus sûr est de ne pas me le demander : tu en as à la minute une preuve palpable... Allons, adieu!... Je prends courageusement mon parti, j'espère, et tu

m'admires? Ne plus être jaloux, t'envoyer au maréchal!... Ah! la vieillesse! la vieillesse, je la sens qui me glace et tu n'as plus rien à craindre de moi, ma chère enfant. Va, sois heureuse!... console de ton mieux le captif... Il doit s'ennuyer beaucoup là-bas, j'en ai peur!

Le mot me parut d'une cruauté révoltante, mais il n'était pas prudent de le témoigner.

Je m'emparai de l'écrit, je fis une révérence au cardinal et je quittai le palais pour courir à la Bastille.

Richelieu, je m'en doutais bien, ne m'avait pas uniquement accordé cette permission pour me faire plaisir : je le savais incapable d'une telle prévenance et je n'étais pas dupe de ses protestations d'amitié. Sans doute il avait appris quelque chose des propos tenus dans mon cercle, et il voulait s'assurer si je devenais réellement son ennemie.

Comme jadis, il aurait pu essayer d'introduire chez moi des limiers de police; mais il n'employait jamais deux fois de suite les mêmes moyens dans la crainte qu'on ne les éventât.

J'étais donc à peu près certaine qu'il allait connaître tous mes entretiens avec Bassompierre. De quelle façon s'y prendrait-il? Je ne le devinais pas au juste. Il avait pour cela mille roueries à lui connues.

Au Palais-Cardinal, par exemple, les murs se trouvaient remplis d'espions.

Richelieu avait-il à se plaindre de quelqu'un! il le mandait aussitôt dans son cabinet, lui adressait une verte mercuriale et l'envoyait ensuite attendre ses ordres dans une pièce voisine, où l'individu furieux exhalait souvent tout haut sa colère. Les espions étaient dans la muraille et prêtaient l'oreille. D'autres fois il faisait venir successivement cinq ou

six personnes, qui ne se gênaient pas le moins du monde entre elles pour se plaindre, sûres de ne pas se trahir, puisqu'elles avaient les mêmes griefs. La police prenait exactement ses notes, et le cardinal agissait en conséquence.

Les murs de la Bastille pouvaient contenir de pareilles cachettes; et les tyrannies antérieures, surtout celles de Louis XI, avaient dû s'aider de ces précautions machiavéliques.

En conséquence, je rentrai chez moi pour écrire un billet, que je plaçai dans mon sein.

Dix minutes après j'étais à la Bastille, et les impressions de terreur qui m'assaillirent à l'aspect de ce triste lieu me sont toujours présentes.

Il y règne un silence lugubre. Le pas monotone des sentinelles éveille seul l'écho des voûtes ténébreuses. Rarement on sort les prisonniers de leurs chambres, encore est-ce pour les entasser dans un endroit appelé le *préau*, sorte de puits quadrangulaire dont le soleil ne visite jamais les parois humides. Les plus favorisés se promènent quelquefois sur la plate-forme des tours, permission précieuse, impitoyablement refusée aux prisonniers d'État.

Ces tours sont au nombre de six, hautes, menaçantes, chargées de canons et peuplées de gardes.

J'entendais retomber avec fracas les lourds battants des portes de bronze; chaque verrou qui se refermait me donnait des pensées sinistres et faisait passer en moi un frisson d'épouvante.

Lorsque j'eus présenté au gouverneur l'ordre signé du cardinal, ce chef des geôliers daigna me donner une preuve de galanterie et me conduire lui-même à la tour du Septentrion, qu'habitait Bassompierre.

Il m'introduisit dans la chambre du captif et se retira discrètement.

Le cœur me battait avec force.

Je voyais le maréchal assis et écrivant, au dessous d'une étroite fenêtre garnie d'épais barreaux. Il ne tourna pas la tête, croyant sans doute avoir affaire à l'un de ses gardiens. Je m'approchai, tout émue, et je posai doucement ma main sur la sienne.

Bassompierre se retourna, me reconnut, devint pâle et perdit connaissance.

J'aurais dû prévoir ce saisissement chez le malheureux captif, revoyant, après tant de jours de solitude, un visage ami, les traits d'une femme aimée! Il n'avait eu jusque-là sous les yeux que les physionomies sombres et farouches des hommes auxquels on confiait sa garde.

Me souvenant d'avoir pris un flacon sur moi, je ne voulus recourir à personne et je fis respirer des sels au maréchal, en m'agenouillant devant lui.

Bientôt, je lui eus rendu l'usage de ses sens.

Il me regarda pour la seconde fois, prit ma tête entre ses deux mains, y colla ses lèvres avec délire et fondit en larmes.

— Toi! s'écria-t-il, ma douce Marion!... Merci, merci, mon Dieu, vous qui me réserviez ce bonheur!

Puis il pleurait et m'embrassait encore.

Je lui rendais ses caresses et nous confondions nos larmes. Pauvre ami! qu'il était changé! Ses cheveux avaient blanchi comme ceux de son bourreau.

— Il t'a donc enfin permis de venir, ce misérable! cria-t-il en serrant les poings avec rage.

D'une main, je lui fermai rapidement la bouche, tout en lui montrant de l'autre le billet, jusque-là caché dans ma poitrine. Il était ainsi conçu :

« Le cardinal est un infâme!... tu as dû apprendre ses crimes, il est plus dangereux que jamais. Crois-le bien, s'il m'a laissé la joie de te voir, c'est pour connaître ce que nous pensons de lui... Des espions nous écoutent, j'en suis sûre, je devine sa tactique

odieuse... Dissimulons, je t'en conjure, ton salut le veut... Silence! »

Et pendant qu'il lisait, je poursuivais à haute voix :

— De quel misérable parlez-vous, mon ami? Ce ne peut être du cardinal, de ce bon cardinal!... Il m'a donné si gracieusement la permission de vous rendre visite! Je sais les motifs qui ont mis obstacle à ce que la prison m'ouvrît plus tôt ses portes. L'heure où il vous fera sortir approche peut-être, il ne m'a pas défendu l'espérance. Ses ennemis l'obligent à être rigoureux... Oui, maréchal, je vous le jure! M. de Richelieu à bien voulu me prouver toutes ces choses, ce matin même... Espérez! espérez!... Pourquoi perdre en récriminations et en paroles de colère les moments précieux qu'il nous accorde?... Trois jours avec toi, comprends-tu? trois jours de félicité, de transports et d'ivresse!... je t'aime! je t'aime!

Bassompierre m'embrassait avec délire.

— Oh! Marion, comme ta voix résonne mélodieusement à mon oreille! Les cieux m'envoient un ange... Plus près, sur mon cœur! et sois bénie, toi qui viens adoucir mes angoisses et chasser ma sombre tristesse! Oui, c'est possible, Marion, j'aurais tort de haïr le cardinal; mais j'ai tant souffert!... Six années, six siècles, sous ces murs! Enfin, j'ai provoqué ses rigueurs; je regrette sincèrement ma folie. Oh! de l'air! de l'espace! la liberté, et que la France et le monde aillent comme ils voudront!... Je suis revenu des ambitieux projets des cours. Une douce retraite, loin du Louvre, avec toi, dans ma belle Lorraine; achever là ma carrière, voilà tout ce que je demande.

— Oui, mon ami, vous avez raison. Je rapporterai vos sages paroles à Son Éminence... Encore une fois, espérez!...

Il suffit d'un instant de bonheur pour faire oublier à l'homme de longs jours d'infortune, et c'est à mon avis un grand bienfait de la Providence. Bassompierre n'avait déjà plus le souvenir de ses tortures. Sa main dans la mienne, son regard plongé dans mon regard, il jouissait de ma présence, il était heureux.

Tout à coup un grincement de la porte nous fit tressaillir, et je vis entrer deux personnages qui accoururent se précipiter avec émotion dans les bras du prisonnier.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! tous ceux que j'aime ! s'écria Bassompierre.

Les nouveaux-venus étaient Timoléon d'Espinay de Saint-Luc, son beau-frère, et le comte d'Estelan, son neveu, dont les efforts, comme les miens, avaient été jadis impuissants pour l'arracher de la Bastille.

Les premières caresses échangées, ces messieurs me saluèrent ; puis Timoléon de Saint-Luc me dit, en joignant les mains avec un geste de surprise :

— Trois permissions en un jour, après nous en avoir refusé pendant six ans !... Le cardinal va mourir !

Ainsi soit-il ! dit le comte.

Bassompierre se hâta de les interrompre.

Il leur tendit mon billet déployé, et renouvela la scène que nous venions d'avoir ensemble.

— Mes chers amis, dit-il, mademoiselle Delorme m'a tout à l'heure fait connaître des choses qui modifient extrêmement mon opinion sur le cardinal. En conséquence, je vous saurai gré de le ménager devant moi, et je vous supplie de ne tenir à son égard aucun discours inconvenant. Je suis enchanté de votre visite... Amusons-nous, dînons ensemble et trinquons à ma liberté !

M. de Saint-Luc et le jeune comte avaient compris.

— Allons, s'écria le premier, Dieu veuille que cet espoir ne soit pas trompeur!

— Ce bon cardinal! dit d'Estelan, je ne serais pas étonné qu'on le calomniât!

Bassompierre appela ses gardiens et leur donna des ordres pour servir au plus vite une dîner splendide. Avec de l'or, il était facile aux prisonniers d'obtenir tout ce qu'ils désiraient : faible adoucissement qui ne les empêchait pas de sentir le poids de leurs chaînes.

Le maréchal de Saint-Luc s'était montré toute sa vie grand admirateur du beau sexe, et constamment il avait sacrifié les affaires au plaisir.

On racontait de lui mille anecdotes galantes. Femmes du peuple, paysannes, servantes d'auberge, tout lui fournissait matière à séduction.

Il donnait à plein collier dans les charmes les plus bourgeois, ce qui ne l'empêchait pas de rendre aux attraits de cour la justice et les hommages qui leur étaient dus.

Amoureux universel, il portait le sexe féminin tout entier dans son cœur. L'âge ne l'avait pas tellement refroidi qu'il ne me lançât, de temps à autre, pendant le dîner, certaines œillades fort ardentes.

Nous étions d'un gaieté folle, et les échos du noir édifice répétaient de joyeux éclats de rire.

Bassompierre retrouva toute sa verve, toute sa gaieté, tout son esprit des anciens jours. Nous bûmes plus de cinquante fois à la santé du cardinal, et les espions durent être fort édifiés, car il y en avait sûrement. Cette visite de M. de Saint-Luc et de son fils, tant de faveurs accordées coup sur coup, devenaient une preuve de plus pour moi.

Cependant la permission de nos deux convives était beaucoup moins étendue que la mienne. On vint les mettre dehors à huit heures précises, et M. de Saint-Luc dit au captif en me regardant :

— Ma foi, mon cher, à ce prix-là, je passerais de grand cœur six années à la Bastille.

— Parbleu, oui! s'écria le maréchal, je ne me trouve plus à plaindre.

Ces galanteries étaient hyperboliques, néanmoins elles me faisaient doucement battre le cœur. Au bout de quelques jours, je quittai la prison d'État, laissant à Bassompierre des souvenirs et l'espérance.

L'espérance! fantôme radieux, qui dissipe le chagrin, pour le ramener souvent plus pénible et plus sombre! Une destinée cruelle allait bientôt me mettre en lutte directe avec le despote. Dois-je attribuer à cette lutte la prolongation de captivité du maréchal? Je ne saurais le dire. Toujours est-il que sa délivrance eut lieu seulement à la mort du farouche ministre. Les cachots me rendirent Bassompierre épuisé par une maladie mortelle.

Hélas! toutes les roses de ma vie sont effeuillées! Si le bonheur se montre encore à mon horizon, ce n'est plus qu'une pâle étoile, un astre fugitif, presque aussitôt voilé d'un nuage ténébreux.

Les jours d'expiation arrivent à grands pas.

Mon existence a compté trop de fautes pour ne point attirer les châtiments du ciel.

Mes lèvres ont épuisé la coupe enivrante, l'amertume reste au fond.

CINQUIÈME PARTIE

I

J'appris, à mon retour de la Bastille, que plusieurs personnes étaient venues me demander : Ninon d'abord, puis M. Pierre Corneille. Ce dernier m'avait apporté des places pour la première représentation d'une de ses pièces, à laquelle on accordait d'avance les éloges les plus pompeux.

On me dit, en outre, qu'un seigneur allemand, un comte du Rhin, s'était présenté dix fois pour me voir.

En ce moment même, il se résignait à m'attendre.

Thérèse avait jugé convenable de lui cacher mon absence de trois jours et s'était récriée sur son peu de chance dans le choix de ses heures de visite.

Il se promenait au jardin.

J'y allai bien vite et j'aperçus... Devinez qui?... mon chef de brigands des Alpes, mon bandit du Poitou, vêtu d'un superbe costume de rhingrave, arpentant les allées d'un air majestueux et s'appuyant sur une canne à pomme d'or.

Unterwald, pour venir à moi, déposa la solennité de sa contenance, et je lui tendis mes deux joues de bonne grâce.

Bientôt je fus au courant de son histoire.

Traqué en Suisse, il s'était vu contraint de chercher un refuge en France, essayant bien un peu, de temps à autre, de devenir honnête homme, mais toujours retenu par le scrupule d'abandonner sa troupe à la merci des lois. Tour à tour il avait exploité les provinces de l'est et celles du centre, jusqu'au moment où il me rencontra sur la route de Loudun.

Comme on se l'imagine, Marc Unterwald s'était fait un devoir d'accomplir mes vœux au sujet de Laubardemont fils.

Prenant son malheur en vrai philosophe, l'héritier du procureur général avait accepté le titre de brigand. Le capitaine m'annonça que Jacques s'acquittait en toute conscience de l'exercice de sa profession nouvelle.

— Ce jeune homme, dit-il, a beaucoup de goût pour le métier; son ardeur de rapine est grande, et il a des dispositions merveilleuses. Je me propose, au retour, de lui donner un grade distingué dans ma troupe.

Il m'amusait avec ces détails. Je me réjouissais d'en faire part à mes compagnons de route.

Marc Unterwald se plut à me rappeler ensuite les chants de le caverne, la robe d'Isaure et ma ressemblance avec l'objet de ses éternelles amours.

Son œil étincela d'une manière effrayante.

Je vis l'instant où il allait se permettre une déclaration dans toutes les règles. Peut-être s'en croyait-il le droit, sachant alors que j'étais Marion Delorme et se rappelant le riche écrin, accepté trop légèrement peut-être dans sa retraite des Alpes

Déjà, sur ma parole, je me trouvais fort embarras-

sée de mon bandit, lorsque j'aperçus au bout de l'allée un second visiteur. Il fut bientôt près de nous.

— Eh ! m'écriai-je, c'est monsieur de Cinq-Mars !

— Moi-même, répondit le jeune capitaine des gardes, qui me baisa les mains avec empressement. Veuillez me pardonner, Mademoiselle, de vous rendre visite sans en avoir sollicité l'autorisation... Mais j'ai tant de choses à vous dire!

— En vérité, m'écriai-je, des secrets?

— Oui, Mademoiselle, des secrets.

— Vous permettez? dis-je au rhingrave.

Et lui désignant le pavillon, à l'autre extrémité de l'avenue :

— Veuillez entrer dans ma bibliothèque, nous irons bientôt vous rejoindre.

Marc Unterwald fit un grimace légèrement significative; mais il n'osa point désobéir.

— Quel est donc cet homme? demanda Cinq-Mars, en se mettant à l'aise avec moi.

— C'est un comte du Rhin, lui répondis-je.

— Il me semble amoureux de vous?

— J'en ai peur.

— Hélas! il n'est pas le seul! murmura-t-il avec un soupir.

— Eh bien! Monsieur, que signifie ce langage?

— Il signifie, Mademoiselle, que je vous aime avec transport.

— Par exemple!

— Oui, je vous le jure, et je suis venu tout exprès vous révéler cet amour, au risque d'encourir votre colère. Mais ne vous fâchez pas; au nom du ciel, daignez m'entendre!... J'ai eu pour la première fois le bonheur de vous entrevoir chez le cardinal, et votre délicieuse image est restée gravée dans mon souvenir.

— Oui, Mademoiselle, depuis ce moment, vous

avez eu toutes les pensées de mes jours, tous les rêves de mes nuits!... C'est au point que j'osai tourmenter M. de Richelieu pour avoir votre nom.

— Serait-ce possible?

— Il me l'a caché bien longtemps; il inventait mille subterfuges. Enfin, il a cédé à mes instances, mais pour me défendre de vous voir.

— Ah! ah!... Tiens, au fait, je serais curieuse de savoir pourquoi.

— Vous ne me trahirez pas?

— Soyez tranquille, allez toujours.

« — Prenez garde, Henri! m'a dit Son Éminence, mademoiselle Delorme est une sirène fort dangereuse, et je ne la recevrais jamais, si elle ne se trouvait mêlée à ma politique. »

— Oh! le menteur!... Je vous prie de n'en rien croire, au moins, monsieur de Cinq-Mars.

— Bon! dit-il, je connais l'homme!

— C'est une raison pour le craindre et pour respecter sa défense.

— Se défense!... je la viole aujourd'hui, je la violerai demain, je la violerai toujours, s'écria-t-il avec feu.

— Bonté divine! vous aimez donc le fruit défendu?

— Oui, charmante, surtout lorsque ce fruit s'appelle Marion Delorme.

— Vous me donnez de l'orgueil, Monsieur. Après tout, je ne vois pas de quel droit le cardinal... C'est fort impertinent de sa part! Je me range du côté de la révolte... Dînez avec moi!

— J'accepte! vous êtes adorable, et je deviens fou d'amour.

— Chut!... N'allez pas si vite. Nous aurons à discuter ce chapitre-là; mais le temps nous manque. Ce soir, on donne la pièce du poëte Corneille. Je vous

offre une place à mes côtés, monsieur de Cinq-Mars.

— Bravo! je vous accompagne! Je veux que tout Paris m'aperçoive, je veux montrer au cardinal lui-même...

— Arrêtez!... D'abord il faut vouloir seulement ce qui me fera plaisir.

— Je l'entends ainsi, et je promets d'être votre esclave.

— C'est bien, je m'occuperai de forger les chaînes. En attendant, je vous ordonne d'aller chercher le rhingrave. De mon côté, je vais à ma toilette. Nous nous trouverons dans la salle à manger.

Cinq-Mars ne me laissa point partir sans me baiser de nouveau les mains avec chaleur.

Malgré sa jeunesse, il avait une grande aisance de manières et un aplomb merveilleux. Il était écrit, du reste, que j'échapperais à une déclaration par une autre; mais les galanteries du protégé de Richelieu me flattaient infiniment plus que l'amour de mon brigand.

Le dîner fini, tous les deux m'accompagnèrent au quartier du Luxembourg, où l'on venait de bâtir pour les comédiens une salle de beaucoup préférable à celle de l'hôtel de Bourgogne.

Pierre Corneille, ce jeune et timide poëte, dont le salon de mademoiselle de Lenclos nous avait révélé le génie, devait, ce jour-là, toucher au comble de la renommée littéraire, et briller, en dépit de l'envie, d'une gloire éclatante.

Il comptait déjà, parmi ses œuvres théâtrales, *Mélite*, dont nous avions eu la primeur; *Clitandre*, tragédie couronnée d'un beau succès; mais l'on sentit que l'auteur n'en était point encore à son chef-d'œuvre; *l'Illusion comique*, où son talent parut décliner, pour se relever dans *Médée*, allait obtenir enfin sa consécration solennelle par cette magnifique pièce du *Cid*, que nous allions voir.

Mademoiselle de Lenclos avait porté bonheur au poëte. Elle le prônait continuellement, même en son absence; car il habitait presque toujours Rouen, sa ville natale, où il trouvait dans la pauvre maison de son père moins de distraction à ses travaux.

Fier, indépendant, trop jaloux de sa propre estime pour se courber devant la faveur, il dédaignait les manœuvres de l'intrigue.

Ce caractère l'aida beaucoup à reproduire les sublimes élans de la vertu romaine; mais il mit obstacle à sa fortune. Richelieu ne comprenait pas un homme qui refusait de tomber suppliant à ses genoux pour lui demander un certificat de génie.

L'absurde Éminence enrageait d'être seule de son avis en déclarant les pièces de Corneille mauvaises.

Boisrobert disait bien un peu comme son patron, mais ce n'était point en public : chez lui la méchanceté n'excluait par le bon sens, et il ne voulait pas s'exposer au ridicule.

Richelieu avait dans sa maladie un prétexte pour ne point honorer de sa présence la représentation du *Cid*. En revanche, Louis XIII et Anne d'Autriche y assistaient avec toute la cour. Je vis ma bonne reine, elle me parut plus heureuse. Gaston, rentré en grâce, était à la droite de son frère. Tous les princes et toutes les princesses du sang se tenaient dans les loges voisines.

Dire que la salle était comble ne serait pas assez dire. Il y avait au moins deux spectateurs pour chaque place. Le parterre ressemblait à l'Océan dans un jour de houle.

Sur le théâtre, où nous étions, les acteurs pouvaient se remuer à peine, tant l'espace se trouvait envahi par un tourbillon de plumes et de manchettes, de velours et de satin. Tout ce que Paris comptait de gentilshommes et de seigneurs s'étaient donné rendez-

vous, au risque d'encourir la haine du cardinal. Il n'y avait pas de despotisme assez fort pour empêcher cette foule brillante de venir saluer la royauté du génie.

Nous allions gagner nos siéges, le rhingrave, Cinq-Mars et moi, lorsque j'aperçus Ninon causant familièrement avec l'auteur. Je m'approchai pour remercier Corneille de l'envoi de ses places.

Le poëte avait acquis un peu de hardiesse, mais sans rien perdre de cet air de modestie qui le caractérisa toujours.

— Monsieur, lui dis-je, *le Cid* est votre œuvre de prédilection, votre enfant chéri... Vous devez espérer un beau triomphe?

— Ah! Mademoiselle, en ce moment terrible on n'est plus sûr de rien... Toutes mes scènes me paraissent fausses et contournées, tous mes vers détestables.

— On prétend, Monsieur, dit Cinq-Mars, que le cardinal se montre vis-à-vis de vous fort injuste : est-ce vrai?

— Non, répondit doucement Corneille. Je ne lui ai jamais rien demandé, par conséquent, je ne me trouve pas le droit de me plaindre.

— Il devait aller à vous, Monsieur! il devait vous encourager, vous soutenir, au lieu d'accorder sa protection à des Chapelain, à des Scudéri! Je vous promets de lui exprimer ma façon de penser là-dessus, je vous le promets!

Un signal se fit entendre. On réclamait le silence. Corneille alla vers les comédiens, et nous fûmes bientôt assis, juste au fond de la scène.

J'avais exigé de Cinq-Mars qu'il se tînt un peu à l'écart, afin de ne point afficher une intimité trop grande.

Mon pauvre rhingrave était entièrement dépaysé.

Sa contenance trahissait un comique embarras. Cette société choisie, ce monde élégant lui imposaient. Il se fût trouvé sans doute beaucoup plus à l'aise au bord de quelque taillis, l'œil au guet et l'escopette au poing. Le vernis social qu'il montrait encore en Suisse avait disparu au sein de sa carrière aventureuse et presque sauvage. Il comprimait des soupirs, me regardait d'un air éperdu et m'adressait, j'en suis sûre, du fond de son cœur, toutes sortes de reproches de l'avoir amené là.

Enfin il parut se résigner, car décidément le cher homme était fort amoureux.

S'il eût reçu, pour l'heure, ma visite dans quelque défilé des Alpes, il n'aurait pas, je le crains, respecté comme autrefois ma ressemblance avec Isaure.

Deux actrices parurent, et la pièce commença au milieu du plus profond silence.

Le chef-d'œuvre est aujourd'hui devenu populaire. Je n'en donnerai pas une analyse, qui n'arriverait jamais à la hauteur des impressions ressenties. Il faut se rappeler ce qu'était le théâtre avant Corneille pour juger de l'étonnement des spectateurs. Ces vers à la fois si pompeux et si simples, ces situations émouvantes, ces sentiments exprimés avec tant de noblesse, ce dialogue entraînant, concis, énergique éveillaient l'enthousiasme. Pour l'esprit comme pour le cœur, c'était une révélation soudaine, un magnifique et splendide rayon de soleil chassant tout à coup les ténèbres.

Au second acte, le père de Chimène est tué par Rodrigue, et la jeune fille au désespoir tombe aux genoux du prince pour demander vengeance de ce meurtre.

Jamais, dans une assemblée d'hommes, on ne vit un effet de larmes et de saisissement pareil à celui qu'obtint cette scène, ce cri terrible de l'amante accu-

sant son amant, ce plaidoyer sublime de don Diègue défendant son fils.

Cinq-Mars avait rapproché son siége. Il se penchait entre Unterwald et moi pour écouter les acteurs.

Nos deux têtes se touchaient, sa joue effleurait mes cheveux, et je ne m'en apercevais pas. Au moment le plus pathétique, il me saisit la main; je pressai la sienne sans y prendre garde.

Mon rhingrave tressaillit; seulement alors je remarquai ma distraction.

Le second acte finissait.

Je portai les yeux du côté de mademoiselle de Lenclos, son visage était rayonnant : n'avait-elle pas, la première, deviné Corneille?

Enfin, que dirai-je? L'enthousiasme avait commencé dès le premier acte; au dernier, la salle croulait sous les bravos.

La toile venait de tomber.

Nous entourions Corneille. Il était un dieu pour nous.

— Votre main!... votre main! lui dit Cinq-Mars avec émotion.

Le poëte la lui tendit, et le jeune homme ajouta :

— Je suis plus heureux, Monsieur, que si j'avais touché celle de tous les rois de l'Europe et du monde entier!

Mais rien n'était au dessus des transports de Ninon. Elle embrassa plus de vingt fois le triomphateur. Le public demandait à voir Corneille, je crus qu'elle allait elle-même le présenter au public et dire :

« — Le voilà! c'est moi qui l'ai trouvé, c'est moi qui vous le donne! »

Quand le poëte arriva saluer les spectateurs, entre Chimène et Rodrigue, un nouveau tonnerre d'applaudissements éclata. Jamais prince aimé de son

peuple n'obtint un accueil semblable, ne reçut une ovation si touchante. On envoyait de toutes parts des fleurs et des couronnes. Une comtesse, qui n'avait pas de bouquet, lança vers la scène un collier de perles, et une marquise jeta son aigrette de diamants.

La famille royale se leva pour honorer l'auteur.

Quand nous fûmes un peu remis du tumulte et de l'enivrement du triomphe, je regardai autour de moi et je ne vis plus que le jeune capitaine des gardes.

Mon rhingrave s'était éclipsé.

Où pouvait-il être? pourquoi ce brusque départ et cette fuite impolie?

Le cavalier qui me restait me donna l'explication probable de la disparition du comte du Rhin. Lorsqu'il l'avait rejoint à ma bibliothèque, avant le dîner, Marc Unterwald s'était empressé de lui adresser cette demande :

— Aimez-vous mademoiselle Delorme, Monsieur?

— Si je l'aime? J'en perds la tête! avait répondu Cinq-Mars.

Évidemment, le pauvre rhingrave était possédé du démon de la jalousie. En bonne conscience, je ne savais qu'y faire. Mais, une dernière fois, où pouvait-il être? Toutes mes recherches dans les coulisses furent inutiles.

Cinq-Mars me donna la main pour me conduire à mon carrosse. Je crus devoir lui permettre, sur ses instances, de m'accompagner rue Culture-Sainte-Catherine, et jusqu'à mon domicile, exclusivement.

Mais je m'aperçus en chemin que le petit jeune homme était fort dangereux. Les amours de Chimène et de Rodrigue lui avaient exalté l'imagination outre mesure, et je dus me fâcher pour modérer son ardeur. Toutefois, ce ne fut qu'un semblant de colère. Il était vraiment très-aimable et très-spirituel. Mon cœur allait courir un péril sérieux.

La défense du cardinal à Cinq-Mars me revint à l'esprit.

Peut-être avais-je été imprudente de me moquer de cette défense; la voix de la sagesse me disait tout bas qu'une telle intrigue enfanterait bien des contrariétés et des ennuis.

Faisant aussitôt un effort sur moi-même, je résolus de combattre l'entraînement qui me portait vers ce jeune homme. Dailleurs, j'avais presque le double de son âge; il m'était impossible d'espérer chez lui de la constance.

— Voyons, monsieur de Cinq-Mars, parlons un peu raison... Depuis combien de temps habitez-vous Paris?

— Depuis la mort de mon père, il y a quatre ans.

— Où est-il mort votre père?

— En Lorraine, d'une fièvre contagieuse.

— A présent, dites-moi, je vous prie, où est situé le château d'Effiat?

— Mais, s'écria-t-il en riant, c'est un véritable interrogatoire!

— N'importe, répondez toujours.

— Il est situé dans les montagnes d'Auvergne.

J'attendais exactement toutes ses réponses, et cependant, je ne pus m'empêcher de tressaillir.

— Si vous m'en croyez, monsieur de Cinq-Mars, dis-je avec un accent de tristesse, nous couperons court à nos relations dès aujourd'hui. Nous voir encore serait une imprudence.

— Qu'ai-je entendu? s'écria-t-il; ceci devient un véritable logogriphe!... Oui, sans doute, mon père est mort en Lorraine, le château d'Effiat se trouve en Auvergne... mais il n'y a rien là qui puisse me condamner au chagrin de ne plus vous voir.

— Braver le ministre est une chose grave, Monsieur, pour vous et pour moi. La désobéissance vous

priverait peut-être de sa protection, et il me persécuterait infailliblement.

— Ah! Mademoiselle, quel caprice! n'avez-vous pas tantôt, vous-même, jeté du ridicule sur l'ordre du cardinal?

— J'ai eu tort, j'ai eu grand tort!... Vous connaissez Richelieu, dites-vous : en ce cas, vous le savez, on ne joue pas impunément avec sa tyrannie. Nous nous sommes déjà bien exposés sur le théâtre. Fort heureusement, le succès de la pièce absorbait l'attention des spectateurs et les occupera trop longtemps encore pour qu'ils songent à parler de nous.

Cinq-Mars était au désespoir. Je voyais une larme briller sous sa paupière. Il me fallait bien du courage pour l'exhorter à cesser ses visites.

— Mais, dit-il en se frappant le front, si je trouvais moyen d'avoir des entrevues sans péril?

— Je doute, monsieur de Cinq-Mars, que ce moyen existe.

— Ah! Marion, permettez-moi du moins de le chercher! Ne plus jouir de votre vue, c'est le malheur... Puis-je l'accepter sans faire tout au monde pour m'en défendre.

Il tombait à mes genoux, il me suppliait de si bonne grâce que je n'eus rien à lui répondre.

— Oh! ce moyen, s'écria-t-il, je le trouverai, je le jure!

Les chevaux s'arrêtaient. Cinq-Mars descendit de carrosse.

Toute la nuit, son image fut dans mes rêves.

A mon réveil, je reçus la lettre suivante :

« Pardonnez-moi d'être parti sans vous adresser mes adieux; mais je n'aurais pu le faire qu'en trahissant ma douleur. Je vous aime depuis notre première rencontre dans les Alpes, et, je le sens, Mademoiselle, je vous aimerai toujours. Trop tard j'ai

compris le ridicule de mes espérances. Mon voyage à Paris n'avait qu'un but : vous offrir mon nom et une fortune presque royale ; mais vous êtes entourée d'adorateurs. Je ne lutterai pas avec ce jeune homme is brillant, si spirituel, et dont vous pressiez si tendrement la main, hier au soir ; je suis déplacé dans votre monde, ma proposition vous semblerait extravagante. Adieu ! vous dont les traits enchanteurs me rappellent mes beaux jours d'ivresse et de félicité !... Ne riez pas de mon illusion, de ma folie !... Je ne vous reverrai plus sans doute, et je n'en serai que plus malheureux. »

Pauvre Unterwald ! je le plaignais sincèrement ; mais, là, pouvais-je épouser un bandit ?

Le capitaine et sa lettre furent bientôt oubliés. Je ne songeai plus qu'à Cinq-Mars, et je courus m'enfermer dans mon pavillon pour écrire toutes les circonstances de la veille.

Je pris une plume et je cherchai mon cahier de notes.

— Mais, ô surprise ! il avait disparu.

A la fin de ma rédaction quotidienne, je le plaçais toujours dans un petit bureau d'ébène, au tiroir duquel il m'arrivait quelquefois de laisser la clé.

Le tiroir était vide, plus de manuscrit !

Je me souvins alors que Marc Unterwald était resté seul près d'une demi-heure dans ma bibliothèque ; il lui avait été facile de mettre ce cahier dans sa poche.

Les notes se trouvaient déjà nombreuses, sans doute, mais je les traçais d'une petite écriture fine et serrée, de sorte qu'elles ne formaient pas un cahier volumineux.

Perdre ainsi mon travail de six mois ! J'en ressentais une véritable colère, et je donnais au bandit les noms les plus durs.

Je l'appelais *voleur!*

En vain je bouleversai le pavillon. L'abus de confiance était flagrant; je devais me résigner à recommencer mon travail.

Richelieu ne sut rien de la visite de Cinq-Mars. Dailleurs, il avait, en ce moment, à s'occuper de tout autre chose que d'une amourette, et le succès du *Cid* lui donnait des accès de rage. Monseigneur se permettait certaines prétentions de plus en plus suspectes d'extravagance : il s'imaginait qu'en littérature comme en politique il ne devait y avoir personne au dessus de lui.

Boisrobert reçut l'ordre exprès de critiquer le chef-d'œuvre de Corneille en pleine séance académique.

Le bouffon s'excusa, disant que Son Éminence l'ayant gratifié d'un bénéfice dans la patrie de l'auteur, on l'accuserait beaucoup plus qu'un autre, lui, Boisrobert, de jalousie et d'inimitié. Toutefois, il promit à Richelieu de rédiger la critique et de lui trouver un homme assez hardi pour y apposer sa signature.

Effectivement, il lui trouva le frère de la *dixième muse*, ce fameux Georges de Scudéri, qui acceptait la paternité des romans de Magdeleine.

Signer les œuvres étrangères à sa plume rentrait parfaitement dans les habitudes de Georges; néanmoins il profita de la circonstance pour soutirer à la cassette de Richelieu une pension annuelle de mille écus.

Le méprisable factum vit le jour, et le sieur de Scudéri lui-même en fit lecture devant tous les académiciens rassemblés.

Il y est dit, à propos du *Cid :*

« Que certaines pièces, comme certains animaux en la nature, semblent de loin des étoiles et, de près, ne sont que des vermisseaux. »

Puis, au milieu d'une foule d'insultes à l'auteur et à sa gloire, le pamphlet s'évertue à prouver :

« Que le sujet du *Cid* ne vaut rien, choque les principales règles du poëme dramatique et manque de jugement dans sa conduite; qu'il y a dans la pièce une quantité de mauvais vers; que toutes les beautés en sont dérobées, et qu'ainsi l'estime et les louanges du public sont injustes, incompréhensibles, absurdes. »

On devine à combien de niaiseries et de mensonges on dut avoir recours, afin d'essayer seulement de soutenir de pareilles propositions.

Et cela fut lu en pleine Académie!

Tous les gens de goût, tous les hommes sensés, tous les cœurs honnêtes haussèrent les épaules; le public vengea Corneille en allant, chaque soir, applaudir *le Cid*.

Le cardinal en perdait l'esprit.

Il envoya dans la salle des hommes à lui, de vils détracteurs à gages, pour troubler le spectacle et décrier la pièce. On s'indigna de ces manœuvres et il y eut, un soir, une manifestation étrange.

Deux muguets imbéciles, deux de ces beaux fils enrageant contre tout ce qui est mérite, et menaçant de crever d'envie dans leur peau lorsqu'un succès est obtenu, deux compatriotes de Pierre Corneille, l'un nommé Charron, fils d'un échevin de Rouen, l'autre nommé Clarinval, fils d'un architecte de la même ville, accoururent à Paris et s'entendirent avec Boisrobert pour favoriser autant que possible les honnêtes intentions de Richelieu.

Ces deux grimauds de province allaient tous les jours au théâtre.

Ils clabaudaient contre la tragédie, la déclaraient absurde, sifflaient à outrance, et finissaient par imposer à quelques bonnes gens qui n'ont pas d'opinion

personnelle et acceptent, faute de mieux, l'opinion de la sottise.

Mais les imprudents jouaient une partie dangereuse.

Le parterre tout entier se souleva contre eux.

On les saisit, on leur attacha sur la tête une paire de ces longues oreilles que les maîtres réservent à leurs disciples ignares, et on les força d'écouter la pièce avec cette coiffure, appropriée à leur esprit et à leur intelligence.

Ils n'étaient pas encore à la fin de leurs peines.

Au milieu de l'entr'acte suivant, un homme du peuple, un vrai colosse, les prit sous le bras tour à tour. Il s'était procuré des verges, et, de sa main robuste, il les flagella de la façon la plus rude, aux bravos retentissants du parterre.

On les mit ensuite dehors avec leurs oreilles d'âne et leurs hauts-de-chausses en déroute.

La ville entière de Rouen connut l'aventure et n'eut qu'une voix pour approuver cette exécution parisienne.

Clarinval et Charron dévorèrent leur honte.

Toutefois, la verge ne leur donna point d'esprit : il y a des bêtes incorrigibles.

Voyant que tous ses efforts n'empêchaient pas le succès colossal de l'œuvre, l'Éminence eut recours à un autre système : elle resolut de faire une pièce et d'écraser *le Cid*.

Aidé de Boisrobert, Richelieu se mit aussitôt à la besogne. Mais il avait une médiocre confiance au talent de son bouffon comme poëte sérieux, et n'employait habituellement la plume du chanoine qu'à des épigrammes ou des madrigaux.

Par malheur, Saint-Sorlin se trouvait en voyage.

On l'avait chargé d'une mission secrète auprès du grand-duc de Saxe. Or, dans un cas aussi grave, il était tout simple de sacrifier la politique à la littéra-

ture, et l'on dépêcha vite un courrier pour ordonner à Saint-Sorlin de revenir.

Monseigneur commença donc ce gigantesque travail.

Il manda les plus habiles architectes et les pria d'élever dans son palais même une salle magnifique, digne de représenter la pièce qu'il allait faire.

Au milieu de ses préoccupations, il oubliait de surveiller Cinq-Mars, et le jeune homme venait de jeter ses plans avec beaucoup d'adresse.

Un matin, je reçus ces quelques lignes dans un délicieux bouquet de fleurs :

« Veuillez, bel ange, vous promener seule, à midi, sous celui des berceaux de votre jardin qui se trouve à l'opposé du couvent des Visitandines, du côté de la rue des Francs-Bourgeois.

« Cinq-Mars. »

J'étais intriguée au dernier point.

A quel parti violent, à quelle résolution extrême a pu se décider ce petit fou?

Midi sonnait à l'église Saint-Paul comme j'entrais sous la charmille, et tout aussitôt je jetai un cri de surprise en voyant M. de Cinq-Mars sortir de terre, à mes pieds.

— O Marion, ma belle Marion! s'écria le jeune homme, juge un peu si je t'aime!

— Bonté du ciel! que signifie tout cela, Monsieur!

— Laisse-moi ta main que j'y colle mes lèvres!... Six semaines, six mortelles semaines, sans réjouir mon cœur à l'aspect de tes charmes, sans m'enivrer de tes sourires, c'est l'éternité!

— D'abord, Monsieur, pourquoi me tutoyez-vous? je suis confondue de votre hardiesse.

— Pardon!... pardon, ma charmante!... Depuis notre dernière entrevue je n'ai fait que penser à vous;

toutes les fois que je vous apercevais en songe, vous répondiez à mon amour, et vous étiez si bonne, si gentille, si... amoureuse, qu'en vous retrouvant tout à l'heure, je croyais continuer un de mes rêves... Marion! ne me grondez plus!... ne prenez pas cette mine grave, elle ne convient ni à votre bouche mignonne ni à vos beaux yeux. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un air mutin, vous serez à moi quand tout l'univers s'y opposerait, quand vous vous y opposeriez vous-même... S'il faut bouleverser le monde, je le bouleverserai : c'est une résolution prise... Et tenez, voyez plutôt, j'ai déjà percé les entrailles de la terre!

Il me montra l'espèce de gouffre d'où il venait de sortir, et au bord duquel je m'avançai craintive.

— Mais c'est affreux, Monsieur! c'est un abus de confiance!... Vous pouvez ainsi pénétrer chez moi à toute heure de jour et...

— De nuit! s'écria-t-il; j'achève, Marion!... ma belle, ma délicieuse Marion!... Oh! demandez-moi ma vie, demandez-moi tout mon sang, mais ne m'ôtez pas l'espérance!

Je sentais l'émotion me gagner le cœur.

— Laissez, lui dis-je, et permettez-moi de voir ce passage... C'est inouï! c'est inconcevable d'audace!

— Voulez-vous y descendre, Marion?

— Du tout, Monsieur, par exemple!

— Je vous en prie...

— Me jurez-vous d'être sage?

— Toujours.

Il me devenait difficile de résister à la curiosité. Cette aventure était aussi trop prodigieuse.

Je descendis onze à douze marches, posées tout fraîchement de la nuit même.

Cinq-Mars avait acheté une maison de la rue des Francs-Bourgeois, dont le jardin se trouvait contigu

au mien, comme l'était, de l'autre côté, celui des Visitandines.

D'abord, il eut l'idée d'ouvrir, à mon insu et à la faveur des massifs d'arbres, une porte dans le mur d'enceinte. Mais cette porte aurait donné l'éveil aux soupçons. Il jugea plus convenable d'établir une communication souterraine entre sa propriété et la mienne.

Par ses ordres, cinq ouvriers se mirent à l'œuvre. Ils travaillaient de nuit, creusaient et voûtaient à mesure.

Au moyen d'une échelle appliquée à la muraille, le maître maçon put facilement plonger la vue dans mon jardin et jeter ses plans de manière à arriver juste au milieu du berceau. Quand on eut assez creusé, d'après son calcul, on perça l'ouverture qui devait donner issue sur mes domaines.

Et voilà comment M. de Cinq-Mars était sorti de terre pour tomber à mes genoux.

Guidée par le jeune homme, je descendis les marches du souterrain. Il avait tout au plus 16 mètres de longueur. Je débouchai dans le jardin de mon amoureux par une ouverture tout à fait pareille à l'autre.

Je me vis alors sous une avenue d'épais tilleuls, formant un second chemin parfaitement couvert, et menant droit au logis de M. le comte de Surville, car Cinq-Mars avait fait son achat sous un nom d'emprunt. Toutes les mesures étaient prises pour échapper aux regards indiscrets.

Malgré les instances de M. le capitaine des gardes, je refusai, ce jour-là, de pénétrer dans son domicile. Je devenais très-sérieuse en voyant l'exécution de cette folie. Cependant que pouvais-je dire? La réponse de Cinq-Mars était prête : il avait agi en vertu d'une permission donnée.

Traversant de nouveau le souterrain, je rentrai sur mes terres.

— Eh bien, ma belle amie, ne trouvez-vous pas mon idée fort ingénieuse? Quand le jour tombera, mes ouvriers poseront des trappes. Il suffira de les couvrir légèrement de sable, et je mets au défi les plus habiles de deviner seulement notre moyen de communication.

— En effet, Monsieur, vous avez accompli un très-beau tour d'adresse. Ayez donc la bonté de vous asseoir.

— Oh! vous reprenez cet air grave de tout à l'heure... Marion, souriez-moi!

— Non, Monsieur, non; je dois vous adresser le reproche d'imprudence: ne vous souvenez-vous plus du cardinal?

— Le cardinal?... parbleu! je me moque de lui!

— Vous vous moquez de votre bienfaiteur?

Il devint très-sérieux à son tour.

— Pas un mot de plus, me dit-il. Voici le moment d'une explication, ma chère, et je veux me laver de cette espèce de reproche d'ingratitude. Je n'aime pas Richelieu; je vous dirai plus, je le hais!

Ce langage me fit tressaillir.

La nature, si mes doutes étaient fondés, n'éclairait pas beaucoup le cœur de ce jeune homme.

— Oui, répéta-t-il, je le hais... Mais j'adore ma mère! Elle m'a supplié avec larmes de permettre à Richelieu de s'occuper de mon avenir. Un refus l'aurait rendue malheureuse... Oui, Marion!... sans quoi, je serais aujourd'hui simple enseigne dans le premier régiment venu; je suivrais une carrière d'honneur, au lieu d'arriver par des moyens dont j'ai honte! Savez-vous ce que je suis entre les mains du cardinal? Un instrument. Il se sert de moi dans les vues de son égoïsme; il veut me rendre le favori de

Louis XIII, pour mieux scruter par mon intermédiaire les pensées les plus intimes du monarque.

— A-t-il bien osé vous laisser entrevoir de telles exigences?

— Oh! qu'il est trop fin pour cela!... Non certes, il ne m'a point exposé catégoriquement son système. Il pense me dominer; mais je devine sa marche, j'évente ses manœuvres. Comme il n'y a pas eu de pacte entre nous, je serai toujours libre de lui dire : « Brisous là! nous avons fait un malentendu, Monseigneur! » Vous le comprenez, Marion, je ne manquerais jamais ainsi de franchise avec tout autre; mais avec Richelieu, le fourbe des fourbes...

— Ciel! n'essayez pas de lutter, monsieur de Cinq-Mars. Vous êtes bien jeune, vous n'avez pas vu le cardinal à l'œuvre.

— Qu'importe! je connais toutes ses infamies, tous ses crimes, et j'ai là, sur le cœur, un souvenir... Écoutez, Marion. J'avais quatorze ans, lorsque M. de Montmorency passa au château d'Effiat pour se rendre en Languedoc. Je venais de perdre mon père; la douleur me donnait une gravité au dessus de mon âge. Le duc me raconta son histoire et celle du prêtre-bourreau. Je sus de lui que Richelieu voulait avilir la noblesse de France et tuait ceux qui n'acceptaient pas son dégradant servage. Il me le dépeignit sous les plus noires couleurs. Moins d'une année après, lorsque le coup de hache de Toulouse eut retenti jusqu'à moi, je maudis le cardinal du plus profond de mon âme, et j'entrai en pleine révolte vis-à-vis de ma mère, qui m'imposait cette protection honteuse... Hélas! Marion, les larmes d'une mère ont tant de pouvoir sur le cœur d'un fils!... Ma famille n'était pas riche, elle tenait à Richelieu par une branche collatérale... Je dus fléchir, et c'est mon plus grand désespoir! mais je ne me crois ni ingrat ni

perfide, si je forme le projet de débarrasser un jour le royaume de cet homme... Voilà mon but, je vous témoigne une haute confiance : mon ami Auguste de Thou et moi, nous avons juré la perte du cardinal.

— Miséricorde! vous me glacez de crainte... M. de Thou? C'est étrange! comment vous êtes-vous rencontré avec lui?

— Nous nous sommes vus pour la première fois au collége où j'ai terminé mes classes. Il étudiait déjà la jurisprudence, que j'étais encore sur le banc des humanités; n'importe, nous devînmes amis. Je savais que vous le connaissiez, Marion; je ne lui ai rien caché de mon amour, et il m'a fait, en revanche, de votre discrétion l'éloge le plus flatteur, ajoutant que la reine et madame de Chevreuse vous tenaient en grande estime.

— C'est fort aimable de sa part. Mais je le crois ambitieux; n'écoutez pas trop ses conseils.

— Oh! soyez sans crainte!... Auguste est un esprit grave, un noble cœur!... La conspiration avec lui deviendra sainte et juste. Il est la tête, je suis le bras, et j'ai placé mon étourderie sous la sauvegarde de sa sagesse. Plus je pourrai paraître insouciant et léger, mieux cela vaudra, Marion. Aux yeux de tous et sans cesse, j'ai l'air de m'occuper de toilette et de plaisir. Le roi me regarde comme un petit écervelé fort amusant, comme un joujou que lui a donné l'Éminence... Oui, pardieu! je le distrais, je l'amuse, je lui sers de bouffon... Ne voilà-t-il pas un joli métier? Le cardinal est aux anges!... Il redoutait beaucoup l'influence de mademoiselle de La Fayette, et c'est lui, j'en ai la preuve, qui a manœuvré par dessous main pour l'envoyer au cloître. A présent, il craint madame d'Hautefort, minois chiffonné, vers lequel se tournent de temps à autre les regards de Louis XIII; il craint la

reine, raccommodée tant bien que mal avec son époux, et je suis destiné à combattre toutes ces influences... Qu'en dites-vous, Marion?... Dois-je estimer beaucoup le noble ministre? faut-il obéir à sa défense et ne plus vous voir? Allons donc!... je m'ennuie trop royalement auprès de Sa Majesté très-chrétienne, et je profite avec délices de toutes les occasions de me soustraire aux désagréments de ma charge de favori. C'est tout simple. Je vous rencontre chez Richelieu, j'accours, je vous aime; vous me permettez d'inventer un moyen de nous rapprocher mystérieusement l'un de l'autre... la chose est faite, et je suis à vos pieds! Maintenant, Marion, c'est à vous de partager mon amour, au lieu de m'entretenir du cardinal : on ne prononce pas son nom en bonne compagnie.

— Tout cela est fort bien, monsieur de Cinq-Mars; mais s'il apprend que nous sommes d'accord, nous en pâtirons l'un et l'autre.

— Pourquoi donc, charmante?... Je gagne à chaque minute dans l'esprit du roi, et je lui deviens de jour en jour plus nécessaire. L'Éminence aura peur. Je finirai par lui dicter mes volontés; je lui dirai que je vous aime et que, moi aussi, je lui défends... Mais il ne saura rien; calmez-vous, bel ange! Ne cherchons pas du malheur dans l'avenir, lorsque le présent nous offre tant de charmes.

Il appuya ses deux mains sur mes genoux et leva vers moi ses grands yeux, tout rayonnants d'amour.

— Non, mon ami, non; c'est un beau rêve, il faut y renoncer.

— Que dites-vous?

— Je n'aurais pas foi en votre constance; vous habitez le Louvre : il y a là des séductions contre lesquelles je serais impuissante, contre lesquelles vous n'auriez vous-même aucune égide, Henri.

— Je vous jure...

— Oui, maintenant, vous êtes sincère; mais l'abandon viendrait un jour et je succomberais à mon chagrin. Car je suis entraînée vers vous, Monsieur, je ne vous le cache pas. J'ai toutes sortes de dispositions à vous aimer.

— Oh! merci!... Quel aimable et doux aveu! tu ne sais pas combien il me donne de joie... Te trahir, Marion!... jamais!... il n'y a pas une femme qui te vaille à la cour.

— Hélas! vous tâchez en vain de me rassurer, Monsieur. Je serais jalouse; je ne résisterais point au désir de voir par mes propres yeux si vous êtes fidèle, et je dévoilerais tout.

Cinq-Mars se leva, son visage prit une expression de gravité solennelle.

— Eh bien, écoute, me dit-il, je t'épouserai!

A ces mots, j'eus un tressaillement indicible et mon émotion fut extrême.

« Je t'épouserai! »

Il me semblait entendre mille échos répéter autour de moi cette parole magique. Ce jeune homme si beau, si plein d'avenir, M. de Cinq-Mars, le favori de Louis XIII, un des grands de la cour, M. de Cinq-Mars me prendrait pour femme!

Posant une main sur ma poitrine, je murmurai d'une voix tremblante :

— Henri! que venez-vous de me dire?

— Oui, répéta-t-il, oui, je vous épouserai, Marion, pour dissiper vos doutes, vos inquiétudes, pour bien vous convaincre que je vous aime et que je suis prêt à vous dévouer ma vie!

Une ivresse délicieuse m'inondait le cœur; je l'écoutais avec extase, avec délire.

Tout à coup un nuage passa sur mon front, je frissonnai jusqu'au fond de l'âme. Ai-je le droit de

prendre l'existence de cet enfant et de l'attacher à mon existence flétrie? Marion la courtisane peut-elle être épouse légitime?... Non! non!... Là, sous mes yeux, il me semble voir se dresser un fantôme, le fantôme d'Étienne, de cet autre jeune homme si noble, si généreux, si confiant... Lui aussi m'aimait, et, pour échapper à l'opprobre, il s'est jeté dans les bras de la mort!

Je poussai un cri déchirant, je me voilai le visage et je fondis en pleurs.

— Qu'as-tu donc, Marion, ma bonne Marion? s'écria Cinq-Mars. Oh! qui peut t'affliger à ce point?

Chez moi la conscience parlait bien haut. Je répondis :

— Monsieur, je suis indigne de vous.

— Laisse donc!... je vois où tu veux en venir... Tu as eu des amants?... Eh! mon Dieu, penses-tu que je l'ignore?... Niaiseries! fadaises!... un homme d'esprit ne peut être jaloux du passé. Que m'importent les amours d'autrefois, si tu promets d'être fidèle à l'affection présente?

— Henri, daignez m'entendre... Ma naissance est infime, obscure; je suis une pauvre provinciale, appelée à Paris par ma marraine.

— Bel empêchement! Est-ce la noblesse que je cherche en toi?... non, ma chère, non!... j'aime ton esprit, ta beauté, ta grâce...

— Arrêtez! mes aveux ne sont pas finis. J'ai d'abord été la maîtresse de Desbarreaux; cette liaison a duré trois ans. A Desbarreaux a succédé le maréchal de Bassompierre; à Bassompierre...

— Taisez-vous, Marion, taisez-vous! que signifie ce langage? Encore une fois, le passé n'est plus et le présent m'appartient.

— Henri!... l'honneur et le devoir m'ordonnent de poursuivre. Un malheureux s'est tué pour moi... C'é-

tait un jeune peintre; il avait aussi le présent, et l'histoire de mes anciens jours l'a frappé d'épouvante : il a mieux aimé la mort que la vie avec ma honte.

Cinq-Mars garda quelque temps le silence. Il me voyait sangloter avec amertume.

— A quoi bon ces révélations, ma chère ! ce jeune homme était fou.

— Je vous parle ainsi, m'écriai-je, parce que je ne veux pas vous tromper ! je vous dévoile mon âme et je la mets à nu... Maintenant, jugez celle à qui vous venez d'offrir le titre d'épouse !... Chaque jour, vous vous exposez à rencontrer un homme dont le regard insolent vous fera tressaillir de colère.

— Eh ! Marion, j'en serai quitte pour le tuer, voilà tout ! Je persiste à vous proposer le mariage.

— Henri, c'est de la démence !

— Non, c'est de la justice. En vous accusant ainsi vous-même, vous cédez à une impulsion généreuse; mais, je dois le dire, à mes yeux, vous n'êtes pas coupable. Les circonstances, et non la dépravation du cœur, ont causé vos fautes.

— Ces fautes n'en existent pas moins, monsieur de Cinq-Mars.

Oui, mais elles sont excusables. Pas un de vos amants n'a le droit de vous mépriser. La rigueur seule de votre marraine pour des étourderies de jeunesse vous a jetée dans les bras du conseiller Desbarreaux.

— D'où avez-vous pu connaître ?...

— Je le sais, Marion. Quant à M. de Bassompierre, habile séducteur, il a doublé par les charmes de son esprit l'entraînement d'un amour illégitime. Et puis, vous êtes si belle, Marion ! faible, isolée dans le monde, sans expérience et sans appui, comment résister aux adulations et aux hommages ? Vous avez eu des moments sublimes de repentir... je le sais encore,

et les indignes roueries du cardinal vous ont fait donner dans ces écarts, dont vous vous accusez avec tant d'amertume.

Un éclair m'illumina tout à coup.

— Monsieur, Monsieur! criai-je, c'est vous qui m'avez dérobé mon journal au pavillon!

— Eh bien, oui, Marion, c'est moi.

— Il tira le manuscrit de sa poche et me le présenta.

— De grâce, ne soyez pas en colère!... En allant rejoindre le rhingrave, j'ai vu cette adorable retraite que vous vous êtes arrangée, votre bibliothèque, votre petit bureau de travail... Je sors à peine de l'enfance, et la jeunesse est curieuse!... Lisant ces mots sur le cahier : *Notes pour servir à ma confession*, je l'ai pris... Oh! n'est-ce pas que tu me pardonnes?... Pouvais-je résister au désir de te connaître par toi-même? A présent, je te regarde comme une noble et digne femme, capable d'aimer, d'aimer sincèrement; et je t'épouserai, je le jure devant Dieu!

— Henri, mon Henri, tais-toi!... tu me rends folle... Songe que je suis vieille, j'ai trente-cinq ans.

— Ah! tu te calomnies!

— Non, c'est mon âge. Vous seriez très-jeune encore, Monsieur, que la neige descendrait sur mon front. Je vous aimerais, je périrais de jalousie. Pour la dernière fois, oublions ce rêve.

— Trente-cinq ans!... répéta-t-il d'un air rêveur.

Puis tombant encore à mes genoux et me couvrant de regards passionnés :

— Trente-cinq ans, Marion? mais tu es jeune et belle comme la plus belle des Grâces!... Trente-cinq ans?... folie! La beauté est la beauté!... je la trouve en toi, je t'aime et tu seras ma femme. Oui, nous cacherons d'abord notre bonheur; nous attendrons, pour déclarer ce mariage, que je sois puissant à la

cour; je veux être en mesure de braver tout le monde, et c'est à moi de te réhabiliter aux yeux des sots et des hypocrites. On respectera la marquise de Cinq-Mars, on la respectera, te dis-je!

Il me pressait contre son cœur, je lui rendais ses caresses.

— Henri, prenez le temps de mûrir ce projet; laissez-moi, je vous en conjure, y songer moi-même.

— Et combien demandez-vous, mon ange, pour ces belles et inutiles réflexions?

— Huit jours, Monsieur, pendant lesquels vous serez sage et réservé.

— Oh! Marion, c'est impossible!

— Je l'exige... Vous n'aurez ma réponse que le huitième jour.

— Mais vous me permettrez de vous voir?

— Du tout, vous chercheriez à m'influencer.

— Non, je vous le jure.

— Est-ce un serment?

— Un serment inviolable : je ne vous parlerai pas d'amour.

— Vous ne me ferez point de caresses.

— Point de caresses... Un dernier baiser, et ma parole vous est acquise.

Je collai mes lèvres à son front, puis je me sauvai en lui criant :

— A demain, mon ami, à demain!

Je courus au pavillon pour me recueillir avec mes pensées. Elles étaient radieuses.

Voilà donc un homme qui m'aime, un homme que je n'ai pas trompé! Cinq-Mars est instruit de toute mon existence; il me juge comme je dois l'être, car il n'y a dans ces *notes* ni dissimulation ni mensonge. Là, sur ce papier, j'ai mis toute mon âme et tout mon cœur.

Et je baisais ce bienheureux manuscrit d'où me

venait tant de joie; je relisais ces lignes, écrites à la hâte et que Henri avait lues; je devinais les passages sur lesquels il s'était arrêté de préférence.

O singulière phase de ma destinée!

La prédiction du pâtre de Champagne se représente encore à ma mémoire. Il a dit que j'épouserais un grand seigneur : cet horoscope se réalisera. Mon âge! qu'importe mon âge? Henri a raison, je suis belle, je le serai longtemps encore. Si mes charmes disparaissent, j'aurai pour plaire à mon époux mon esprit et mon cœur. L'amitié la plus douce et la plus sincère remplacera l'amour. Oui, le ciel est pour moi!

II

Ninon, le lendemain, vint me rendre visite. Je lui confiai tout.

Elle me dit que j'aurais le plus grand tort de ne pas accepter des propositions aussi honorables. J'attendais Cinq-Mars, elle me demanda le permission de rester pour le voir.

Le jeune homme sortit, en effet, de sa trappe au bout d'une demi-heure et nous rejoignit à la bibliothèque.

Mademoiselle de Lenclos le trouva charmant. Une conversation familière s'établit entre nous. Je mis Cinq-Mars au courant de certains détails, dont le manuscrit n'avait pu lui donner connaissance, et il partit d'un éclat de rire en apprenant que le rhingrave était le fameux brigand des Alpes, soupçonné tout naturellement par moi d'avoir cédé à ses habitudes en me volant mes notes.

A son tour et sur les questions de mademoiselle de

Lenclos, Henri parla de sa position brillante au Louvre. Il était déjà capitaine des gardes, et le roi lui avait promis de le faire grand maître de la garde-robe, puis grand écuyer.

— Est-ce possible? lui dis-je; mais Bellegarde?

— On doit le forcer à une démission.

— Pauvre homme! il n'oubliera certes pas de crier de toutes ses forces : « Ah! je suis mort! »

— Oui, et s'il ose trop se plaindre, on l'enverra en exil. Voilà, Mesdames, la justice de l'Éminence! Je vous le disais, Marion, Richelieu fera tout pour me porter au comble de la faveur, et cela, vous le savez, parce qu'il a les maîtresses royales en haine profonde. Après tout, c'est un peu leur faute. Mademoiselle de La Fayette ne lui cachait pas son dédain, madame d'Hautefort le brave en face, et la petite de Chemereau le nargue depuis trois jours, sous prétexte que le roi l'a trouvée gentille à Saint-Germain. Les étourdies prennent Louis XIII pour un amoureux ordinaire. Madame d'Hautefort pourtant est revenue de son erreur, car elle s'écriait l'autre jour : — « Ah! Jésus Dieu! ses amours sont vierges! » C'était après une aventure... Voulez-vous que je vous la raconte?

Ninon rapprocha son siége de celui de Cinq-Mars.

— Parlez! fit la curieuse.

— Voici... La dame, un soir, avait déblatéré contre le cardinal, et le roi lui dit :

« — Bien, bien! j'écrirai cela à M. de Richelieu.

« — Ah! Sire, je vous en défie!

« — Vous allez voir, Madame. »

Il court à son cabinet, rédige la lettre, la cachète, et revient la montrer à madame d'Hautefort, en lui criant :

« — Là! j'ai fait votre sauce! »

Elle aussitôt de se précipiter sur le pli et de l'arracher des mains du roi. Louis XIII veut le reprendre,

l'espiègle s'esquive; mais le roi la pourchasse. Sur le point d'être atteinte, elle s'avise tout à coup de fourrer la lettre dans son sein. Puis elle dit avec un sourire provocateur :

« — Maintenant, venez la prendre ! »

Or, voilà notre monarque intrépide baissant les yeux, rougissant et donnant les marques de l'embarras le plus risible. Le duc d'Angoulême, qui se trouve là par hasard, l'exhorte à violer l'asile du billet. Madame d'Hautefort attend qu'on se décide. C'est très-long, mais enfin le roi paraît s'enhardir. Il lui prend les deux mains dans une des siennes, la conduit auprès du feu, la fait asseoir, et... Devinez!

— Quoi donc? dit Ninon. Il lui restait une main libre...

— Oui, sans doute.

— Et cette main reprit la lettre sous le corsage?

— Du tout, par exemple!

— Que fit-elle donc?

— La main libre saisit les pincettes du foyer et retira le billet avec les susdites pincettes.

— Oh!... oh!... c'est trop fort!

— C'est de l'histoire.

— Quel homme! quel homme! s'écria Ninon.

— N'est-ce pas? dit Cinq-Mars. Au reste, il est fort heureux, selon moi, que le prince ait ce caractère. La cour est remplie de jolies femmes... Une majesté trop pétulante y causerait du ravage.

— Ah! lui dis-je; mais d'autres peut-être n'ont pas les mêmes scrupules?

— C'est possible... En tout cas, Marion, ces beautés-là, pour moi ne sont pas dangereuses; non que je ressemble au maître, Dieu me sauve d'une telle infortune! mais j'aime ailleurs et pour toujours.

Il me jetait un regard brûlant.

— Du reste, ajouta-t-il, si je m'avisais de courti-

ser une seule de ces dames, Louis XIII se scandaliserait... Vertu de ma vie! j'aurais de la morale pour un mois, et quelle morale! Souvent je suis obligé de m'asseoir, après son coucher, dans un fauteuil voisin de son lit, et il s'endort en me prêchant la vertu, la fuite des faux plaisirs, la sainte amitié... que sais-je? Au bout du compte, je m'endors le premier. Ceux qui avaient l'intention d'en faire un moine ne manquaient pas, à mon avis, de tact et de jugement. Lorsque je n'ai pas été sage, il me boude, et, l'autre jour, m'ayant surpris à lire des romans, il m'a débité un sermon en trente-six points. Dans ces cas-là, je ne sais que répondre et je boude aussi. Alors il revient, me cajole, m'embrasse et me demande pardon... Pauvre roi!... C'est fort drôle, je vous jure.

Tels étaient nos entretiens avec Cinq-Mars.

Il n'avait garde de manquer à ses visites quotidiennes, babillait comme une pie, et se dédommageait avec nous de sa contrainte au Louvre.

— Ma chère, me dit Ninon, c'est un aimable enfant; mais il doit être volage... Gare à vous! Soyez prudente et ne compromettez pas votre bonheur à venir. Dans une semblable circonstance, on peut user sans scrupule de certaines petites ruses. Il vous demande le mariage; refusez d'abord et n'acceptez qu'après avoir doublé son ardeur. Puis, une fois mariée, traitez-le comme on traite un amant; que vos caresses soient rares et conservent leur prix.

Le conseil me sembla dicté par la sagesse même.

Il restait deux jours pour arriver au terme convenu. Je devins tout à coup chagrine. Henri m'interrogea; des soupirs furent toute ma réponse, et, lorsqu'il voulut connaître sont sort, je n'étais plus à mon hôtel.

A ma place, il trouva Ninon qui l'accueillit d'un air grave.

— Je suis chargée pour vous, Monsieur, lui dit-elle. d'un message pénible. Notre amie a passé la nuit dernière à réfléchir. Ce matin, je l'ai vue tout en larmes et pleinement décidée à rejeter votre proposition... Oui, monsieur de Cinq-Mars ! Peut-être est-ce un tort; mais votre extrême jeunesse justifie sa défiance. Marion est vertueuse... depuis six mois. Elle s'est arrangé un intérieur pour le plus grand repos de sa vie, et nécessairement elle succomberait au chagrin d'un amour malheureux. Ne se fiant pas à son propre cœur, elle a pris la fuite. En vain je lui adressais les plus vives instances, je n'ai pu la décider à m'apprendre le lieu qu'elle choisissait pour sa retraite.

Cinq-Mars fut atterré. Le pauvre jeune homme m'aimait sincèrement. Cette nouvelle imprévue lui serra le cœur et lui arracha des larmes.

Il était arrêté entre mademoiselle de Lenclos et moi que, pour mieux mettre Cinq-Mars à l'épreuve et me rendre certaine de la sincérité de son amour, elle jouerait la coquette avec lui et laisserait entrevoir une consolation probable au milieu d'agaceries et de sourires provocateurs. Mais le triste amoureux ne remarqua seulement pas ce manége. Ninon perdit ses agaceries, ses sourires et son temps.

Elle m'écrivait tout cela. J'étais dans les délices.

— Oh! Dieu est bon! m'écriai-je, il excuse mes fautes, il veut me dédommager de toutes mes souffrances, il me réserve un avenir plein d'ivresse et de joie!

Je faisais des rêves d'or, j'arrangeais d'avance notre doux ménage. Mes trente-cinq ans s'effaçaient de mon souvenir et j'avais les illusions d'un premier amour.

Mademoiselle de Lenclos eut l'air d'être touchée du désespoir du jeune homme; elle lui avoua que

j'habitais le château de Vitry-sur-Seine, à deux lieues de la capitale.

En effet, ce château appartenait à Bassompierre. Un de ses intendants l'administrait toujours, malgré le séquestre. Cet homme en était quitte pour rendre ses comptes aux gens du roi. Il gardait la pleine jouissance du domaine et pouvait la permettre à d'autres. Lors de ma visite à la Bastille, le maréchal m'avait donné une lettre pour lui, me disant que, sous les verrous, il serait heureux de m'avoir procuré les agréments d'une maison de plaisance.

J'étais là depuis deux semaines.

Les heures me paraissaient bien longues et je me trouvais au bout de ma patience. J'écrivis à Ninon que je n'y tenais plus.

Un jour donc, elle et mon jeune amoureux arrivèrent à la grille du château.

Cinq-Mars était en habit fort simple, afin de ne pas se trahir. J'avais, disait Ninon, donné les ordres les plus impitoyables, dans la crainte qu'il ne découvrît ma retraite et n'arrivât jusqu'à moi.

Tout aussitôt, en confirmation de ce discours, le portier se jeta au devant de Henri et lui barra le passage.

— Vous voyez, mon cher, les dames seules peuvent entrer; la consigne est rigoureuse vis-à-vis du sexe masculin, lui dit sa compagne.

Cinq-Mars se désolait.

Mademoiselle de Lenclos lui conseilla de se promener aux environs, en attendant qu'elle eût réussi à me fléchir. Elle entra seule, et le pauvre jeune homme fit sept ou huit fois, en soupirant, le tour du mur d'enceinte.

Ne voyant pas revenir Ninon, il tenta de séduire le gardien de la grille; mais il s'adressait à un vrai Cerbère. Force lui fut de continuer sa promenade et ses

soupirs. Enfin, recourant à un parti extrême, il résolut de sauter par-dessus le mur.

Or, M. le capitaine des gardes choisit très-mal le lieu de son escalade. Il tomba sur le jardinier du château et deux de ses aides, endormis à l'ombre pendant la chaleur du jour.

Ces trois hommes se réveillèrent au bruit de la chute et prirent tout naturellement Cinq-Mars au collet.

Son premier mouvement fut de lutter contre les mains brutales qui déchiraient les basques de son pourpoint. Mais on le tenait ferme.

Il fallut parlementer.

— Voyons, mes amis, lâchez-moi, dit-il avec beaucoup de douceur.

Et, fouillant dans sa poche, il leur donna de l'or.

Le jardinier le remercia d'un air goguenard et empocha les louis de la main gauche; quant à la droite, elle s'attacha plus vigoureusement au pourpoint du jeune homme.

Un hasard voulait que plusieurs pièces de vaisselle plate eussent disparu, le matin même, de l'office du château, et le favori de Louis XIII était pris pour le voleur, subissant ainsi une destinée commune aux amoureux. Leurs allures ont avec celles des larrons une analogie singulière. Ils provoquent et doivent provoquer éternellement de semblables méprises.

— Qui êtes-vous? d'où venez-vous? où allez-vous?

Voilà trois questions auxquelles il était assez difficile à Cinq-Mars de répondre. Il balbutiait et tombait dans des redites étranges. Enfin, pour expliquer sa présence, il s'écria qu'il habitait le bourg voisin.

— J'y connais tout le monde... Votre nom?

Le capitaine des gardes vit sa maladresse. Il tira de sa poche de nouveaux louis, dont le jardinier s'empara, comme il avait fait des autres. en disant :

— Bien! c'est pour l'argenterie volée!

— Qu'est-ce à dire?... osez-vous croire?...

— Oui, oui, nous croyons!... Des cordes!

Un des aides se détacha.

Les deux autres paysans eurent besoin de tous leurs efforts pour tenir en respect Cinq-Mars exaspéré. Cette lutte acheva de mettre en lambeaux les habits du pauvre jeune homme, qui, pour lors, eut entièrement la mine d'un voleur. Bientôt le troisième personnage arriva avec des cordes.

Voyant ces rustres inflexibles sur le point de l'attacher à un arbre, Cinq-Mars prit enfin le parti de leur décliner ses noms, titres et dignités.

— Ta! ta! vous nous la chantez belle... A d'autres!

— Cinq-Mars!... qu'est-ce que cela? nous sommes au dix juin.

— La bonne farce!

— Il n'est pas adroit!

— Qu'un de vous aille avertir mademoiselle Delorme. Sur l'honneur, je la connais.

— Fadaises!

Et, sans lui permettre un mot de plus, ils le garrottèrent au tronc d'un tilleul, avec une grosse corde nouée autour de la ceinture. D'autres cordes furent mises aux pieds, puis aux bras. Les bourreaux attachèrent ceux-ci à des branches supérieures, de sorte que mon pauvre amant avait l'air d'un crucifié.

Puis, au lieu de venir promptement me donner avis de la chose, ils laissèrent leur victime et coururent au bourg réclamer main-forte.

Cependant mademoiselle de Lenclos, se trouvait chez moi depuis une bonne heure. Dès son arrivée, je m'étais précipitée dans ses bras, en m'écriant:

— Et Cinq-Mars?

— Ne vous inquiétez pas de lui, mon cœur; il prend l'air aux environs.

— Pauvre ami!... je vais le chercher.

— Du tout, me dit-elle, par exemple! Vous êtes vraiment aussi folle et aussi imprévoyante qu'une jeune fille de quinze ans! N'oubliez pas mes leçons de sagesse et de prudence, Marion. C'est trop vite, beaucoup trop vite!... D'abord, je n'ai pas déjeuné, ma belle, et je meurs de faim.

— Mais... lui? murmurai-je.

— Est-elle incorrigible!... Il est amoureux, lui!... et les amoureux ne mangent pas... Allons, faites-moi servir.

J'étais d'une impatience... On n'a jamais vu de femme aussi gourmande! Après un déjeuner très-copieux à la fourchette, elle voulut du dessert: des fruits, des massepains, que sais-je encore? On lui donna des vins d'Espagne, des liqueurs... Je crois que je l'aurais battue! Quand elle se leva de table, je lui dis avec humeur :

— Ce n'est pas malheureux! Vous allez, j'espère, me conduire à Cinq-Mars?

— Non, répondit-elle froidement: il faut prolonger encore un peu ses souffrances.

Hélas! elle ne croyait pas si bien dire!

— Ses souffrances! m'écriai-je, oubliez-vous que ce sont les miennes!

— Eh! mon Dieu, jetez-vous à sa tête, ma chère!.. je ne vous retiens pas... D'honneur, c'est ridicule, et l'on trouvera difficilement un amour plus étourdi que le vôtre! Au lieu d'aller vous-même à la recherche de Cinq-Mars, ne serait-il pas plus convenable, je vous le demande, d'y envoyer un de vos domestiques?

Je sonnai de toutes mes forces et j'en envoyai trois.

Puis je descendis avec mademoiselle de Lenclos dans le parc, en attendant qu'on nous amenât le jeune homme.

Tout à coup, je vis débusquer d'une avenue le jar-

dinier, ses àides, neuf à dix manants, armés de hallebardes, et toute la valetaille du château, courant par derrière.

— Où allez-vous ainsi? leur criai-je.

Ils me répondirent tout essoufflés :

— Nous allons le pendre !

— Pendre qui ?

— Le voleur, nous le tenons!

Et ils reprirent leur course de plus belle.

Me souvenant du larcin commis à l'office, j'entraînai Ninon, et je suivis en toute hâte les paysans, afin de les empêcher de commettre un acte de violence.

Bientôt je vis un homme attaché au tilleul, et je reconnus Cinq-Mars, dont les bras étaient ensanglantés par les efforts qu'il venait de faire pour briser ses cordes.

Ninon eut la cruauté de partir d'un éclat de rire.

Je me précipitai vers Henri, le sein palpitant; je repoussai tous les personnages qui l'entouraient, je le serrai dans mes bras et je lui prodiguai les baisers les plus tendres.

— Continuez, Marion, continuez toujours! me dit-il avec un accent ému. Il me serait doux, je vous assure, de rester éternellement ainsi; mon supplice devient un bonheur.

— Voilà qui est convenu! s'écria Ninon : vite, apportez de nouvelles cordes!

La valetaille était stupéfaite.

— Allez-vous couper ces nœuds, misérables! dis-je avec colère.

Ils obéirent.

— Merci, mes amis, merci! dit Cinq-Mars, vous m'avez rendu un service immense... Je ne vous garde pas rancune.

Vidant aussitôt sa poche, il leur jeta le reste de son or.

Tous ces gens s'en allèrent émerveillés et croyant faire un rêve. Mademoiselle de Lenclos riait toujours à se tenir les côtes. Moi, je continuais de prodiguer des caresses à Cinq-Mars, collant mes lèvres à ses pauvres bras tout meurtris.

— O vanité des résolutions de la femme! dit Ninon: n'êtes-vous pas honteuse, vous, qui tout à l'heure encore me promettiez d'être inflexible?

— Oui; mais il a souffert pour moi.

— Comment donc! il a été crucifié! s'écria-t-elle.

— Par bonheur, dit Cinq-Mars, je ne suis ni mort, ni enseveli.

— C'est pourquoi, Monsieur, vous comptez plus facilement ressusciter le troisième jour par un bon mariage?

— Eh bien, oui, là! criai-je en narguant Ninon, ce mariage aura lieu, comme vous le dites, très-prochainement!

J'ouvris les bras à Cinq-Mars, il vint y tomber en pleurant de joie.

Le lendemain nous rentrions à Paris.

Tous les préparatifs commencèrent pour notre union secrète. Mes témoins devaient être Marguerite de Saint-Évremond et Villarceaux. Quant à mon amant, il choisit Auguste de Thou et le vieux baron de Panat. Ce dernier, sorte d'original dans le genre de Rosecroix, jura qu'il m'aurait épousée de tout son cœur si son jeune ami n'eût pris l'avance.

Je remerciai le bonhomme de l'offre de ses soixante-quinze ans.

De Thou nous fit, à Cinq-Mars et à moi, des observations très-judicieuses sur l'engagement que nous nous proposions de contracter, et dont il venait seulement d'être instruit. Il toucha la différence d'âge avec beaucoup de délicatesse, ne semblant même aborder ce sujet que pour mieux faire ressortir les éloges qu'il

accordait à ma beauté. Mais, à l'entendre, nous nous exposions à de nombreux chagrins : la mère de mon jeune époux était d'une sévérité fort grande, et le roi ne manquerait pas de voir cet hymen d'un mauvais œil, puisqu'il avait manifesté déjà plusieurs fois l'intention de marier Cinq-Mars à la princesse de Gonzague.

Le grave moraliste prêcha dans le désert.

Il fut décidé que personne ne serait instruit de notre mariage, jusqu'au moment où Cinq-Mars se croirait assez fort pour le proclamer en face de tous et braver Richelieu.

Anne d'Autriche sut nos projets. Elle s'en montra fort satisfaite et me fit complimenter par de Thou. Celui-ci continuait de la voir malgré la défense du ministre. L'approbation de la bonne reine parut enfin décider le jeune magistrat à se rendre à nos raisons. Elle le chargea pour moi d'un riche collier de perles orientales, choisi dans ses propres parures.

Je baisai ce précieux cadeau de noces, et je le réservai pour ma toilette le jour de la bénédiction nuptiale.

Il s'agissait de trouver un prêtre dont la discrétion ne fût pas douteuse. C'était là le difficile; car si les curés de Paris avaient la crainte de Dieu, ils avaient encore plus celle du cardinal et lui étaient dévoués jusqu'à l'espionnage, inclusivement.

La prudence nous conseillait surtout de ne pas nous fier au curé de Saint-Paul, ma paroisse.

— Eh! parbleu, dit en riant Marguerite, servez-vous de quelque prêtre obscur et inconnu, dont on n'ait pas les révélations à craindre.

— Silence! Monsieur, lui dis-je. Cette ouverture est loin de me plaire. Je tiens à connaître celui qui me mariera, et vous aurez l'obligeance de lui défendre le capuchon!

Toujours est-il que notre embarras était extrême.

Un temps infini se passait en irrésolutions. Cinq-Mars proposait de retourner tous ensemble au château de Vitry, pour demander le sacrement à quelque prêtre campagnard, lorsque Ninon survint et s'écria :

— Tranquillisez-vous, j'ai votre affaire !

Elle me présentait, en même temps, un individu, nommé Collet, d'un extérieur assez convenable et d'une physionomie paisible et douce. Le nouveau venu m'adressa deux ou trois compliments gracieux. A peine eut-il fini de parler, que j'entendis une voix, qui semblait sortir du plafond, tout au dessus de ma tête.

Cette voix cria :

« Je suis l'Esprit de Montmartre et j'arrive à votre secours ! Le favori de sa majesté Louis XIII épousera mademoiselle Delorme, ce soir, à onze heures précises, et dans cette même chambre !... Je réponds de la discrétion du curé de Saint-Paul. »

Nous avions tous les yeux en l'air.

Quand la voix eut cessé de se faire entendre, chacun de nous regarda son voisin en pâlissant. Ninon s'amusa beaucoup de notre peur et nous expliqua le prodige. On reconnut, dès lors, le service immense que Collet pouvait nous rendre.

Villarceaux et Marguerite le conduisirent immédiatement chez le curé de Saint-Paul.

Le digne pasteur était en train de dîner. Sa gouvernante venait de placer devant lui une grasse poularde du Mans, qu'il découpait avec une attention scrupuleuse. Il ne se dérangea pas à l'arrivée des visiteurs et se contenta de leur adresser un léger signe de tête.

— Monsieur le curé, dit Marguerite, serez-vous assez aimable pour vous transporter ce soir même, à onze heures, dans un logis voisin? Nous réclamons votre ministère pour la célébration d'un mariage.

— Onze heures ! s'écria le curé, je me couche à neuf... Y songez-vous?... interrompre ainsi mon sommeil ; vous rêvez, mes enfants.

« — Tu iras ! le ciel te l'ordonne ! »

— Hein? fit le curé, qui tressaillit brusquement et laissa tomber sa fourchette, au bout de laquelle se trouvait la cuisse la plus appétissante du rôti.

« — Tu iras, te dis-je, et malheur à toi, si tu refuses ! »

C'était la même voix que nous avions entendue dans ma chambre. Mais, au lieu de venir d'en haut, elle semblait sortir de terre, sous le fauteuil même du curé.

Le brave homme se leva tout éperdu.

Il recula son siége, jeta sur le parquet des yeux hagards et secoua sa soutane, dans la persuasion qu'elle contenait un ange ou un lutin. Puis, voyant la feinte surprise de ses visiteurs :

— Avez-vous entendu? murmura-t-il le front pâle et les jambes vacillantes.

— Quoi donc? demanda Villarceaux.

La voix reprit, mais cette fois en l'air et comme en s'éloignant :

« — Je parle pour toi seul, il est inutile que ces messieurs entendent. Dis-leur bien vite que tu te rendras à leur souhait. N'es-tu pas honteux de tenir de la sorte à quelques heures de sommeil? Si tu ne t'appliques davantage à la mortification, tremble pour ton salut ! »

Le curé retomba sur son fauteuil et joignit les mains avec épouvante.

— Décidément, vous nous refusez, Monsieur ! demanda Collet.

— Non, non !... je ferai ce mariage... à onze heures... à minuit, si cela vous est agréable... Venez me prendre.

— Il faudra, monsieur le curé, dit Marguerite, que vous ayez la complaisance de vous laisser mettre un bandeau.

— Oui, Messieurs, oui, tout ce qu'il vous plaira!... A ce soir.

Ils rentrèrent nous annoncer le succès de leur démarche, et le reste de la soirée s'écoula dans la joie. Nos témoins, mademoiselle de Lenclos et l'Esprit de Montmartre dînèrent avec nous. Cinq-Mars était au troisième ciel, son bonheur doublait le mien.

A onze heures sonnant, mon brave pasteur nous arrivait en colin-maillard. On lui débanda les yeux. Mon amant s'approcha pour le saluer, le remercia de son obligeance, et déclina sans plus de retard son nom et le mien.

Le curé eut un brusque tressaillement et nous regarda d'un air indécis.

— En vérité, balbutia-t-il, j'étais loin de m'attendre... Ce mariage a sans doute l'assentiment du cardinal?...

« — Que t'importe? dit la voix : as-tu besoin de la permission du cardinal, dès que le ciel t'ordonne d'agir? »

— Oh! reprit le curé très-ému, n'attachez pas à ma question trop d'importance. Que M. de Richelieu le sache ou ne le sache pas, je suis prêt à vous bénir, et je vous jure d'avance le secret le plus profond.

Nous avions fait dresser une table, recouverte d'un tapis éclatant, sur laquelle se trouvaient le beau Christ d'ivoire, acheté jadis à Lopès, deux candélabres et une assiette de vermeil contenant la médaille et l'anneau d'alliance.

Cinq-Mars et moi, nous nous agenouillâmes sur des coussins de velours.

Le mariage se fit solennellement et gravement; puis le bon curé nous adressa quelques exhortations

touchantes. Il avait eu soin de se munir du registre de la paroisse. Tout se conclut en règle, et nos témoins apposèrent leurs signatures au dessous de la sienne.

— Mes enfants, nous dit-il, votre hymen a l'approbation d'en haut, j'en ai la certitude... Allez en paix et soyez heureux!

Le nouvel époux lui donna pour les pauvres une bourse de mille écus, et je lui promis à mon tour cinquante louis par mois, s'il était discret. Mais les recommandations devenaient inutiles; nous étions sûrs de son silence.

Quant à celui de l'Esprit de Montmartre, nous ne pouvions le mettre en doute. D'abord, je payai généreusement son intervention céleste, et puis son secret merveilleux nous répondait du nôtre. On n'avait alors aucune idée de l'étrange phénomène qu'on désigna plus tard sous le nom de *ventriloquie*. Collet gagnait à cela des sommes folles. Il pensa faire mourir de peur une quantité d'individus, et le curé de Saint-Paul ne fut pas le seul auquel il donna la fièvre.

Je renonce à peindre les transports de Cinq-Mars.

Il m'emmena sur-le-champ dans sa maison par le passage qu'il avait pratiqué. Nos amis nous laissèrent à notre joie et nous rendirent pendant la lune de miel des visites peu fréquentes.

Les avis de mademoiselle de Lenclos étaient effacés de ma mémoire.

J'adorais mon jeune époux; il me prouvait ardemment son amour, et je me serais crue coupable de jeter des manœuvres de coquetterie au milieu d'une union si douce, consacrée par le ciel, et qui, je le croyais alors, me promettait de longs jours de délices et de félicité.

Hélas! le cœur de la femme sera toujours le même!

L'expérience acquise ne nous sert jamais; nous

sommes aussi crédules à l'âge mûr qu'au jeune âge. Quand elle aime, la femme la plus coquette devient naïve et confiante : le calcul est antipathique à la passion. Je ne cachais pas à Cinq-Mars la violence de mon amour ; j'étais aux petits soins pour lui, je l'accablais de prévenances, de cajoleries et de tendresses.

Dix-huit mois s'écoulèrent au sein d'un bonheur qu'eussent envié les anges.

Mais alors il me sembla que Cinq-Mars ne répondait plus aussi vivement à mes témoignages affectueux ; mes soins avaient perdu de leur puissance, il était froid sous mes baisers. Bientôt il prétexta des occupations incessantes au Louvre et resta des semaines entières sans me voir. Mon cœur se brisait, je passais tous mes jours dans les larmes et je regrettais mes beaux rêves évanouis.

Cependant, lorsque mon époux revenait, je séchais bien vite mes larmes et je m'efforçais de sourire.

Enfin arriva le moment fatal où le doute même devint impossible.

M. de Cinq-Mars ne m'aimait plus.

Le jour où j'acquis cette conviction fut un jour sinistre. Ma vie d'amour et de bonheur était passée. Je sentais que mon astre atteignait son couchant, il jetait ses derniers rayons.

J'essayai du reproche et de la plainte.

Cinq-Mars s'impatienta, m'accusa d'exigence, et fut quinze jours sans paraître. Où le trouver ? Je ne pouvais aller au Louvre, et je me rendis chez de Thou. Il me vit entrer tout en pleurs.

— Monsieur, lui dis-je, voulez-vous me répondre avec franchise !

— Oui, Madame, je vous le promets.

— Cinq-Mars ne m'aime plus?

— Non, me dit-il, s'imaginant que trancher dans

le vif était le moyen le plus infaillible de guérir ma blessure.

— Il en aime donc une autre?

— Je le crois.

— Qui cela? demandai-je, comprimant à deux mains ma poitrine palpitante.

— Marie de Gonzague.

— O mon Dieu! mon Dieu!.. Vous en êtes sûr?

— De grâce, calmez-vous... Pauvre femme! Je vous avais prédit ce déplorable résultat... Du courage, Marion, du courage!

Alors, au milieu d'une foule de circonlocutions embarrassées et de phrases pénibles, il tâcha de me faire comprendre qu'un divorce était nécessaire pour ma tranquillité personnelle et dans l'intérêt de l'avenir de son ami.

Je me levai, l'œil étincelant, les lèvres frémissantes.

— Henri vous a-t-il chargé de me faire cette ouverture?

— Non, balbutia-t-il; mais je prends sur moi de vous indiquer le parti le plus sage.

— Un divorce, m'écriai-je, un divorce!... et vous osez me proposer une telle humiliation? Vous croyez que je l'accepterais sans vengeance? Détrompez-vous!... j'ai les secrets de votre ami, j'ai les vôtres.

Il frissonna.

— Vous machinez la perte du ministre... Malheur à Cinq-Mars! malheur à vous! malheur à ma rivale!... Vous ignorez à quoi peut se résoudre une femme dont on déchire l'âme et dont on foule aux pieds l'orgueil. Je veux une explication, Monsieur, je la veux sans retard! et j'attends mon époux chez moi... Faites-le prévenir.

Je quittai le cabinet du magistrat, ne me possédant plus de colère.

Une heure après mon retour Cinq-Mars entra dans

ma chambre et nous eûmes une scène incroyable.

— Je vous connais, Marion, me dit-il. Vos menaces ne seront pour rien dans mes aveux... Non, ce n'est pas la peur qui m'amène, c'est la loyauté, c'est la conscience.

Aussitôt il m'avoua tout avec franchise. Il aimait la princesse de Gonzague, il en était aimé! confidence inouïe que je reçus au milieu de ses larmes.

— Non, ma chère, non, pas de divorce! s'écria-t-il en me pressant contre son cœur. Auguste a été trop loin; tu es ma femme et tu le seras toujours. Je suis jeune, je suis faible. Ma nature volage peut m'entraîner quelquefois. Mais on ne me verra jamais faillir à l'honneur. Nos liens sont sacrés, Dieu les a bénis. Rassure-toi, je n'ai pas l'intention de les rompre... Seulement, je t'en supplie, montre-toi bonne et indulgente.

En l'écoutant ainsi parler, je n'avais plus de force pour la colère.

— Oh! reprit-il, mon cœur s'est trouvé sans défense! La princesse de Gonzague, malheureuse enfant! croirais-tu jamais que le cardinal a eu l'audace... Enfin, j'ai déjoué ses indignes tentatives. Il voulait rendre impossible un mariage dont Louis XIII avait conçu le projet, car on ignore notre propre alliance. Un jour, entrant à l'improviste chez Richelieu, j'y rencontrai Marie, éperdue de frayeur. Elle se jeta dans mes bras, en s'écriant : « Monsieur de Cinq-Mars, sauvez-moi! sauvez-moi! » Oui, je ne t'abuse pas : cet homme est un monstre! N'osant lutter directement contre le désir du roi, il aimait mieux essayer de perdre la princesse. Je n'ai pas craint de lui dire l'horreur que m'inspirait sa conduite. Tout autre à ma place eût agi de même; tout autre se fût ému aux témoignages de sa gratitude... Mais je combattrai cet amour, Marion, je t'en fais le serment!

Hélas! était-ce bien à moi de me montrer inflexible pour les faiblesses du cœur! Je pleurais avec Cinq-Mars, je ne répoussais plus ses caresses.

Mademoiselle de Lenclos entra dans l'intervalle.

Lui ayant raconté, la veille, tous mes chagrins, je n'avais reçu pour consolation que ces cruelles paroles :

« — Vous êtes au désespoir, ma chère! j'en suis contente. On ne néglige pas impunément mes conseils, on ne se moque point ainsi de mon système. Pleurez! pleurez! je n'y saurais que faire! »

Sa rancune était sérieuse! néanmoins, elle ne dura pas longtemps.

Ninon croyait avoir trouvé moyen de me rendre l'amour de Cinq-Mars, et son bon cœur la ramenait chez moi.

— Vous avez causé du chagrin à notre pauvre amie, dit-elle; c'est mal, Monsieur, c'est fort mal!... Je ne vous aime plus... Au moins devriez-vous montrer plus d'égards pour la position délicate où elle se trouve.

Elle appuya presque solennellement sur ces derniers mots.

Cinq-Mars tressaillit, son visage eut un reflet radieux.

— Par grâce, cria-t-il, expliquez-vous!

— Eh! Monsieur, dit Ninon, quoi de plus simple! Ne comptiez-vous pas tôt ou tard sur les joies de la paternité?

— Ciel! est-ce possible?

Henri tombait à mes genoux.

— Et tu ne me disais rien!... Marion! Marion! pourquoi ce silence? N'était-ce pas à toi de m'apprendre cette nouvelle enivrante?...

Je restais confondue de l'étrange péripétie amenée par mademoiselle de Lenclos. J'eus un instant de

lutte avec ma conscience; mais le regard de Ninon triompha de mes scrupules.

Un peu de ruse m'était bien permis et j'avais le droit de défendre pied à pied mon bonheur.

— Hélas! mon ami, dis-je à Cinq-Mars, cette nouvelle pouvait vous trouver indifférent... je le craignais du moins... Voilà pourquoi je ne vous ai rien dit jusqu'à ce jour.

— Indifférent! s'écria-t-il, tu n'as pu le croire!... Être père, mon Dieu! se voir renaître dans une douce créature...

— Qui vous ressemblera, Monsieur, dit Ninon.

— Oui! j'aurai sa première caresse et son premier sourire. Oh! pardonne-moi! continua Cinq-Mars, en m'embrassant avec transport, je t'ai causé du chagrin, pauvre ange!... En ce moment, c'était presque un crime... Mon Dieu! je ne me sens plus d'ivresse... Un fils!... oui, n'est-ce pas, ce doit être un fils?... Marion, ma bonne Marion, je suis coupable, je mérite les reproches les plus durs... Mais ce fatal amour n'existe plus... Non, c'est toi seule que j'aime! Redeviens heureuse, conserve-moi mon fils... Je vais de ce pas à Saint-Germain déclarer notre mariage au roi. Hier, il m'a nommé grand écuyer; ma faveur est au comble, et si le ministre veut se poser en obstacle, malheur à lui! Je ferai la plus grande diligence... A ce soir, Marion, à ce soir!

Il sortit.

Je me précipitai au cou de mademoiselle de Lenclos en pleurant de joie.

Mon mariage avoué! mon mariage reconnu! Je n'avais pas osé jusqu'alors m'abandonner à ce beau rêve. Ainsi, je prendrai le titre de marquise de Cinq-Mars, je le porterai fièrement en présence de toute la cour! A moi les priviléges attachés au rang de mon époux et à la faveur éclatante que lui accorde le roi!

Ninon me laissa tout entière à l'ivresse de mes espérances.

La nuit tomba.

Je courus au passage secret, et j'allai m'enfermer, pour attendre Cinq-Mars, dans la petite maison de la rue des Francs-Bourgeois.

Rarement mon mari se hasardait à paraître de jour dans mon hôtel; nous redoutions les visites et les indiscrets. A l'heure où il arrivait habituellement, je me rendais au berceau, je levais la trappe; franchissant ensuite le souterrain et l'avenue de tilleuls, j'étais bientôt dans ses bras.

Cinq-Mars, toujours par prudence, n'avait pris aucun domestique. Seuls, Grassin et Thérèse étaient initiés à notre secret; seuls, ils venaient nous servir.

Nous nous retirions dans un charmant boudoir, décoré avec une élégance parfaite. Toutes les mesures étaient prises pour nous environner du plus grand mystère. Ce boudoir n'avait pas de fenêtre et recevait le jour par en haut. Le reste des chambres de la maison se trouvaient rigoureusement fermées. Les deux portes principales, celle de la rue, dont Cinq-Mars avait la clé, et celle du souterrain étaient en bois de chêne et fort solides. A moins d'une trahison, nous ne pouvions être surpris, et je me confiais entièrement à la fidélité de mes domestiques. Il se faisait tard.

J'attendais depuis au moins deux heures, mais sans être inquiète. Mon époux m'avait juré de revenir, je ne craignais pas qu'il me manquât de parole.

Tout à coup j'entendis résonner des pas dans le corridor que Cinq-Mars traversait d'ordinaire en arrivant par la rue des Francs-Bourgeois. Prenant un flambeau, j'ouvris la porte, afin de courir à sa rencontre.

Mais l'homme qui se présenta sur le seuil n'était pas Cinq-Mars.

Le flambeau s'échappa de mes mains et je ne pus retenir une exclamation d'épouvante.

J'étais en face de Richelieu.

— Marion! cria-t-il avec surprise... Ah! ah! sur l'honneur, le tour est impayable!

III

Le cardinal me reconduisit à mon siége où je tombai, muette et glacée de crainte.

— Voyons, du calme, chère belle, me dit-il en me prenant les mains d'un air affectueux. Puisqu'il s'agissait de toi, Henri n'avait pas besoin de recourir à tant de mystère. Il enfreignait ma défense; mais je suis indulgent... L'intrigue est pardonnable, je regrette d'avoir été si rigoureux... Rigoureux, je me trompe, tout cela n'est qu'une plaisanterie... Là, pourquoi trembler de la sorte?... Est-ce que je te gronde?

— Henri... Mais où est-il, murmurai-je, et comment avez-vous pu, Monseigneur, pénétrer dans cette maison?

— Oui, cela doit te surprendre. J'ai fait arrêter Cinq-Mars; on a trouvé sur lui la clé de ce logis, on me l'a remise, et je m'en sers, parbleu!... Quoi de plus simple?

Je me levai brusquement et je lui saisis le bras avec force.

— Vous avez osé faire arrêter Cinq-Mars... vous?

— Chut! ne nous emportons pas... Te voilà bien, toujours la même, toujours prompte à la colère!... Allons, ne te hérisse pas, ma belle lionne. Cette arrestation n'a rien de sérieux, je te le jure. Figure-toi... c'est une singulière histoire!... Il y a quelque

temps, nous avons eu, Cinq-Mars et moi, une querelle assez vive. Depuis lors, on l'espionne. Il découche très-souvent et ne sort qu'au matin de cette demeure. Tu le vois, ma police est habile. N'importe, je tenais à m'assurer des choses par moi-même. Je croyais qu'une autre femme... une jeune fille à laquelle le roi s'intéresse... Mais Louis XIII a compris mes raisons. Cette jeune fille est fiancée à un souverain de l'Europe, il serait d'une détestable politique de la marier à Cinq-Mars. Toutefois, on ne veut pas avoir l'air de changer trop brusquement d'avis; l'amour-propre royal est en cause, et nous avons fait semblant de bouder notre favori, sous prétexte d'un faucon tué. Ce soir, à Saint-Germain, M. de Cinq-Mars n'a pu pénétrer jusqu'au roi pour ce beau motif. Louis XIII consent à ne plus le revoir de quinze jours... c'est énorme! et il m'a permis de l'envoyer au château d'Effiat... Mais rassure-toi, Marion, j'en serai quitte pour donner contre-ordre, car enfin ton intrigue avec mon protégé n'a pas l'importance...

— D'une intrigue avec la princesse Marie, Monseigneur? C'est elle, n'est-ce pas, que vous pensiez rencontrer ici?

— Quoi! tu sais donc?... Est-ce qu'elle y vient? me demanda-t-il vivement.

— Vous ne prenez pas garde à vos questions, lui dis-je, en le regardant d'un air indigné.

— Oh! oh! ma chère, tu es susceptible! Je n'entends pas dire que tu sois capable de prêter les mains... A propos, les informations recueillies par ma police secrète m'ont instruit d'une chose: Henri, depuis deux ans, est le propriétaire de cette maison... Diable! diable! tu fais des prodiges!... Soumettre un jeune homme à une telle constance... Vertu de ma vie! c'est merveilleux!... et dans le nombre de tes amants, il ne s'en est pas trouvé beaucoup, je le gage,

qui aient déployé pour tes charmes un entêtement aussi exemplaire!

Mon orgueil se révolta du ton méprisant de ce discours.

J'étais debout devant le cardinal, et je le regardai bien en face.

— En votre qualité de premier ministre, lui dis-je, vous vous croyez autorisé peut-être à violer un domicile ; mais, tout puissant que vous soyez, Monsieur, je ne vous reconnais pas le droit de m'humilier et de me jeter l'outrage. Le passé se répare, lorsqu'il n'est pas le résultat de la perversion des principes. Je désire que vous effaciez le vôtre, comme j'efface le mien.

— Insolente! cria-t-il, où prenez-vous une telle audace?

— Dispensez-vous d'élever la voix, Monsieur ; vous ne m'intimidez en aucune sorte. Je suis à présent lavée de mes fautes, je suis réhabilitée! et j'exige de vous le respect dû à une honnête femme, à une épouse légitime. Je suis la marquise de Cinq-Mars, Monsieur!... ne le perdez pas de vue, je vous prie, toutes les fois que j'aurai l'honneur de me trouver en votre présence.

— La marquise de Cinq-Mars?... toi! cria-t-il, en me saisissant le bras à son tour avec rage.

— Moi-même.

— La preuve! il me la faut sur-le-champ.

— Soit, je ne vous la refuse pas.

J'ouvris une cassette en palissandre, j'y pris un papier et je le tendis à Richelieu.

— Lisez!... l'original de cet acte est sur les registres de la paroisse de Saint-Paul.

Il lut et me regarda d'en air moitié furibond, moitié consterné.

— Qu'en dites-vous, Monsieur? la preuve vous

semble-t-elle claire? Je vous ai révélé ce secret pour mettre un terme à vos discours offensants. D'ailleurs, M. de Cinq-Mars a l'intention positive de publier notre mariage et d'obtenir l'agrément de Sa Majesté.

— Fort bien. Daignez vous asseoir, Mademoiselle, dit le cardinal, appuyant sur ce mot avec une affectation ironique.

— Je suis désolée, Monsieur, de ne pouvoir continuer cet entretien. L'heure n'est pas décente, et vous ne pouvez rester davantage en ce logis où vous n'aviez pas le droit d'entrer.

— Je vous ordonne de me répondre !

— Impossible... Demain peut-être me trouverez-vous plus disposée à obéir; mais, aujourd'hui, puisque vous avez exilé M. de Cinq-Mars, je me retire et vous cède la place... Bonsoir.

En parlant ainsi, je me dirigeais vers la porte du jardin. Je l'avais ouverte déjà, quand Richelieu courut après moi, me ramena de force et me fit brutalement rasseoir.

— Misérable ! tu répondras ! cria-t-il avec fougue.

— Cette violence est indigne... Je vous répondrai... oui... mais en présence de mon époux, et nous verrons si vous ne changez pas vos procédés à mon égard.

— Eh ! quelle mesure m'obligera-t-on de garder avec toi?... Parle !... Comment s'est fait ce mariage?

— M. de Cinq-Mars l'a demandé lui-même.

— Tu mens !

— Et pourquoi mentirais-je? Est-ce que j'ai peur de vous?

— Henri ne connaît pas tes anciennes intrigues.

— Vous êtes dans l'erreur, il a reçu de moi les aveux les plus complets.

— Non, non ! c'est impossible... Tu as abusé de sa jeunesse, tu lui as imposé ce mariage avant de céder à sa passion.

— Si vous croyez cela, pourquoi m'interrogez-vous? J'affirme et vous niez : cet entretien n'a pas de sens... Brisons là, je vous prie.

Il s'aperçut que ma résolution formelle était de lui tenir tête.

— Écouté, me dit-il, je t'ai blessée tout à l'heure, et je le regrette vivement. Ton amour-propre de femme se révolte. Nous sommes à nous quereller, lorsqu'il est facile de nous entendre et de rester bons amis. Voyons, ma chère, ne me contrains pas à la rigueur; vraiment, il me répugnerait de t'enfermer dans un cloître.

— M'enfermer? vous ne l'oseriez pas!

— C'est juste. Tu sais combien je suis craintif et comme je recule devant les moyens extrêmes.

Richelieu proféra ces mots d'une voix douce et d'un air aimable. Il m'enfonçait en riant un couteau dans le cœur.

— Cette nuit, continua-t-il, à l'instant, je puis te faire disparaître. Saint-Georges et deux de ses soldats sont au bout du corridor. Si je les appelle, si je leur dis de te conduire à Saint-Lazare, avec ordre à la supérieure de t'enterrer vive dans une cellule, crois-tu qu'on me désobéisse? Je brûle ce papier, j'arrache une page des registres de la paroisse Saint-Paul : où seront les preuves de ton hymen? qui osera me demander compte de ta disparition?

Je frissonnais. Pourtant je ne témoignai rien de ma peur et je répondis à Richelieu.

— Qui vous en demandera compte? Cinq-Mars.

— Où est sa puissance?

— Dans l'amitié du roi.

— Ah! ah! ma belle, tu t'abuses. L'amitié du roi, néant! Louis XIII a consenti, ce soir, à l'arrestation et à l'exil au chateau d'Effiat. Qu'il me plaise d'obtenir autre chose et je l'obtiendrai, j'en suis sûr. En

vain tu espères lutter; je ne reconnais plus ton adresse habituelle. Allons, ne m'oblige pas aux mesures violentes. Il faut rompre cet hymen de bonne grâce.

— Jamais!

— Par le ciel, tu m'obéiras!... ou je t'écraserai, reptile! hurla le cardinal, revenant à tous les transports de la colère. On ne publiera pas, je le jure, le mariage de M. de Cinq-Mars, d'un homme que je protége, avec une prostituée.

— Oh! malheur!... malheur!... ce mot infâme retombe sur toi, Richelieu!... tu es la cause de mes premiers désordres... Pour oser jeter ainsi la honte aux autres, qu'es-tu donc? un prêtre vil, débauché, sans pudeur et sans croyance... un monstre, un assassin!... La prostituée te méprise, elle n'a pas voulu être à toi!

Il serrait les poings; ses lèvres étaient blanches et ses yeux sortaient de leur orbite.

Je repris, sans avoir égard à cette violence :

— Allons, monsieur le cardinal, exécutez vos menaces!... Appelez Saint-Georges, faites-moi plonger dans un cachot de Saint-Lazare... Je vous brave! je vous défie! je résisterai jusqu'au dernier soupir à votre infernal despotisme. Oh! j'ai beaucoup de vos secrets, Monseigneur!... je possède de curieux détails sur votre compte. Vous avez cru jouer avec moi, et vos confidences ont été trop loin... A mon tour de menacer maintenant!... Si vous avez l'audace d'attenter à ma liberté, si vous brisez mon bonheur, n'espérez plus de moi ni discrétion, ni réserve. Demain, cent personnes, à commencer par le roi et la reine, connaîtront vos relations avec moi, vos moindres discours, votre immoralité détestable, vos dernières tentatives sur la princesse de Gonzague... Oui, Monseigneur! on imprimera tout cela, de même que

vous avez imprimé les lettres de madame du Fargis : vous m'avez appris comme on se venge!... Demain, vous entendez?... Or, j'ai des mesures à prendre, et vous ne me ferez par arrêter ce soir... Mais j'accepte la lutte, à bientôt!

Avant qu'il eût pu me retenir, je m'élançai vers la porte demeurée ouverte. Je sortis vivement.

La clé était en dehors, je donnai un double tour et je m'enfuis par l'allée de tilleuls. J'entendais le cardinal appeler Saint-Georges et secouer la porte avec violence; mais elle était solide, et je ne craignais point qu'elle cédât. Je refermai sur moi la trappe du souterrain, puis je me retrouvai sous mes charmilles.

Sans perdre une minute, j'allai prendre au pavillon mon cahier de notes et j'éveillai mes gens.

Thérèse et son père eurent ordre d'aller se poster dans la rue des Francs-Bourgeois, pour examiner ce qui allait se passer.

Quant à Grassin, il me conduisit chez Ninon.

Je la fis lever à une heure après minuit et je lui confiai mon cahier de notes. Elle me jura sur l'Évangile de les garder précieusement et de les publier, au cas où elle me verrait disparaître.

Bientôt après, j'étais de retour, sûre de ma vengeance et résolue d'attendre les événements.

Thérèse et Bulmann rentrèrent, à six heures, avec des nouvelles palpitantes.

A peine, obéissant à mes ordres, s'étaient-ils montrés dans la rue des Francs-Bourgeois, qu'un garde de Richelieu les avait accostés par cette exhortation :

— Du secours! du secours! un homme se meurt!

Le cardinal oubliait ses souffrances physiques, lorsque la colère ou la passion venait l'assaillir; mais c'était pour mieux porter ensuite la peine de cet oubli. Sûr des renseignements de ses espions, il désira con-

naître par lui-même la femme mystérieuse qui accaparait Cinq-Mars, au détriment de ses projets sur ce jeune homme. Il se mit donc en mesure de la découvrir, sortant du Palais-Cardinal à pied et fort tard, malgré la défense des médecins qui lui interdisaient les veilles et la fatigue.

Appuyé sur Saint-Georges et suivi de deux gardes, il avait gagné la rue des Francs-Bourgeois par les quais, la Grève et la rue du Temple.

C'était bien jusque-là.

Me rencontrant dans la maison suspecte, l'Éminence plaisanta d'abord; mais bouleversée bientôt par la révélation de mon mariage, elle lâcha la bride à sa violence naturelle. Ne songeant plus à ses douleurs, le tigre voulut rugir, étendre la griffe et s'élancer sur moi.

Ses forces trahirent sa rage.

Après avoir secoué la porte de chêne, après avoir essayé vainement de trouver une issue pour me poursuivre, monseigneur tomba sur le parquet, dans un état de convulsion terrible, et Saint-Georges effrayé envoya l'un de ses soldats appeler du secours.

Ce fut alors que Thérèse et son père se virent arrêtés dans la rue et conduits à la maison de Cinq-Mars.

Richelieu était brisé par des excès de tout genre. Il avait les mains et les pieds envahis par un froid glacial. Son évanouissement ressemblait à la mort.

Thérèse tremblait, le cardinal pouvait reprendre ses sens et la reconnaître. Elle s'était trouvée vis-à-vis de lui, chez moi, le jour de l'arrestation de Bassompierre; il connaissait également Bulmann pour l'avoir interrogé lors de ma fuite par-dessus les murs du jardin de Ninon.

Mes domestiques voulurent s'éloigner.

Ils allaient, disaient-ils, chercher des fruits à Bou-

logne, et devaient être revenus au point du jour, afin de vendre ces fruits au marché. Ma femme de chambre, d'ailleurs, tenait à calmer mes inquiétudes, pensant bien que le cardinal, en cet état, ne songerait point à faire briser la porte et à chercher la direction que j'avais prise.

Saint-Georges s'opposa formellement à leur retraite et promit de les dédommager de la perte occasionnée par ce retard.

Au milieu de ces débats, l'Éminence restait évanouie. Le capitaine des gardes résolut de la remporter au Palais-Cardinal. Thérèse et mon suisse devaient relayer ses hommes.

Les deux gardes soulevèrent M. de Richelieu, comme ils eussent fait d'un cadavre, et l'on quitta la maison.

Plût au ciel que le cadavre seul fût rentré au palais!

Ranimé par le mouvement, aux environs de l'Hôtel-de-Ville, Richelieu demanda :

— Où suis-je?

— Nous vous portons chez vous, Monseigneur.

On le déposa sur une borne. Il se toucha le front, cherchant à retrouver ses souvenirs, et dit ensuite à Saint-Georges :

— Silence! pas un mot sur l'excursion de cette nuit... Rentrez par la poterne.

Heureusement, il faisait très-sombre; Thérèse et Bulmann échappèrent à ses regards.

Le cardinal voulut essayer de marcher : ses jambes chancelèrent, et il ajouta d'une voix éteinte :

—Vous irez demander Chicot; je me sens très-mal.

En effet, il perdit une seconde fois connaissance.

Une demi-heure après, on le rentra chez lui par une espèce de porte basse, appelée *la poterne*, conduisant aux corps de garde, et de là dans l'intérieur des galeries.

Mes gens se séparèrent alors du cortége, sans attendre la récompense promise, et vinrent me donner ces détails.

Je n'eus pas l'ombre de compassion pour le ministre. C'était mon mauvais génie; je le rencontrais partout comme un obstacle sur ma route. Il représentait pour moi le malheur.

L'exil de Cinq-Mars fut connu le lendemain. De Thou, saisi de crainte, arriva chez moi.

Je lui racontai ma scène avec l'Éminence.

— Décidément, me dit-il, l'heure est venue de frapper cet homme : il nous perdrait tous. Écrivez à votre mari. Je me charge de porter la lettre, et j'emmène avec moi le prince de Bouillon.

J'écrivis aussitôt, racontant à Cinq-Mars ma querelle violente. Le jeune conseiller partit sur-le-champ pour le domaine d'Effiat.

Quinze jours s'écoulèrent.

Je n'eus pendant cet intervalle aucune nouvelle du ministre. Il n'osait pas faire d'esclandre, et je me bornai à me prémunir contre ses ruses. Enfin, il m'envoya l'ordre de lui rendre visite; j'y allai sur-le-champ.

Forte de mon titre d'épouse légitime, et sachant le cardinal placé, d'autre part, sous le coup de mes révélations, j'étais sans peur.

Je le trouvai sur un lit de repos, les jambes entortillées de couvertures. Au plus fort des chaleurs d'août, il grelottait devant un grand feu.

— Marion, me dit-il, vous devez éprouver des remords; la scène indigne que vous m'avez faite est la seule cause de mes souffrances.

— La scène que je vous ai faite?... l'ai-je provoquée, Monseigneur!

— Vous n'êtes pas raisonnable, Marion; vous abusez de ma faiblesse dont je vous ai toujours donné

la preuve. Pourquoi stimuler mon courroux et me forcer à dire des choses que je regrette ensuite? Avouez-le, ce mariage devait me surprendre. Votre résistance à mes conseils... d'ami...

— Oh! dispensez-vous de ce langage hypocrite! l'amitié n'est plus possible entre nous.

— Mon Dieu! pourquoi donc? Si j'étais libre de ratifier cet hymen, je le ferais certainement... Par malheur, je ne suis pas le maître. Il y a deux personnes plus furieuses que moi, Louis XIII et la maréchale d'Effiat. Que voulez-vous, ma chère? Le roi est jaloux de Henri comme d'une maîtresse. Il avait dessein de le marier sans doute, mais il ne lui pardonne pas d'avoir prévenu ses intentions. Cinq-Mars lui cacher un secret! Songez-y donc!... lui qui ne cache rien à Cinq-Mars! Ainsi la brouille, d'abord apparente, est devenue sérieuse. J'ai bien été forcé de rapporter vos aveux à la maréchale, et je vous peindrai difficilement son indignation. Elle a couru se jeter aux pieds du monarque et réclamer justice contre l'audace d'une courtisane... Ah! c'est ainsi qu'on vous traite, ma pauvre enfant! Votre passé est détestable, et vous rejetez sur moi des accusations qui demanderaient à être appuyées de preuves plus solides... Je ne vous ai pas dit, ma chère, d'avoir trente amoureux et d'afficher le scandale dans tout Paris.

— Assez là-dessus!... il ne me convient nullement d'entamer de nouvelles discussions... Vous ne m'avez probablement pas mandée sans motifs?

— Patience, vous allez les connaître. Louis XIII, en écoutant la maréchale, entra dans une grande colère. Son favori marié! sans son autorisation! C'était là le crime. Il a demandé le curé de Saint-Paul, et celui-ci, rougissant, balbutiant, s'est mis à nous débiter je ne sais quelle fable absurde. A l'entendre, il aurait béni ce mariage par l'ordre exprès des cieux...

Vieil imbécile! j'avais grande envie de le faire cloîtrer pour le reste de ses jours.

— Mais rien de cela, lui dis-je, ne m'indique où vous en voulez venir?

— Louis XIII a donné sa parole royale à madame d'Effiat : votre mariage sera rompu.

— Ah!... nous verrons.

— Oui, vous le verrez trop. De plus, on a signifié à Cinq-Mars de ne pas quitter, jusqu'à nouvel ordre, le lieu de son exil... C'est comme cela, ma belle, et je prendrais votre défense que je n'y pourrais rien.

— Vous avez beaucoup trop de modestie, Monseigneur.

— Croyez-vous, Marion?... En effet, le monarque, si je l'en priais bien fort, se déciderait peut-être à renoncer aux moyens de rigueur; mais je n'userai pas à cela mon influence... Non; je me garderai d'une telle sottise. D'après toutes mes convictions, ce mariage est nul. Cinq-Mars n'avait pas vingt ans lorsqu'il l'a contracté. Les tribunaux écouteront les plaintes de la maréchale, et le pape lui-même annulera des promesses surprises à l'inexpérience. Réfléchis, Marion! Tu succomberas dans cette lutte; il est temps encore de te sauver la honte et les désagréments qui t'attendent. Tu le vois, ma pauvre enfant, tes menaces de l'autre jour n'ont pu modifier ma résolution première. Essayer de m'intimider! Tu te montrais présomptueuse : ou plutôt c'est de l'enfantillage. Un homme de ma sorte ne se renverse pas avec des révélations et des confidences.

— Vous me défiez, monsieur le cardinal : c'est imprudent à vous peut-être!

— Mon Dieu, parle, imprime, tu as carte blanche... Je n'aurai qu'un mot à dire : Calomnie! et je serai cru.

— Oui, par vos flatteurs; mais vos ennemis les surpassent en nombre.

— Es-tu sûre? cela ne m'inquiète pas. Les ennemis, ma chère, quand on met le pied dessus, sont autant d'échelons qui vous portent à la puissance. Ainsi, je te le répète, écris mon histoire; tu es très-capable de le faire avec esprit, avec impartialité surtout. Va, Marion, va!... prouve que je me suis égaré mille fois dans le sentier défendu de l'amour. Qu'importe au prince? qu'importe à la France? Tes anecdotes indiscrètes ne donneront pas d'habileté à ceux qui en manquent; on n'en aura pas moins recours à moi pour sauver le royaume... Va, te dis-je!... l'aigle qui fend la nue de son aile vibrante n'entend pas les cris aigres et discordants de la cigale sous l'herbe; la fourmi ne menace pas l'éléphant, la taupe ne mine pas une pyramide... Ah! ah! tes prétentions historiques sont vraiment risibles!

— Tout l'orgueil de Satan réside en vous, Monseigneur. Comme Satan, vous périrez par l'orgueil.

— Allons, ce n'est pas assez d'être historienne, te voilà prophétesse. En attendant, ma belle, si tes dernières offenses n'ont pas été suivies du châtiment, tu ne l'attribueras plus, j'imagine, à tes menaces de publicité... Non, je t'ai laissée libre, parce que tel était mon bon vouloir, parce qu'en réfléchissant à tes révoltes, je les trouve amusantes. Mais revenons à ton époux. Quel si grand bonheur espères-tu de lui? Veux-tu savoir une nouvelle qui te donnera des forces pour la rupture?

— Volontiers, Monseigneur.

— Oh! tu as l'air intrépide! Ta bouche est ironique et ton œil me brave.

— Non, j'attends votre nouvelle.

— Eh bien! Cinq-Mars aime la princesse de Gonzague, il en est aimé.

— Je le savais depuis longtemps.

— Tu le savais! cria-t-il, et tu balances? et

tu refuses de te séparer d'un perfide qui t'outrage?

— Oh! je repousse vos insinuations malveillantes!... La parole de Cinq-Mars est sacrée pour moi. Cet amour étranger sera banni de son cœur, et sa femme aura toujours droit à ses affections les plus saintes.

— Ah! charmant! divin! tu es impayable... Quoi! c'est Marion Delorme, Marion la coquette émérite, la femme de tact et d'expérience, qui vient me tenir ce raisonnement de jeune fille niaise! C'est Marion qui vient me dire : Cinq-Mars en aime une autre, et pourtant je suis sûre de sa fidélité!... Ah! ah! c'est par trop bizarre, et, tout malade que je suis, il m'est impossible de ne pas rire... Ah! ah! ah! ma pauvre enfant, il faut que tu sois bien amoureuse!... Que dis-je! mais non, tu as fait de l'amour une étude trop... complète pour ne pas être à l'abri de ces rêves insensés du cœur. C'est l'ambition qui t'aveugle, et tu vois tout, désormais, au travers de son prisme radieux... Oui, tu es madame de Cinq-Mars! madame la marquise! la femme de monsieur le Grand (1)!... Tout Paris va l'apprendre, et cela manquait à ta gloire. Mais tu n'obtiendras qu'une satisfaction d'amour-propre, qu'un retentissement passager; tu te laisses éblouir, et ta honte en sera plus complète. La maréchale fera casser ce mariage par le Parlement, et le pape, à ma prière, s'empressera de le déclarer nul... Tu verras! tu verras!

J'avais écouté tous ces discours de Richelieu sans rien perdre de mon calme, et je me levai d'un air de tranquillité parfaite, en disant :

— L'Église et la loi ne voudront pas rompre des nœuds semblables sans le consentement formel de

(1) On appelait ainsi à la cour, par abréviation, celui qui avait la charge de grand écuyer. (*Note de l'Éditeur.*)

l'un des époux. Or, je ne donne pas le mien, et j'ai confiance, je le répète, en l'honneur de M. de Cinq-Mars. Que la maréchale entame ce procès, je suis prête à le soutenir.

Et saluant le cardinal, je me dirigeai vers la porte.

— Attendez, Marion ! s'écria-t-il; je ne vous ai pas tout dit. Mon Dieu ! nous sommes très-calmes l'un et l'autre, rien ne nous oblige à rompre aussi brusquement l'entretien. Je vais recourir à une logique toute puissante... Asseyez-vous, ma chère, asseyez-vous.

Il étendit le bras vers une table qui se trouvait à sa droite.

— Voici, dit-il, un acte de renonciation... Votre signature au bas de cet acte, et je vous donne deux cent mille livres, avec ce collier de diamants d'un prix inestimable.

Tout en parlant, il faisait scintiller à mes yeux une parure magnifique.

— Ces joyaux viennent de la maréchale d'Ancre, Marion ! ce sont les seuls que Louis XIII n'ait pas offerts à madame de Luynes, à l'époque où certaine lentille lui trottait dans le cerveau. Donc, ma chère, c'est le roi qui vous prie d'accepter ce collier. Moi, je verse cent mille livres, et la maréchale vous comptera le reste : qu'en dites-vous? Bien des femmes trahiraient à moins l'amant le plus aimé. Cela vous prouve que nous tenons à arranger cette affaire et à rendre libre Cinq-Mars : non qu'il ne puisse être fort heureux avec vous; mais vous comprenez ! le monde, votre passé, les convenances... Enfin, nous sommes prêts à tous les sacrifices, et vous allez signer, Marion.

— Je ne signerai pas, Monseigneur.

— Pardonnez-moi... Vous avez trop d'esprit, de tact et de prudence pour lutter contre Louis XIII, contre la maréchale et contre moi.

— Je lutterai.

— Ce serait de la folie!

— Soit.

— Vous ne refuserez pas les deux cent mille livres et le collier, qui vaut presque à lui seul le double de cette somme.

— Je refuse.

— Ah! bon, j'oubliais! dit-il, en me jetant un coup d'œil étrange: vous vous appuyez sur l'honneur de Cinq-Mars? vous avez confiance en la foi jurée!

Son visage exprimait une ironie cruelle. Je commençais à ressentir du trouble.

— Là réside votre force, n'est-ce pas, Marion?... En effet, pour décider le Parlement, pour décider Rome, il est nécessaire d'avoir le consentement de l'un des époux... Êtes-vous bien sûre que Cinq-Mars ne donne point le sien?

— Monseigneur, criai-je, incapable de me contenir davantage, lancer en avant un soupçon pareil et ne l'appuyer d'aucune preuve, c'est une lâcheté!

— N'allons pas si vite!... je ne vous ai pas rendu toutes mes armes. Petit à petit, je vous démontrerai, ma belle, que vous voyagez en plein dans le pays des illusions et des chimères. Le Parlement fera-t-il acte de haute justice ou cédera-t-il à l'influence royale et à la mienne? Ceci n'est point en discussion pour l'heure. Mais avez-vous quelquefois songé à l'effet immédiat que produiraient sur Cinq-Mars une disgrâce absolue, la haine du roi, le renversement de ses charges, l'abolition de ses priviléges et un cachot perpétuel? Là, voyons, pesez sérieusement ces choses? placez Cinq-Mars dans cette alternative, ou de vous sacrifier ou de tout perdre: ne devinez-vous pas le parti qu'il prendrait?

Je me sentais défaillir.

La voix du ministre était incisive et son regard fatal; je prévoyais un malheur.

— Vous voulez m'effrayer, Monsieur?... vous n'y réussirez pas. Le roi, pour une faute légère, ne peut punir aussi rigoureusement un homme qu'il aime.

— Sans doute, vous auriez raison, si Henri avait gagné par son mérite les avantages dont il jouit à la cour; mais il doit tout à la faveur. Aujourd'hui, ma chère, je vous accorde une grâce que vous ne méritez das; demain je vous l'enlève, où est l'injustice? Rien ne m'oblige même à motiver ce changement de conduite. Or, voilà précisément la position de Cinq-Mars vis-à-vis de Louis XIII. Henri est amoureux de vous, je l'accorde; ceci même est fort simple, et les jeunes gens adorent au besoin plusieurs femmes à la fois... Mais l'ambition dans son cœur occupe une place à côté de l'amour, et, franchement, ce serait pour vous une humiliation trop grande de laisser M. de Cinq-Mars prendre l'avance. Une femme d'esprit ne s'expose point à ces choses-là. Vous avez sur la table un mandat de deux cent mille livres et le collier... Signez-vous?

— Jamais! vos richesses ne me tentent pas. Rien ne vous autorise à me juger assez méprisable pour accepter de telles offres.

— Pourtant, c'est un joli denier, charmante.

— Vous perdez votre diplomatie, Monsieur. Je ne vous écoute plus, et je repousse les soupçons que vous essayez de me faire concevoir.

Une seconde fois, je me dirigeai vers la porte.

— Eh! eh! Marion, si je vous donnais des preuves?

— Des preuves! m'écriai-je, en revenant toute frémissante.

— Oui... Cinq-Mars vous abandonne. La faveur du roi lui est trop chère pour la perdre ainsi en un jour.

C'est impossible!

— Bah! fit Richelieu.

Il prit un autre papier sur la table.

— Allons, mon enfant, réfléchissez encore... En vérité, je recule et je n'ose vous causer ce chagrin... Le soupçon, en pareil cas, suffit pour mettre en repos la conscience; à quoi bon demander la certitude?

— Je la veux, cette certitude, je la veux!

Et j'arrachai le papier des mains du cardinal.

— Que faites-vous donc?... c'est incroyable!... vous avez, sur ma parole, des manières inouïes... Soit, prenez lecture de cette lettre... Ah! vous changez de visage!... hein?... que vous disais-je?... Reconnaissez-vous l'écriture de Cinq-Mars.

— Mon Dieu! mon Dieu! c'est infâme!

Je levai les mains au ciel et je retombai sur mon siége, en proie à la douleur la plus poignante et la plus imprévue.

Le grand écuyer écrivait au roi une lettre, à genoux, dans laquelle il implorait sa grâce avec les termes les plus lâches et les plus offensants pour moi. Notre union, disait-il, n'avait rien de sérieux. Il se mettait aux ordres de Louis XIII, affirmant qu'il désavouerait des liens contractés en quelque sorte par surprise. Cette lettre de Cinq-Mars ajoutait le mensonge à la bassesse. Ainsi j'avais abusé de l'inexpérience d'un jeune homme; je résistais, et il s'était vu dans l'obligation de céder à toutes mes exigences, à tous mes caprices.

Trois fois je relus cet odieux écrit.

Mon cœur ne battait plus, la foudre venait de tomber sur ma tête.

— A présent, vous signerez, j'espère? me dit Richelieu sur le ton de la compassion. Malheureuse femme! Vous êtes à plaindre! Je tenais à vous épargner ce désespoir.

Je me redressai d'un bond et je m'élançai vers lui.

— De la pitié! m'écriai-je, qui vous en demande?... Tout cela est le résultat de votre hypocrisie et de vos

manœuvres. Ceux qui vous approchent se gâtent et se corrompent. Un ange auprès de vous deviendrait démon... Vite une plume !

Je signai d'une main furieuse, et le cardinal me dit :

— Voici le collier, chère belle, ainsi que le mandat sur le Trésor.

— Non ! non !... gardez vos honteux bienfaits ; ils ne saliront pas mes mains, et ma générosité surpassera la vôtre... Je n'accepte rien de vous, c'est moi qui veux vous donner !

Je lui parlais sous le visage, les dents serrées et les lèvres frémissantes. Un feu sombre jaillissait de ma paupière. Il eut peur.

— Marion, murmura-t-il, calme-toi... Ah ! les hommes, ils sont tous les mêmes !

— N'est-ce pas ? lui dis-je au milieu d'un rire saccadé : le cœur de M. de Cinq-Mars est comme celui de beaucoup, un foyer de perfidies, de mensonges et de ruses ; mais je ne suis pas la seule victime du traître... D'un mot, je puis me venger, et je me venge... Cinq-Mars conspire contre vous !

— Hein ?... qu'oses-tu dire ? cria Richelieu, jetant ses couvertures et quittant son lit de repos pour se dresser devant moi.

La surprise et l'épouvante lui rendaient toutes ses forces.

— Parle ! tu es bien sûre de ce que tu avances !... Oui, tu ne mens jamais. Lui ! Cinq-Mars, conspirer contre moi !... C'est un double crime... Mais parle, parle donc !

— Allons, Monseigneur, de l'énergie ! Mettez-vous à la recherche de ce nouveau complot... Frappez le coupable !... L'oserez-vous, dites, l'oserez-vous ?

Un laquais parut au seuil de la chambre et annonça :

« Monsieur le grand écuyer ! »

L'Éminence bondit, je reculai de stupeur.

En même temps la portière s'écartait pour livrer passage à celui dont on avait prononcé le nom.

C'était Cinq-Mars lui-même en habit de voyage.

Il m'aperçut, et sans prendre le temps de saluer le cardinal, il vint promptement à moi.

Je me sentis pressée dans ses bras.

— Chère Marion ! ma femme ! s'écria-t-il. J'arrive enfin !... Le roi s'est laissé fléchir, et ma mère accepte mes raisons, elle ne crie plus au scandale. Tout cet orage s'est fondu en pluie. Rassure-toi, cher ange, nous n'avons plus rien à craindre de la foudre. Mais comme tu es pâle !... Est-ce la surprise ?... Ah ! je devine. M. le cardinal était en train de te tourmenter ? Il te faisait des sermons, il t'engageait à rompre ? En vérité, Monseigneur, c'est trop aimable à vous de prendre à ma famille un intérêt si constant ; je vous en ai, sur ma parole, beaucoup de gratitude... Toutefois, ne chagrinez plus ma femme, c'est entièrement inutile, et le roi vous le dira lui-même... Oui, je viens de le voir au débotté ; il a voulu m'embrasser sur l'heure et ne m'a pas permis de changer de toilette. J'ai pensé, monsieur le cardinal, trouver ici la même indulgence qu'au Louvre, et je suis accouru vous saluer au plus vite.

— C'est bien, je vous remercie, dit Richelieu.

Il dominait déjà son trouble.

Quant à moi, je ne savais plus si je veillais ou si j'étais sous l'empire d'un songe.

— Le roi, ma chère, le roi, disait Henri en me caressant de nouveau, mais il a été plus amical et plus gracieux que jamais ! il m'a presque demandé pardon de cette comédie d'exil, et j'ai su par lui que monsieur le cardinal en était la cause... C'est une légère trahison de votre part, Monseigneur !... Fort

heureusement, du château d'Effiat, je me suis empressé d'écrire à Louis XIII et de lui révéler mon espoir d'être père. Il a compris ce bonheur, la maréchale a pleuré d'attendrissement... Mon Dieu, c'était bien simple, il fallait s'entendre!

Je m'approchai du cardinal!

— Alors, que me disiez-vous, Monsieur?

— Je ne vous ai rien dit, Madame... et vous ne m'avez rien dit.

— Pardonnez-moi... je veux une explication, sur-le-champ, devant mon époux.

— Mais enfin... C'est un tort... A quoi cela servira-t-il? balbutia Richelieu, déconcerté pour la première fois de sa vie peut-être.

Il reprit sur la table la prétendue lettre de Cinq-Mars et la froissa dans ses mains d'un air d'indifférence. Je le suivais de l'œil et j'épiais tous ses gestes.

Henri nous regardait l'un et l'autre avec étonnement.

— Figurez-vous, lui dit le cardinal... Oh! la chose a peu de gravité!... Dans la persuasion que ni le roi ni votre mère ne consentiraient à ce mariage, il me semblait utile... Oui, j'avais imaginé une petite ruse... Mais à quoi bon revenir là-dessus? Tout s'arrange, et, comme vous le dites fort bien, il fallait s'entendre.

A ces mots, il fit un pas vers l'âtre et jeta la lettre dans le brasier.

J'avais prévu l'action.

M'élançant, prompte comme l'éclair, je sauvai l'écrit des flammes.

— Tiens, lis! criai-je en le tendant à Cinq-Mars.

Et je me plaçai entre lui et le cardinal. Puis, défiant ce dernier du regard et de la voix :

— Oserez-vous recourir encore à la violence?... Essayez, Monseigneur!

— Juste ciel!... murmura Cinq-Mars pétrifié, c'est l'œuvre d'un faussaire.

— Oui... cet homme a tous les vices et tous les crimes à ses ordres! ton écriture est imitée avec une adresse infernale. Il m'a saisi le cœur à deux mains et il me l'a broyé, comprends-tu?... pour me faire croire à une trahison. La tête m'a tourné, j'ai eu le délire, et des idées de vengeance m'ont traversé l'âme... Mais c'est faux, monsieur le cardinal, c'est faux!... Vous m'avez menti vingt fois, j'ai bien pu mentir à mon tour!

— Sans doute, dit Richelieu, sans doute : nous nous sommes trompés mutuellement... Mon Dieu, le plus court est de renoncer à toute espèce de lutte... Allons, Henri, la paix! oublions ces sottises. Je ne sais pas, du reste, pourquoi Louis XIII et moi, nous sommes allés nous jeter au milieu de cette intrigue. On est toujours battu avec les femmes, n'est-il pas vrai, Marion?... Hé! hé! ce n'est pas d'aujourd'hui que vous m'en donnez la preuve...

Il riait; mais quel rire! Cinq-Mars avait relu deux fois la lettre maudite. Je le voyais pâle et frémissant; la colère lui grondait dans le cœur.

— Son Éminence a raison, m'écriai-je; oublions tout; rien n'a été fait, rien n'a été dit!

Je prenais, en parlant, l'acte au bas duquel j'avais apposé ma signature, je le déchirais et j'en jetais les morceaux dans l'âtre.

— C'est très-bien, Marion, dit le cardinal. Suivez son exemple, Henri, et brûlez la lettre.

— Non, m'écriai-je, non! cet écrit a une tout autre importance : il servira plus tard, avec certains détails que je possède, à garantir notre sûreté réciproque... Henri, je te défends de le rendre!

Ciuq-Mars plia la lettre et la glissa dans son pourpoint.

— Alors, Monsieur, dit froidement le cardinal, vous demandez la guerre?

— La guerre, soit, s'écria le grand écuyer; je l'accepte avec toutes ses conséquences, et je vous la ferai sans scrupule et sans remords. Qu'étais-je entre vos mains? Un instrument d'égoïsme, un jouet. Vous n'avez eu d'autre intention que celle de m'avilir... Et je vous devrais de la reconnaissance? Je vous dois au contraire toute ma haine, car vous avez voulu briser et flétrir la plus chère affection de ma vie. Ainsi donc, monsieur le cardinal, prenez vos mesures, je prendrai les miennes!... Au revoir!

Il se couvrit fièrement, toisa l'Éminence du haut en bas, et nous sortîmes ensemble.

Un instant après, nous étions dans son carrosse où de Thou l'attendait. La présence du jeune conseiller ne comprima pas l'étendue de ma douleur.

— Oh! pardonne-moi! m'écriai-je, en tombant dans les bras de Cinq-Mars.

— Marion!... pauvre amie!... toute autre à votre place fût tombée dans ce piége odieux... C'est une leçon pour l'avenir. Tu n'avais pas tort, Auguste : on ne doit jamais rien confier à la femme la plus dévouée, la plus fidèle et la plus aimante. Voilà le cardinal et ses espions à notre piste. Eh! tant mieux, au fait, il se défendra! Nos attaques en auront plus d'énergie, et le triomphe sera plus éclatant. Ruser avec lui? non; portons nos coups en face... A l'œuvre, Auguste, à l'œuvre!... Il faut en délivrer le royaume. Si la fortune trahit nos efforts, si le ciel est pour cet homme, il nous restera la gloire d'avoir tenté la délivrance. Ensemble nous aurons combattu, nous mourrons ensemble!

— Oui, mon ami, notre mort sera glorieuse et sainte, répondit solennellement le jeune magistrat.

Ils se pressèrent la main.

— Toi, mourir ! m'écriai-je au milieu de mes sanglots. Henri, chasse une pareille crainte... Richelieu n'osera pas.

— Deux têtes de plus, ma chère, ce n'est rien pour lui.

— Il n'osera pas, te dis-je !

— Allons, tu es loin de le connaître... De grâce, apaise-toi!... De pareilles émotions sont dangereuses, en ce moment surtout. Va, nous ferons notre possible pour ne pas lui laisser la victoire. Auguste et moi, nous serons bien aussi habiles que cet homme. Si tu me vois rarement d'ici à quelques semaines, ne sois point inquiète, montre un peu d'indulgence. J'excuse ta révélation irréfléchie au cardinal; mais cela même est une raison pour ne pas m'endormir. La situation est grave et ma vie est précieuse.

Hélas! chacune de ses paroles renfermait un reproche de mon crime!...

Car c'est un crime que j'ai commis, je m'en accuse, je le pleure, je le pleurerai jusqu'à la fin de mes jours. Oui, j'ai donné l'éveil au cardinal; il n'avait point de défiance, et sans ma crédulité fatale, sans ma dénonciation indigne, le pays en eût été délivré peut-être. Je connaissais le ministre : avec lui je ne devais croire à rien, même à l'évidence.

Cinq-Mars! Henri! mon époux!... ombre chère et sainte!... pardonne-moi, pardonne-moi! . . . .
. . . .
. . . .

IV

M. de Thou, comme je l'ai déjà laissé pressentir, avait été l'instigateur du complot.

En essayant de renverser Richelieu, il croyait sincèrement faire acte de justice et de nationalité. Son âme généreuse repoussait tous les moyens dont lui ou Cinq-Mars eussent pu rougir. Il renonçait énergiquement à toute espèce de pacte avec les ennemis du royaume et voulait abattre le ministre par la seule influence du grand écuyer.

Ses raisonnements calmes et droits produisaient une forte impression sur l'esprit de Cinq-Mars.

De Thou avait emmené avec lui au château d'Effiat Frédéric de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, et Louis d'Astarac, marquis de Fontrailles. Ils trouvèrent l'exilé en proie à une exaspération violente. Henri accepta dans tous ses détails le plan de la conjuration.

Le moment semblait propice.

Richelieu s'occupait alors de la révolte de Soissons, ce même seigneur qu'il avait espéré marier à sa nièce. Le refus injurieux et vingt fois répété du comte l'ayant exposé à la haine la plus implacable de l'Éminence, il s'était enfui de la cour et levait des troupes, afin de soutenir sa rébellion à main armée, comme autrefois Montmorency dans le Languedoc.

Obligé de se défendre du côté des Ardennes, le ministre devait nécessairement avoir l'œil beaucoup moins ouvert sur les tentatives de Cinq-Mars et de ses complices.

Il fut résolu d'abord que le grand écuyer s'occuperait de faire sa paix avec le roi.

Désirant concilier tout ensemble les intérêts de la conjuration et ceux de son cœur, il écrivit à Louis XIII une lettre bien différente de celle que m'avait montrée Richelieu. Dans cette lettre, Henri parlait de notre hymen comme de la chose la plus grave et la plus loyale. Il dépeignait délicieusement son espérance de paternité, espérance menteuse, au moyen de

laquelle je voulais regagner son amour, et qui devint par la suite un de mes plus cuisants remords.

Sans ce rayon de bonheur que je fis luire à ses yeux, Henri n'aurait pas conspiré peut-être; du moins les choses ne se fussent pas envenimées ainsi, et il eût reculé devant une rupture complète avec Richelieu. J'aurais été sacrifiée, oui, sans doute; mais j'aimais trop Cinq-Mars pour exposer ses jours.

La fatalité changeait mes moindres fautes en crimes.

Séparé de M. le Grand, le roi avait essuyé bientôt les attaques de l'ennui, de sorte que le message du jeune homme le trouva pleinement disposé à la réconciliation. Il manda la maréchale, à l'insu du ministre, pour lui montrer la lettre de son fils.

Louis XIII et madame d'Effiat pleurèrent ensemble et résolurent de ne pas nous désespérer davantage.

Toujours sans prévenir Richelieu, on dépêcha un courrier, portant l'ordre à Cinq-Mars de reparaître à la cour, ce qui explique l'apparition soudaine de Henri aux yeux de l'Éminence et aux miens.

A dater de cette époque, le roi se vit placé entre un ministre, dont il n'avait pas le courage de se défaire, et un favori jeune, ardent, impétueux, exprimant devant tous son antipathie profonde pour le cardinal.

Avec sa faiblesse habituelle, Louis XIII donnait raison à Cinq-Mars, quand Richelieu n'était pas là, et, réciproquement, il approuvait les plaintes du ministre en l'absence du grand écuyer. Il résultait de cette conduite absurde que Henri, se croyant sûr de l'approbation royale, conspirait à ciel ouvert et sous les yeux de tous.

On sonda Gaston, qui était de tous les complots.

Il parut enchanté des projets de Cinq-Mars. Bientôt même il alla plus loin que le chef de la conjuration, en proposant de conclure un traité avec l'Espagne.

Monsieur déclara ce dernier point nécessaire. Il fallait, disait-il, prendre le cardinal entre deux feux. Bouillon s'engageait à ouvrir au comte de Soissons la principauté de Sedan, et tandis que ce dernier combattrait les troupes royales dans les Ardennes, on appellerait sur les frontières du Midi une armée espagnole.

Tous les moyens semblaient honorables pour écraser le despotisme de Richelieu.

Néanmoins on cacha ce projet au jeune conseiller, dont les scrupules étaient connus, et Cinq-Mars lui-même supplia Monsieur d'en retarder l'exécution, jurant de réussir sans avoir recours à ce moyen extrême.

Sa faveur augmentait chaque jour.

On patienta.

Je voyais Henri plus souvent qu'il ne me l'avait fait espérer d'abord. Il entrait avec moi dans fort peu de détails et se contentait de me dire : « Nous vaincrons ! » J'étais heureuse, j'oubliais tout, et la joie régnait dans mon hôtel. Presque chaque soir j'avais des réunions brillantes. Le secret de mon mariage commençait à être connu de bien des personnes et je permettais à mes intimes de m'appeler tout haut *madame la marquise*. Je ne daignais plus recourir à la moindre précaution. Mon cercle était franchement anti-cardinaliste, et Dieu sait comme Richelieu prêtait alors le flanc à nos sarcasmes.

Le théâtre élevé par ses ordres dans son palais venait d'être complétement achevé. Il coûtait trois cent mille écus.

C'était une chose bizarre que cet homme malade, bourrelé de soucis politiques, obligé de combattre pied à pied pour défendre sa puissance, et trouvant encore moyen de satisfaire un amour-propre absurde, inouï, de se livrer à une extravagance sans nom, de vouloir,

en un mot, ajouter à sa gloire de ministre la gloire des lettres.

Depuis longtemps déjà, Saint-Sorlin était de retour d'Allemagne.

J'avais à peine entrevu mon pauvre poëte.

Obligé de travailler sans cesse et de consacrer ses rimes à la tragédie de l'Éminence, il se montrait fort ennuyé de son emploi. Vainement il sollicitait du repos, le cardinal connaissait tout le prix de cette muse exercée, la retenait captive et se gardait de la mettre à la retraite.

Saint-Sorlin avait beaucoup vieilli. Les cheveux blanchissent, même sous les lauriers poétiques, et surtout en compagnie d'un homme de l'espèce de Richelieu.

Mais, le jour de la représentation de *Mirame*, le secrétaire m'arriva tout joyeux et rajeuni de vingt ans. Il espérait que le public, en sifflant la pièce, ferait justice des prétentions littéraires de l'Éminence. Il m'apportait une loge.

Une demi-heure après, j'avais fait toilette et nous courions prendre Ninon. Elle venait tout récemment d'abandonner la rue des Tournelles pour le faubourg Saint-Germain, sous prétexte que les amoureux y étaient de meilleure souche.

Effectivement, elle avait alors le jeune duc d'Enghien, qu'elle appelait son *héros* et à qui elle prédisait les succès les plus éclatants en amour et en guerre.

Agé de vingt ans à peine, le duc d'Enghien jouissait d'une belle renommée de courage, et l'on aurait pu lui confier déjà le commandement d'une armée, tant il possédait à fond la science militaire.

Ninon en était orgueilleuse; elle l'aimait comme une folle.

Tous les deux montèrent dans mon carrosse; bientôt nous fûmes au nouveau théâtre.

La salle regorgeait de spectateurs. Toute la cour se trouvait là, partageant la curiosité générale. Sa Majesté était dans une loge, à droite de la scène. Mon époux s'appuyait sur son siége. Cinq-Mars me fit un léger signe de tête et eut l'air très-flatté de me voir en compagnie d'un prince du sang.

Tout au fond d'une loge voisine, on distinguait quelque chose de rouge, surmonté d'une face blême.

C'était le cardinal.

Ses domestiques l'avaient apporté, dans un fauteuil à roulettes, par une galerie communiquant de l'intérieur du palais au théâtre.

Tous les yeux se tournaient vers cette loge. Chacun savait l'intérêt particulier que l'Éminence prenait à la pièce. On clabaudait en tapinois, on apprenait à ses voisins le nom de l'auteur, et tous ces mystérieux bavardages semblaient de fort mauvais augure, bien que la salle fût remplie aux trois quarts d'applaudisseurs à la solde du ministre.

On avait laissé le parterre au véritable public.

Il était là, représenté par trois cents hommes, sombres et graves. Tous avaient payé leur place et attendaient.

Richelieu se pencha pour examiner cette masse noire et immobile. Sa figure se couvrit d'une teinte plus livide encore. Il voyait des juges qu'il ne pouvait corrompre, et sa peur était évidente. Il eût payé bien cher un applaudissement de cet aréopage impassible.

Saint-Sorlin se dissimulait de son mieux dans le coin le plus reculé de la loge. Il ne voulait pas être aperçu, et tenait à rester éloigné des parages où l'admiration était de commande.

En attendant le lever du rideau, le duc d'Enghien questionna le secrétaire.

— On dit, Monsieur, que cet imbécile de cardinal

est jaloux de Corneille, au point d'en perdre le repos?

— C'est vrai, Monseigneur, il croit l'emporter de beaucoup sur le poëte rouennais. Ce soir, il va faire en sorte de pouvoir prouver sa supériorité d'une manière irréfragable.

— Mais vous avez travaillé à cette pièce?

— Oui, dans le sens indiqué par Richelieu : en conséquence, mon travail ne l'a pas rendue meilleure. Le cardinal m'a imposé ses pensées, même les moins acceptables. Il m'a fallu jeter cela dans un moule qu'il me tenait tout prêt. Nous avons eu huit jours de querelles pour un mot d'une trivialité révoltante; il l'a remplacé par un mot plus trivial encore. Chaque matin je trouvais ses élucubrations de la veille écrites sur des feuilles volantes avec des ratures à n'en plus finir. On eût dit d'un parchemin hiéroglyphique... Et quelle ignorance de la grammaire! quelle poésie! quelle versification! Il y avait de quoi désespérer les neuf muses et les forcer de se voiler la face. Je me bornais à corriger les fautes d'orthographe, à mettre le nombre et la césure. Enfin, Monseigneur, j'ai habillé tant bien que mal un enfant hideux, contourné, mal bâti. Cet enfant est de l'Éminence : qu'il vive ou qu'il meure, je n'y réclame rien.

— Mais quel est le sujet de la pièce?

— Il n'y a point de sujet. C'est une manière de satire dialoguée, une diatribe pitoyable et de mauvais goût contre Anne d'Autriche. Elle ne s'attend pas, la pauvre reine, à ce coup de boutoir! Heureusement Richelieu, malgré tous ses efforts, n'a pu rendre l'allégorie transparente; elle est entourée des plus épaisses ténèbres... Personne n'y verra goutte.

— Attaquer la reine, voilà bien le comble de l'impudence! dit le jeune duc; il veut se venger des mépris qu'on lui a témoignés constamment.

— Je le crois.

— Et selon vous, Monsieur, le public sifflera cette pièce ?

— Il est impossible qu'il se prive de ce plaisir. C'est une abomination littéraire.

A ces mots le rideau se leva. Chacun se tut et prêta l'oreille.

On ne comprit rien au premier acte. C'était un entortillage bizarre, un pathos ridicule, un amphigouri du premier ordre, tout semé de vers plats et rampants, qui ne donnaient aucune impulsion au dialogue et ressemblaient à des chevaux éreintés, incapables de traîner un char.

Cependant les bravos gagés retentirent.

Mais le parterre demeura sombre et immobile, ne bougeant pas, écoutant toujours.

Aux actes suivants, il conserva la même attitude, en sorte que l'enthousiasme factice tomba graduellement, comme si cette mer de glace eût refroidi tous les cœurs.

Puis soudain, au milieu du silence, un coup de sifflet, un seul, mais aigu, perçant, terrible, résonna dans la salle, et cette masse, jusqu'alors muette et sans mouvement, se leva pour crier tout d'une voix :

« — Le Cid ! le Cid ! »

Richelieu bondit dans sa loge.

Il jeta sur le public un effroyable regard. On l'aurait pris pour un spectre, si cet éclair, qui jaillit de ses yeux, n'était venu éclairer sa face de cadavre.

On eut peur dans les loges.

Les bravos recommencèrent plus ardents et plus frénétiques ; mais la blessure était faite, mais la sentence était rendue. Après cette démonstration rapide, solennelle, formidable, le parterre redevint immobile et silencieux.

Il avait vengé Corneille.

Quatre valets, soulevèrent le fauteuil à roulettes, remportèrent dans les appartements sa gracieuse Éminence, à tout jamais guérie de la passion d'écrire.

Ce soir-là, chacun put remarquer pour la première fois aux côtés du ministre un prélat italien, qui semblait lui faire une cour assidue et donnait lui-même le signal des applaudissements. C'était monseigneur *Julio Mazarini*, un fin renard, très-occupé, disait-on, à compter les pulsations de l'artère du cardinal et à calculer l'heure précise où il recueillerait son héritage.

Le succès plus que douteux de la représentation de *Mirame* ne pouvait être compensé par les flatteries accordées d'autre part à l'Éminence. Elle eut bien longtemps devant les yeux cette masse noire du parterre, protestant et jugeant en dépit de tous.

On avait osé le siffler, lui, le cardinal-ministre!

Ce fut sur le poëte de Rouen que tomba sa vengeance. On proposait ce dernier pour l'Académie, où se trouvaient alors deux fauteuils vacants : Richelieu fit nommer à sa place Besons et Virelade, êtres ineptes et ridicules, la sottise incarnée, le jouet des salons, bernés et raillés sans cesse par la société parisienne.

Cela vous apprendra, monsieur Pierre Corneille, à faire *le Cid!*

Mais Richelieu fut obligé bientôt de laisser là tous ses rêves de gloire tragique et toutes ses rancunes littéraires, pour s'occuper de son trône de puissance, auquel de hardis lutteurs osaient porter la hache. Trouvant que c'était beaucoup trop d'avoir à se défendre à la fois à la cour et en province, il résolut de ne garder aucune mesure et de frapper sans merci.

Les arrêts judiciaires marchaient trop lentement à son gré; d'ailleurs, ils ne pouvaient atteindre des

hommes environnés de troupes et tenant la campagne.

Richelieu, dans ces occasions, avait des moyens expéditifs pour se débarrasser d'un ennemi. On a déjà vu qu'il ne reculait pas devant la logique du meurtre.

Un soir, Laffemas, envoyé à Sedan, comme député extraordinaire, vint annoncer que les troupes, destinées à comprimer la révolte des Ardennes, avaient été battues à Marfée.

Il se trouvait là du monde.

Le cardinal regarda le chef de police, et dit froidement :

« — Un grand malheur pour le roi ! »

Or, il semblait attendre autre chose de Laffemas, qui ajouta :

— J'ai le regret d'annoncer, en outre, à votre Éminence, que le comte de Soissons a été tué dans cette bataille.

Aussitôt le ministre de se lever, rayonnant, et de s'écrier :

« — Un grand bonheur pour moi !... Oui, Messieurs, c'était un de mes ennemis mortels... Vous le voyez, Dieu se charge de les punir, quand je ne prends pas ce soin moi-même. Priez pour le repos de l'âme du comte, et n'oubliez pas M. de Saint-Preuil, un autre de mes ennemis : il sera, ce soir même, décapité à Amiens ! »

Richelieu parlait de la sorte en présence de vingt seigneurs, auxquels il donna le frisson.

Trois jours après, on était instruit de la véritable cause du voyage de Laffemas. Il avait été à Sedan pour gagner un des gendarmes habitués à suivre le comte. Ce gendarme, gorgé d'or, se laissa séduire et tua Soissons d'un coup de pistolet à bout portant, sans que le trouble de la mêlée permît aux gentilshommes du prince de châtier cet acte odieux.

Quant à Saint-Preuil, c'était un honnête et loyal militaire, bon serviteur du roi.

Mais le ministre, à qui il avait enlevé le cœur de madame de Chaulnes, lui portait une haine mortelle. Saint-Preuil fut accusé d'intelligence secrète avec le comte de Soissons. Il n'y eut pas de preuves, et le malheureux fut condamné sous les prétexte les plus pitoyables.

Ce nouveau meurtre juridique épouvanta la cour entière.

Le cardinal pensait ainsi arriver à son but, car tous ses actes tendaient alors à inspirer de la terreur aux complices de Cinq-Mars. Il savait que le grand écuyer tenait parole et lui faisait hardiment la guerre. Mais quels étaient les véritables desseins de Henri? par quelles ressources espérait-il arriver au succès? Voilà ce que le ministre ignorait complétement. Le complot se tramait, cette fois, dans des régions trop-hautes pour que ses espions allassent l'y chercher.

Cinq-Mars et tous les seigneurs dévoués à sa cause conspiraient dans la chambre du roi, devant le roi lui-même.

On disait à Louis XIII qu'on voulait renverser Richelieu, et le roi ne défendait rien, n'empêchait rien.

Le cardinal était aux abois.

Ses derniers actes de rigueur barbare effrayaient tout le monde, excepté cette noble et courageuse jeunesse liguée contre lui. Du reste, sa disgrâce paraissait imminente. Le visage du maître devenait sombre. Il ne craignait même pas de lui faire des affronts devant le grand écuyer, tant enfin que Richelieu se mit à éclater un jour et à chercher querelle au favori dans l'appartement du roi.

Il reprocha vivement à Cinq-Mars d'efféminer Louis XIII, de l'occuper sans cesse aux passe-temps

les plus frivoles et de lui faire négliger le soin de sa gloire.

— Sire, cria-t-il, vous m'avez promis de venir soumettre avec moi la capitale de la Catalogne, et je vous somme aujourd'hui d'accomplir votre parole royale! Il ne vous appartient pas de dresser des faucons, de tuer des oiseaux et de courre le lièvre... Laissez toutes ces belles occupations aux muguets de la cour. Votre place est au siége des villes, à la tête de vos armées!... Oui, Sire, ne l'oubliez pas!

Cette hardiesse de langage réussissait toujours à l'Éminence dans les cas difficiles.

Le roi rougit, balbutia, ne fit aucune réponse directe et s'efforça de réconcilier les deux ennemis. Mais Cinq-Mars, comme autrefois la reine-mère, n'était pas maître de conserver du calme et s'emportait en injures violentes contre le ministre.

— Monsieur, dit froidement celui-ci, je ne m'étonne pas que vous détourniez le roi de la guerre. Vous avez une médiocre renommée de courage... Au siége d'Arras, vous commandiez les volontaires, et l'on vous a vu fuir.

— Indigne menteur! cria le jeune homme.

Et il leva la main à la hauteur de la joue du cardinal. Heureusement, Louis XIII s'élança pour retenir le favori, sans quoi Richelieu aurait reçu l'outrage le plus sanglant et le mieux mérité.

Il quitta la chambre, jetant à Cinq-Mars un de ces regards qui, chez lui, étaient des messagers de mort. Le roi reçut, une heure après, une longue lettre dans laquelle Richelieu demandait formellement la permission de se démettre du ministère, reprochant au prince de n'avoir plus la même bienveillance à son égard et de le laisser outrager sous ses yeux. Outre ces raisons, le cardinal faisait valoir la nécessité du repos pour sa santé compromise.

Avec le caractère du roi l'effet d'une pareille lettre était certain.

Louis XIII frémit, en songeant qu'il allait avoir sur les bras tout le fardeau des affaires. Il gronda Cinq-Mars, lui reprocha de le jeter dans des embarras inextricables, et promit au cardinal de se rendre immédiatement en Catalogne avec toute sa cour.

C'était une victoire.

Une fois occupé des travaux du siége, le roi sera circonvenu sans cesse par le ministre et ses agents; il n'y aura plus la moindre partie de plaisir, et Richelieu trouvera moyen de se rendre indispensable. Les conjurés étaient à leur tour aux abois.

Ils se réunirent chez Gaston, le veille même du départ pour Perpignan, et le plus grand nombre d'entre eux s'écrièrent que tout était perdu si l'on ne tuait le cardinal.

A cette proposition, de Thou se leva.

« — Messieurs, dit-il, je me retire! Vous parlez de vous engager dans la voie du meurtre, notre cause cesse d'être honorable et sainte. Toutes les lois divines et humaines vous défendent de tuer Richelieu et de chercher à l'abattre autrement que par la volonté du prince. Nous tombons au rang des conjurés vulgaires. Le roi, Messieurs, c'est la puissance; le roi, c'est le devoir! Puisque le cardinal est arrivé par l'intrigue et la ruse, renversez-le par l'intrigue et la ruse; mais pas de sang, pour Dieu! pas de sang! Vous feriez plaindre cet homme, et vous garderiez au front une tache ineffaçable. Que Cinq-Mars accompagne la cour à Perpignan, qu'il s'efforce de conserver sa faveur. Pouquoi se hâter? Pourquoi combattre le crime par le crime? Ne voyez-vous pas agir la main de Dieu? La maladie est là, prête à frapper avant vous peut-être, et la tombe s'entr'ouvre pour le ministre... Patience! patience! »

Il eut beaucoup de peine à les détourner de leur dessein.

Le grand écuyer lui-même, encore sous l'influence de sa dernière querelle et certain de ne jamais surmonter les irrésolutions du roi, ne repoussait plus les conseils de la violence.

Il vint m'annoncer son départ.

Une sombre mélancolie couvrait son beau visage. Néanmoins, il m'affirma que le complot n'avait rien perdu de ses espérances; mais je ne pouvais le croire. Au moment des adieux mon cœur se serra; je vis comme un nuage de sang glisser devant ma paupière.

— Oh! reste, reste avec moi, Henri! m'écriai-je, en l'entourant de mes bras avec désespoir.

Mais il combattit ce pressentiment, et je dus le laisser partir.

Toute la cour prit le chemin du Roussillon.

Le cardinal, malade, se faisait porter en litière. Henri accompagnait le roi avec Fontrailles, le plus ardent de tous ses complices, le plus capable de lui donner de dangereux conseils. De Perpignan, les lettres devaient être envoyées à Monsieur par des courriers, et Gaston se chargeait de les communiquer ensuite à Bouillon, qui, de sa principauté de Sedan, chauffait la révolte des Ardennes. Après l'assassinat du général en chef, le maréchal de Châtillon avait pris le commandement de l'armée rebelle.

Anne d'Autriche n'avait pas suivi la cour et devait seulement la rejoindre quelques semaines plus tard. La santé du Dauphin inspirait de l'inquiétude; on craignait de le faire voyager pendant le mois d'avril, ordinairement pluvieux.

Revenant de Saint-Germain à Paris, huit jours après le départ de Louis XIII et de Cinq-Mars, la reine me fit aussitôt demander.

Nous n'avions eu depuis longtemps aucune appa-

rence de relations ensemble. Elle souffrait bien assez des déboires et des avanies odieuses qui lui venaient du ministre, sans les augmenter encore, en témoignant de l'intérêt à ceux qu'il avait en haine.

L'excellente princesse daigna s'excuser de n'avoir pas pris la défense de mes amours avec Cinq-Mars.

— Ah! ma pauvre Marion, dit-elle, je ne suis reine que de nom, comme de son côté mon époux n'est roi qu'en peinture! Le cardinal est tout. Pour moi, le meilleur moyen de desservir mes amis est de vouloir leur être utile.

Je lui baisai les mains, en la remerciant des témoignages affectueux qu'elle me prodiguait.

Pour le moment je la trouvais presque libre, sauf les espions laissés autour d'elle par le ministre; mais ils ne pouvaient pénétrer au fond des petits appartements, où la bonne reine reprit ses soirées intimes.

Là je vis pour la première fois Marie de Gonzague, ma noble et belle rivale.

Richelieu n'avait pas manqué de l'instruire de mon union avec Cinq-Mars. Ce moyen de se venger des mépris et de la résistance de la princesse avait trop d'analogie avec sa perfide nature, pour qu'il ne le mît pas en œuvre.

Marie était petite, brune, et d'une physionomie très-intéressante.

Ne sachant rien de ce qui s'était passé, la reine nous présenta l'une à l'autre. Mademoiselle de Gonzague, au premier coup d'œil jeté sur moi, vit que je savais son amour. Elle ne fut pas maîtresse de son émotion: des larmes glissèrent le long de ses joues.

— Eh! mais pourquoi pleures-tu, ma chère enfant? lui dit la reine surprise.

— Il est fâcheux, dis-je, que ma présence puisse être désagréable à mademoiselle, en lui rappelant soit d'amers souvenirs, soit d'impossibles espérances.

Cette phrase sèche et dure acheva de briser le cœur de Marie de Gonzague.

Elle éclatait en sanglots.

— Voyons, dit la reine, m'expliquera-t-on ce mystère?

— Oh! rien de plus facile! cria tout-à-coup un petit tourbillon de satin rose, accourant se jeter au milieu de nous; puisque vous le désirez, Madame, je vais vous le dire.

C'était la fille de Gaston, mademoiselle de Montpensier, qui avait treize ans alors.

— Parle, mon enfant, lui dit Anne d'Autriche.

— Eh bien! elle aime M. de Cinq-Mars.

— Oh! quelle imposture! s'écria Marie de Gonzague, en joignant les mains avec terreur.

Mademoiselle se redressa d'un air hautain et résolu.

— Imposture! cria-t-elle, imposture!... Alors il ne fallait pas laisser tomber dans les appartements cette lettre que vous lui écrivez.

— Chut! fit la reine, arrachant le papier des mains de l'étourdie.

— Madame, au nom du ciel, permettez-moi de me retirer! s'écria Marie de Gonzague au milieu de ses sanglots.

J'étais saisie de stupeur.

Elle écrivait à Cinq-Mars, elle savait où lui écrire!

La reine vit le feu de la colère m'animer le visage. Elle fit un signe, et mademoiselle de Montpensier, toute confuse de l'effet produit par son indiscrétion, sortit de l'appartement avec plusieurs autres dames qui étaient présentes. Lorsque nous fûmes seules, Marie de Gonzague essuya ses larmes et dit à la reine avec une résolution subite :

— Votre Majesté peut donner cette lettre à madame de Cinq-Mars.

— Quoi! ma bonne Marie, vous saviez...

— M. de Richelieu m'a tout appris, répondit-elle. Je balançais, hier, si j'irais trouver Madame ou si j'écrirais à son époux. La timidité, la crainte m'ont retenue. Dans mon indécision, je gardais cette lettre; elle aura glissé de la poche de ma robe. Mais enfin suis-je donc coupable? Je ne crois pas mériter le blâme si je conserve pour M. de Cinq-Mars une amitié de sœur. Le danger qu'il court en ce moment est l'excuse de ma conduite.

— Un danger!... ciel!... expliquez-vous! m'écriai-je, oubliant la jalousie pour revenir au pressentiment fatal, dont j'avais été agitée à l'heure de la séparation.

—Oui, Madame, un danger terrible, reprit Marie de Gonzague : on le pousse à faire un traité avec l'Espagne.

— Qui vous l'a dit? murmura la reine épouvantée.

— C'est Monsieur.

Je sentis mes genoux se dérober sous moi. Anne d'Autriche avança le bras pour me soutenir.

— Henri! miséricorde!... Oh! sauvez-le, Madame, il est perdu!

— Voyons, Marie... tu dois avoir d'autres détails? demanda la reine palpitante.

Je pris, en sanglotant, les mains de la jeune fille et je la suppliai d'oublier celles de mes paroles qui lui avaient causé du chagrin. Elle parut sensible à cette marque de regret de ma part, et se jeta dans mes bras avec effusion.

— Oh! je vous le jure, s'écria-t-elle, Henri n'est et ne sera jamais pour moi qu'un frère.

Alors elle nous raconta les poursuites dont Gaston la rendait victime. Il avait essayé jadis de l'obtenir pour femme; depuis lors, il ne cessait de lui parler d'amour et de lui faire une multitude de confidences

indiscrètes. Ce prince était d'une loquacité sans exemple. La linotte de madame des Loges finissait par être la linotte de tout le monde. Ainsi, la veille, sur les pelouses de Saint-Germain, il avait entretenu Marie de Gonzague du complot, l'initiant aux détails les plus mystérieux et lui racontant surtout que le marquis de Fontrailles devait, à son arrivée dans le Roussillon, franchir les Pyrénées, pour aller s'entendre avec Olivarez.

— J'écrivais donc à M. de Cinq-Mars de renoncer à ce projet coupable, ajouta la jeune fille. Mais où et comment lui envoyer une lettre?... C'est la Providence qui vous amène.

— Grand Dieu! je suis aussi embarrassée que vous... A quoi me résoudre?... Irai-je le trouver au siége? Il m'a caché ses desseins il ne voudra pas m'entendre.

Le traité, dit Marie de Gonzague, a été décidé hors de la présence et sans l'assentiment de M. de Thou... Ce magistrat n'a pas quitté Paris.

— Oh! vous êtes un ange, m'écriai-je en l'embrassant; votre idée nous sauve! Cinq-Mars écoutera les représentations de son ami le plus cher. Il faut que M. de Thou parte aujourd'hui, sur l'heure!

La reine envoya dire au jeune conseiller de se rendre au Louvre.

Il arriva bientôt, et son saisissement fut terrible, aux révélations de Marie de Gonzague. Sa loyauté bien connue avait empêché ses complices de lui rien communiquer de leurs projets funestes. Auguste frémit du péril de Cinq-Mars. Je vis une larme soulever sa paupière.

— Allons, s'écria-t-il, c'est à moi de le sauver ou de périr avec lui!

Moins d'une heure après, il courait en poste sur le chemin du Roussillon.

Le reste de la soirée s'écoula pour nous à maudire l'homme qui réduisait à de telles extrémités la noblesse du royaume. Marie de Gonzague promit de nous tenir au courant des nouvelles confidences qu'elle recevrait de Gaston.

Quinze jours passèrent, quinze jours de mortelles angoisses. Pas de lettres de Henri, pas de lettres de de Thou !

Monsieur continuait ses indiscrétions effrayantes. Il se croyait assuré de la victoire, et le cardinal, disait-il, ne pouvait échapper à la disgrâce. Richelieu tombé, lui Gaston dominerait exclusivement l'esprit de son frère et dirigerait le royaume. On ajoutait foi à ses fanfaronnades, il parlait avec l'assurance de la sottise.

La crainte et l'incertitude me rendirent souffrante. Depuis deux jours, je n'avais pu aller au Louvre et j'étais au lit avec la fièvre, lorsque Marie de Gonzague entra chez moi, le visage bouleversé, les yeux rouges de larmes.

Évidemment elle m'apportait l'annonce d'un malheur.

Fontrailles était de retour de Catalogne avec la signature d'Olivarez, et Cinq-Mars ayant pris copie du traité, venait d'envoyer l'original à Gaston. Le prince le montrait à qui voulait le voir. Ses nombreux confidents s'entretenaient sans gêne de la nouvelle et la propageaient partout. C'était inconcevable d'imprudence. Marie m'annonça qu'elle l'avait supplié, mais en vain, d'anéantir cet acte fatal. Pensant que j'aurais peut-être plus d'influence sur l'esprit de Monsieur, elle m'engageait à la suivre.

J'étais déjà levée.

Mes chevaux nous menèrent rapidement chez le prince, qui demeurait au Luxembourg.

A notre arrivée, il reconduisait sous le vestibule un

homme dont l'aspect me glaça d'effroi. Je venais de reconnaître Laffemas, le chef de la police secrète, le second bourreau de Richelieu.

Il disait à Gaston :

— Recevez, Monseigneur, tous mes compliments sur la résolution que vous avez prise… C'était le parti le plus sage, celui dicté par toutes les règles de la prudence, et M. le cardinal vous en tiendra compte.

Nous apercevant alors, le frère du roi pressa la main de l'espion et lui fit signe de garder le silence.

Laffemas me regarda.

Je le vis tressaillir. Il salua le prince et sortit au plus vite.

— Oh ! Monseigneur, qu'avez-vous à débattre avec un tel personnage ? demandai-je toute frissonnante à Gaston.

— Je ne me trompe pas, murmura-t-il, c'est mademoiselle Delorme.

— C'est madame de Cinq-Mars, Monseigneur.

Il me regarda ; tous ses traits se décomposèrent.

— Vous ignoriez, je le vois, les nœuds qui m'unissent au grand écuyer ? La princesse de Gonzague en était instruite, ajoutai-je en montrant Marie : elle a dû m'avertir de ce qui se passe ; et vous devinez sans doute l'objet de ma visite.

— Entrez, Mesdames, entrez, dit faiblement Gaston.

Il nous introduisit dans une pièce, où mademoiselle de Montpensier jouait avec un sapajou. Elle vint se jeter dans les bras de Marie de Gonzague en s'écriant :

— Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas, ma bonne Marie ? Nous ne nous sommes point rencontrées depuis le jour où j'ai remis à la reine cette lettre écrite à M. de Cinq-Mars. Oh ! je ne suis pas méchante, et si j'avais cru mal faire…

Gaston l'interrompit. Il donnait les marques d'un trouble étrange :

— Une lettre au grand écuyer, murmura-t-il, en se tournant vers Marie de Gonzague... Et... dans quel but?

— Ah ! dit en riant Mademoiselle, cela ne vous regarde pas, mon père : vous êtes trop indiscret.

— Monseigneur, dis-je à Gaston, les minutes sont précieuses. La vie de mon époux m'est plus chère que ma propre existence, et je ne souffrirai pas qu'on entraîne Cinq-Mars dans l'abîme... Entendez-vous, je ne le souffrirai pas!... On veut l'engager à trahir son prince, à trahir la France, et vous avez un parchemin qu'il faut livrer aux flammes à l'instant même, devant moi!

— Le traité avec l'Espagne? dit la petite princesse : mon père l'a donné tout à l'heure à ce vilain homme qui vient de sortir.

Un éclat de la foudre sur nos têtes n'aurait pas eu d'effet plus terrible.

V

Monsieur était livide.

La princesse de Gonzague s'agenouilla, les mains tournées au ciel, et je restai longtemps l'œil fixe et la poitrine haletante, doutant encore de ce que j'avais entendu. Enfin, je me précipitai vers Gaston.

— Est-ce vrai? lui dis-je.

Il baissa la tête et ne fit point de réponse.

— Oh! Monseigneur!...

— Soyez sans crainte, balbutia-t-il, j'ai obtenu la promesse positive qu'on n'inquiéterait pas M. le Grand.

— Juste ciel! mais vous connaissez le ministre! un parjure ne lui coûte rien... C'est infâme! c'est infâme!

— De grâce, calmez-vous... Richelieu avait tout appris; j'étais dans un embarras extrême, et... j'ai eu peur.

— Oui, vous avez tremblé pour vous seul!... Acheter le salut en livrant les autres!... Mon Dieu, mon Dieu!... Ce que vous avez fait là, prince, est une lâcheté.

Mademoiselle écoutait, très-émue.

Elle s'approcha du fauteuil où venait de tomber son père, et dit avec une hardiesse au dessus de son âge :

— Oui, Madame a raison, c'est une lâcheté!

Je secouai le bras du prince.

— Il faut réparer ce crime, il faut le réparer sur-le-champ, Monseigneur!... Faites courir après Laffemas... Où est-il? de quel côté se dirigent ses pas?... on lui reprendra l'acte... Répondrez-vous! répondrez-vous, enfin!

Mademoiselle s'élança vers la cheminée et tira violemment le cordon d'une sonnette.

Plusieurs domestiques entrèrent

— Vingt courriers à cheval! cria-t-elle; qu'on galope sur les routes du Midi, et cent mille livres à celui qui rattrapera l'homme de tout à l'heure! Chacun l'a vu sortir des antichambres, il a pris le chemin du Roussillon... Vite, allez!... mon père l'ordonne... Mais parlez donc, et dites qu'on exécute vos ordres! ajouta-t-elle en secouant Gaston à son tour.

— Oui... On peut obéir à ma fille, murmura l'indigne prince. Les domestiques s'éloignèrent, et Mademoiselle vint tomber dans mes bras, tout en pleurs.

— Oh! pardon! dit-elle, pardon pour lui!

Nous reprenions un peu d'espérance. Il était, selon nous, impossible qu'on ne rejoignît point le chef de la police. Mais notre erreur était profonde. Les hommes dont s'entourait le cardinal avaient une habileté effrayante quand il s'agissait du service de leur maître.

Me voyant entrer chez Gaston, Laffemas devina ce que je venais y faire.

Il prévit que Monsieur pourrait tardivement avoir honte de sa faiblesse et donner des ordres pour courir après le porteur de l'acte. Son premier soin, en conséquence, fut d'entourer le palais du Luxembourg d'une troupe d'espions en armes. Ceux-ci, voyant sortir les courriers, les arrêtaient au passage et poignardaient les chevaux.

On nous apporta cette épouvantable nouvelle.

— Mon père, la cour est à Narbonne, dit Mademoiselle : eh bien! il faut vous mettre en route pour Narbonne, à l'heure même! c'est à vous d'implorer le cardinal et le roi, c'est à vous de sauver ceux que vous avez indignement vendus!

— Jamais... je n'oserai jamais, dit Gaston.

— Que Dieu vous juge, Monseigneur! lui criai-je : moi, je pars!

— Bonté du ciel!... un si long voyage! malade comme vous êtes... vous pouvez en mourir, dit Marie de Gonzague.

— Dieu me prêtera des forces... Peu m'importe de mourir, si je sauve Cinq-Mars de l'échafaud.

Mademoiselle vint m'embrasser, en répétant au milieu de ses larmes :

— Pardonnez-lui! pardonnez-lui!

Je rentrai chez moi, je pris de l'or; on attela des chevaux à une berline, et je partis au plus vite avec Thérèse.

Hélas! j'avais trop compté sur mon courage! A

trente lieues de Paris, je tombai fort sérieusement malade dans une village de l'Orléannais où il n'y avait point de médecin et où le curé seul essaya de me soigner.

Le temps se passait, les jours succédaient aux jours sans apporter le moindre changement à ma position.

Thérèse, effrayée, s'empressa d'écrire à mademoiselle de Lenclos, qui accourut suivie de Gui-Patin.

Je n'avais rien pu savoir dans ce malheureux village perdu, et je devinai sur la figure de mes amis qu'ils allaient m'apprendre de tristes détails.

— Ma pauvre Marion, dit le docteur, faites appel à toute votre force d'âme. Cette maladie est causée par vos tourments, par vos angoisses : essayez de les vaincre, dominez votre inquiétude, et reprenez des forces pour sauver votre époux.

Il m'annonça les résultats effroyables de la lâcheté de Gaston.

Une fois la cour sur les frontières de la Catalogne, Cinq-Mars était parvenu à rendre le roi aux intérêts du complot. Louis XIII semblait abandonner à tout jamais son ministre, et le cardinal, resté fort souffrant à Narbonne, ne recevait du maître aucune marque de sympathie. On ne daignait pas même envoyer prendre des informations sur sa santé.

Le favori triomphait.

On regardait la victoire comme certaine, et de Thou, arrivé sur les lieux, trouva son ami dans la résolution inébranlable de poursuivre l'entreprise. Le jeune magistrat ne voulut point abandonner Cinq-Mars.

Tout annonçait que le traité avec l'Espagne deviendrait inutile.

Richelieu forma dès lors le projet de se retirer dans les États du pape. Il écrivit à son âme damnée Laf-

femas de lui envoyer ses pierreries, avec son argent, dont il avait une cave pleine. Ce message parti, le cardinal s'éloigna de Narbonne et gagna Angle, Tarascon et Beaucaire par des chemins de détour, dans la crainte qu'on ne l'arrêtât en route.

Or, Laffemas, au moment où il reçut les ordres du ministre, était à la piste des indiscrétions de Monsieur. Il résolut, avant d'obéir, de tenter un coup de maître; il alla chez Gaston, lui affirma que le cardinal connaissait le complot, et profita des discours mêmes échappés au prince pour mieux le convaincre.

Le frère du roi, saisi de frayeur, livra l'acte au chef de la police. On sait le reste.

Quelles ne furent pas la surprise et la joie de Richelieu, lorsque Laffemas, arrivant à Beaucaire, lui remit cette preuve évidente de haute trahison! Il envoya sur l'heure Chavigny au roi avec une copie du traité. Louis XIII eut une sorte d'évanouissement à la lecture de cette pièce.

Il se trouvait en compagnie du jésuite Sirmond, qui avait succédé au père Gaussin dans la direction de sa conscience. Présentant l'écrit au confesseur, il lui demanda ce qu'il fallait faire.

— Sire, vous êtes roi, agissez en roi, répondit le jésuite.

— Ah! le malheureux! le malheureux! vous ne savez pas combien je l'aime!..

— Chassez de votre cœur cette affection. Le crime est énorme; votre devoir est d'ordonner l'arrestation de M. de Cinq-Mars et de ses complices.

Le roi se jeta, pleurant, au pied de son crucifix sans pouvoir se décider à cette mesure. Enfin, le père Sirmond, dévoué aux intérêts du ministre, finit par arracher la promesse royale.

Cinq-Mars accompagna le roi à Narbonne, où la

cour se retirait dans l'intervalle des opérations du siége. A peine entré dans la ville avec sa suite, Louis XIII ordonna de fermer les portes. M. le Grand fut appréhendé au corps et conduit à la prison de l'Archevêché. On arrêta de Thou le même jour. Fontrailles réussit à s'échapper et à passer en Espagne.

Une fois les principaux coupables saisis, le roi envoya au cardinal deux lettres soumises, dans lesquelles il lui demandait pardon de son aveuglement et le suppliait de reprendre le maniement des affaires. La plus grande terreur de ce prince était toujours d'avoir à soutenir par lui-même le fardeau de l'État.

Depuis longtemps la santé du monarque était dangéreusement atteinte; toutes ces inquiétudes achevèrent de l'abattre. Comme de son côté Richelieu ne pouvait plus supporter le transport, Louis XIII se fit conduire à Tarascon, et ce roi mourant et ce ministre à l'agonie s'entretinrent d'échafauds et de victimes. La faiblesse de l'un et le despotisme de l'autre avaient causé tout le mal : ils se décidèrent à tuer deux pauvres jeunes gens perdus par eux et pour eux.

On plaça le cardinal et le roi chacun sur un lit, et l'entrevue se passa de la sorte.

Richelieu exigea formellement que Louis XIII lui abandonnât Cinq-Mars : on ne lui opposa point de résistance et tout fut dit.

Après l'entrevue, le roi se dirigea lentement vers la capitale.

Son ministre, ranimé par l'espoir de la vengeance, remonta le Rhône jusqu'à Lyon, traînant Cinq-Mars et de Thou dans un bateau attaché au sien.

Un premier interrogatoire avait eu lieu à Tarascon.

Le chancelier Séguier s'était efforcé de mettre de Thou hors de cause; il appréciait ses talents comme

légiste et croyait, en essayant de le sauver, rendre un service à la France. D'ailleurs, il était facile de démontrer que l'ami de Cinq-Mars avait ignoré complétement le traité avec l'Espagne.

« — Vous avez beau dire, s'écria Richelieu, il faut que M. de Thou meure! »

On connaissait à Paris ces déplorables nouvelles, et Gui-Patin m'en certifia l'exactitude.

Au moment où il achevait de parler, un grand bruit se fit entendre dans le village.

C'était le roi qui revenait de Tarascon avec sa suite.

La Providence me l'amenait là tout exprès. Une potion, composée par le docteur, m'avait rendu quelques forces.

Me levant aussitôt, je sortis, appuyée sur le bras de Ninon, et je me traînai du côté de la route où bientôt je tombai, à deux genoux et les mains jointes, devant la portière du carrosse royal.

Étendu sur des coussins, Louis XIII se redressa, parut frappé de ma pâleur, et me dit avec un accent de bonté :

— Qui êtes-vous? que voulez-vous?

— Sire, au nom du ciel, grâce!... grâce pour M. le Grand!

Mes paroles lui causèrent un trouble indicible.

— Ce nom, cria-t-il, toujours ce nom!... J'ai défendu qu'on le prononçât en ma présence... Éloignez-vous, Madame.

— Non, Sire, je reste!... et je vous supplie de m'entendre!... Sacrifierez-vous donc à cet odieux prêtre vos plus chères affections? Vous aimez Cinq-Mars et vous détestez Richelieu; oui, vous le détestez, j'en suis sûre! vous me l'avez dit autrefois à moi-même...

— A vous, Madame? s'écria-t-il avec une sorte d'épouvante... Mais, encore une fois, qui êtes-vous?

— Hélas! la douleur et la maladie m'ont bien changée!... Vous ne reconnaissez plus le jeune page que vous avez daigné recevoir en présence de M. de Bellegarde?

— Mademoiselle Delorme!

— Aujourd'hui madame de Cinq-Mars... Sire, pitié!... c'est la vie de mon époux que je vous demande... Ne souffrez pas que cet homme le tue!

— Laissez-moi... Oui, j'avais entendu parler de ce mariage... Tant d'émotions me feront mourir... Le grand écuyer, Madame, est coupable de trahison... J'ai promis de combattre ma faiblesse.

— Oh! ne craignez-vous pas, Sire, de voir se dresser devant vous, à l'heure de votre mort, toutes les victimes du cardinal?... Ces fantômes sanglants viendront vous entourer et vous reprocher de n'avoir pas connu la première vertu des rois, la clémence.

— Assez!... assez!... Taisez-vous. Le ministre est à Lyon. Partez pour cette ville, et tâchez de le fléchir.

— Un mot, un seul mot de la main de Votre Majesté!

— Non, Madame, non, je ne puis rien. J'ai fait au cardinal un complet abandon des coupables.

— Mon Dieu! mon Dieu! pouvez-vous tenir un pareil langage! Mais vous n'êtes pas roi!

Il devint pâle, se rejeta sur les coussins de la voiture, et donna froidement l'ordre de poursuivre la route. Cette pauvre nature n'avait pas même le courage de la colère.

— Arrêtez! m'écriai-je. Si l'on avance, je me précipite sous les roues du carrosse! Vous me dites d'aller trouver Richelieu, mais il ne me recevra pas. Vous devez le connaître, je n'arriverai jamais jusqu'à lui. Soyez généreux, Sire, et voyez mon désespoir! Je vous demande un simple mot d'écrit, une ligne de votre main qui me serve de laissez-passer. Ne parlez

point en faveur de Cinq-Mars, cela me regarde. Oh! ne me refusez pas, ou, je le répète, je me fais écraser sous vos roues, et ce sera pour vous un remords de plus!

Il se laissa toucher.

Plusieurs secrétaires étaient dans les voitures de suite. On apporta les sceaux avec un parchemin, et les doigts tremblants du monarque tracèrent ces mots :

« Laissez entrer partout madame de Cinq-Mars.

« Louis. »

Cet ordre scellé, je le reçus, et les voitures s'éloignèrent.

— A Lyon! m'écriai-je; à Lyon, mes amis!

— Un jour de repos, un seul, je vous en conjure, me dit Gui-Patin; c'est indispensable pour vous mettre en état de faire le voyage.

— Un jour, dites-vous? pas une heure!... Songez que le cardinal va le condamner à mort... Oh! non! non! ce serait trop monstrueux!... il est impossible qu'il oublie... N'importe, des chevaux! je dois partir à l'instant. Pendant la route, vous me donnerez du même breuvage qui m'a déjà rendu mes forces...

— Forces factices, ma pauvre Marion! Ce remède, pris à trop forte dose, double le mal, et je ne serais pas maître ensuite...

— Pas un mot de plus... il faut que je parte, entendez-vous bien? il le faut!

Ninon pleurait.

Toutes leurs instances pour me décider à retarder notre voyage furent inutiles.

— Allons, dit le docteur avec un soupir, si ma science échoue, Dieu nous viendra peut-être en aide!

On attela des chevaux à nos berlines. Le surlende-

main, nous avions fait quatre-vingt-quinze lieues, et nous entrions dans la ville où s'instruisait le procès de Cinq-Mars.

Avant tout, je m'informe de la demeure du cardinal. On me dit qu'il habite le château de Pierre-Scise, afin d'être plus près de ses victimes. J'y cours.

D'abord les gardes me repoussent; mais je montre la signature du roi et j'entre.

Richelieu m'apparaît couché sur une chaise longue. Sa face est décharnée, hideuse, cadavérique. Trois médecins achèvent de panser des plaies à ses jambes. Il s'entretient avec Laffemas et tourne la tête à mon approche.

Marion! s'écria-t-il en bondissant sur son siége.

— Oui, Monseigneur; vous deviez vous attendre à ma visite.

— Qui vous a permis d'entrer?

— Le roi.

— Que voulez-vous?

— Apprendre de votre bouche même que la vie de M. de Cinq-Mars n'est pas compromise.

— Vraiment? me répondit-il au milieu d'un rire sinistre; il m'est impossible de vous donner cette assurance : la preuve du crime est flagrante... Demandez plutôt à Laffemas; il sort du palais. Le tribunal est en train de délibérer sur le sort des coupables, et j'attends le signal qui doit m'apprendre l'arrêt des juges.

Avant la fin de cette phrase, un coup de canon résonna.

Je vis le cardinal se lever, sa figure trahissait une joie féroce. Il se pencha du côté de la fenêtre et prêta l'oreille.

Une seconde détonation partit.

Richelieu retomba sur son siége avec un soupir de contentement, se frotta les mains et s'écria :

— Condamnés l'un et l'autre!... On n'a point osé me désobéir... C'est bien.

Je me précipitai vers lui, frémissante.

— Mais ils ne mourront pas! ils ne peuvent mourir!... Cinq-Mars surtout... Vous ne l'oserez jamais!

— Pourquoi cela? me dit-il froidement.

— Pourquoi? vous me le demandez! criai-je en lui lançant un regard terrible.

Il tressaillit. Je me faisais comprendre.

— Messieurs, laissez-nous, dit-il.

Les trois médecins et Laffemas se dirigèrent du côté de la porte. Les premiers sortirent; mais, au moment où l'autre allait disparaître, Richelieu le rappela.

— Fouillez Madame, dit-il, afin de vous assurer si elle n'a point d'arme cachée sur elle.

— N'approchez-pas, criai-je, n'approchez pas!

Laffemas se mettait en mesure d'exécuter l'ordre; il recula devant mon geste de colère, et je dis au ministre avec mépris :

— Voilà donc où vous en êtes venu, à redouter une faible femme qui vous demande grâce! Comme tous les tyrans, vous avez peur de votre ombre... Oh! soyez tranquille, je n'aurais pas, moi, le courage de verser le sang, même celui d'un ennemi mortel, même le vôtre!

Il eut honte de son inquiétude et parla quelque temps à voix basse à son hideux satellite. Puis, il le fit sortir, après s'être assuré d'abord que le cordon d'une sonnette se trouvait à la portée de sa main.

Lorsque nous fûmes seuls, je m'écriai :

— Pas de détours entre nous... Cinq-Mars est votre fils!

— Eh! non, ma chère, c'est le fils du maréchal d'Effiat.

— Vous mentez!... ce manoir d'Auverge, cette

châtelaine, ce bénévole époux qui vous laissait avec sa jeune femme et à qui vous faisiez donner des ambassades, tout cela constitue pour moi des preuves évidentes. Encore une fois, vous êtes le père de Cinq-Mars ! vos dénégations deviennent inutiles. Je vous ai jugé, monsieur le cardinal, je me rappelle tous vos piéges... Vous, un amour chaste et pur ! Mensonge ! vous dis-je, mensonge !

— Poursuivez, Madame, insultez-moi : je vous laisse une entière liberté de langage. Ce jeune homme est mon fils, soit... Alors, il faut l'avouer, la nature a délicatement conseillé son cœur. Il a reçu de moi des bienfaits, et il m'en récompense par l'ingratitude la plus odieuse. Cinq-Mars a voulu me tuer... oui, Madame ! j'ai tous les détails de la conspiration : cela devait aller jusque-là.

— Mais il ignorait les liens qui l'attachent à vous, tandis que vous connaissez, Monseigneur, ceux qui vous unissent à lui... Oh ! tenez, continuai-je en m'agenouillant et en fondant en larmes, je suis sûre que vous empêcherez le supplice ; oui, j'en suis sûre ! Est-ce donc possible ? Un père n'a jamais tué son enfant. Jadis vous avez paru fâché de notre hymen : eh bien ! je vous signe à l'heure même une renonciation, si vous me dites : « Il vivra !... » Car je suis folle, après tout ; vous ne songez pas à le perdre... C'était pour m'effrayer, pour me punir de mes torts envers vous... Je les regrette, je vous en demande pardon. Vous voyez mes larmes. Tuer Cinq-Mars ! un si jeune homme, un enfant !... Il n'a pas encore atteint sa vingt-deuxième année, Monseigneur !

— C'est vrai, me dit-il.

— Et puis, si vous aviez réellement décidé sa mort, la maréchale d'Effiat serait ici, comme moi, suppliante à vos genoux...

— A la bonne heure, Marion, vous commencez à

raisonner avec assez de justesse, et vous abandonnez votre système d'injures. Puisque vous voilà redevenue bonne fille, je puis y mettre plus de franchise et vous avouer, non que Cinq-Mars est mon fils, on a rarement de ces choses une certitude entière; mais dans le doute, vous comprenez?... c'est un devoir pour moi d'user de clémence.

— Oh! merci! merci, Monseigneur!... Jurez-le sur l'Évangile, vous le sauverez?

— Le serment est de trop, ma chère. Tenez, lisez plutôt ceci, ajouta-t-il, en tirant un papier de sa soutane rouge.

Il me le tendait, je le pris de ses mains et je lus.

C'était une lettre de madame d'Effiat, remplie de remercîments pour l'assurance qui lui avait été donnée du salut de Cinq-Mars. La maréchale écrivait au ministre qu'elle se confiait pleinement à ses promesses et ne viendrait pas à Lyon.

— Vous voyez? me dit-il; sa mère, sa propre mère n'a point de craintes. Elle est sûre de moi.

— Oui, vous êtes bon! m'écriai-je; vous êtes miséricordieux!... J'étais envers vous injuste et coupable!

Et je lui embrassais les mains, et je les arrosais de mes pleurs.

Hélas! ô mon Dieu, qui n'eût été, comme je le fus, trompée par ce monstre! Ses infâmes et hypocrites paroles n'avaient qu'un but, gagner du temps et m'empêcher de faire du scandale.

On entendait dans tout le château de Pierre-Scise un bruit extraordinaire. Les armes des soldats résonnaient au fond des corridors et sur le pavé des cours.

Le cardinal voulut éloigner de mon esprit toute espèce d'inquiétude et de défiance.

— Juge un peu, Marion, me dit-il, où nous entraîne une faute de jeunesse!... Me voilà forcé de

mentir à ma longue carrière, à tous mes systèmes politiques, en pardonnant à ce jeune homme le moins pardonnable de tous les crimes, la trahison envers le roi et la France.

— Oh ! ne le regrettez pas !... la leçon sera terrible.

— Je l'espère ; aussi la rendrai-je complète. Cinq-Mars subira toutes les angoisses du condamné, l'échafaud lui montrera ses horreurs. Il est de règle chez nous, tu le sais, Marion, d'exécuter les criminels, le jour même du prononcé de la sentence ? Eh bien, on dresse l'instrument du supplice, et d'ici à quelques minutes, on ira chercher Henri dans son cachot... Il croira, le pauvre enfant, qu'on veut le conduire à la mort.

— Ciel !... mais avez-vous bien pris toutes vos mesures ? êtes-vous certain que la grâce soit apportée à temps ?

— Oui, oui, tu peux te tranquilliser à cet égard. D'ailleurs, il n'y a pas de bourreau. Celui de la ville s'est cassé la jambe, et on l'a remplacé par le premier crocheteur venu... Un simulacre !... nous n'avions pas besoin d'autre chose... Mais au fait, nous pourrons voir d'ici tout ce qui va se passer.

Il se leva péniblement de sa chaise longue.

— Donne-moi le bras, ma chère. Tu jugeras toi-même de l'effet de la leçon sur nos jeunes étourdis.

Avant que nous eussions gagné la fenêtre, la cloche de l'une des tours nous envoya son tintement funèbre.

— Ce n'est rien, toujours le simulacre !... On sonne l'agonie des condamnés... Approche un peu le fauteuil, j'ai les jambes d'une faiblesse extrême.

Je roulai jusqu'à lui sa chaise longue.

— Regarde, Marion, regarde ! ils vont descendre ce monticule... Quelle foule accourue pour jouir de ce spectacle !... Là-bas, de l'autre côté des maisons, est l'échafaud... C'est grand dommage, on le dis-

tingue à peine?... Voyons, sois raisonnable, n'écarte pas ainsi les rideaux; il est pafaitement inutile de nous montrer au peuple... Ah! fort bien! les voilà qui sortent de la prison.

Les regards de la multitude se dirigeaint effectivement du côté du château. Nous vîmes, l'instant d'après, Cinq-Mars et de Thou passer entre deux haies formidables de hallebardiers.

Un carrosse de louage les attendait à quelque distance.

De Thou était entièrement vêtu de noir. M. le Grand portait un riche habit couleur noisette, garni de dentelles d'or; un chapeau noir, retroussé à la catalane; des bas de soie verts, un bas blanc, par dessus, bordé de malines, et un manteau d'écarlate. Auguste et lui se donnaient le bras. Ils causaient tranquillement ensemble.

On avait assigné pour confesseur à Cinq-Mars le père Malavalette, et à de Thou le père Montbrun.

Les deux jésuites suivaient par derrière.

Richelieu dévorait les jeunes gens du regard, et son visage avait une expression qui me fit frémir.

Je ne pus m'empêcher de crier:

— Monseigneur... oh! vous ne m'avez point abusée?... ce serait infâme, ce serait plus qu'un crime!

— Là, là... quelle idée, Marion?... vous ne vous corrigerez jamais de vos défiances injurieuses... Mais voyez un peu le calme des coupables, ne dirait-on pas qu'ils vont à une fête?... C'est positif, ma chère, ils bravent la mort.

— Détrompez-vous, Monseigneur; ce calme n'est qu'apparent. Si vous pouviez lire au fond de leur âme, vous seriez effrayé peut-être des tortures qu'ils éprouvent. Croyez-le bien, cet air tranquille est un masque pour la foule. Un gentilhomme peut-il avoir l'air de craindre la mort?

— En effet... Oui, tu as peut-être raison... Les voilà maintenant en carrosse, et trois minutes leur suffisent pour arriver à l'échafaud. C'est inouï que des jeunes gens de cet âge ne tiennent pas plus à l'existence! Ils ont l'air glorieux de marcher au supplice!... ils prennent des airs de martyrs et me laissent à moi le rôle de bourreau. Toutes ces exécutions, auxquelles on m'a forcé jusqu'à ce jour, m'attirent la haine générale; on m'exècre... Il faut pourtant punir, si je veux sauver le royaume et le prince.

— Ah! vous verrez! vous verrez!... la clémence et le pardon vous serviront mieux que la rigueur...

— Je suis loin d'en être convaincu, je te l'affirme. Un ministre de ma sorte, un grand politique, ainsi qu'ils m'appellent tous, ne marchande pas avec la vie d'un homme. C'est une nécessité pour lui d'empêcher son cœur de battre; il doit étouffer tous les sentiments de la nature... Sonne un peu, ma chère!... Il faut demander si l'on a scrupuleusement suivi mes recommandations.

Je tirai le cordon de la sonnette.

Laffemas rentra, conduisant vingt gardes, l'épée nue, qui se rangèrent de chaque côté de la chaise du cardinal.

Quant au chef de police, il eut soin de se placer entre son maître et moi.

Je regardais tout ce mouvement avec terreur.

— Ne crains rien, ma belle, dit Richelieu, ce sont mes gardes... Ils s'apprêtent à m'accompagner, car je vais sortir en litière... A propos, as-tu jamais lu l'histoire romaine?

Il reprenait son affreux sourire.

Mon sein bondissait, une sueur glacée découlait de mes tempes, un nuage voilait ma paupière.

— L'histoire romaine?... Je ne comprends pas, balbutiai-je.

— Oh! c'est une question sans importance! Tu aurais pu connaître ce passage où Brutus condamne ses fils à mort.

— C'est horrible!

— Mais non; chacun au contraire regarde cela comme un acte sublime.

— Grâce, Monseigneur, grâce! Trouvez-vous du plaisir à me torturer? Ne me tenez pas de pareils discours, vous me faites mourir d'épouvante!

Les tintements de la cloche devenaient plus précipités et plus lugubres.

— Ils arrivent au pied de l'échafaud, Marion. Certes, il fallait beaucoup de courage à ce Romain pour lutter ainsi contre la révolte de la nature et du cœur... Je crois être en ce moment à la place de Brutus.

— Taisez-vous!... c'est impossible!... vous seriez trop odieux et trop barbare!... Oh! n'est-ce pas... n'est-ce pas, vous ne m'avez point trompée?

— Maintenant ils sont sur l'échafaud, Madame. Vous avez entendu tout à l'heure deux coups de canon : un troisième va retentir, et celui-ci vous apprendra...

— Leur grâce... Miséricorde!... pitié!... Dites que c'est leur grâce!...

— Non, leur mort.

— Bourreau! bourreau, tais-toi!

Le canon gronda.

— M. de Cinq-Mars a cessé de vivre, dit Richelieu. Gardes, emmenez cette femme et débarrassez-moi de sa présence!

— Je tombai à la renverse.

Ma tête alla rebondir contre un angle de la muraille.

A la même heure, dans une chambre du Louvre, Louis XIII disait, en tirant sa montre :

« — Monsieur le grand écuyer passe mal son temps. »

Les gardes de Richelieu me déposèrent à la porte du château de Pierre-Scise, où mademoiselle de Lenclos et Gui-Patin, sachant que tout était consommé, m'attendaient au milieu d'une angoisse mortelle. Ils me rendirent à l'usage de mes sens, et je les contemplai l'un et l'autre sans les reconnaître. J'étais frappée de folie.

Seigneur! Seigneur, ayez pitié de moi! je viens de peindre l'époque la plus déchirante et la plus fatale de ma carrière!... Encore aujourd'hui, quand je retrace ces cruels souvenirs, il me semble que vous m'avez maudite et qu'il n'y a plus là-haut pour moi ni miséricorde ni pardon!

Richelieu, ce monstre infâme, avait assez de victimes.

Le tigre était repu.

On envoya Mazarin traiter avec Bouillon de la reddition de Sedan : le duc acheta sa grâce en livrant les Ardennes.

Quant à Monsieur, qui lui avait si indignement abandonné ses complices, il en fut puni par le mépris général et par le mépris de sa fille.

Cinq-Mars et son ami moururent avec un courage plus qu'humain. Pendant la route qu'il leur fallut parcourir pour atteindre le lieu du supplice, ils récitèrent des psaumes; puis ils montèrent à l'échafaud, appuyés sur le bras l'un de l'autre.

— Ami, dit de Thou à Cinq-Mars, je suis le plus âgé, c'est à moi de te voir mourir.

On avait choisi, comme on le sait, un crocheteur de la ville pour remplacer le bourreau. Le grand écuyer ne voulut pas que cet homme portât la main sur lui. Présentant les ciseaux à son confesseur, il le pria de lui couper les cheveux,

Puis il plaça la tête sur le billot.

« — Suis-je bien? » demanda-t-il.

« — Oui, Monsieur, » répondit le crocheteur, essuyant une larme.

« — Frappe! » lui dit Cinq-Mars.

Et la hache lui abattit la tête.

Son ami mourut avec un égal courage, avec une résignation aussi chrétienne. L'ange du martyre leur ouvrit les cieux.

Mademoiselle de Lenclos et Gui-Patin me ramenèrent à Paris. J'avais perdu le sentiment et le souvenir. Mon œil morne envisageait sans les reconnaître toutes les personnes qui me rendaient visite. On me croyait à jamais privée de raison, et la science du docteur échoua d'abord dans une infinité de tentatives pour m'arracher à cet état déplorable.

Bientôt néanmoins il s'aperçut que le nom de Cinq-Mars et celui de Richelieu semblaient éveiller en moi un éclair d'intelligence.

Un soir, me voyant tressaillir plus que de coutume au nom détesté du cardinal, Gui-Patin saisit la lueur fugitive qui traversait mon regard, s'approcha du fauteuil où j'étais assise, me prit les deux mains, les serra dans les siennes et me dit, d'une voix qui me remua profondément :

— Richelieu se meurt!... Entendez-vous, Marion!... le bourreau de votre époux va rendre le dernier soupir... Vous êtes vengée!...

Je me redressai avec violence.

— Oui, Richelieu se meurt!... j'en suis sûr, je quitte à l'instant son chevet... Vous me comprenez, n'est-ce pas?... Dites que vous me comprenez.

Un cri terrible s'échappa de ma poitrine.

— Partons! m'écriai-je.

— Où voulez-vous aller?

— Chez lui, chez le cardinal.

— Mais il est mort, peut-être !

— Sans que je puisse le maudire ! Non ! non ! c'est impossible... Dieu ne le voudrait pas.

— Vous oubliez un moyen de pénétrer chez l'Éminence, me dit-il, en interrogeant de nouveau mon regard.

— C'est vrai... Là, dans ce meuble, une clé de l'escalier secret. Je dois l'avoir encore.

Ouvrant aussitôt un nécessaire en marqueterie, placé sur un guéridon voisin, je pris cette clé. J'y avais adapté un petit carton avec ces mots : *Cabinet du ministre.*

La raison m'était complétement revenue. Toutes les furies de la haine me bouleversaient l'âme.

Je tendis la clé au docteur.

— Mauvais moyen pour entrer, dit-il ; mais excellent pour sortir, en cas d'alerte. Prenons-la toujours... Venez, Marion !... je m'expose, n'importe... Si la vengeance peut vous sauver, sauvez-vous par la vengeance !

Alors, m'expliquant en deux mots qu'il était un des médecins appelés à soigner le cardinal, il me conduisit dans sa maison, située à peu de distance de la mienne, jeta par dessus mes vêtements de femme une robe de docteur, me plaça sous le menton une royale postiche, et me couvrit la tête d'une perruque qui achevait de me rendre méconnaissable.

Puis, il m'entraîna de nouveau, décidé à m'introduire publiquement sous le costume qu'il m'avait fait prendre.

Ce moyen lui semblait le moins périlleux.

Minuit sonnait.

Nous entrâmes au Palais-Cardinal. Les domestiques en émoi ne demandaient plus le nom des visiteurs, et les antichambres étaient encombrées de courtisans, dont le visage trahissait plutôt la joie que

le chagrin. Ils s'informaient des nouvelles les plus récentes de la santé du ministre et se hâtaient ensuite de courir au Louvre les annoncer au roi.

Les plus mauvaises se trouvaient les mieux accueillies, car Louis XIII était fatigué de cet homme cruel, et s'épouvantait enfin des crimes dont on l'avait rendu complice.

Gui-Patin me présenta gravement à ses confrères comme un empirique célèbre, apportant un remède qui pouvait offrir encore quelques chances de guérison.

Puis il me tint le bras avec force, car je voulais m'élancer vers le lit de Richelieu.

— De la prudence, me dit-il à voix basse; bientôt j'éloignerai tout le monde, et vous aurez tout à l'heure une pleine liberté de discours.

Entra l'évêque de Chartres.

Il apportait le viatique au malade. On écarta les rideaux. Je vis la figure blême et les yeux éteints de mon féroce ennemi.

Après avoir trompé les hommes pendant tout le cours de son existence, le cardinal, à sa dernière heure, essaya de tromper Dieu.

« — Voilà mon juge, murmura-t-il, en regardant le ciboire, déposé par le prélat sur une table voisine. Je l'adjure de me condamner, si j'ai eu d'autre intention que de bien servir l'Église et l'État. »

Il reçut le viatique, il osa le recevoir!

Bientôt il ajouta :

« — Mon père, j'attends l'extrême-onction... Parlez-moi, je vous prie, comme vous parleriez à un grand pécheur; traitez-moi comme le dernier de la paroisse. »

Gui-Patin me retenait toujours.

L'évêque oignit le malade.

Un instant après, Richelieu surprit mes yeux furi-

bonds attachés sur son visage. Il demanda d'une voix faible :

— Quel est cet homme?

— C'est un médecin de Suède, répondit Gui-Patin. Grâce à lui, nous espérons encore vous rendre la santé, Monseigneur.

— Hélas! il n'appartient qu'à Dieu de faire des miracles!

— Désirez-vous être seul un instant avec lui, afin d'essayer l'influence du remède qu'il vous apporte?

— Il serait plus sage à moi de profiter du peu de minutes qui me restent à vivre pour recommander mon âme au ciel... Mais si, par un prodige, le salut m'arrivait, je n'ai pas le droit de le refuser.

Sa voix s'entendait à peine. Il fit un signe, le médecin et l'évêque se retirèrent. Gui-Patin resta derrière les rideaux, sans être vu du cardinal, mais à portée de tout entendre.

J'enlevai la robe de docteur, j'arrachai la perruque et la royale; puis, m'élançant vers le lit :

— Bourreau de Cinq-Mars, criai-je, me reconnais-tu?

— Cette femme!... encore elle? Sortez, sortez!... que faites-vous ici?

— Je viens te voir mourir.

— Au secours!

Penchée sur sa couche, je lui parlais d'une voix sourde. Il joignit les mains avec épouvante.

— Ah! tu espères le pardon du ciel?... N'y compte pas, Richelieu... Vingt martyrs t'attendent au seuil de l'éternité, prêts à déposer contre toi et à demander vengeance au Seigneur. Il ne peut y avoir de salut pour l'homme de sang, pour le fourbe, pour le lâche, dont la puissance ne s'est exercée que dans le meurtre.

— Marion!... laisse, ne m'accable pas... Je vais mourir...

— Oui, tu vas mourir!... Cette nouvelle m'a rendu la raison. La justice d'en haut m'accorde une revanche, et je suis accourue, moi dont tu as souillé la vie et brisé le bonheur; je suis accourue pour te charger de malédictions et devancer le châtiment céleste. Regarde autour de toi, Richelieu : ne vois-tu pas ces fantômes?... regarde bien... Voilà Chalais! on a frappé trente coups avant de lui abattre la tête; le malheureux criait encore au vingt-neuvième.

— Tais-toi!... Grâce!

— Non, non, point de grâce!... A chaque instant tu répétais ces paroles sinistres, te les rappelles-tu, Richelieu!... Regarde toujours... Voici Marillac, Montmorency, Grandier, le pauvre prêtre qui a subi de si affreuses tortures!... Voici Saint-Preuil, tué pour une rivalité d'amour... Oh! regarde encore!... C'est le magistrat du royaume qui offrait les plus riches espérances... C'est ton fils, ton propre fils!... Ou plutôt, non, tu t'es vanté, monstre! Il n'y avait rien de toi, rien, entends-tu, dans les veines de ce généreux enfant... Cinq-Mars, de Thou, nobles et saintes victimes! tu as cru que leur sang te rajeunirait, oui, tu l'as cru, vampire!... Auprès d'un échafaud, jouer une comédie de clémence!... Tu m'as indignement et lâchement trompée; tu as trompé sa propre mère, celle que tu aimais... Tu vois bien que tu es un monstre, et si Dieu te pardonne, je ne veux plus croire en Dieu!

— Au secours!... Pitié!... Délivrez-moi de ce démon!... Je meurs...

— Meurs, criai-je, meurs, infâme!... et sois damné!

Gui me rejeta sur les épaules la robe de médecin.

On entrait.

C'était Louis XIII qui venait rendre visite au cardinal.

— Sire, M. de Richelieu est mort, dit le docteur, le pouls a cessé de battre.

Le roi s'approcha du lit et regarda d'un œil calme la figure livide et contractée de son ministre. Puis il se retourna vers sa suite et dit froidement :

« — Voilà, Messieurs, un grand politique de moins. »

« — Ce pauvre cardinal! s'écria d'un air railleur un des seigneurs présents à cette scène, on dit qu'il est mort comme un saint. »

« — Allons donc! reprit un autre, en se penchant à l'oreille du maître, si l'âme de Richelieu va au ciel, par ma foi, Sire, il faudra que le diable se soit laissé dévaliser en chemin. »

Louis XIII sourit et quitta la chambre sans jeter un dernier regard vers le corps inanimé du cardinal.

Depuis la mort de Cinq-Mars, ils étaient restés en continuelle défiance. Richelieu ne pouvait oublier que le roi avait en quelque sorte autorisé le complot de M. le Grand, et le faible prince, une fois son favori mort, regretta sa perte. Il n'envisageait plus le cardinal sans un frisson de terreur.

On peut dire qu'ils moururent l'un et l'autre à la peine, car Louis XIII ne tarda pas à suivre son ministre. La maladie du roi devenait chaque jour plus menaçante, et, seulement alors, il parut comprendre toutes ses fautes. Il déplora sa conduite envers sa mère; il voulut que le royaume et toute l'Europe fussent informés de son repentir.

Marie de Médicis était morte, l'année précédente, à Cologne, dans un état voisin de l'indigence.

Son fils mourut également abandonné de tous, même de ses domestiques. On laissa le malheureux prince dans une solitude entière, et souvent, à ses derniers jours, il manqua des choses les plus indispensables.

Anne d'Autriche ne daignait pas s'occuper de son époux.

C'étaient là de tristes, mais justes représailles : Louis XIII n'avait aimé personne et personne ne l'aimait; ses courtisans passaient, sans même s'incliner devant lui, pour aller faire leur cour à la future régente.

Un jour, il y en avait trois, debout à la fenêtre de la chambre à coucher de Louis XIII; ils empêchaient ainsi le soleil d'arriver à ce pauvre roi grelottant et moribond.

« — De grâce, rangez-vous, leur dit-il avec une voix plaintive, et ne me privez pas d'un bien que la nature accorde à tous les hommes. »

Il s'éteignit comme une pâle étoile, voilée pendant sa révolution par une comète sanglante.

La mort, en frappant autour de moi ces illustres victimes, n'en oubliait pas de plus obscures. Je reçus de Châlons, à cette époque, une lettre fermée d'un cachet noir.

Hélas! je venais de perdre mon père, mon pauvre père, dont j'avais eu l'affection la plus tendre! C'était un surcroît de deuil et de larmes. Tous ceux qui m'aimaient disparaissaient de ce monde.

O mon père, vous trouvez au ciel la récompense d'une vie honorable et pure! S'il vous est permis de veiller sur votre fille, implorez Dieu pour moi, apaisez sa justice. Un pressentiment terrible me serre le cœur; il me semble que de nouvelles infortunes vont m'atteindre et que mes jours finiront misérables et dégradés.

Avais-je donc le droit de manquer de miséricorde et de condamner les autres? Mon père, mon père! obtenez-moi le pardon!

VI

Après la mort du cardinal, on ouvrit les portes de la Bastille aux prisonniers que son pouvoir tyrannique y laissait gémir.

Je vis un soir entrer dans ma chambre une sorte de spectre, à l'œil éteint, au front livide.

Est-ce le fantôme de Bassompierre?

Non, ce vieillard malade, chancelant, malheureux et rendu méconnaissable par le séjour des cachots est mon pauvre maréchal lui-même. Je le reçois dans mes bras, nous confondons nos pleurs.

Son frère aussi est mort. Le jeune comte d'Estelan s'est exilé au Mexique. Bassompierre n'a plus que moi dans ce monde, il demande à achever ses jours auprès de la seule amie qui lui reste.

Où sont nos belles années, nos joies enivrantes, nos doux entretiens d'amour?

Le maréchal n'était plus que l'ombre de lui-même. On le soigna chez moi. Je fis tout pour le rendre à la santé et au bonheur; mais les ressorts de son organisation étaient usés, il n'y avait plus d'espoir. Lui-même le comprenait et m'annonçait sa fin prochaine.

Cependant un homme recueillait entièrement l'héritage de Richelieu.

Le renard succédait au tigre.

Mazarin sut gagner par la flatterie ce que son prédécesseur avait obtenu par le despotisme, et Louis XIII nomma cet Italien sournois et rusé membre du conseil de régence. Le roi défunt, le nouveau ministre s'empara complétement de l'esprit d'Anne d'Autriche.

On a prétendu qu'elle éprouvait pour lui plus que de l'amitié.

Je n'ai jamais pu le croire. Mais, après tout, la pauvre femme avait eu avec Louis le Chaste une bien triste existence!

La reine était fort bien encore, et ce fut avec Ninon l'une des femmes de son siècle qui gardèrent, même dans la vieillesse, des charmes inaltérables. Elle avait un esprit noble et d'une délicatesse extrême. On la voyait se lier difficilement, mais ses amitiés étaient fortes et presque indissolubles. Par exemple, elle haïssait ses ennemis comme elle aimait ses amis, et ces derniers ne devaient pas compter sur le pardon, si elle s'imaginait seulement qu'ils n'eussent plus pour elle un dévouement à toute épreuve. Le chagrin l'avait rendue violente. Je devais bientôt ressentir les effets de ce triste changement de son caractère.

Madame de Chevreuse était revenue de son long exil; c'est assez dire qu'elle donnait le signal des réjouissances et de la folie.

La duchesse pensait toujours à moi.

Je reçus une de ses premières invitations à des soirées, qui avaient lieu dans les petits appartements du Palais-Cardinal, légué à la couronne par Richelieu mourant. C'était une restitution.

Si longtemps captive et malheureuse au Louvre, Anne d'Autriche s'en était enfuie pour venir habiter l'ancienne demeure de l'orgueilleux ministre.

On donna, dès lors, au palais le nom de Palais-Royal.

Sa Majesté assistait régulièrement aux petites réunions de la duchesse. Elle déposait toute représentation, nous faisait l'accueil le plus aimable et nous entretenait avec une affabilité gracieuse.

Je retrouvai là le poëte Voiture, que j'avais perdu de vue depuis longtemps.

Mazarin nous montrait, de temps à autre, le bout de son museau de renard, et nous amenait sa nièce Hortense, adorable personne aux grands yeux magnifiques et effrontés, couverts d'épais sourcils qui se relevaient en crochets noirs. Après la bouche de Ninon, la bouche d'Hortense Mancini était une des plus voluptueuses du monde. Quelqu'un ayant dit à cette jeune fille qu'elle ressemblait aux odalisques d'Orient, elle se coiffa dès lors d'un turban à plumes, avec un large camée au dessus du front.

La duchesse attirait à son cercle bon nombre d'originaux et faisait une seconde édition des fous de Rambouillet.

Elle me montra le maréchal de Châtillon, très-colérique de sa nature et qui secouait les arbres pour reprendre du sang-froid; le président Nicolaï, grand amateur de bourgeoises; l'abbé de la Victoire, fou charmant, très-ennemi de Boisrobert, l'écrasant de ses bons mots et gagnant par là toutes mes sympathies; enfin le chancelier Séguier, sur lequel courait une anecdote bizarre.

Le bon chancelier, dans sa jeunesse, avait eu la fantaisie d'entrer chez les Chartreux. Il en prit même l'habit. Mais, tourmenté bientôt par les révoltes de la chair, il confia ses peines au supérieur. Ému de son état, ce dernier lui permit, toutes les fois que la tentation le tiendrait trop fort, de sonner la cloche du chœur, afin d'avertir les autres Chartreux du péril où se trouvait son âme, et de les inviter à lui obtenir du ciel la force de la résistance.

Mais le pauvre jeune homme fut obligé de recourir si souvent à la cloche, que le voisinage du couvent porta plainte : on entendait un carillon perpétuel, et les moines passaient tout leur temps à prier pour Séguier. Bref, on lui interdit ce moyen de résister à l'esprit tentateur.

Privé de sa cloche, l'infortuné succomba et rentra dans le monde au grand danger de son salut.

Les réunions de madame de Chevreuse durèrent jusqu'à la Fronde.

C'étaient là, du reste, mes uniques sorties. Mademoiselle de Lenclos se trouvait fort occupée de ses nombreuses amours, et je craignais de lui rendre visite; il était difficile de pénétrer dans son boudoir sans troubler un tête-à-tête.

Trois ans déjà s'étaient écoulés depuis la mort de Cinq-Mars.

Le temps, qui efface tout, m'avait presque fait oublier ce grand chagrin.

Au cercle de madame de Chevreuse, je recevais çà et là quelques hommages. On daignait encore me trouver jolie, et j'eus au premier rang de mes adorateurs François de Vendôme, duc de Beaufort, petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

Il avait trente ans, était d'un extérieur remarquable, et me laissait entrevoir qu'il ne serait pas éloigné de suivre l'exemple de M. le Grand et de m'offrir sa main.

Beaufort avait dissipé sa fortune en débauches.

La mienne le tentait peut-être; mais il eut le talent de me persuader que j'étais aimée pour moi-même. Je retombais dans mes éternelles faiblesses de coquetterie, et j'écoutais ces phrases dangereuses dont l'âge et la raison devaient me faire comprendre le néant.

Mon cœur succomba, je m'épris d'une belle passion pour Beaufort.

Par malheur, il s'avisa de mener de front nos amours avec une conspiration contre Mazarin. La trame mal ourdie fut découverte, et la régente envoya mon amoureux au fort de Vincennes.

Je voulus demander sa grâce.

Anne d'Autriche me la refusa sèchement. Elle me croyait instruite du complot, et ce fut en vain que j'essayai de la convaincre de mon innocence. Un doute, un simple doute suffisait pour détruire son intérêt bienveillant et lui faire oublier mes services.

O reconnaissance des rois !

Cela me dégoûta des cercles de la cour.

Desmarets de Saint-Sorlin, celui de mes vieux amis qui me rendait le plus assidûment visite, me proposa de me réintégrer dans les honneurs de l'hôtel Rambouillet. Ma nouvelle introduction ne souffrit aucune difficulté. La marquise de Cinq-Mars, comme on m'appelait alors, était reçue partout à bras ouverts. On oubliait Marion Delorme et son histoire.

Cependant la santé du maréchal devenait de plus en plus chancelante.

Les médecins lui ordonnèrent les voyages, et je résolus de l'accompagner. Avais-je au monde un ami meilleur? Devais-je le sacrifier à quelques rares adorations parsemées encore sur ma route?

Bassompierre voulut aller d'abord en Touraine.

Une des originalités de sa maladie était de parler sans cesse de Henri IV. Il l'appelait son bon maître. Le fait est que Louis XIII n'avait pas de grands droits à sa reconnaissance.

On parlait beaucoup, à cette époque, du fameux ermite des Gardelles, et le frère Jean-Baptiste passait pour être le comte de Moret.

Son ermitage se trouvait aux environs de Saumur.

Bassompierre ne croyait pas que ce fût Antoine de Bourbon. De nombreux témoins lui affirmaient l'avoir vu tomber mort au combat de Castelnaudary, et, convaincu du fait, il l'avait même consigné dans ses *Mémoires*.

Plus de dix ans s'étaient écoulés depuis cette funeste bataille, à laquelle nous avions assisté madame

de Chevreuse et moi. Richelieu mort, il me semblait peu probable qu'on réveillât ses haines et ses colères. Je ne me crus pas obligée davantage au serment, et je racontai au maréchal de quelle façon nous avions sauvé le complice de Montmorency.

Revoir le fils de son bon maître, un de ses amis les plus intimes et les plus chers ! cette pensée le transporta de joie. Un instant j'eus l'espérance du rétablissement complet de sa santé.

Nous arrivions à Saumur par un beau soir d'automne.

Bassompierre, sans égard à la fatigue du voyage, fit demander un guide à l'instant même pour nous mener aux Gardelles.

La nuit tombait.

Avant d'atteindre l'ermitage, nous devions gravir une véritable montagne. On arrivait chez le frère Jean-Baptiste par un escalier taillé dans le roc, et l'ascension ne laissait pas que d'être effrayante à cette heure et par la clarté douteuse du crépuscule. De chaque côté de cette rampe bizarre s'ouvraient des abîmes. Enfin nous atteignîmes une espèce de caverne, creusée dans le flanc de la montagne, et je vis à l'ouverture se dessiner une ombre blanche.

C'était l'ermite. Il s'avança gravement à notre rencontre et nous dit avec un ton de reproche :

— Qui êtes-vous?... pourquoi venir interrompre mes méditations et troubler ma prière?... Il n'y a plus rien de commun entre moi et les hommes.

La main du maréchal tremblait dans la mienne.

— Oui, murmura-t-il tout bas, c'est la voix du comte.

— Mon père, dis-je en m'approchant, aurez-vous le courage de renvoyer, sans leur permettre un instant de repos, des voyageurs fatigués et qui montent ici pour vous supplier de les bénir?

— Si ma pauvre hospitalité peut vous être agréable, répondit l'ermite, je vous l'offre... Mais à quoi vous servirait la bénédiction d'un malheureux pécheur?

Il rentra dans sa grotte, alluma une lampe et nous apporta quelques fruits sauvages avec du lait de chèvre.

Bassompierre le regardait à la clarté de la lampe, et je voyais son émotion s'accroître. Moi-même je reconnaissais parfaitement le comte. Sa barbe, alors grisonnante, lui donnait avec les portraits de Henri IV une ressemblance parfaite.

Enfin le maréchal se précipita vers l'ermite.

— Antoine! s'écria-t-il, Antoine!... Ton cœur doit deviner un vieux compagnon d'armes... Je suis Bassompierre!

L'ermite tressaillit, passa la main sur son front et secoua la tête.

— Vous vous trompez, dit-il, je m'appelle le frère Jean-Baptiste.

— Tais-toi! ne cherche pas à nier. Qu'as-tu donc à craindre? Cet odieux cardinal n'est plus. Va, tu peux reprendre ton nom et tes titres! Tu es Antoine de Bourbon, fils de Henri le Grand et de Jacqueline de Beuil. Viens dans mes bras, mon ami, mon frère!... Comme tu lui ressembles au bon roi! c'est lui, c'est lui-même!

— Allons, monsieur le comte, dis-je à mon tour, pourquoi vous abriter sous un mystère dont j'ai déchiré le voile?... Vous voyez en moi l'une des deux femmes qui vous ont sauvé.

Une larme glissa sur les joues de l'ermite; mais il lutta contre l'attendrissement qui le gagnait.

— Non, non! s'écria-t-il, c'est une tentation de l'enfer!... Je n'y succomberai pas!

Se levant aussitôt, il s'élança vers le coin le plus sombre de la grotte, ouvrit une porte et disparut à

nos yeux. Bassompierre n'eut pas le temps de le retenir.

— Antoine! cria-t-il en secouant la porte, c'est affreux de me recevoir ainsi... Antoine!... du moins embrasse-moi!

L'ermite ne fit aucune réponse.

Seulement je crus entendre, au fond de la pièce qui lui servait de refuge, comme des gémissements et des sanglots.

Nous redescendîmes la montagne, sans avoir obtenu du frère Jean-Baptiste l'aveu de son ancienne condition. Le maréchal était au désespoir : il comptait décider Antoine de Bourbon à reparaître à la cour. Ses regrets furent accompagnés de larmes, et j'eus à combattre une étrange fantaisie de malade. Il songeait à se faire ermite et à terminer ses jours avec son ancien compagnon d'armes. Toute l'influence de mon amitié réussit à peine à le dissuader de ce projet.

Le lendemain on nous donna une lettre, apportée au point du jour à notre auberge par un pâtre des montagnes.

Cette lettre était ainsi conçue :

« De l'asile où il se tenait caché, Antoine de Bourbon put entendre le coup de hache qui abattit la tête de Montmorency. Dès lors, il jura, s'il échappait au même destin, de renoncer au monde et de se vouer à la retraite. Quand il revoit d'anciens amis, il souffre, son âme pleure; mais se livrer aux élans affectueux que leur vue provoque en lui serait le moyen de perdre son courage. En renouvelant des tentatives pour l'arracher de son asile, on l'obligerait à trouver un autre refuge, où personne ne viendrait l'engager à trahir une promesse faite à Dieu. N'est-ce point assez d'avoir trahi jadis la fidélité qu'il devait à son roi? »

Bassompierre mouilla l'écrit de ses pleurs. Il en-

voya par notre guide de la veille ces mots à l'ermite :

« Adieu, mon vieil ami, adieu ! Je voudrais avoir ton courage. Prie pour moi !... car, je le sens, je vais bientôt mourir. »

Cette pensée ne le quitta plus, et notre visite à l'ermitage, sur laquelle j'avais compté pour opérer une révolution favorable, ne fit qu'accroître sa tristesse et son mal. Tous les médecins lui conseillaient le séjour des pays méridionaux. Je décidai que nous irions habiter Naples, et je le ramenai d'abord à Paris, à petites journées, pour régler quelques affaires.

Nous nous mîmes ensuite en devoir de gagner l'Italie par la Suisse.

Mais, à notre première halte au château de Vitry, Bassompierre fut attaqué d'un crachement de sang et tomba dans une faiblesse si grande, qu'il nous fut impossible d'aller plus loin.

Quinze jours après, je recevais le dernier soupir du seul ami véritable que j'eusse en ce monde.

Hélas ! on pouvait le regarder comme une victime de Richelieu ! Le maréchal était constitué pour vivre un siècle, et sans les tortures de la prison, il existerait encore.

Bassompierre n'avait pas eu, depuis trois ans, la moindre nouvelle de son neveu. On répandait le bruit que le navire sur lequel le jeune comte revenait du Mexique avait péri corps et biens. Le long silence de d'Estelan semblait confirmer ce malheur, et le maréchal m'institua sa légataire universelle.

Mais le comte débarquait au Havre un mois après le décès de son oncle.

Je lui rendis tout, et je gardai seulement le portrait de Bassompierre.

On me combla d'éloges à cet égard. Pourtant je ne faisais là qu'un acte de justice. Ma fortune était bien assez considérable, et c'eût été une chose indigne de

dépouiller un pauvre jeune homme qui avait jusqu'alors vécu de privations et auquel appartenait de droit l'héritage.

Me voilà donc seule et presque abandonnée sur la terre! A qui laisserai-je mes biens, si la mort me frappe à mon tour? Qui me consolera, qui m'aimera dans ma vieillesse?

Déjà plusieurs fois, j'avais eu l'idée d'appeler à Paris deux pauvres orphelines, auxquelles m'attachaient les liens du sang. C'étaient les filles de ma sœur Georgette, morte peu de temps après mon père. Je résolus de ne plus retarder l'exécution d'un projet qui, pour moi, devenait un devoir, et j'écrivis aussitôt à Joseph, en Champagne, le priant de m'envoyer mes nièces. Elles arrivèrent bientôt.

L'une, âgée de dix-sept ans s'appelait Magdeleine, et l'autre, nommée Lucile, achevait seulement sa quinzième année. Je leur choisis une gouvernante. Les propos légers furent bannis de ma demeure; j'aurais été au désespoir de scandaliser ces deux enfants, et je jurai d'être une mère pour elles.

Je ne sortais presque plus, je vivais heureuse dans ce doux intérieur, et je rédigeais alors cette *Confession* sur les notes primitives.

Six mois après l'arrivée de mes nièces, je mariai Magdeleine à un marquis espagnol avec une dot de cent mille livres. Quant à Lucile, comme elle ne semblait pas avoir beaucoup d'attrait pour le mariage, elle me jura de ne m'abandonner de sa vie. C'était ma favorite; je l'aimais à l'adoration, et je me voyais en perspective appuyée sur ce gentil bâton de vieillesse.

Une conduite si simple, me valut encore plus d'éloges que la restitution de l'héritage de Bassompierre. On me fit presque une ovation à l'hôtel Rambouillet.

Voulant me donner une grande marque d'estime, la vieille marquise m'invita solennellement au mariage de sa fille Julie, qui épousait, à trente-huit ans, M. le duc de Montausier, le plus fidèle des amoureux passés, présents et futurs.

Or, Julie d'Augennes avait trente-huit ans!

C'est une imprudence à moi de trahir ainsi le secret de son âge. Ne l'ai-je pas vue toute jeune fille? On se rappellera que je comptais, à cette époque, un certain nombre d'années de plus qu'elle, et me voilà forcée d'avouer l'approche de mon demi-siècle.

Mais, franchement, la vieillesse me ménageait beaucoup; je conservais une santé parfaite, ma figure n'offrait pas une ride. Les moins flatteurs, parmi ceux qui me courtisaient encore, me donnaient tout au plus trente-cinq ans, et mon dernier voyage en Touraine m'avait presque rendu mon ancienne fraîcheur.

Somme toute, j'étais aussi jolie que mademoiselle de Rambouillet, dont tous les poëtes de l'hôtel s'évertuaient à chanter les grâces et pour laquelle ils composèrent cette fameuse *Guirlande,* qui a obtenu tant de retentissement.

L'invention ne manquait pas de mérite, et Montausier lui dut son bonheur.

Ne sachant plus à quel saint recourir pour vaincre les duretés de Julie, le pauvre duc prit un cahier de vélin, sur lequel il fit peindre, par le fameux Robert, les fleurs les plus éclatantes et les plus riches en nuances.

Puis il invoqua la charité des muses de l'endroit.

Elles s'engagèrent à concourir à ce chef-d'œuvre de galanterie et à louer la demoiselle aux dépens des fleurs, en mettant au bas de chaque page du cahier soit un quatrain, soit plusieurs strophes bien pompeuses et bien sonores.

Cette battue générale de poésie, cet hommage éblouissant, ce bouquet universel, obtinrent un succès prodigieux. Julie nagea dans les parfums, elle rendit Flore jalouse.

Tous les poëtes entamèrent au plus vite leur combat à coups de rimes.

Le champ de bataille était un parterre.

Montausier débuta par offrir une collection de madrigaux sur la rose, le safran, la tulipe flamboyante, l'angélique, l'héliotrope, l'œillet et le jasmin. Il en fournit à la belle de toutes les couleurs.

Chapelain, mon ex-poëte crasseux, éternellement vêtu de son atroce costume, rima sur l'impériale nombre de stances détestables. On les trouva fort bonnes.

Racan fit mieux sur l'hyacinthe et reçut moins d'éloges.

Gombaut se chargea de l'amaranthe, Conrart de l'immortelle et de la grenade, et Scudéri du pavot : c'était une épigramme au sujet de la vertu soporifique de ses œuvres.

Quant à mon ancien adorateur, Arnault-Corbeville, Montausier ne lui laissa que la tulipe simple, et la poésie du pauvre homme n'eut rien de flamboyant.

Vingt autres poëtes concoururent avec ceux que je viens de citer à former la *Guirlande;* mais la muse de Saint-Sorlin battit toutes les autres et prouva triomphalement qu'en poésie, comme partout ailleurs, la qualité vaut mieux que la quantité.

Ses vers sur la violette réunirent tous les suffrages.

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma candeur, modeste en mon séjour;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Lorsque Montausier parut à l'hôtel, chargé de cet

énorme cahier de vélin, enrichi de toutes ces enluminures et de tous ces vers copiés par le calligraphe Jarry, le cénacle lui donna la palme de la galanterie et du bon goût.

Ce fut un enivrement et un délire.

Madame la marquise pleura de joie. Charles d'Angennes, alors septuagénaire, oublia qu'il avait la goutte et dansa la sarabande. On rappela bien vite à l'ordre ce vieux zéphir.

Julie accepta le présent et daigna remercier les muses.

On posa sur le cahier le chiffre de Mademoiselle, on relia le tout en maroquin du Levant; puis la gracieuse déesse, à qui s'adressaient tant d'hommages, surmontant enfin son aversion pour l'hyménée, promit au duc de l'épouser sous huit jours.

A cette nouvelle, Montausier suivit l'exemple de son futur beau-père, et la joie lui réveilla les jambes d'une façon peu convenable à la dignité du lieu.

Le mariage se fit à Rueil.

Jamais amoureux de vingt ans ne déploya une ardeur semblable à celle de ce bienheureux duc. Julie prenait le chemin de la chambre nuptiale : aussitôt Montausier se mit en devoir de la suivre et poussa la distraction jusqu'à se dépouiller d'une partie de son costume, séance tenante, et devant les personnes de la noce.

Je retrouvai à l'hôtel tous mes anciens hommes de lettres.

Avec ma jeunesse, ils désertaient mon cercle, oubliant que leur esprit lui-même commençait à porter des cheveux blancs.

Il y en avait quelques-uns de nouveaux, entre autres Ségrais, passable fabricant d'idylles, mais dont le nez était d'une longueur scandaleuse; Sarrazin, qui se croyait un Pindare; Benserade, fournisseur

poétique de tous les ballets de la reine; La Calprenède, gentilhomme de la chambre, dont les tragédies étaient fort comiques; Ménage, bel esprit fade qui avait le désagrément de s'appeler *Giles;* et Tallemant des Réaux, railleur éternel, toujours à l'affût des scandales et très-habile à dépister les secrets de chacun.

Tallemant venait quelquefois me rendre visite. Il me racontait mille anecdotes piquantes. Malheureusement le plus grand nombre n'était pas de nature à figurer dans cette *Confession.*

La morale y gagne et mes lecteurs y perdent.

Je remarquai surtout à l'hôtel un petit lutin, fils d'un greffier de la grand'chambre. L'avocat Pélisson l'amenait avec lui, et ce collégien espiègle nous amusait par ses saillies pétulantes et sa malice précoce.

Sa principale victime était Ménage, que toutes les dames de l'endroit avaient en horreur. On le livrait impitoyablement aux agaceries de Boileau. Giles devenait furieux, courait après l'enfant, ne l'attrapait jamais, et se livrait à toutes sortes de contorsions de colère.

De là vint le mot *remue-ménage.*

Quand sa victime était absente, Boileau tombait sur La Calprenède, dont il parodiait les œuvres tragiques; ou bien il prenait une mine béate et prêchait comme l'abbé Cotin; ou bien encore, il allait lutiner mademoiselle d'Aubigné, quand elle prolongeait trop longtemps ses confidences à Scarron le cul-de-jatte.

D'autres fois, il attachait un pan de l'habit de Chapelain à quelque fauteuil, et lui criait ensuite qu'on le demandait au sanctuaire. Chapelain se levait précipitamment; l'habit trop mûr se déchirait et la guenille restait au fauteuil.

Madame de Rambouillet gronda sévèrement Boileau pour cette dernière escapade.

Elle voulait qu'on respectât *son* poëte.

Cet entêtement de la marquise à protéger et à admirer l'auteur de *la Pucelle* devenait impardonnable. Mais elle allait bientôt en être punie.

La fameuse réunion tombait en décadence; sa chute approchait, le ridicule allait lui porter le dernier coup.

VII

Un beau soir à l'hôtel, je vis entrer Ninon, que ses légèretés excluaient depuis assez longtemps du sanctuaire. Elle avait subi le même sort que moi, malgré la protection spéciale dont elle se trouvait honorée jadis, à son arrivée de Touraine.

Mademoiselle de Lenclos était esprit fort et déclarait sa conduite inattaquable.

« — C'est de ma part, disait-elle, une affaire d'opinion : les opinions sont libres. »

Elle répéta cette phrase le plus souvent possible et d'un air fort sérieux. On finit par la croire et on lui accorda le titre d'*honnête homme* qu'elle ambitionnait exclusivement.

Un paradoxe triomphe toujours en passant par la bouche d'une jolie femme.

Avec des idées de morale pratique aussi arrêtées, Ninon s'indigna beaucoup de se voir l'objet de la censure et ne pardonna jamais à madame de Rambouillet son exclusion du cénacle. Aussi jura-t-elle d'y rentrer quelque jour avec les honneurs de la guerre.

Ma réintégration lui parut d'un assez bon augure pour arriver à ce but.

En conséquence, elle se fit l'amie intime de l'une

des colonnes de la réunion, femme savante au suprême degré, physicienne, astronome et très-versée dans les sciences mathématiques. Ninon flatta les ridicules de madame de La Sablière, s'insinua très-avant dans son esprit, et obtint de rentrer à l'hôtel sous son patronage.

De graves difficultés furent soulevées par la marquise; mais tous ces messieurs prirent le parti de mademoiselle de Lenclos et réunirent leurs instances à celles de l'introductrice.

On céda.

Me tirant à l'écart dans un coin du cénacle, Ninon me dit tout d'abord :

— Vous le devinez, ma belle, je pénètre ici avec des projets hostiles. Je veux, avant huit jours, mettre le cercle de la marquise en désarroi, je veux tuer l'hôtel Rambouillet!... Sa dernière heure va sonner.

— Jésus! est-ce possible? Mais c'est bouleverser le monde.

— Nous le bouleverserons, mon cœur. Vous allez être ma complice.

— Par exemple!

— Oh! je n'admets pas de réplique, arrangez-vous! Cette réunion jadis enseignait le beau style et les belles manières; à présent elle dépasse le but. On a la rage d'être spirituel, et l'on devient prétentieux. A force de viser au goût et à la finesse, on tombe dans le raide et dans l'obscur. Plus messieurs les hommes de lettres de céans sont inintelligibles, plus ils reçoivent d'éloges; plus ils sont durs et rocailleux, plus on leur croit de génie : témoin le sieur Chapelain, dont le poëme a été lu, dit-on, l'autre jour, au milieu d'un enthousiasme difficile à rendre.

— C'est vrai, j'y étais.

— Et vous n'avez pas dit hautement votre opinion sur cette œuvre burlesque? Autrefois, vous auriez

joué quelque bon tour à des personnages assez absurdes pour applaudir un Chapelain.

— Oui, c'est possible; mon beau temps n'est plus.

— Prenez garde, Marion, vous finirez par me mettre en colère. Votre beau temps!... Folle!... Vous êtes toujours aussi jolie que moi. Et, tenez, voilà dans ce coin le petit Gondi, qui vous lorgne en dessous... Le chenapan d'abbé vous fera très-incessamment une déclaration, vous pouvez vous y attendre. On n'a point d'âge tant qu'on reste belle, entendez-vous, Madame?... Où sont vos rides? Vos grands yeux noirs ont-ils perdu de leur éclat? vos lèvres sont-elles moins roses et vos dents moins blanches?... Non. Donc, vous proclamerez avec moi la dissolution de l'hôtel Rambouillet.

— Ah! par exemple, cette logique me semble obscure et je voudrais y voir plus clair.

— Eh! me dit-elle, toutes ces femmes qui se posent en reines du cercle, non-seulement nous gâtent le goût, mais aussi nous gâtent l'amour! Elles ont une langue de convention, des sentiments de convention; elles tiennent à ressembler aux héroïnes des romans de la Scudéri et se donnent entre elles des noms empruntés de la Grèce. On est ici en dehors de la nature, on se perd dans l'exagération et dans le faux. Si je n'y mets obstacle au plus vite, les sottises de ces dames vont acquérir force de loi... Oui, Marion!... nous serons obligées d'être raides et guindées comme elles. Je ne le souffrirai pas, vous ne devez pas le souffrir! Qu'est-ce que la femme? C'est la simplicité, c'est la grâce. Or, elles ne sont ni simples, ni gracieuses avec leur manie de la science et leurs grands discours pleins de pédantisme. Les voyez-vous sans cesse le raisonnement et la dispute aux lèvres? Elles veulent analyser la passion et tracer la route du cœur. N'ont-elles pas inventé la carte du

royaume de Tendre? On y va du village de *Billets-Doux* à celui de *Petits-Soins*, et l'on s'embarque à *Jolis-Vers*, pour descendre à *Billets-Galants*... Je vous demande si la niaiserie la plus prétentieuse a jamais été plus loin?

— Non, sans doute, mais qu'y faire?

— Nous allons châtier ces bégueules... A l'œuvre!

— Quoi! vous oserez leur dire en face...

— Dieu m'en préserve! Elles me croiraient jalouse de leur gloire. D'ailleurs, les femmes ne se corrigent point entre elles. Un autre tiendra la verge et administrera le châtiment. Venez, mon cœur! nous serons tout au plus vingt minutes absentes.

— Elle me fit sortir.

Comme nous allions monter en carrosse, le petit Gondi accourut tout essoufflé.

— Mesdames! Mesdames! nous quittez-vous donc?

Ninon me désigna du coin de l'œil et répondit:

— Calmez-vous, l'abbé, je vous ramènerai vos amours.

— Hélas! murmura-t-il en poussant un gros soupir, l'habit que je porte m'oblige à étouffer les élans de mon cœur.

— Tiens, vous vous rangez donc, l'abbé? demanda ma compagne.

— Oui, je m'y décide. J'ai eu beau faire le diable à quatre pour déchirer ma soutane, elle tient mieux sur mon dos que la robe de Nessus. Encore avant-hier, j'ai donné trois coups d'épée à ce maudit baron de Perceval, qui persistait, malgré ma défense, à m'appeler abbé de Busay.

— Pourtant, c'est le nom de votre abbaye de Bretagne?

— Sans doute; mais il se rapproche trop de celui de *buse*, et je ne veux pas le porter, mort-diable! On m'appellera l'abbé de Gondi, l'abbé de Retz, ou sinon...

— Là, là, Monsieur, lui dis-je, avez-vous l'intention de nous provoquer aussi en duel?

— Rassurez-vous, belle dame, je sais que de plus doux ébats doivent être votre partage. Enfin je suis enfroqué pour la vie! et l'on me nommera coadjuteur de mon oncle. Vous le voyez, l'amour m'est défendu... Mais si vous me jugez digne de votre amitié, je serai le plus heureux des hommes.

— Va pour l'amitié, lui dis-je, en riant de son air contrit.

— Me permettrez-vous, charmantes, de monter dans votre carrosse?

— Impossible, l'abbé, dit Ninon; cela vous exposerait à une morale de votre oncle.

— Oh! la morale, je m'en moque!

— Fort bien; mais le motif de notre course est un secret.

— C'est différent, je respecte le secret, d'autant plus que j'en ai un à confier à madame de Cinq-Mars, à elle seule.

— En ce cas, Monsieur, venez me voir.

— Oui, me dit-il, à bientôt!

Il me baisa les mains.

Notre carrosse partit.

— Ma chère, dit Ninon, tenez-vous sur vos gardes. S'il n'est pas amoureux, il n'en sera que plus à craindre. C'est un esprit remuant, taquin, querelleur, très-capable de vous jeter dans quelque vilaine affaire. Il s'occupe beaucoup de politique. Ou je me trompe fort, ou son air léger cache une ambition profonde.

— Eh! eh! répondis-je à Ninon, cela pourrait me convenir! L'âge de l'amour est passé pour moi, j'arrive à celui de l'ambition.

— A votre aise, conspirez avec Retz!

— Oui, peut-être bien!... La reine s'est fort mal

conduite à mon égard, et je suis dégagée vis-à-vis d'elle de toute reconnaissance.

Notre carrosse passa les ponts.

Cinq minutes après, il s'arrêtait au faubourg Saint-Germain, à la porte de l'*Illustre-Théâtre*.

On appelait ainsi une salle charmante, où plusieurs jeunes gens de la ville, passionnés pour la déclamation, s'associaient et jouaient la comédie. Cette troupe avait éclipsé toutes les autres. Elle était dirigée par ce petit diable moqueur qui, jadis, à l'hôtel, riait si agréablement du fou Dubois.

Jean-Baptiste Poquelin atteignait alors sa vingtième année.

Son père, tapissier de mademoiselle de Lenclos, avait été contraint par celle-ci de le mettre aux études. Le bonhomme enrageait, prétendant que son fils gagnerait infiniment plus à fabriquer des fauteuils qu'à acquérir de la science. Mais Ninon tint ferme. Elle assura que l'enfant avait des dispositions merveilleuses et menaça Poquelin père de lui enlever sa pratique et celle de tous ses amants, s'il ne consentait à laisser Jean-Baptiste faire ses classes.

La menace devenait formidable : c'eût été la ruine du pauvre homme.

Il se tut et envoya son fils au collége.

Ce dernier conservait à mademoiselle de Lenclos une vive reconnaissance et la nommait sa chère bienfaitrice.

Ninon l'aimait à la folie; mais d'un amour pur et presque maternel. Souvent elle me répétait que ce jeune homme écrirait admirablement pour la scène. Elle espérait lui voir dans le genre comique un talent aussi précieux que celui du poëte de Rouen dans le genre tragique.

En effet, Poquelin nous avait lu plusieurs fois de petites compositions délicieuses. On pouvait devi-

ner, dès lors, ce quil serait capable de faire un jour. C'était chez lui que nous allions. Il logeait rue des Marais-Saint-Germain, dans les combles de son théâtre.

A l'entrée de sa protectrice, il accourut à elle avec transport.

Il était difficile de voir une figure plus expressive et plus spirituelle. Ses traits avaient à la fois une noblesse remarquable et une grâce infinie; son sourire pétillait de finesse et de malice, et ses grands yeux rayonnaient d'intelligence

— Est-ce que tu joues, ce soir, mon petit Jean-Baptiste? demanda mademoiselle de Lenclos, qui le traitait toujours comme un enfant.

— Non, ma bonne amie, répondit Poquelin.

— Cela se rencontre à merveille, tu vas venir avec nous.

— Volontiers, dit le jeune homme : où désirez-vous me conduire?

— A l'hôtel Rambouillet.

— Miséricorde!... ai-je eu le malheur de vous offenser? murmura-t-il avec un air de consternation risible.

— Bravo, Jean-Baptiste! bravo, mon cher! donne un libre cours à tes épigrammes, aiguise ta verve. Il s'agit de me fabriquer, d'ici à huit jours, une petite comédie fine et mordante, où tu passeras en revue les sottises du cénacle... Hein? que penses-tu de mon idée? Tu frapperas impitoyablement sur les bégueules de l'endroit... Je l'exige.

— Vous serez obéie, ma chère bienfaitrice! s'écria gaiement Poquelin. Il paraît qu'elles vous ont ennuyée à périr!

— Oui, tu me vengeras!

Elle lui tendit la main. Jean-Baptiste descendit avec nous, et bientôt nous rentrions ensemble dans les salons de l'hôtel.

Ninon ne lui dit qu'un mot :

— Observe !

L'entretien fut précisément, ce soir-là, beaucoup plus fade et plus prétentieux que de coutume. Ces dames avaient des phrases alambiquées et un raffinement de langage inouï. Leur intelligence, si je puis m'exprimer de la sorte, minaudait de la façon la plus grotesque, et les hommes les suivaient dans leurs divagations extravagantes.

Je finis par être entièrement de l'avis de Ninon : c'était à désespérer de la langue et de l'esprit français.

Mademoiselle de Lenclos, en sortant, dit à son jeune auteur :

— Eh bien, mon petit Jean-Baptiste ?

— Eh bien, ma bonne amie, vous aurez la pièce avant huit jours.

— Tu l'intituleras ?

— Les *Précieuses ridicules.*

— A merveille !... Embrasse-moi, s'écria Ninon, tu es un amour !

Elle ne lui dit pas tout ce qu'elle attendait de lui, craignant de l'effrayer d'avance et de glacer sa verve, si elle expliquait plus en détail son plan audacieux.

Une semaine s'écoula.

J'assistais à cette soirée mémorable, où l'hôtel de Rambouillet vit pour la première fois porter atteinte à sa gloire, consacrée par quarante ans de triomphe.

Il me semble y être encore.

Tout le monde est réuni dans le grand salon. La marquise trône sur un fauteuil à coussins ; à sa droite est madame de Montausier, dont le mariage a légèrement pâli les joues. Elle se donne un petit air confus et pudique, tout à fait de circonstance. Le duc, son époux, est en face ; il semble contempler avec orgueil l'air languissant de sa compagne. Quant au vieux

Charles d'Angennes, il tient l'un des coins de la cheminée, et chauffe aux tuyaux de fonte ses jambes enveloppées de flanelle.

Sa femme, en vieillissant, ne s'est pas réconciliée avec le feu.

Autour de la marquise et de sa fille sont rangées en cercle une foule de célébrités féminines de l'hôtel.

En première ligne vient cette noble dame de La Sablière, ce cotillon érudit dont les connaissances merveilleuses, à en croire les échos du cénacle, faisaient honte à messieurs de l'Université et de la Sorbonne, qui pouvaient avoir infiniment plus de barbe, mais, à coup sûr, beaucoup moins de science.

Après elle, et en suivant l'ordre hiérarchique du mérite, arrive notre ancienne connaissance, Magdeleine de Scudéri, toute chargée de gloire et de laideur.

On eût dit d'un homme habillé en femme

Elle a de grosses joues pendantes, des sourcils fortement accusés et des lèvres épaisses, au dessus desquelles flotte un duvet compromettant.

La dixième Muse porte moustache.

Rien n'était curieux comme d'entendre cette créature quasi-masculine prendre un ton sentimental, donner la description du doux royaume et vanter les aimables résidences de *Petits-Soins* et de *Petits-Soupirs*.

Je doute fort que, malgré son éloge du pays, un seul des cavaliers présents eût voulu s'y hasarder avec elle.

On n'en pouvait dire autant de la jeune marquise de Sévigné, qui était vraiment adorable. Elle avait de beaux cheveux et un regard suave. Son nez mince et effilé indiquait la finesse de son esprit. C'eût été vraiment dommage de laisser une aussi

agréable personne à l'école des fausses manières.

Une autre jeune femme, pleine de séductions et de grâces, et qui venait de se marier à un prince du sang, risquait aussi de se déflorer dans ce lieu pernicieux. Madame de Longueville nous succédait, à Ninon et à moi, dans le cœur du volage La Rochefoucauld. Elle le retint longtemps dans ses chaînes, car il se battit par ses ordres sous la Fronde, et dit en parlant d'elle :

> Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
> J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

Madame de Longueville et madame de Sévigné étaient les deux seules femmes supportables du cercle. Elles en adoptaient un peu les ridicules; mais la nature les avait trop richement douées pour que leurs agréments ne se trahissent pas eu milieu de ce fatras de niaiseries dont elles devaient, du reste, se dégager les premières.

Ninon disait vrai, toutes ces dames empruntaient des noms à la Grèce.

Depuis longtemps déjà la marquise était surnommée *Arthénice;* Julie avait reçu le nom de *Zyrphée;* mademoiselle de Scudéri gardait celui de *Sapho;* madame de Sévigné s'appelait *Erinne,* et l'amante de Marsillac, *Iphigénie.*

Mais il y avait bien d'autres héroïnes grecques.

La duchesse d'Aiguillon, cette nièce de Richelieu, qu'un nouveau mariage avait dépouillée du nom de Combalet, prenait à l'hôtel celui d'*Eriphile.*

Madame de Cavoye s'intitulait *Clytemnestre.* Le cardinal avait protégé beaucoup son mari. Devenue veuve, la dame minaudait à tort et à travers et ne pleurait pas Agamemnon.

Diane d'Angennes, abbesse d'Hyères et sœur ca-

dette de Julie, s'était fait dégager de ses vœux par le pape et choisissait le nom profane d'*Eucharis,* la plus jeune des Grâces.

Mademoiselle de Gournay, poëte femelle et maîtresse du chanoine Boisrobert, s'appelait *Arsinoé*.

Enfin, madame de Pisieux, double extravagante, trouvait charmant le nom d'*Aspasie* et surnommait Vaugelas *Périclès,* parce que le vieux grammairien semblait apprécier ses charmes, qui pourtant n'étaient pas corrects.

Il serait trop long d'énumérer les autres folles qui se décoraient de noms païens : il suffira de dire qu'elles se trouvaient là réunies et se livraient à leur jargon habituel, en s'adressant aux cavaliers, debout derrière leurs fautueils.

La société, en fait d'hommes, était brillante

D'abord, il y avait tous les poëtes de Paris et des environs, y compris Chapelain, le front couronné des lauriers de *la Pucelle,* et se croyant, le pauvre homme! bien au dessus d'Homère. Le fait est que, si le poëte grec mendiait en haillons dans les villes d'Ionie, Chapelain lui ressemblait étonnamment, sous le rapport du costume.

A côté de messieurs les hommes de lettres étaient beaucoup d'hommes de cour, et je vis au premier rang le jeune prince de Condé qui, par la mort de son père, abandonnait le titre de duc d'Enghien.

Vraiment Ninon était heureuse dans ses prophéties.

Ce héros de vingt-cinq ans avait déjà gagné les batailles de Rocroy, de Fribourg et de Nordlinghen. Un seul échec au siége de Lérida suffisait pour lui enlever la reconnaissance d'une cour ingrate. En ce moment, la régente et Mazarin boudaient Condé, ce qui, je puis le dire en passant, était d'une politique assez maladroite.

Avec lui sa trouvaient son frère cadet, Armand de Bourbon, prince de Conti, et leur cousin le duc de Longueville, mari de la jeune et charmante femme dont j'ai parlé plus haut.

Le cercle était fort imposant. Je ne pus m'empêcher de frémir lorsque Ninon parut avec son complice.

Une fois la comédie faite, mademoiselle de Lenclos avait dit à Poquelin :

— Maintenant, mon cher, il faut la lire, et la lire en plein cénacle!

A cette effrayante exigence, le jeune homme eut un instant le frisson ; mais il ne recula pas et dit à mademoiselle de Lenclos :

— Vous m'ordonnez de me jeter pour vous dans les flammes; j'obéis... En avant!

Il n'était pas venu à l'hôtel depuis son entrée au collége, et la marquise avait oublié ce joyeux enfant, dont elle aimait à caresser les joues roses et rebondies.

— Mesdames, dit Ninon qui s'inclina gravement devant les beautés grecques, je vous demande lecture pour une œuvre de quelque mérite. Vous accueillerez avec plaisir, j'ose le croire, un jeune auteur auquel je m'intéresse.

Arthénice fit uu signe d'assentiment, et madame de Montausier, se tournant vers mademoiselle de Lenclos, demanda d'un air de nonchalance prétentieuse :

— Sur quel échelon intellectuel faut-il gravir pour apprécier à son juste point de vue l'[illegible] de votre protégé?

— Sur l'échelon comique, Madame, répondit Ninon.

— Ah! c'est une comédie? s'écria madame de La Sablière; en vérité, ce jeune homme nous porte au

plus haut sommet de la surprise !... j'ai grand'peur qu'il ne se soit légèrement égaré dans les sentiers fleuris de la présomption, au bout desquels il trouvera nécessairement les ronces de la critique, si, comme j'ai lieu de le croire, et son âge me donne le droit de former cette conjecture, il ne s'est pas appuyé, pendant la route, sur le *castigat ridendo mores.*

Madame de La Sablière, ayant prononcé tout d'une haleine cette phrase remarquable, envisagea Poquelin avec une moue très-suspecte d'impertinence.

Le jeune homme tremblait un peu ; mais l'amour-propre chez lui réveilla bientôt la hardiesse.

Il repondit dans le même style au milieu d'un salut railleur :

— Daignez, Madame, retenir la bride à vos craintes et modérer les élans de votre effroi : la maxime d'Horace a été mon bâton de voyage.

Ninon l'applaudit du regard.

Sur un signe de la marquise, on avança devant Poquelin l'un des pupitres à claire-voie. Montausier parcourut ensuite les salons pour avertir les promeneurs et réclamer le silence.

J'étais assise auprès de l'abbé de Retz, qui n'était pas encore venu me dire son secret. De jour en jour, il remettait cette mystérieuse révélation, sous prétexte qu'il avait besoin de prendre, avant de m'instruire, une foule de mesures importantes.

— Quel est donc ce jeune homme ? me demanda-t-il.

Je lui nommai le chef de l'*Illustre-Théâtre,* et je crus pouvoir le mettre au courant du secret de mademoiselle de Lenclos.

Il s'empressa d'aller porter ma confidence aux princes.

Armand de Bourbon s'approcha de l'auteur, que les reines du cercle toisaient d'un air de protection

dédaigneuse, le regarda très-attentivement, et s'écria tout à coup en poussant un cri de joie :

— Poquelin! mon cher Poquelin, je te retrouve!... Pardon, Mesdames, c'est mon meilleur camarade de classes... Je l'aime beaucoup, je vous assure, je suis enchanté de la rencontre!

D'autres jeunes gens, réfugiés jusqu'alors dans l'embrasure d'une fenêtre, accoururent aux exclamations du prince. C'étaient Bernier, Chapelle et Bachaumont. Ils avaient aussi connu Jean-Baptiste au collége, à l'époque où ils suivaient ensemble les cours du célèbre philosophe Gassendi, et tous, après l'avoir cordialement embrassé, crièrent en chœur :

— Ta pièce! lis-nous ta pièce!

Enchanté de se voir entouré de camarades, le protégé de Ninon déroula son manuscrit et resta debout au milieu du cercle, afin de déclamer plus à l'aise.

Il prononça d'une voix haute et sonore le titre de son œuvre.

Quelques murmures sortirent des parages de la Grèce.

— Silence! cria Gondi.

Du reste, le sentiment général était la curiosité. Ninon, depuis huit jours, avait manœuvré d'une manière fort habile. Beaucoup de ses adorateurs se trouvaient là, prêts à soutenir le coup de feu.

Sauf quelques intimes du sanctuaire, auxquels on n'avait eu garde de dévoiler le complot, tous les hommes présents se rangeaient sous le drapeau de la révolte. On était convenu de mettre de côté, pour un jour, la galanterie et les bienséances, afin de sauver du naufrage la langue française et l'esprit national.

Malgré le titre de la pièce, assez capable pourtant de leur donner de l'inquiétude, ces dames ne s'attendaient pas à une attaque directe, et Poquelin commença au milieu d'un profond silence.

Le sujet de la comédie était aussi simple que piquant.

Un brave bourgeois, appelé *Gorgibus,* amenait à Paris sa fille *Madelon* et sa nièce *Cathos* dans l'espoir de mieux les établir. Or, celles-ci, séduites par les exagérations du ton prétentieux, changeaient leurs noms de baptême contre ceux de *Polyxène* et d'*Aminte,* et repoussaient tout d'abord deux seigneurs honorables, mais qui n'avaient pas les agréments du bel air et du beau langage. Pour se venger de ce dédain, les seigneurs envoyaient à nos pécores leurs domestiques, habillés en vicomts et en marquis. *Mascarille* et *Jodelet* jouaient parfaitement leur rôle; les Précieuses s'y laissaient prendre, et la pièce, à leur plus grande honte, se dénouait à coups de canne, appliqués par les maîtres sur l'échine des valets amoureux. Certes, on ne pouvait inventer une satire plus sanglante.

Toutes les scènes de ce petit chef-d'œuvre étaient semées d'un comique si naturel et d'un esprit si pétillant, que les rires, assez contenus d'abord, éclatèrent sans miséricorde, lorsque le bonhomme Gorgibus se mit à reprocher à Madelon et à Cathos la sottise de leur conduite. On reconnaissait le style de l'endroit dans les réponses que Poquelin prêtait aux donzelles.

Il y eut presque des évanouissements et les éventails manœuvrèrent avec une agitation incroyable.

La marquise devenait pourpre, Julie était écarlate, et les autres Grecques, depuis madame de La Sablière jusqu'à madame de Pisieux, tournaient au cramoisi. Deux seulement ne paraissaient pas trop indignées: c'étaient les plus jeunes, mesdames de Sévigné et de Longueville.

Poquelin continua sa lecture. Les éclats de rire devinrent homériques à ces mots de Cathos:

« — Mon Dieu, ma belle, que l'auteur de tes jours a la forme enfoncée dans la matière! que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son âme! »

Ce fut bien pis encore, lorsque Madelon, au lieu du miroir, demanda le *conseiller des Grâces.*

La servante lui répondait :

« — Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là! il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende. »

On se tordait sur les fauteuils.

Mesdames de Longueville et de Sévigné joignirent leurs applaudissements à ceux des hommes, au grand scandale de Julie, qui leur envoya des regards terribles; mais elles n'en tinrent pas compte. Le bon sens triomphait en elles, et décidément elles abandonnaient la Grèce. Ninon était aux anges.

Les princes entouraient le lecteur; Bachaumont, Chapelle et Bernier lui serraient la main et lui disaient tout bas :

— Courage!

Or, les victimes de cette critique amusante étaient fort à plaindre.

En manifestant leur désapprobation, elles craignaient de se rendre plus ridicules encore. Madame de Montausier donna l'exemple, s'efforça de retrouver du calme et sourit assez tranquillement aux passages les plus applaudis. Elle arrêta même son cher duc qui se levait, furieux, pour interrompre la lecture.

Mais Poquelin déclamait alors une scène entre les Précieuses et le marquis de Mascarille, où ce dernier, improvisant je ne sais quel quatrain burlesque, se mettait à crier au vol à propos de son cœur.

Ces dames n'y tinrent plus.

Le visage de Julie se couvrit de nouveau d'une teinte pourprée. Arthénice bondit sur son siége, et la patience échappa totalement à madame de La Sa-

blière. Elle courut au jeune auteur, lui arracha le cahier des mains, le froissa par un geste de rage et l'envoya dans l'âtre.

Hélas! elle oubliait qu'il n'y avait point de feu! Madame de Rambouillet dut regretter cruellement son antipathie pour les flammes. Ninon ramassa le manuscrit et fit la révérence à son introductrice.

— Je m'abstiens, Madame, dit-elle, de qualifier cette action.

— Eh! c'est le juste châtiment de votre audace! répondit madame de La Sablière. Vous ai-je amenée ici, Mademoiselle, pour nous attaquer d'une manière aussi perfide? Certes, vous méritiez...

— Silence! interrompit Julie à demi-voix; soyons dignes, je vous en conjure.

Quittant aussitôt son siége et s'approchant du lecteur, elle ajouta sur un ton de persifflage :

— Vous avez, Monsieur, un esprit qui vous conduira fort loin, si vous ne rencontrez en route la Bastille ou le Châtelet.

— Oh! Madame, je ne me crois pas digne de la persécution!

— C'est possible; mais on vous fera changer d'avis. Du reste, puisqu'il y a céans des personnes qui vous admirent, elles peuvent écouter la fin de votre honnête critique. Nous connaissons trop les devoirs de l'hospitalité pour gêner leur joie, et nous les prions seulement de nous permettre de ne pas la partager.

C'était fort bien dit. Madame Montausier s'oubliait à parler comme tout le monde.

Elle fit un signe à sa mère, prit le bras de son tendre époux et se dirigea vers la *chambre bleue*.

Le duc, en passant, glissa ces mots à Poquelin sur un ton de menace :

— Monsieur le poëte comique, je vous couperai les oreilles!

— Ah! Monseigneur, vous m'obligerez à les défendre, répondit le jeune homme, qui s'inclina d'un air très-humble.

Charles d'Angennes se leva, boitant, donna le bras à la marquise, et tous deux grommelèrent, lorsqu'ils furent auprès de l'auteur :

— Vous êtes un impertinent!

— Je ne dois pas combattre cette opinion, dit Poquelin, dès qu'elle émane des maîtres du logis.

Madame de La Sablière marcha sur la trace du vieux couple. Eucharis, Ériphile, Clytemnestre, Arsinoé continuèrent le cortége avec Sapho, qui soupirait et portait tristement la main à sa moustache.

En un mot, toute la Grèce pliait bagage.

Trois hommes se glissèrent en tapinois parmi les fugitives : ils avaient pour cela des motifs respectables.

L'auteur de *la Pucelle* ne pouvait trahir ses Mécènes; Valentin Conrart trouvait délicieux les diners de l'hôtel, et Vaugelas, en qualité de *Périclès*, suivait tout naturellement son *Aspasie*.

C'était une affaire de cœur et non de conviction.

— Hélas! hélas! que d'ennemis! s'écria gaiement Poquelin, quand ses victimes eurent disparu.

— Et que d'amis, mon bon Jean-Baptiste, que d'amis!... regarde!

Mademoiselle de Lenclos lui montrait la foule restée dans les salons; puis elle lui donna cinq ou six baisers, en s'écriant :

— Tu as été superbe!

Elle le présenta triomphante, à la duchesse de Longueville et à la marquise de Sévigné. Nos deux belles transfuges le caressèrent, les princes lui firent mille compliments; il n'y eut qu'une voix pour proclamer le service rendu aux lettres et au bon goût.

— Vous avez eu le courage, mon cher, d'attaquer

l'ennemi sous ses tentes : c'est bien, c'est très-bien ! dit Condé.

— La suite ! crièrent Chapelle et Bachaumont.

— Messieurs, dit mademoiselle de Lenclos, n'abusons pas de la victoire. L'hôtel Rambouillet n'est plus, respectons la cendre des morts ! Vous avez tous vos carrosses ou vos chaises... Allons chez moi continuer la lecture.

Un cri d'enthousiasme accueillit cette proposition.

L'hôtel fut abandonné complètement, et le salon de mademoiselle de Lenclos reçut les déserteurs, non-seulement pour ce soir-là, mais pour toujours.

Neanmoins, l'audace avait été trop grande et ne devait pas rester sans châtiment. Beaucoup des personnes offensées étaient puissantes, et les princes, brouillés avec le Palais-Royal, ne purent sauver Poquelin de la rancune de la Grèce. On lui suscita mille tracasseries, on ferma l'*Illustre-Théâtre*, et l'on défendit à tous les comédiens de la capitale de jouer la pièce séditieuse.

— Change de nom, dit mademoiselle de Lenclos à son jeune ami, emmène ta troupe et va représenter les *Précieuses* en province... Sois tranquille, elles nous reviendront bientôt !

Poquelin suivit ce conseil.

Sa vocation théâtrale était trop puissante pour qu'il y renonçât jamais. Peu de temps après, il quitta Paris et alla jouer en province, sous le nom de *Molière*.

Le surlendemain du désastre de l'hôtel de Rambouillet, Gondi pénétra chez moi comme un tourbillon.

— Morbleu ! s'écria-t-il, je suis coadjuteur !... Depuis longtemps mon vieil oncle radote, et c'est à mon tour de me coiffer de la mitre ! J'attendais cette bonne nouvelle, chère marquise, pour vous révéler mon secret. Maintenant j'aurai de la puissance, du crédit...

Il me manquera seulement un peu d'or, mais un homme adroit en trouve toujours.

— Enfin, l'abbé, voyons cette fameuse confidence?

— L'abbé!... qu'est-ce à dire?... Monseigneur, je vous prie. Ah! ils ne m'ont pas laissé déchirer mon froc! soit!... j'aurai le chapeau de cardinal, ou le diable dira pourquoi. Voyons, marquise, vous êtes une femme de tête?... Le Mazarin nous gêne, il faut le renverser.

— Quoi! Monsieur.

— Monseigneur, de grâce!

— Eh bien, Monseigneur, je refuse.

— Allons donc, c'est impossible : le premier acte de la conjuration sera d'enlever Beaufort au donjon de Vincennes et de vous le rendre.

— Beaufort!... vous êtes sûr...

— Très-sûr, fit Retz, en souriant. Diable! diable! marquise, il paraît que j'ai touché la corde sensible?

— En effet, je m'intéresse... Vite, expliquez-moi ce dont il s'agit!

— Votre parole d'abord que vous serez des nôtres?

— Je vous la donne, Monsieur.

— Fort bien. Sachez-le donc, ma chère, les princes et moi nous sommes très-mécontents de la cour. Ce maudit Italien, ce renard hypocrite a si bien abusé Anne d'Autriche, qu'elle le juge indispensable au salut de la France. Tout va de mal en pis; on traite le vainqueur de Rocroy comme un écolier, on se moque de nous enfin. Corbleu! parlez-moi de l'ancien cardinal!... Il coupait des têtes celui-là!... oui, certes, il n'y allait pas de main morte. Mais être en butte à un joueur de gobelets, fi donc! Le Mazarin n'est pas un ministre, c'est un jongleur. Il faut en débarrasser le royaume et le jeune roi. Croiriez-vous que cet Italien d'enfer empêche Louis Dieudonné d'apprendre à lire? il veut le laisser dans

l'ignorance pour le dominer ensuite. Non, non, cela ne durera pas ainsi! Je soignerai beaucoup plus convenablement que Mazarin l'éducation du jeune prince.

— A la bonne heure! vous ne cachez pas vos projets ambitieux.

— Me cachez-vous, marquise, votre amour pour Beaufort? Entre conjurés, on a de la confiance. Nous avons décidé, les princes et moi, que nous tiendrions chez vous nos conciliabules. Vous demeurez loin du Louvre, et j'ai connu jadis le mystère de certain passage... Oui, oui! nous arriverons chez vous par la rue des Francs-Bourgeois; il n'y a pas dans tout Paris un logement plus propice. Vous verrez, ce soir, votre cher duc; nous avons gagné le gouverneur de Vincennes. Donc, tout s'arrange, et je vais au plus vite annoncer votre consentement à nos amis... Préparez-vous à la réception des princes!

Et il s'en alla courant comme il était venu.

Je restai stupéfaite.

Ninon avait encore une fois deviné juste : ce malin singe de Retz se proposait de me jeter dans un complot. Instruit de toutes les intrigues possibles, il trouvait moyen de me décider à coup sûr, en me promettant la liberté de Beaufort pour lequel j'avais en effet conservé de tendres souvenirs.

D'un autre côté, je l'avoue, mes idées actuelles se dirigeaient complètement vers l'ambition. Je caressais les plus folles espérances.

On m'appelait marquise de Cinq-Mars; mais du vivant de mon époux je n'avais joui d'aucun des privilèges attachés à son rang. Que me restait-il à cette heure? un titre illusoire. Je saisissais avec joie l'occasion de le changer contre celui de duchesse de Beaufort, qui devait me faire marcher de front avec les princesses du sang royal et me donner droit au tabouret.

J'étais décidée à devenir la complice de Condé, de Longueville, de Conti, de Retz et de tous leurs partisans.

Comme la présence de ma nièce au milieu de tous ces hommes n'eût point été convenable, je mandai sur-le-champ Poquelin père. Une demi-journée lui suffit pour meubler le second étage de ma maison. J'y installai Lucile et sa gouvernante, en leur disant de ne jamais descendre, sans que je les en eusse priées.

Depuis un certain temps déjà, ma nièce montrait une coquetterie singulière, et des instincts dangereux se développaient chez cette jeune fille, d'abord si douce et si simple. Je la recommandai fortement aux soins de sa gouvernante, qui m'avait été donnée comme une personne du premier mérite et d'une sagesse à toute épreuve.

Le soir même arrivèrent les princes.

Condé présida le premier conciliabule, et le coadjuteur m'amena pour le moins vingt-cinq personnes tant de la cour que du parlement. On distinguait parmi ces derniers, Blancménil et Broussel, dont le nom devait plus tard soulever tout Paris et servir de drapeau. Tous étaient entrés l'un après l'autre et à des heures différentes par l'ancienne petite maison de Cinq-Mars.

Je ne sais comment Gondi avait découvert le secret du souterrain. Ce furet d'abbé savait tout. Du reste, il était beaucoup plus prudent de pénétrer chez moi par ce passage, et je défiais la cour de nous surprendre.

Le coadjuteur me tint parole.

Beaufort, sorti de Vincennes, tomba bientôt à mes genoux.

Il me protesta que le souvenir seul de notre passé charmait les ennuis de sa prison. Je l'écoutais avec complaisance : il est dans le destin de la femme,

même de celle qui a franchi les limites de l'amour possible, de croire à l'affection désintéressée des hommes. Chez nous, le cœur ne peut se résoudre à vieillir, et je ressemblais à toutes les créatures de mon sexe.

Beaufort avait trente-deux ans. La différence entre nous était grande; mais au nombre de mes habitudes les plus enracinées, je comptais celle de mettre mon âge hors de cause.

Et puis le duc ne m'en parlait pas. Il me déclarait que l'hymen continuait d'être sa plus chère espérance et me jurait de m'épouser en face de toute la cour, aussitôt que la chute de Mazarin lui permettrait de rentrer en faveur.

Mais il m'effraya un peu en me disant que j'allais être obligée de le cacher dans mon hôtel.

Il lui fallait un asile où il pût être à l'abri des recherches du ministre, et il n'osait confier sa sûreté qu'à mon affection.

Un homme logé chez moi, hébergé chez moi, et cela devant Lucile, la chose me semblait offrir d'insurmontables obstacles; il eût été par trop cruel de tenir continuellement cette enfant prisonnière.

Tout à coup, je réfléchis que le duc pouvait habiter la petite maison de la rue des Francs-Bourgeois, et venir seulement à l'heure des repas. Je le présenterais à ma nièce comme un proscrit, toutes les apparences seraient sauvées.

Je confiai donc à Lucile le secret du passage. On dressa un lit dans la maison voisine, et Beaufort devint mon commensal.

Il resta près d'un an caché à tous les regards.

Le jour, il se déguisait pour aller jeter les bases de cette royauté populaire, dont il fut si orgueilleux, et qu'il acheta, je dois le dire, à mes dépens. Depuis sa ruine, il avait fait plusieurs héritages; mais tous

ses biens étaient en séquestre. Il m'empruntait des sommes folles. Dans le cours de cette année, je lui versai environ cent soixante mille livres; il donnait mon argent au coadjuteur, qui le prodiguait au peuple et préparait tout pour faire éclater l'émeute.

Partageant le commandement des troupes avec Turenne, son rival de gloire, Condé réparait alors l'échec de Lérida, en gagnant sur les Autrichiens la bataille de Lens. Il nous revint plus décidé que jamais à ne point ménager la cour et à écraser le ministre. Bientôt il active lui-même la révolte.

On dit hautement que la monarchie est trop vieille, on demande une république. L'exemple de l'Angleterre tourne toutes les têtes et l'on insulte les personnes attachées à la cour.

Un soir, Brissac et Fontrailles, membres de nos conciliabules, rencontrent auprès de l'Hôtel-de-Ville des valets de pied du roi. Ils les rossent à coups de cannes, et d'importance.

— Du moins, s'écrient ceux-ci, respectez nos couleurs!

— Bah! dit Fontrailles, en redoublant, c'était bon du temps passé.

— Oui, certes, ajoute Brissac, les rois ne sont plus de mode.

Et il se remet à bâtonner de plus belle.

Le désordre s'accroît de jour en jour, les lois n'ont plus de force; le Parlement lève le masque et se déclare contre la reine et le ministre. Un esprit taquin, remuant, querelleur envahit toutes les classes et tous les âges. Des troupes d'enfants se battent à coups de fronde autour de la muraille d'enceinte de la ville. Plusieurs d'entre eux sont tués.

On discute au Parlement l'opportunité de mettre un terme à ces sortes de combats, et l'on parle ensuite d'adopter une mesure provoquée par Mazarin.

Un jeune conseiller, dont le père prêchait la soumission au Palais-Royal, s'écrie, encore sous l'impression de la discussion précédente :

« — Vienne mon tour de parler, je *fronderai* bien l'opinion de mon père! »

Le mot semble joli.

On nomme sur-le-champ la révolte ***Fronde*** et les ennemis de la cour ***Frondeurs.***

A chaque instant le sanctuaire des lois retentit de harangues contre Anne d'Autriche et Mazarin. Monsieur le président Blancménil et monsieur le conseiller Broussel s'avisent de reproduire les diatribes violentes qui se débitent dans mes conciliabules. La cour indignée juge qu'il est temps de mettre un terme à ces désordres. Elle veut imposer aux factieux par un coup d'audace. On emprisonne nos deux orateurs.

Dès lors l'étincelle est mise au baril de poudre, la révolte éclate, et Beaufort, proclamé ***Roi des Halles,*** ordonne à ses sujets de courir au Palais-Royal. On lui obéit.

La foule se met en marche; le coadjuteur la précède.

Il ose pénétrer dans les appartements de la reine pour lui annoncer l'arrivée du peuple qui demande la liberté de Broussel.

— Tu mens! s'écrie Anne d'Autriche.

Rouge de colère et ne se contenant plus, elle porte la main au visage de Retz. Heureusement d'autres personnes entrent annoncer l'imminence du péril, et le coadjuteur échappe au soufflet; mais, indigné de l'affront qu'il a reçu, il quitte la reine et retourne exciter les passions du peuple.

En moins d'une heure, toutes les rues avoisinant le Palais-Royal sont envahies par des barricades, sur lesquelles montent des hommes aux bras nus et des harengères criant avec fureur :

« — Broussel et liberté ! »

On venait nous apprendre les phases diverses de cette révolte populaire, car nous n'osions sortir. L'effroi me glaçait, je commençais à me trouver coupable d'avoir prêté les mains à ces manœuvres.

Malgré mon trouble, je fis une remarque étrange.

Lucile interrogeait les arrivants sur Beaufort et semblait trembler pour le duc beaucoup plus que pour les autres amis. Il ne vint point à l'heure du souper; l'inquiétude de ma nièce augmenta d'une manière très-visible. Elle ne mangeait pas, et je l'entendais étouffer des soupirs.

Sachant combien la dissimulation est inhérente à la nature des femmes, je n'eus garde de l'interroger; mais je résolus de sonder au plus tôt le mystère d'un intérêt assez vif pour se révéler de la sorte en ma présence. Mon cœur se serrait péniblement à la pensée que Lucile et Beaufort avaient pu me trahir... Lucile surtout, mon enfant chérie, Lucile à qui je tenais lieu de mère! Pourtant ils ne se voyaient que devant moi, à l'heure des repas, et je n'avais jamais surpris entre eux le moindre signe d'intelligence.

Ma nièce, à neuf heures précises, me quitta pour rentrer chez elle avec sa gouvernante.

C'était l'instant où les conjurés arrivaient: je restai seule au salon pour les recevoir.

J'avais l'âme triste et agitée par des pressentiments mortels. Au travers de ma fenêtre je voyais, par delà mes jardins, la maison qu'habitait Beaufort. Je reconnus sur-le-champ qu'il était rentré, car le vitrage qui éclairait par le haut notre ancienne chambre laissait échapper de la lumière.

Tout à coup je fus témoin d'une chose étrange.

Cette lumière disparut, revint, disparut encore et se remontra précipitamment douze fois de suite. Un soupçon rapide me traversa l'esprit. Je montai chez

Lucile et je la trouvai devant sa fenêtre, les yeux dirigés vers la maison de Beaufort.

Mon cerveau se brisait, à force d'y concentrer la colère. J'eus cependant le courage de ne point éclater.

— Tu ne te couches pas, mon enfant? dis-je à Lucile.

— Vous le voyez, ma tante. La nuit est belle, je respire un peu la fraîcheur.

Elle me fit cette réponse avec un calme incroyable.

Je restais confondue.

Ce manége de la lumière était un signal, Lucile se trouvait à sa fenêtre pour le voir; tout cela devenait évident pour moi. Je donnai un prétexte à mon apparition subite, et je redescendis dans mes salons, où les frondeurs arrivaient en foule.

La séance fut bruyante, on y chanta victoire sur tous les tons. Beaufort seul était arrivé par le passage souterrain; les autres ne se gênaient plus et entraient alors directement chez moi. Monsieur le coadjuteur rendit compte de tous ses actes, le duc suivit son exemple. Leurs discours furent couverts de bravos.

— Demain, dit Retz, la lutte recommence. Il faut être de bonne heure sur le champ de bataille. Séparons-nous, Messieurs, et allons dormir.

Tous les frondeurs disparurent.

Avant de reprendre le chemin du berceau, Beaufort me dit :

— Sans doute, vous avez là, chère belle, ces quatre-vingt mille livres que je vous ai priée de mettre à ma disposition?

— Ouvrez le secrétaire, monsieur le duc, lui répondis-je.

Il s'empressa d'obéir.

— Ah ! vous êtes une femme charmante ! s'écria-t-il, voyant un portefeuille, où se trouvait la somme entière en lettres de change et en bons sur l'État : il

est impossible de rendre service avec plus de grâce.

— Mon Dieu, n'est-ce pas tout simple? ma fortune appartient à celui qui doit être mon époux.

— Oui, sans doute, Marion... Cela fait, je crois, deux cent quarante mille livres dont je vous suis redevable. Vous aurez contribué puissamment au succès... Bonsoir, chère amie, bonsoir!

Il me fallut tout mon courage et le désir d'arriver aux preuves évidentes de l'intrigue pour ne pas éclater à la face du traître.

Le duc traversa le jardin et rentra chez lui.

Je fis mine de me coucher tranquillement comme d'habitude; je renvoyai Thérèse, j'éteignis mes flambeaux, et passant une robe de chambre de couleur sombre, je descendis au jardin par un escalier dérobé.

Bientôt je fus en observation sous les charmilles.

Mon cœur était en proie à la rage et à des projets de vengeance. A tout hasard, j'avais fixé à ma ceinture une dague catalane, que madame de Chevreuse m'avait rapportée de Madrid. J'attendis plus d'une heure sans perdre patience, sachant que le rendez-vous était pour minuit. Les douze évolutions du flambeau de Beaufort ne pouvaient signifier autre chose.

Maintenant, est-ce Lucile qui va venir à lui? est-ce lui qui doit aller à Lucile? En tout cas, elle ou lui n'ont pas d'autre passage que le soutèrrain.

Je suis là, j'attends.

La nuit, sans être claire, n'est cependant point assez obscure pour m'empêcher de distinguer les objets à vingt pas de distance.

Enfin on soulève la trappe.

Beaufort se montre avec un paquet sous le bras. Il sort du berceau, regarde si ma chambre est encore éclairée, et s'approche de la maison.

Je le suis, étouffant autant que possible le bruit de mes pas.

Arrivé sous l'appartement de Lucile, le duc dépose son paquet; puis il s'assied sur le banc voisin.

Un quart-d'heure se passe. Minuit sonne à l'église Saint-Paul.

On ouvre la fenêtre de ma nièce, et j'aperçois la gouvernante qui se penche au balcon. Misérable femme! elle est complice de cette odieuse intrigue! Bientôt elle attire à elle une échelle de soie dont Beaufort vient d'attacher l'extrémité à un fil qu'elle a laissé descendre.

L'échelle fixée au balcon, le duc monte.

Je tiens ma vengeance!

Beaufort n'a pu s'introduire par l'intérieur de ma maison. Les portes qui donnent sur le jardin sont fermées scrupuleusement tous les soirs, et j'ai seule une clé de l'escalier dérobé par lequel je suis descendue. Je rentre chez moi, et, de là, je cours à la chambre de ma nièce.

Mais, arrivée sur le seuil, mes jambes fléchissent. La pensée de verser du sang me glace d'épouvante. Beaufort parle à Lucile; j'écoute, la tête à moitié perdue.

— Quelle folie, ma chère enfant! vos craintes ne sont pas sérieuses... Moi? j'aimerais votre tante?... allons donc! elle a cinquante ans, ma chère!... C'est une vieille, une très-vieille femme, excessivement coquette encore, mais on a tant aimé jadis! on ne se décide pas à en perdre l'habitude. Entre nous, je l'exploite un peu : voilà bien la moitié de sa fortune qu'elle me donne. Les circonstances m'avaient rendu pauvre, et ce coffre-fort s'est ouvert à propos. Je vous restituerai tout cela, Lucile; vous avez droit à une dot, ma chère, il reste assez d'argent à votre tante pour acheter d'autres hommages. Quant à moi, je suis las de jouer la comédie. C'est vous seule que j'aime! Dans votre réponse à ma lettre, vous m'avez

permis de vous voir, de vous arracher à cette prison où l'on vous tient captive, et je vous ai préparé un petit logement délicieux... Oh! ne me refusez pas, Lucile! vos scrupules sont de trop, ma pauvre enfant! Votre gouvernante n'a pas menti d'une ligne, et les histoires qu'elle vous a racontées sont authentiques. Marion Delorme à eu des amants à n'en plus finir... Tout Paris vous le dira... Et parbleu! si elle entrait en ce moment, je la mettrais au défi de ne pas l'avouer elle-même!

Hélas! je ne perdis pas un mot de cet odieux discours. J'aurais moins souffert, si l'on m'eût arraché le cœur.

Je n'avais plus de force pour la vengeance, et, du reste, à quoi m'eût-elle servi? A publier ma honte, à doubler le scandale. Pouvais-je avoir avec Beaufort une explication devant ma nièce? Un homme assez vil pour oublier les lois de la délicatesse et de l'honneur ne balancerait pas à me faire un nouvel affront.

J'eus cependant le courage d'ouvrir la porte, et ma présence fut un coup de foudre pour les trois coupables créatures.

La gouvernante était restée là, ils se préparaient à fuir ensemble.

— Monsieur, dis-je à Beaufort, j'ai tout entendu! et votre conduite me dicte celle que je dois tenir : on ne se venge pas de ceux qu'on méprise. Quant à vous, continuai-je en m'adressant à Lucile, je vous laisse libre d'accompagner cet homme. Vous avez écouté sans dégoût et sans colère le récit de ses honteuses manœuvres. Allez, vous êtes dignes l'un de l'autre!

Ils semblaient atterés.

Ni le duc ni ma nièce n'osèrent me répondre. Je quittai la chambre.

Rentrée chez moi, je me jetai à genoux.

— Seigneur ! Seigneur ! voilà donc le châtiment que vous me réserviez ! Pour accroître mes tortures, vous avez permis qu'autrefois on me sauvât de la mort et, plus récemment, de la folie. Oh ! votre vengeance est cruelle !... Non, non ! vous n'êtes pas juste, Seigneur !

Je me redressai, levant les mains au ciel et les agitant avec tout le transport du blasphème.

Bientôt, succombant à mes émotions, je tombai sans connaissance sur le parquet. . . . .
. . . .

Je reviens à moi. L'obscurité m'entoure. J'allume une lanterne sourde et je descends au jardin.

L'échelle de soie n'est plus au balcon, la trappe est refermée sous le berceau ; les coupables ont pris la fuite. Ma nièce est partie sans remords, sans me prier de lui pardonner son ingratitude et son crime.

Je m'enferme au pavillon.

Une fièvre ardente me brûle ; mais j'ai la force d'écrire ces détails et je passe le reste de la nuit à revoir les pages où j'ai consigné les événements de ma fatale existence.

Quelle épouvantable histoire, ô mon Dieu !

Le voile est tombé, je frémis... Je reconnais, Seigneur, la main de votre justice ! Vainement je voudrais essayer d'atténuer mes fautes ; tout ce que je vois là, sous mes yeux, est un tissu de honte et d'opprobre.

Fille désobéissante, je me suis révoltée contre les ordres de mes parents, et je suis venue à Paris me jeter en proie aux séductions du monde. Mes premières pensées ont été pour l'intrigue. J'ai brisé le cœur de ma bienfaitrice ; je me suis enfuie d'un saint et pieux asile, pour oublier jusqu'au nom de la pudeur. En Lorraine, n'ai-je pas joué avec la religion

et le repentir? Un mois ne s'était pas écoulé, que Bassompierre me rivait au bras une autre chaîne infâme. Depuis, quelle a été ma conduite? J'ai mis le pied dans la fange la plus impure du vice; on m'a vue lever le front au sein de la débauche...

Oh! ce jeune homme, ce malheureux enfant qui a pris plus que moi ma honte à cœur et qui a voulu mourir!...

Pitié! pitié, mon Dieu! car vous avez dû l'entendre m'accuser devant votre tribunal suprême!... Il était à peine au tombeau que je reprenais le cours de mes désordres; je mettais ma coquetterie au service d'une politique monstrueuse...

Buckingham! Étienne! il me semble voir devant moi vos ombres irritées!

Quel est cet autre fontôme?... Cinq-Mars, mon époux!... Je l'ai dénoncé à Richelieu... Sans ma révélation, le monstre n'aurait pu saisir sa victime... Cinq-Mars, Étienne, grâce!... je me punirai moi-même... Oui, la vie m'est odieuse, et je vais vous rejoindre!

FIN DU MANUSCRIT DE LA CONFESSION.

EPILOGUE

Reste à expliquer comment, après deux siècles, ce manuscrit a pu tomber entre nos mains.

M. Alexandre C....., négociant fort honorable de la rue de la Perle, au Marais, entra un jour dans notre modeste chambre d'écrivain. Il portait sous le bras une assez lourde boîte de chêne, noire et vermoulue.

— Voyez, me dit-il, on a découvert ceci dans l'un des murs du vieil hôtel que je fais démolir, pour élever sur l'emplacement mes nouveaux ateliers. Je me figurais avoir mis la main sur un trésor, mais ce sont des paperasses : je vous les apporte.

La boîte contenait un cahier, parfumé de vieillesse, jauni par le temps et couvert d'une petite écriture serrée, fine, délicate, provenant, selon toute évidence, de la main d'une femme.

C'était la *Confession* qu'on vient de lire.

Au fond de la boîte, et séparé du manuscrit principal, se trouvait un second cahier d'une écriture toute différente.

On y lisait ce qui suit :

« Le douze août mil six cent quarante-huit, à sept heures et demie du matin, je reçus de Marion un billet presque indéchiffrable, où elle me priait de lui apporter au plus vite une substance vénéneuse, d'un effet prompt et sûr.

« Ce message trahissait un grand trouble et un désordre fatal de pensées.

« Plusieurs fois je m'étais aperçu déjà que la guérison de la femme du grand écuyer n'avait pas été complète. Le moindre chagrin lui bouleversait le cerveau et la menaçait des accidents les plus sérieux. Du poison ! que voulait-elle en faire ? je n'étais pas d'humeur à me rendre complice d'un suicide, encore moins d'un crime.

« A tout hasard, je pris une fiole sur l'une des planches de mon laboratoire, et j'allai rue Culture-Sainte-Catherine.

« Je trouvai Marion dans le petit réduit qu'elle s'était arrangé au fond de son jardin.

« — Docteur, me dit-elle, voici mon testament. Vous aurez à distribuer, comme vous pourrez le voir, la plus grande partie de ce que je possède aux pauvres, et le reste à mes fidèles domestiques, Thérèse et Grassin. J'ai, ce me semble, environ deux cent mille livres chez mon notaire, et mes diamants sont dans ce coffret, avec un rouleau de papiers :

l'histoire de ma vie. Docteur! cette histoire renferme plus d'une leçon terrible pour celles qui voudraient suivre mon exemple. Vous publierez cela quelque jour, lorsque vous le jugerez convenable, eu égard aux personnages dont je parle; ils vivent encore pour la plupart. Ainsi donc, mon ami, je vous nomme en tous points mon exécuteur testamentaire. A présent, donnez-moi ce que je vous ai prié de m'apporter.

« Sa pâleur était extrême; cependant elle parlait avec calme.

« — Quoi! Marion, vous voulez! mourir! lui demandai-je tout ému.

« — Oui, docteur. Vous conservez pour moi de l'amitié, n'est-ce pas? Ne me faites aucune observation, ne mettez point obstacle à mon dessein : vous ne réussiriez qu'à prolonger mon agonie. Je recours à vous, parce que je n'ai pas assez de courage pour me servir du fer.

« — Elle me montrait un poignard sur une table voisine.

« — Ah! malheureuse! vous vous êtes frappée de cette arme!

« — Deux fois, docteur... Vous voyez?... des égratignures. Mon bras est faible, il trahit ma résolution.

« — Que vous est-il donc arrivé, grand Dieu?

« — Oh! rien que de fort simple! Ma beauté n'est plus, je cesse d'être femme : on me l'a fait comprendre, cruellement sans doute, mais enfin cela devait arriver. Je ne me plains pas, mon ami; je pardonne à ceux qui m'ont causé ce désespoir. Le vide du présent ne peut être comblé que par le souvenir, et mon passé, vous le savez bien, docteur, est chargé d'opprobre.

« — Marion! c'est de la démence! revenez à des idées plus saines... Il est impossible que vous ayez sérieusement compté sur moi pour vous aider à mourir.

« Elle étendit la main et s'empara du poignard.

« — Vous refusez? dit-elle; alors j'essaierai de

nouveau de me percer le cœur. Vous présent, il est possible que je sois moins lâche.

« — Arrêtez! m'écriai-je, arrêtez!... j'obéis.

« Je tirai la fiole de la poche de mon pourpoint. Elle allait s'en emparer, lorsque tout à coup sa femme de chambre entra, l'effroi peint sur le visage.

« — Madame! Madame! on a forcé les portes de l'hôtel, au nom de la reine et du ministre; la maison est remplie de soldats... Fuyez vite, fuyez par la rue des Francs-Bourgeois!

« — Oui, c'est bien, répondit Marion sans s'émouvoir; tu as toujours été fidèle, ma bonne Thérèse, merci! J'ai songé à récompenser ton dévouement, et tu auras bientôt des preuves de ma reconnaissance... Adieu, Thérèse, adieu!...

«— Oh! je vous suivrai, Madame!

« — Non, laisse-nous, je te l'ordonne... Mais auparavant embrasse-moi.

« La femme de chambre se jeta dans les bras de sa maîtresse et s'en alla tout en pleurs.

« — Eh bien! mon ami, le ciel même semble hâter ma résolution. Bien certainement on a découvert que j'étais complice de Retz et de Beaufort. Je ne veux pas être plongée dans un cachot jusqu'à la fin de mes jours... Donnez-moi le poison, donnez, docteur!

« Je lui tendis la fiole, elle en but le contenu d'un seul trait.

« — Maintenant... vous aussi, embrassez-moi... C'est bien! vous m'avez rendu un grand service et je suis contente... Oh! je sens déjà l'effet de ce breuvage!... Seigneur, ne me punissez pas dans l'autre monde pour avoir quitté celui-ci, où je n'attendais plus que désespoir et tortures... Ma vue se trouble, ma poitrine se glace... Docteur!... je vais donc mourir?... Pardonnez-moi, pardonnez-moi, mon Dieu!

« Ses genoux chancelèrent. Je courus à elle et je la transportai sur un lit de repos qui se trouvait au fond de la pièce.

« De temps à autre, ses lèvres remuaient encore, mais sans laisser échapper de sons. Sa paupière se

ferma graduellement et son visage se couvrit d'une teinte blafarde.

« Je m'agenouillai près du lit sur lequel je venais de l'étendre.

« Cinq minutes après, les hommes de Mazarin, ayant fait partout de vaines recherches, ouvrirent avec violence la porte du pavillon.

« — La voici!... crièrent-ils. Çà, qu'on nous suive!

« Je me relevai lentement, et je dis au soldats :

« — Messieurs, elle est morte.

« Ils reculèrent épouvantés. Le visage livide de Marion prouvait la vérité de mes paroles, et le lieutenant de la troupe s'approcha du lit de repos, afin de s'assurer que la maîtresse du pavillon ne respirait plus. Sortant ensuite avec ses hommes, il courut porter cette nouvelle au ministre et à la reine.

« Le lendemain eurent lieu à l'église Saint-Paul de pompeuses funérailles.

« Comme le mariage de mademoiselle Delorme n'avait jamais été reconnu, on mit sur son cercueil la couronne de vierge, ce que voyant, le curé de Saint-Paul s'écria :

« — Par exemple! voilà qui est bien ridicule!

« On le laissa dire et la couronne resta.

« Les domestiques de Marion jetaient les hauts cris dans l'église; elle avait été pour eux constamment bonne et douce. Tous les pauvres du quartier dont elle secourait la misère assistaient à son convoi. Beaucoup de personnes notables de la cour étaient aussi venues; les nombreux amis de la défunte prenaient à cœur de lui rendre les derniers devoirs.

« Ninon suivait le cortége dans son carrosse. Je m'étais mis à côté d'elle. En la voyant pleurer à chaudes larmes j'eus toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. . . . .
. . . .

« Car Marion n'était pas morte.

« Après son enterrement, je la trouvài chez moi fort bien portante.

« Ma fiole contenait un narcotique puissant, qui la

laissa douze heures entières dans un état de léthargie complet. J'avais eu tout le loisir d'arrêter mes mesures. Le bonheur voulait que j'eusse emporté, la veille, de l'hospice de la Charité une véritable morte, destinée aux études anatomiques de Charles Patin, mon fils. J'allai prendre chez moi ce cadavre et je le plaçai dans un grand coffre, que deux manœuvres m'apportèrent au logement de la rue des Francs-Bourgeois, dont j'avais eu soin de me faire donner la clé.

« J'attendis patiemment la nuit.

« Aucune des personnes de la maison n'était instruite de mon dessein. Je voulais rester maître absolu du secret.

« Le jour tomba. Je me débarrassai des domestiques de Marion. Tous me savaient exécuteur testamentaire et m'obéissaient scrupuleusement. J'envoyai celui-ci chez l'ordonnateur des convois, celui-là chez le menuisier chargé du cercueil, un troisième chez le notaire, ainsi des autres.

« Bientôt je fus seul à l'hôtel.

« Alors, je pris entre mes bras Marion, toujours insensible; je descendis au jardin, je passai la voûte souterraine, et, cinq minutes après, je retournai sur mes pas avec mon cadavre de l'hospice, que je posai sur le lit de la prétendue défunte, l'ensevelissant bien vite, dans la crainte qu'on n'allât s'aviser de le regarder au visage.

« Tout était fini quand les domestiques rentrèrent.

« On cloua le cercueil et on l'entoura de cierges qui brûlèrent toute la nuit.

« J'emportai Marion chez moi dans un carrosse de louage et je la fis aussitôt revenir à elle. Pauvre femme! il me fallut employer bien des raisonnements pour la décider à vivre! N'était-elle pas, dès ce jour, une autre personne? Dans un pays étranger, ne pouvait-elle pas être heureuse? Je lui jurai de garder fidèlement son secret; d'ailleurs, en le révélant, je risquais de me susciter de graves embarras. Enfin, que sais-je? moi qui n'ai jamais été bien reli-

gieux, je me transformai pour un instant en prédicateur et je lui inspirai de l'enfer une crainte très-vive.

« Ce fut ce qui la décida.

« — Morbleu! lui dis-je, à vous comme à moi, il nous reste au moins trente bonnes années pour faire pénitence!

« Elle me promit de vivre, et regarda passer son enterrement de ma fenêtre, ce qui lui parut original.

« Le dessein de mademoiselle Delorme était de se retirer à Londres; mais elle fit partir d'abord un courrier pour Châlons, avec recommandation expresse de lui amener un vieil huissier de sa connaissance. Trois jours après, on vint lui apprendre qu'on avait trouvé le brave homme à toute extrémité. L'agonisant envoyait à son ancienne amie une foule de bénédictions et assurait qu'il l'aimerait encore dans l'autre monde.

« Marion pleura beaucoup. Je ne lui soupçonnais pas des affections de cœur en Champagne.

« Elle se résignait à partir seule.

« J'allai retirer son argent des mains du notaire; elle me laissa quarante mille livres pour Thérèse et son mari, et, le jour d'après, elle fut sur le chemin du Havre. Je promis de lui écrire sous le nom de mistress Bedfort, qu'elle devait prendre en arrivant à Londres.

« Mais les événements nous empêchèrent d'avoir une correspondance suivie.

« Dans l'espace de vingt années, je ne reçus que trois lettres d'elle; je les donne pour compléter son histoire. »



PREMIÈRE LETTRE

Londres, 14 février 1649.

« Ah! mon bon docteur, il se passe ici des choses affreuses. Les Anglais ont tué leur roi. Charles Stuart, il y a cinq jours, est mort sur l'échafaud. Noble et

saint martyr! Si vous saviez quelle résignation il a montrée à sa dernière heure! Voyez, mon ami, où conduisent les passions politiques. Puissent les troubles de notre patrie ne pas amener à leur tour un résultat sinistre! Ainsi vont les choses : quelques ambitieux se lèvent, ils abusent le peuple, et cela finit par du sang, par le meurtre d'un roi. Quel crime! Dieu préserve à jamais mon pays d'une tache semblable!

« L'homme qui dirige tout à Londres, celui auquel on peut sans calomnie attribuer le meurtre, est Olivier Cromwell. Nous l'avons connu jadis. Vous souvenez-vous de l'avoir chassé d'Oxfort-Street en le menaçant de la fièvre! Ah! bonté divine! s'il allait me reconnaître? la peur me prend et je désire au plus vite quitter l'Angleterre.

« Je voyagerai sur le continent.

« Tout bien pesé, docteur, je vous sais gré de m'avoir sauvé la vie. Vous aviez raison, je suis une autre femme. Marion Delorme est morte : tant mieux! je veux l'oublier autant que possible. Le reste de mon existence sera employé à soulager les malheureux. J'ai vendu mes diamants et j'en ai obtenu quatorze mille livres sterling qui sont à joindre aux cinquante mille écus apportés de France. Vous le voyez, mon ami, je suis riche encore et je puis faire des aumônes.

« On a levé, dites-vous, le séquestre des biens de Beaufort, et il a rendu à ma nièce les sommes qu'il m'avait empruntées? J'en suis contente. C'est agir en honnête homme.

« Vous le savez bien, mon âme n'a jamais eu de fiel... excepté pour le cardinal. C'était un être abominable. Du reste, j'ai toujours pardonné de grand cœur à ceux qui m'ont causé du chagrin. J'étais ridicule aussi de vouloir inspirer une passion, à mon âge. Ah! mon pauvre docteur, les ruines sont belles dans les monuments, mais non chez les femmes!

« Je pense m'enfuir d'Angleterre au mois de mars, et ma première lettre sera probablement datée de La Haye, d'où je gagnerai l'Allemagne.

« Bonheur, joie et santé. « MISTRESS BEDFORT. »

DEUXIÈME LETTRE.

« Vesoul, 3 novembre 1665.

« Vivez-vous encore, mon bon docteur?... Je vous envoie ces lignes à tout hasard. Il est impossible que vous, si gai, si jovial, si... médecin, vous soyez déjà chez les morts. Vous m'avez accusée d'ingratitude, n'est-ce pas? m'avez-vous crue trépassée sérieusement, cette fois? Hélas! je vivais, et je vivais dans la situation la plus malheureuse et la plus déplorable!

« Notre odieux puritain d'Oxfort-Street me fit demander, quelques jours après l'assassinat de Charles Stuart. Sa police avait découvert que je n'étais pas Anglaise. Cromwell se défiait de tous les étrangers et voulait les interroger lui-même.

Il m'a reconnue, docteur, après vingt-deux ans! et il à eu la bassesse de se venger de moi de la façon la plus indigne.

« D'abord, il m'a condamnée à l'emprisonnement dans une maison de femmes perdues; puis, au bout de trois mois, il m'a rappelée devant lui, m'ordonnant d'épouser un de ses plus féroces satellites, Jhon Murctald, capitaine d'*Indépendants*, soldat brutal et jaloux, près duquel j'ai passé les dix années les plus affreuses de ma vie. J'étais obligée de le suivre partout, même dans les camps. Il dévorait ma fortune au milieu des plus ignobles débauches. Si je voulais me plaindre, il me frappait. Ah! docteur, il m'a fallu toute ma religion et la crainte des supplices de l'autre monde pour ne pas attenter de nouveau à mes jours! Une fois j'ai essayé de vous écrire. Mon mari s'est emparé de ma lettre et j'en ai eu pour six mois de mauvais traitements et de tortures. Je n'ai plus osé depuis recommencer la moindre tentative de correspondance.

« Au retour de Charles II, des représailles terribles eurent lieu, et Jhon Murctald monta sur l'échafaud. Dieu me pardonnera de n'avoir point pleuré sa mort.

« J'étais veuve. Presque toute ma fortune avait dis-

paru; mais n'importe, je me voyais libre, je me trouvais heureuse.

« Un jour, j'étais sortie de Londres pour aller visiter le château royal et le parc de Windsor. Je rencontrai... devinez, docteur, je vous le donne en mille... je rencontrai Saint-Évremond, dans les bras duquel je courus me jeter comme une folle. Il ne me reconnut pas, je suis si changée!.. Et lui donc!.. Pauvre Marguerite!.. sa loupe a pris des proportions fabuleuses; c'est une vraie montagne qu'il a sur le nez. Enfin je prononçai mon nom. Il me regarda d'un air étrange, on eût dit qu'il envisageait un fantôme. Vous avez été discret, docteur, c'est bien! soyez-le toujours. Il vaut mieux que mes amis me croient morte. Je leur produis un effet médiocrement flatteur pour mon amour-propre. Mais je n'ai pu m'empêcher d'embrasser le fils de ma marraine... Bonne et excellente femme!.. Ah! que ce temps est loin de moi!

« Saint-Évremond a été frappé d'une sentence d'exil pour avoir plaisanté sur la paix des Pyrénées. Il se promenait à Windsor avec George Buckingham, l'héritier de l'autre... vous savez? Je recommandai mon secret à ces messieurs, et je leur dis que je voulais revoir une fois, avant de mourir, mon beau pays de France.

« En effet, la semaine suivante je repassai le détroit.

« Je pris le coche à Rouen pour me rendre à Paris et vous embrasser, mon cher docteur. Vous seul êtes cause que j'existe encore. « Tant pis, me disais-je, « pourquoi m'a-t-il sauvée!.. Il subira mes rides. »

« Hélas! je n'étais point encore au bout de ma carrière aventureuse.

« Au milieu de la forêt des Andelys, notre lourde voiture est arrêtée par une troupe de brigands. Ces misérables ne se contentent pas de nous dévaliser. L'un d'eux va se porter sur moi aux dernières violences, lorsque le capitaine de la troupe arrive et lui brûle la cervelle.

« Or, jugez de ma surprise! ce capitaine est encore

mon bandit des Alpes, et celui qu'il vient de tuer est le fils de Martin Laubardemont, l'ancien procureur général de Richelieu.

« Croiriez-vous, docteur, que l'amour d'Unterwald n'était pas éteint !

« Malgré sa barbe blanche, il tomba solennellement à mes genoux et me supplia de l'épouser. Cela me parut bien ridicule, car enfin j'ai soixante-cinq ans. Mais je dus en passer par ce qu'il voulait. Adieu mon voyage de Paris ! Peut-être est-ce mal d'avoir accepté une fortune ainsi acquise ? encore une nouvelle faute à joindre à toutes les autres... Qu'y faire, bon docteur ? la destinée nous entraîne.

« Mon nouveau maître acheta une terre en Franche-Comté, et nous y vécûmes en vrais seigneurs châtelains.

« Je rajeunissais. Oui vraiment !.. Parfois je me regardais au miroir ; mes yeux conservaient de l'éclat, en dépit du voisinage de la patte d'oie, et mes cheveux gris, bien bouclés, m'encadraient encore le front avec assez de coquetterie. Le vieux brigand se tuait d'amour ; il fallait le voir !... Ah ! l'imagination, docteur ! C'est pourtant un souvenir qu'il aimait en moi. Pauvre homme ! le ciel me l'a repris trop tôt. Je l'ai perdu après trois ans de mariage.

« Mais, allez-vous me dire, vous devez en avoir fini avec l'amour ?

« Eh bien, docteur, voilà ce qui vous trompe ! Ma prochaine lettre vous apprendra du nouveau. Je vous envoie celle-ci de Vesoul, où je me suis retirée depuis la mort de mon brigand, et où je viens de rencontrer un respectable procureur fiscal, nommé Lebrun, à qui j'ai fait jadis une promesse, dont il réclame aujourd'hui l'exécution.

« J'irai vous voir probablement d'ici à quelques semaines, avec un nouvel époux, et je me déciderai peut-être à embrasser tous mes anciens amis. Ne leur dites rien jusqu'à mon arrivée ; je jouis d'avance de leur surprise.

« A bientôt, docteur. « Veuve UNTERWALD. »

ROISIÈME LETTRE.

« Gy, 19 août 1668.

« Hélas ! mon pauvre ami, que ma carrière a été bizarre ! que d'aventures de toutes sortes ! quel mélange de joie et de tristesse, de folie et d'amertume, de bonheur et d'adversité !

« Vous m'attendiez, il y a deux ans. J'ai reçu votre lettre de reproches ; mais je comptais sur mon procureur fiscal, qui m'a causé tous les chagrins du monde. Cet homme a la rage des procès, ils naissent sous ses pas ; c'est le principal élément de son existence. Il ne peut vivre sans assignations, il rumine sans cesse des plaidoiries et couche avec du papier timbré. Voilà deux cent mille livres qu'il me dissipe de la plus folle manière du monde. Tous les conseillers des bailliages franc-comtois s'engraissent de nos dépouilles. Mais je vais y mettre ordre et, puisque mon cher époux aime tant les procès, je lui en intente un en divorce, après lequel vous me verrez enfin, mon cher docteur, je vous le jure.

« Merci encore d'avoir gardé le secret de mon existence. Comme je vais les surprendre tous ! Vous me dites que Ninon est toujours jolie. Allons donc ! est-ce possible ? elle a soixante-deux ans, mon cher ! je n'ai jamais eu que six ans de plus qu'elle... Ah ! mais, j'ai bon souvenir ! et, si je lui trouve des amants, je crie au scandale d'abord !

« Je vous dis des folies ; mais je n'en ferai plus, docteur.

« A présent je suis vieille au possible. Et puis, je suis malade, je souffre, j'ai besoin de votre science. Parfois j'ai des pressentiments funestes. Ma vie tout entière est semée de repentirs. Si j'allais être encore punie, mon Dieu ! si je terminais misérablement mes jours ! Il me semble, dans ces nouveaux chagrins, reconnaître la main de la Providence. Mon premier bien-être était le fruit de mes désordres, il a été dis-

sipé par la débauche; ma seconde fortune provenait du vol, elle est dévorée par la chicane. Je vois la justice de Dieu sous tous ces événements, et je tremble.

« Il faut me trouver à Paris une retraite paisible, où je passerai le reste de ma vie entre l'amitié et la religion; car nous devons penser à notre salut, docteur.

« L'enfer est terrible et l'éternité est longue.

« A bientôt, mais sérieusement cette fois.

« MARIE LEBRUN. »

La fatalité voulut que je ne fusse point à Paris quand cette lettre arriva.

Moi-même j'étais en butte à des ennuis profonds. Charles Patin, mon fils, prié par Colbert de supprimer toute l'édition d'un pamphlet licencieux, avait eu l'idée funeste d'en réserver quelques exemplaires pour lui et ses connaissances. On dénonça le fait au ministre, et je n'eus que le temps de partir avec le coupable pour la Prusse, afin de le sauver de la punition, qui menaçait d'être rigoureuse.

Elle fut même cruelle et déshonorante.

On n'eut pas honte, pour une simple étourderie, de condamner mon fils aux galères par contumace.

Pendant ce temps-là, nous arrivions à Berlin, où j'avais quelques amis. J'y restai huit mois, et j'eus la satisfaction de faire nommer Charles professeur à la faculté de médecine. Il était doué d'un grand mérite et possédait beaucoup de science. Colbert en priva sottement le royaume.

A mon retour, j'ouvris la troisième lettre de Marion.

Cette lettre avait près d'un an de date, et mes gens m'annoncèrent qu'une vieille dame était venue très-souvent d'abord s'informer si j'étais arrivé de voyage; mais que depuis longtemps elle ne paraissait plus.

Marion avait donné son adresse.

Je courus à une maison garnie, située dans le voisinage de la place Royale, et je demandai madame Lebrun.

— Ah! ah! dit l'hôtesse, cette vieille mégère qui nous doit encore son logement de six mois et sa nourriture?.. Une voleuse, une intrigante!

— Vous me surprenez beaucoup, dis-je à cette femme. Si je suis bien informé, votre locataire avait quelque fortune.

— Laissez donc! Vous voilà comme elle... Prétendrez-vous aussi que toutes ses histoires sont véritables?

Quelles histoires?

Comment? n'a-t-elle pas soutenu avoir apporté dans sa malle quatre-vingt mille livres en or? Elle nous accusait de les lui avoir volées, nous, la probité même! Je l'ai conduite au commissaire, ah mais! et j'ai dit qu'on fouillât toute la maison. D'ailleurs, la police nous connaît.

— Ensuite? murmurai-je, saisi d'un pressentiment douloureux.

— Nous soupçonner d'un vol... Sorcière, va!.. n'est-ce point une horreur? On lui a lavé la tête, et le commissaire a demandé si, pour accuser les autres avec tant de hardiesse, elle pouvait, elle, se réclamer de quelqu'un à Paris. Elle a répondu qu'elle connaissait beaucoup le docteur Gui-Patin.

— C'est moi, dis-je presque involontairement.

— Ah!... vous étiez en voyage?... une menterie de moins, soit... Mais il y en avait d'autres. Comme elle ne pouvait se réclamer de vous, en votre absence, elle nomma M. Desmarets de Saint-Sorlin. Justement il demeurait dans le voisinage... un vieux dévot, qui a fait, dit-on, jadis, plus d'un tour. On alla le chercher, et on le mit en présence de la femme Lebrun. Elle déclarait alors s'appeler Marion Delorme: jugez de la vraisemblance! Le vieux la regarda longtemps et se signa. — « Marion! cria-t-il, une courtisane! Par exemple? je ne l'ai jamais connue... C'est le diable! » Et il descendit clopin-clopant, car il a des rhumatismes. Le commissaire voulut envoyer du coup ma gaillarde en prison; mais elle se mit à geindre si fort, qu'on alla voir si une certaine de-

moiselle de Lenclos était revenue d'Italie, où elle se trouvait depuis neuf à dix mois. La Lebrun n'indiquait que des personnes en voyage... Voyez la frime! Par malheur cette demoiselle de Lenclos était de retour, et la voilà qui arrive. Aussitôt mon effrontée de se jeter à son cou en s'écriant : « — Mon amie, ma bonne amie!.. je suis Marion Delorme!.. embrassez-moi! » Mais l'autre la repoussa et lui dit : « — Marion Delorme?... hein!... l'excellente aventure!... il y a plus de vingt ans qu'elle est morte, ma chère... Vous êtes folle! » Puis elle partit d'un éclat de rire et s'en alla.

Terrassé par toutes ces révélations, j'eus à peine la force de dire à l'hôtesse :

— Mais enfin qu'est-elle devenue?

— Après le départ de mademoiselle de Lenclos, elle se livra tout à coup à mille extravagances, cria, pleura, voulut se jeter par la fenêtre et finit par danser, en hurlant d'une voix à faire peur : « — Mais oui, je suis morte! il y a vingt ans de cela... Je me le rappelle, j'ai vu mon convoi... Ah! ah!... voulez-vous embrasser la morte, monsieur le commissaire. »

— Une dernière fois, je vous en supplie, dites où est cette malheureuse femme?

— A l'Hôtel-Dieu, pavillon des Fous.

— Ciel!

— Pardine, où voulez-vous qu'on l'enferme?... La Lebrun n'a jamais eu sa tête, c'est clair.

Quittant la place Royale, je courus à l'hospice, aussi vite que me le permettaient mon âge et les émotions pénibles qui venaient de m'assaillir. Je m'attendais à un déplorable spectacle, il dépassa toutes mes prévisions.

Dans un vaste préau, arpenté en tous sens par une foule de pauvres insensés, un gardien me désigna celle qu'on avait admise sous le nom de *femme Lebrun.*

Je m'approchai d'une triste créature, accroupie sur la terre humide et dont les cheveux gris retombaient en désordre autour de l'espèce de houppelande

rougeâtre dont on habillait les malades. Il me fut impossible de retrouver sur ce visage le moindre trait de celle qui m'était apparue autrefois si magnifique et si brillante.

Se levant à mon aspect, elle me dit d'une voix rauque :

— Va-t'en!... que me veux-tu? je suis morte!

— Marion, lui dis-je, ma pauvre Marion, ne me reconnaissez-vous pas?

Elle se mit à tournoyer sur elle-même et à chanter :

J'ai vu mon enterrement,
Et j'en ai ri joliment!...
Oui, ce fut très-amusant,
Le prêtre était mon amant.

— Marion, je suis Gui-Patin, vous savez?... le docteur Gui-Patin?

Je l'avais saisie au bras et je la forçais à rester immobile devant moi. Son œil terne, vitreux, n'offrait pas le moindre signe d'intelligence et n'avait en quelque sorte plus de regard. Elle riait et continuait de fredonner :

Oui, ce fut très-amusant,
Le prêtre était mon amaut.

— Hé! hé! là-bas, voulez-vous laisser la morte? cria tout à coup une autre folle, en me tirant par les basques de mon pourpoint : c'est mon amie la morte!.. entendez-vous?... Hé! n'est-ce pas, la morte?... Tu m'as rapporté de l'autre monde des nouvelles de mon père?... Hé! hé!... Je suis la fille de Henri IV, moi!.. Dansons la gavotte, veux-tu, la morte? Hé! dansons la gavotte!

Elles tournoyèrent et chantèrent ensemble.

Bientôt, apercevant un vieillard (1), fou comme elles, assis près de là sur un banc vermoulu, elles

(1) A cette époque, il n'y avait qu'un seul préau, dans lequel on réunissait, deux heures par jour, les aliénés des deux sexes, sous la surveillance des gardiens. (*Note de l'Editeur.*)

coururent à lui, et Marion, le saisissant à l'épaule, lui cria :

— Dis que je suis morte!

— Oui, répondit le vieillard, tu es morte.

Ce fut ensuite à la seconde folle de le secouer avec violence.

— Hé! hé!... N'est-ce pas que je suis la fille de Henri IV?

— Oui, tu es la fille de Henri IV.

Alors ce troisième insensé se leva, les prit l'une et l'autre par la main et leur cria d'une voix terrible :

— Maintenant, à votre tour... Dites qu'il n'y a pas de Dieu!

— Non! non! hurlèrent les folles, il n'y a pas de Dieu!... Viens danser!

Puis tous les trois se livrèrent à une ronde effrayante, en chantant le couplet de Marion. Ils le répétèrent plus de vingt fois, avec ces autres mots qui arrivaient au bout, comme un refrain sinistre :

« Il n'y a pas de Dieu! »

La terreur s'empara de moi.

Je pris la fuite. Il me semblait qu'un cercle d'airain m'étreignait le cerveau et que la démence me gagnait.

Cependant, j'eus le courage de demander le registre de l'hospice, pour éclaircir un soupçon qui me traversait l'esprit.

Hélas! j'aurais douté jusqu'à ce jour de l'existence d'un Être suprême, que j'eusse reconnu sa main terrible, rassemblant sous les murs d'un hospice Marion, Lisette et Desbarreaux!

FIN.



